DEC 23 1936

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

15 DÉCEMBRE 1936

LOUIS XV.	*Lettres à son petit-fils*	721
ANDRÉ MAUROIS.	*Les Tudors et les Stuarts.* — II.	743
Cte DE PERETTI DE LA ROCCA.	*Briand et Poincaré*	767
STEFAN ZWEIG.	*Georges-Frédéric Hændel*	789
PIERRE MILLE.	*Les Aventuriers.* — III	809
W. DRABOVITCH.	*La Vie en U. R. S. S.*	831
JULES BERTAUT.	*Nice Second Empire*	859
R. DE ROUSSY DE SALES.	*La réélection de Roosevelt*	886
HENRY BIDOU.	*Le Mouvement littéraire*	904
FRANÇOIS PORCHÉ.	*Le Théâtre*	914
PAUL ALFASSA.	*L'Exposition Rubens*	926
ALBERT FLAMENT.	*Paris-Londres*	942

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 fr. 50.

43e ANNÉE *NUMÉRO 24*

La REVUE DE PARIS *publiera en 193*

Les Maîtres
(chronique des Pasquier)
par Georges DUHAMEL, de l'*Académie Française*.

Danse de la barre à mi
par Jean GIONO.

Comme toi-même
par Robert DE TRAZ.

Le Second Royaume
par Marcel ARLAND.

Comme un vole
par André THÉRIV

Les vagabonds de la faim
par Tom KROMER.

Le refuge
par Roger VERCEL.

Coolie
par M. H. SZEKELY-LULOFS.

Servitude humaine
par Somerset MAUGHAM.

des romans et nouvelles de MM. Pierre Benoit, de l'*Académie Franç* Jean Giraudoux, Jules Romains, Paul Morand, Henry de Monther Francis Carco, Guy de Pourtalès, J.-L. Vaudoyer, Marc Chadourne, A. De son, Jean Martet, Alexandre Arnoux, André Beucler, Pierre de Les Louis Francis, François de Roux, Félix de Chazournes, Roger Martin Gard, René Laporte.

Amphitryon 39
par Albert THIBAUDET.

Éducation 1875
par Maurice DONNAY
de l'*Académie Française*.

Souvenirs
de Marie DE CHAMBRUN.

L'entretien de Pékin
par Carl J. BURCKHARDT.

Une Correspondance inédite de Mérimée
présentée par Maurice PARTURIER.

des études littéraires, des essais, de MM. Paul Valéry, Jacques de Lacre de l'*Académie Française*, André Gide, André Maurois, Robert Dreyfus, J Benda, Robert Brasillach, Gérard Bauër, F. Baldensperger, Bernard Maurice Lanoire, Léon Pierre-Quint, André Rivollet, Jean Cassou, A

par Henrietta PSICHARI, par René LAROU,

La REVUE DE PARIS *publiera en 1937*

Les Maîtres
(chronique des Pasquier)
par Georges DUHAMEL, de l'*Académie Française*.

Danse de la barre à mines
par Jean GIONO.

Comme toi-même
par Robert DE TRAZ.

Le Second Royaume
par Marcel ARLAND.

Comme un voleur
par André THÉRIVE.

Les vagabonds de la faim
par Tom KROMER.

Le refuge
par Roger VERCEL.

Coolie
par M. H. SZEKELY-LULOFS.

Servitude humaine
par Somerset MAUGHAM.

des romans et nouvelles de MM. Pierre Benoit, de l'*Académie Française*, Jean Giraudoux, Jules Romains, Paul Morand, Henry de Montherlant, Francis Carco, Guy de Pourtalès, J.-L. Vaudoyer, Marc Chadourne, A. Demaison, Jean Martet, Alexandre Arnoux, André Beucler, Pierre de Lescure, Louis Francis, François de Roux, Félix de Chazournes, Roger Martin du Gard, René Laporte.

Amphitryon 39
par Albert THIBAUDET.

Éducation 1875
par Maurice DONNAY
de l'*Académie Française*.

Souvenirs
de Marie DE CHAMBRUN.

L'entretien de Pékin
par Carl J. BURCKHARDT.

Une Correspondance inédite de Mérimée
présentée par Maurice PARTURIER.

des études littéraires, des essais, de MM. Paul Valéry, Jacques de Lacretelle de l'*Académie Française*, André Gide, André Maurois, Robert Dreyfus, Julien Benda, Robert Brasillach, Gérard Bauër, F. Baldensperger, Bernard Faÿ, Maurice Lanoire, Léon Pierre-Quint, André Rivollet, Jean Cassou, André Pierre, Philippe Soupault, Fernand Fleuret, Marcel Thiébaut.

Paul Verlaine
par Paul CLAUDEL.

Charles Péguy
par Ramon FERNANDEZ.

Abel Hermant
par Maurice MARTIN DU GARD.

George Moore
par G. JEAN-AUBRY.

Jakob Wassermann
par Maurice MURET.

Autour de Corneille
par André ROUSSEAUX.

Les Brouillons de Renan
par Henriette PSICHARI.

Roger Martin du Gard
par René LALOU.

La REVUE DE PARIS *publiera en 1937 :*

Lettres de Nicolas II à sa mère
publiées par Georges OUDARD.

Lettres de Napoléon III à Mme Cornu
présentées par M. EMERIT

Lettres de Gambetta
présentées par D. HALÉVY et PILLIAS

Un Voyage de la duchesse d'Orléans
par S. A. R. la duchesse de VENDÔME.

Souvenirs
de Prosper BOURÉE.

Gaston Phœbus
par PAUL RIVAL

Souvenirs du Comte Kokovtzoff

Trois barbares
par René GROUSSET.

Sully à Londres
par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Paris sous Henri II
par Pierre CHAMPION.

Paris sous Louis XIV
par Émile MAGNE.

Les études politiques et économiques du Comte de Fels, de MM. Henry Bérenger, Wladimir d'Ormesson, Ed. Giscard d'Estaing, Fernand de Brinon, Jacques Bardoux, Roland de Marès, Stéphane Lauzanne, Jean Mistler, Bertrand de Jouvenel, Raoul de Roussy de Sales, C.-J. Gignoux, Georges Suarez, Georges Hardy, Georges Oudard, Adolphe Javal, Raymond Millet, Jean Massip, Georges-R. Manue, René Schœller.

Problèmes canadiens
par André SIEGFRIED.

Les Portraits politiques
d'IGNOTUS.

La Chronique politique
de François LEUWEN.

Les groupes d'Oxford
par Philippe AMIGUET.

Voir au verso la suite des annonces concernant les publications de la **REVUE DE PARIS**

La REVUE DE PARIS *publiera en 1937*

des études historiques et archéologiques de MM. Charles-Roux, Alexan Moret, Jules Bertaut, René Dussaud, l'abbé Drioton, Paul Rival, E. d'Ha rive, Pierre de Lacretelle, Gustave Hischfeld, Bernard Barbery, Pierre d'E pezel, Commandant Bertrand, J. Chapiro, Jules Wogue, professeur E.-F. Ga tier, Jacques Roujon, Jean Mérilys, Pierre Mélon.

Les Fouilles de Chapour par Georges SALLES.

Fouilles gallo-romaines par J. TOUTAIN.

Sculptures Grecqu par J. CHARBONNEA

des études militaires de l'amiral Castex, du colonel Kœltz, du colonel May de MM. Edmond Delage, Raoul Desjardins.

des études scientifiques de MM. Louis Houllevigue, Jules Sageret, du docte Sabouraud, du docteur Heuyer, de MM. Émile Moureu, René Johannet, docteur Jean Albert-Weil.

La Genèse de la Vie par JEAN ROSTAND

L'Homme devant la Science par P. LECOMTE DU NOUÏ

La Nutrition carbonée par Lucien PLANTEFOL.

La Vie intérieure des Étangs par Louis ROULE.

L'Anesthésie par le professeur T. DE MARTEL

Les Tableaux de Paris par ALBERT FLAMENT

des études artistiques de MM. Paul Alfassa, Claude-Roger Marx, J.-L. Va doyer.

la chronique des livres par MM. Henry Bidou, Marcel Thiébaut, Jean Poirie

la chronique philosophique par C. Bouglé.

la chronique historique par A. Albert-Petit.

la chronique musicale par Constantin Photiadès.

la chronique dramatique par François Porché.

la chronique cinématographique par Alexandre Arnoux.

le théâtre à l'étranger par MM. Robert de Smet et René Lauret.

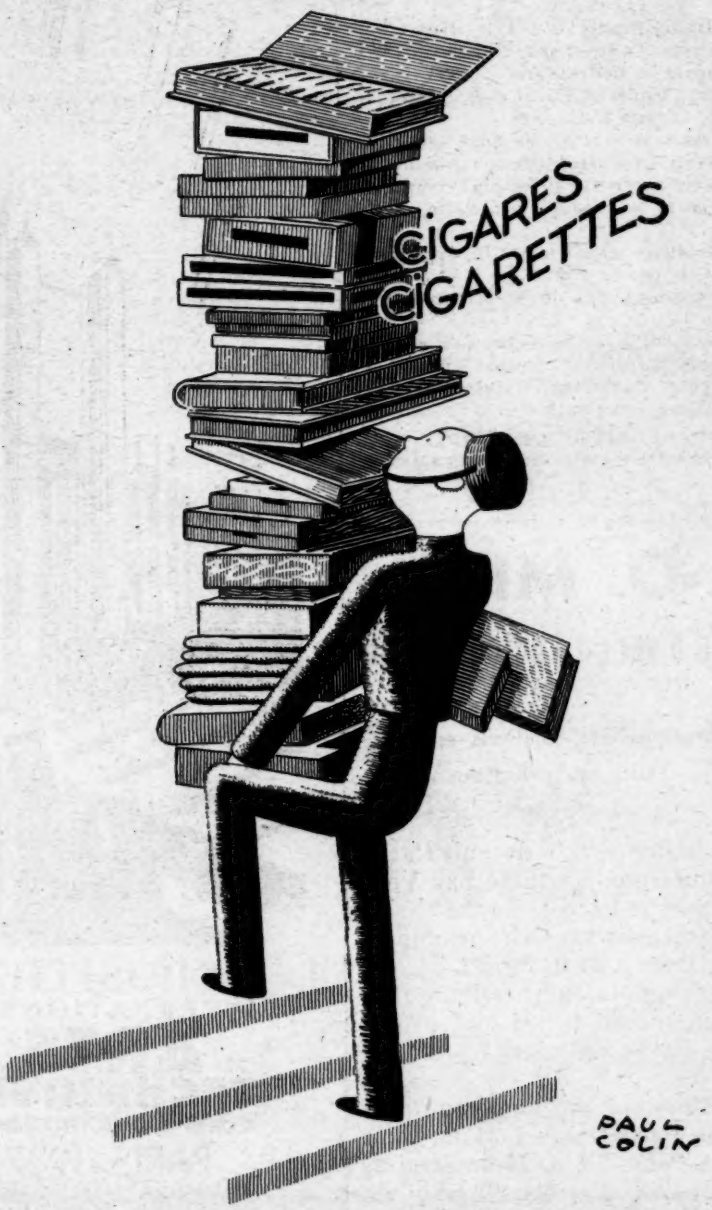
VAN CLEEF & ARPELS
LA MINAUDIÈRE

Pompes

SMAM

135 rue de la Convention. Paris

ETRENNES 1937



Création 1936 des Imprimeries JOSEPH CHARLES PARIS

RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS
CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

P.-O. MIDI

Service d'hiver du 4 octobre 1936

Améliorations des relations entre Paris, Tours et la Bretagne

La relation directe de nuit Paris-Brest actuellement assurée par Vendôme (départ de Paris-Orsay à 19 h. 49) le sera désormais via Orléans, départ de Paris-Orsay à 21 h. 30.

Les voyageurs, qui arriveront à Brest à la même heure que précédemment, gagneront ainsi 1 h. 40 sur le trajet.

Par ailleurs, un nouveau train partant de Paris-Orsay à 21 h. 13 et arrivant à Tours à 1 h. 24 desservira, outre les points d'arrêts du train de 19 h. 49 supprimé, les gares de Paris Pont-St-Michel, Brétigny et Bonneval.

EXPOSITION INTERNATIONALE DES **ARTS** ET DES **TECHNIQUES** dans la vie moderne

PARIS - 1937

NOMBREUSES MANIFESTATIONS ARTISTIQUES, SCIENTIFIQUES, LITTÉRAIRES ET SPORTIVES

MAI-NOVEMBRE - 1937

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864

CAPITAL 625 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 29, Boulevard Haussmann, PARIS (IXe)

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

1450

AGENCES & BUREAUX EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Correspondants dans le monde entier

LA NATIONAL

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 – CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1936, ses opérations ont porté

11 milliards 342 millions de francs
de Capitaux assurés

176 millions 647.000 francs
de Rentes Viagères

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS — MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ
ASSURANCES FAMILIALES, D'ÉDUCATION ET DE DOT

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Ren
Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie
constitue le plus sûr des placements.

Les garanties les plus importante
Les tarifs les plus avantageu

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Par
ou chez les Agents Généraux en Province.

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

LETTRES INÉDITES DE LOUIS XV

A SON PETIT-FILS

L'INFANT FERDINAND DE PARME

Présentées par ***PHILIPPE AMIGUET***

Nous avons vu ces dernières années paraître à foison des correspondances, des mémoires, des souvenirs d'écrivains, d'hommes politiques, de généraux. Quelques-uns de ces livres offraient un réel intérêt; les autres, au contraire, desservaient singulièrement la cause du défunt. En lisant ces papiers posthumes je me demandais, parfois, quelle rancune cachée avait bien pu présider à leur publication?... A vrai dire, on abuse actuellement des confidences des morts. On ouvre trop vite l'armoire des secrets! Certes, lorsque le mort est illustre, quand le temps lui a conféré un sûr pouvoir, on n'en sait jamais assez! Je voudrais bien, pour ma part, que l'on découvrît un journal intime de Gœthe, une correspondance oubliée de Dickens, des lettres inconnues de Balzac ou de Maupassant. Mais de telles trouvailles sont rares! Et pourtant nous sommes persuadé que dans bien des archives de famille se trouvent, soigneusement conservés, des papiers intéressants. Je sais, pour ma part, qu'il existe dans un château de Vendée une correspondance inédite de Chateaubriand. Au total une trentaine de lettres. Mais jusqu'ici, malgré des démarches pressantes, le possesseur de ces documents s'est refusé à les publier. Ce qui est fort regrettable pour la littérature.

Or, aujourd'hui, grâce à la bienveillance de LL. AA. RR. Madame la Princesse Sixte de Bourbon et Mgr le prince Xavier de Bourbon, nous avons le privilège d'offrir aux lecteurs de la *Revue de Paris* quelques-unes des lettres que Louis XV adressait à son petit-fils don Ferdinand de Parme. Cette correspondance précieuse qui sera,

Copyright 1936 *Revue de Paris.*

sans doute, publiée entièrement fait partie des archives des Bourbon de Parme. Disons-le : ce n'est pas sans émotion que nous avons vu ces feuilles jaunies, ces cachets de cire rouge, l'écriture royale nette et ferme. Malgré le temps, certaines de ces lettres ont gardé quelques parcelles de la poudre d'or avec laquelle le Roi séchait son encre. Mais, avant d'aller plus loin, il est utile, me semble-t-il, de situer ces documents, de donner quelques explications préalables.

***

Comme on le sait la guerre des Duchés qui nécessita, à plus d'une reprise, un effort considérable de la part des troupes françaises, donna aux Bourbons d'Espagne les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla. L'Autriche vaincue signait l'abandon de ses droits sur l'ancien héritage des Farnèse, le 18 octobre 1748, au Congrès d'Aix-la-Chapelle. Dans son *Précis du siècle de Louis XV*, Voltaire, faisant allusion à ce traité de paix écrit, non sans raison :

« Louis XV ne voulut rien pour lui; mais il fit fort pour ses alliés; il assurait par cette paix, le royaume des Deux-Siciles à don Carlos, prince de son sang; il établissait dans Parme, Plaisance et Guastalla, don Philippe, son gendre; le duc de Modène, son allié, et gendre du duc d'Orléans, fut remis en possession de son pays, qu'il avait perdu pour avoir pris les intérêts de la France. Gênes rentra dans tous ses droits. Il parut plus beau, et même utile, à la cour de France, de ne penser qu'au bonheur de ses alliés, plutôt que de se faire donner deux ou trois villages de Flandre, qui auraient été un éternel objet de jalousie. »

Plus « utile »! Toute la sagesse et la mesure de la politique royale est renfermée dans ce mot. En effet, don Philippe qui a épousé la princesse Louise-Élisabeth, la fille préférée de Louis XV, celle que le roi appelle avec tendresse « Babette », va créer de toutes pièces, au cœur de l'Italie, un État où triomphera l'esprit français. Par ses soins assidus, Parme devient, pour ainsi dire, le Versailles, l'Ile-de-France de la Péninsule... Dans son excellent ouvrage *Parme et la France de 1748 à 1749*, M. Henri Bedarida nous montre avec quelle conscience et quel esprit de suite, don Philippe francise son État et sa Cour. La *Real Casa* est strictement aménagée sur le modèle de la maison de Louis XV. Mieux encore il ordonne de nommer des Français aux postes honorifiques et aux divers emplois de son palais. Aussi à la tête de la garde-robe, à la surintendance des bâtiments de Parme, à l'armée, aux écuries, voire aux cuisines, rencontre-t-on des gens venant de France. Enfin, noblesse oblige, don Philippe comme le roi, son beau-père, possède un théâtre dont les costumes et les décors sont signés par des artistes français. On y joue dans l'original Corneille et Racine. On y représente les opéras en vogue à Paris. On y applaudit les ballets d'or et de brocart de Versailles. En un mot Parme devient une

cité française, une ville soumise aux modes, au luxe, au panache de la Cour la plus brillante de l'Europe.

. . . . . .

A la mort de don Philippe, le 18 juillet 1765, son fils Ferdinand monta sur le trône de Parme. Orphelin de père et de mère[1], l'éducation du jeune prince fut confiée aux soins d'ecclésiastiques distingués. L'abbé de Condillac, notamment, eut une influence considérable sur la formation de l'Infant. Mais une influence bien autrement profonde devait durant seize ans, soit de 1759 à 1774, s'exercer sur le duc de Parme : celle de son grand-père Louis XV. Les lettres que nous publions aujourd'hui témoignent, en effet, de l'intérêt que le Roi portait à son petit-fils, l'enfant de sa chère « Babette ». Il redoute, surtout, pour lui l'influence des mauvais courtisans. Il l'exhorte, le conseille, le réprimande s'il le juge nécessaire. Voici, à ce propos, une fort belle lettre qu'il envoya à don Ferdinand pour le mettre en garde contre « les brouillons » qui voulaient le séparer de son premier ministre le fameux Dutillot.

A Fontainebleau, ce 1er novembre 1769[2]

Mon très cher petit-fils,

La mission du marquis Chauvelin auprès de vous, qui vous remettra cette lettre, n'a pas simplement pour objet de vous faire compliment sur votre mariage; un intérêt bien plus cher à mon cœur, celui de votre réputation, de votre considération, et de votre tranquillité. Il a toute ma confiance, et il vous expliquera mes intentions, qui est l'ordre et le calme dans l'intérieur de votre cour. Croyez, mon cher fils, que votre bonheur dépend uniquement de votre conduite. Il est très naturel que votre jeunesse vous ait égaré au moment où vous êtes sorti d'une éducation peut-être trop rigide. La légèreté de votre âge, l'inexpérience de la Princesse que vous avez épousée, le manque de réflexion sur la décence de votre état, assez naturel dans les premiers moments de liberté, ont occasionné un désordre qui vous fit tort dans toutes les cours de l'Europe, et auquel il est instant de remédier. Le roi d'Espagne m'a communiqué la lettre qu'il vous a écrite. Je lui

1. Madame l'Infante, Louise-Élisabeth de France, mourut à Versailles le 6 décembre 1759. La première duchesse de Parme fut enterrée à Saint-Denis.

2. Cette lettre témoigne de l'inquiétude de Louis XV, inquiétude partagée également par l'Impératrice d'Autriche, pour le jeune couple grand-ducal dont l'inexpérience et la fantaisie compromettent la bonne administration des Duchés. Ferdinand avait épousé l'Archiduchesse Amélie, fille de Marie-Thérèse.

fais part de l'envoi de M. Chauvelin et des instructions que je lui donne. Nous sommes unis, ce Prince et moi, intimement, mais principalement sur votre bonheur. L'Impératrice Reine, à qui j'envoie aussi la copie des instructions de M. Chauvelin, s'associera certainement avec le Roi, mon cousin et moi, aux moyens que nous jugeons les plus propres pour vous faire respecter dans vos États, considérer et chérir de parents aussi intéressants pour vous et qui vous donnent, dans cette circonstance, une marque de leur tendresse. Dutillot est un honnête homme que votre père chérissait, et auquel il avait toute confiance pour l'administration de vos États. Le ministre a un zèle éclairé pour vos intérêts, par respect pour la mémoire de votre Père et de votre Mère, par amour pour vous; ce zèle est si vif que quelquefois, il vous incommode et vous paraît indiscret. Mais songez que votre gloire, et votre gloire sans ambition personnelle, est le seul motif qui l'anime. Tout humain a des inconvénients ou nous paraît en avoir; celui qui a plus d'utilité et d'attachement que d'inconvénients est pour les princes un ministre précieux. Voilà le cas où se trouve Dutillot[1] à votre égard. Croyez que les brouillons et ce qu'on appelle intrigants qui ne sont pas sévèrement réprimés, nuisent plus qu'ils ne servent à notre considération personnelle. Écoutez ce que vous dira M. Chauvelin, exécutez les instructions que je lui donne et donnez-moi cette satisfaction, pour votre bien qui m'est si cher, et qui me l'est à tant de titres.

Comptez, au surplus, mon très cher petit-fils, que l'intérêt que je vous marque en ce moment est la véritable preuve de ma tendresse.

LOUIS

Comment, ne pas admirer le ton de cette missive royale? Louis XV y donne une haute leçon de sagesse politique. Il y apparaît dans sa vraie lumière ; une lumière jamais entrevue par certains

1. Dans l'histoire des Duchés, Guillaume-Léon Dutillot apparaît comme une grande figure d'administrateur et d'organisateur. Il s'occupait des finances, de l'économie politique, de l'armée, des arts, des spectacles, des divertissements de la Cour ducale. Rien qui ne passât par ses mains. Allié fidèle de la France, il correspondait presque journellement avec Versailles.

C'est ce Dutillot, serviteur exemplaire, que don Ferdinand veut renvoyer! D'où l'intervention pressante de Louis XV pour le maintien du ministre à la cour de Parme.

historiens, friands d'aventures d'alcôve et d'anecdotes galantes. En vérité il n'y a pas eu que la Pompadour et le Parc-aux-Cerfs dans le règne du monarque : ses armées ont connu des victoires éclatantes, sa politique a été mesurée, son attachement à la prospérité de la France constant. Cependant, que l'on saisisse bien ici notre dessein. Nous ne cherchons pas à nier les ombres et les travers de ce roi. Mais nous nous refusons à suivre les historiens partisans qui se sont acharnés à le diffamer et à le représenter, dans leurs écrits, comme un jouisseur ne sachant qu'absorber goutte à goutte le sang et l'or de son royaume. En dépit de ses censeurs, Louis XV demeure un grand roi qui sut maintenir, en Europe, le prestige et le rayonnement de notre pays.

***

C'est à partir de 1765 que les lettres de Louis XV à son petit-fils devinrent régulières. Tous les huit jours, en effet, un courrier, bravant les chaleurs de l'été et les intempéries de l'hiver, galopait de Versailles à Parme afin d'apporter à Ferdinand un message du roi de France. Ces lettres, toutes conçues sur le même modèle, sont écrites d'un trait, spontanément, sans aucune espèce de recherche littéraire. Elles évoquent, fort bien, le monarque à sa table de travail trempant sa plume d'oie dans son écritoire, séchant son encre, se relisant, puis cachetant son message. Quelques lignes suffisent à exprimer sa pensée. Il ne s'embarrasse d'aucune digression, d'aucun ornement. Il va droit au but ! Et ce but est de renseigner l'Infant sur les menus événements de sa maison et de sa Cour. Ainsi, il énumère avec soin ses déplacements de Versailles à Compiègne, de Fontainebleau à Marly. Ses parties de chasse sont également mentionnées avec une scrupuleuse précision. Le 26 janvier 1767, il écrira avec regret : « Je n'ay pu chasser aujourd'huy comme je l'avais espéré. » Le 28 janvier 1771 il dira : « Le dégel est arrivé et j'arrive de la chasse du daim. »

La nature occupe une place importante dans ses lettres. On peut dire qu'il n'y a pas un message où il ne consigne l'état du ciel, de la température. A-t-il fait un grand vent, un orage impétueux, il en avertit Ferdinand. Même lorsqu'il est très déprimé, après la mort du Dauphin, il note que la gelée a fait du mal « aux biens de la terre ».

Voici, au courant de la plume quelques-unes de ses remarques :

6 octobre 1766 : « Il a fait ces jours derniers une chaleur plus grande qu'en été, et aujourd'hui nous avons eu le coup de vent de l'équinoxe, mais avec un beau soleil. »

8 décembre 1766 : « Le beau temps et la gelée continuent, pas bien fort à la vérité, mais non pour m'empêcher de monter à cheval deux fois la semaine pour m'entretenir en haleine de cet exercice. »

28 septembre 1767 : « Il a plu un peu ici cette nuit, ce qu'il y avait bien longtemps qui n'était arrivé et il fait doux, comme en été. »

25 juillet 1768 : « La chaleur nous est arrivée, et elle est excessive, ce qui pourrait nous amener de l'orage. L'on coupe les blés à force. »

7 mars 1774 : « Nos rivières sont plus que gonflées et débordées partout. Cependant cela commence à diminuer, mais il vente et pleut toujours. »

En lisant ces lignes l me semble que l'on voit Louis XV dans l'embrasure d'une fenêtre, regardant la pluie tomber sur les arbres du parc.

C'est tout un tableau de sa vie de famille, et de son existence quotidienne que le roi trace dans ces brefs messages. Nous y voyons la silhouette de la Reine, nous y admirons les toilettes somptueuses des Princesse, nous assistons aux revues militaires, aux parties de piquet du Roi, aux divertissements du Dauphin. Enfin dans les salons dorés, ornés de tapisseries et de glaces, la Cour vit, s'amuse, sous la lumière des lustres de cristal. C'est un siècle qui passe sous nos yeux, un siècle dont les chroniqueurs et les mémorialistes nous ont vanté le charme et les plaisirs exquis. A son tour, Louis XV l'évoque et le décrit dans ses lettres. Mais le souverain, c'est visible, n'aime point les phrases et les longues périodes. C'est un réaliste, qui ne s'émeut point facilement. Sa qualité : c'est la sobriété. Et cependant, à son insu, comme il sait évoquer son époque et dépeindre, tel Caramontelle, sur le vif, une scène d'intérieur! Il nous apprend, par ailleurs, que la comtesse de Provence, au dernier bal, a bien dansé le menuet; que madame la Dauphine a craché du sang et qu'elle boit du lait d'ânesse. Car, il faut le noter, après les considérations sur le temps et le baromètre, il aime fort à entretenir son petit-fils des maladies des uns et des autres, à donner même des conseils d'hygiène. Quant à l'état de sa propre santé il mentionnera qu'il est mieux des reins mais « qu'il en sent encore quelque chose, surtout en carrosse ».

Ce détail fait image! Et cette lettre datée de Versailles, le 29 septembre 1766, n'est-elle pas savoureuse?

Mon cher petit-fils, nous sommes arrivés icy très heureusement. Mon rhume continue encore, il n'est pas fort, mais il est bien tenace; d'ailleurs je me porte très bien. Madame la Dauphine a été purgée aujourd'hui pour un peu de dérangement d'estomac qui lui a fait discontinuer l'usage du lait, mais qu'elle compte reprendre incessamment. Je suis bien aise, mon cher petit-fils, que le Prince de Brunswick ait été content de vous. Je vous aime et je vous embrasse de tout mon cœur.

LOUIS

En définitive ce qui frappe dans cette correspondance, c'est sa simplicité. Le Roi libéré de l'étiquette, du cérémonial méticuleux de la Cour, nous y apparaît comme le chef d'une grande famille. Il s'occupe

de tout et de tous. Il consigne les faits et gestes de chacun. Certes il demeure assez avare, assez sec de sentiment. Le cœur pour tout dire est froid, chez lui, et ne s'émeut que rarement. Trois lignes lui suffisent pour exprimer sa douleur, lors de la mort de la Reine. Toutefois, comment ne pas être touché par le ton primesautier, direct, intime de certaines de ses lettres? Aussi, du point de vue de l'Histoire, cette correspondance inédite apporte-t-elle une contribution infiniment précieuse à l'étude de la personnalité de ce roi.

PHILIPPE AMIGUET

A Versailles, ce 6 janvier 1765.

Je reçois avec satisfaction, mon très cher petit-fils, votre compliment et vos assurances à l'occasion de la nouvelle année où nous entrons. Je vous la souhaite aussi des plus heureuses et je vous assure de ma plus tendre amitié.

Je vous embrasse mon très cher petit-fils de tout mon cœur[1].

LOUIS

A Compiègne, ce 30 juillet 1765.

Mon très cher petit-fils. Je suis bien aise que vous sentiez comme vous le devez la perte irréparable que vous venez de faire[2]. Souvenez-vous toujours de lui, et de tout ce qu'il vous vous a dit et ayez confiance en ceux qu'il a mis auprès de vous. Je vous promets de vous aider de mes conseils; pour la continuation de mes secours, de ma protection et de ma tendresse n'en doutez jamais, tant que vous continuerez à les mériter. Vous voilà dans une grande carrière quoiqu'à la tête d'un bien petit État, demandez toujours à notre souverain juge ses secours pour le bien gouverner. J'ai écrit en Espagne au moment que j'ai su la mort de votre Père et j'espère que le Roi, votre Oncle, n'oubliera pas dans son neveu la tendresse qu'il avait pour son frère. Je vous embrasse bien tendrement mon très cher petit-fils.

LOUIS

1. Nous avons reproduit ces lettres d'après deux copies différentes. L'une respecte l'orthographe de l'époque, l'autre la modernise.

2. Lettre écrite douze jours après la mort de don Philippe, premier duc de Parme, père de l'Infant Ferdinand.

A Fontainebleau, ce 17 novembre 1765.

Mon cher petit-fils, je suis votre grand-père et par une fille que j'aimais tendrement et que j'ai perdue. Je suis à la veille de perdre aussi mon fils, il reçut mercredi ses derniers sacrements[1]. Jugez de l'état où je me trouve. J'aime du Tillot ainsi que M. de Kervalo. Je vous renvoie sa lettre en vous embrassant bien tendrement, qui est tout ce que je puis dire en ce moment.

LOUIS

A Fontainebleau, ce 8 décembre 1765.

Des nouvelles que j'ai à vous donner de mon fils aujourd'huy, mon très cher petit-fils, sont plus consolantes. Il a bien dormi cette nuit et son expectoration est moins abondante et de meilleure qualité. Nous sommes encore bien loin de prendre de l'espérance, mais c'est un premier point pour y parvenir.

Il fait si mauvais que le plan[2] ne pourra partir qu'au printemps dont je suis bien fâché puisque vous désirez avec tant d'ardeur de le voir arriver. Je vous embrasse mon très cher petit-fils aussi fort que je vous aime.

LOUIS

A Fontainebleau, ce 15 décembre 1765.

Le mieux de mon fils ne s'est pas soutenu, mon très cher petit-fils, il n'y a je crois plus de ressources; cela peut-être encore long, mais voilà tout. Jugez de mon état. Vous ferez toujours très bien le Roi votre oncle de tout ce qu'il fait pour vous[3]. Votre sœur a été un peu incommodée, mais j'espère que cela ne sera rien.

Je vous embrasse tendrement mon très cher petit-fils.

LOUIS

1. Dans une lettre datée du 8 octobre 1765, le roi fait déjà une allusion à la santé du Dauphin et se déclare inquiet.

2. Louis XV dans ses lettres mentionne plusieurs fois ce plan. Il s'agit d'un plan de défense représentant, en réduction une place forte. Ce jeu que l'on construisait à Paris devait permettre au jeune prince de s'instruire dans l'art de la guerre. Choiseul avait la mission d'en suivre l'exécution.

3. La seconde phrase est incompréhensible. Il semble que le roi a oublié d'écrire : de « remercier » votre oncle. . — Note du prince Xavier de Bourbon

A Versailles, 21 décembre 1765.

Cette date mon cher petit-fils vous dira assez l'excès de ma douleur; pardon si je ne puis m'étendre davantage.

LOUIS

A Versailles, ce 30 décembre 1765.

Ma dernière lettre mon cher petit-fils a été courte, mais il ne m'était pas possible de m'y étendre davantage. Il faut faire changer vos prières mon cher petit-fils, mais il y a apparence (après tout ce que nous avons vu) qu'il n'en a pas besoin, et que c'est lui qui prie pour nous, et nous en avons grand besoin, car c'est un furieux coup pour moi et pour tout notre royaume que sa perte.

Je vous souhaite mon cher petit-fils une bonne année et vous embrasse bien tendrement. Pour moi je vais à Choisy pour éviter les compliments que je ne supporterais qu'avec peine cette année.

LOUIS

A Versailles, ce 16 février 1766.

Votre dernière lettre, mon cher petit-fils, est arrivée juste la veille du jour que j'ay accompli cinquante-six ans. Cela commence à devenir un peu lourd, cependant, Dieu mercy, je me soutiens encore passablement.

Le dégel est enfin arrivé tout de bon, et j'ay recommencé à chasser. N'y aiant rien de nouveau icy, je finis en vous embrassant bien tendrement, mon cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, ce 24 janvier 1766.

Mon cher petit-fils. Je suis fasché que nos courriers retardent tant à vous arriver, les vôtres nous arrivent plus régulièrement. Nous en avons reçu un ce matin qui nous apprend l'extrémité du Roy de Pologne de la suite de son très malheureux accident, que sans doute vous aurez su, et, sans doute, il sera suivi de près par celui de sa mort; à quatre-vingt-huit ans passés, il n'y a plus que cela à attendre. J'en suis très fasché,

car c'était le meilleur homme du monde et le plus vertueux. La Reine ne sçait encore que le très petit commencement, mais avant la fin du jour, elle sçaura vraysemblablement tout ce que nous en sçavons. Elle l'aimait tendrement, et cela va lui rappeler son précédent malheur, et à moy la grandeur du mien, et à vous aussy le vôtre. Dieu est le maître. Je vous embrasse, mon cher petit-fils, bien véritablement, et je vous aime de même.

LOUIS

A Versailles, ce 17 mars 1766.

Mon très cher petit-fils. De l'hiver nous avons passé à l'été. Jamais on n'a vu un mois de Mars comme celui-cy, et s'il est pareil à Parme, vous devez y avoir bien chaud. La Reine est, Dieu mercy, très bien, quoique pas encore absolument sans fièvre. Votre sœur me mande aussy que la Reine votre grand-mère est beaucoup mieux. Je vous embrasse bien tendrement, mon très cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, ce 24 mars 1766.

Mon très cher petit-fils. La maladie de la Reine a fait diversion à sa juste douleur, et malheureusement elle n'est pas encore finie, aiant toujours un peu de fièvre avec une petite augmentation presque tous les soirs. Du reste, elle est très bien, elle dort toute la nuit, et digère très bien, mais je trouve cela trop long. Nous sommes dans la neige plus que jamais, et à midy, aujourd'huy, la terre en était toute couverte, ce qui m'a empesché d'aller à la chasse, et même de sortir. Il fait aussy beaucoup de vent du Nord et très froid. Je vous embrasse bien tendrement, mon cher petit-fils.

LOUIS

A Compiègne, ce 14 septembre 1766.

Mon très cher petit-fils. Je n'ay pas grand'chose à vous mander aujourd'huy. Les pluies et le froid commencent à nous arriver et nous annoncent l'automne. Je dois assister Samedi prochain à l'ordination que Mgr Notre Evêque de Soissons doit

faire dans la chapelle, après quoi j'auray vu toutes les cérémonies d'Église. Vos cousins se portent bien, mais malheureusement madame la comtesse de Toulouse a une maladie dont elle ne peut revenir, et, de plus, elle est dans sa soixante-dix-neuvième année. Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher petit-fils.

LOUIS

A Compiègne, ce 21 septembre 1766.

Mon cher petit-fils. Est-il vray que le prince de Brunswick ressemble à votre pauvre père? Je le croirais assez par ses portraits et par tout ce qu'on m'en a dit. J'ay encore eu un bon rhume, mais il va mieux depuis que j'ai pris du petit lai pendant deux jours, et un peu de thériaque le soir. L'été nous est revenu, et j'ay eu plus chaud hier à la chasse que je n'en avais encore eu de cette année. Cela fera grand bien à la vendange. Nous partons tous d'icy dans le courant de cette semaine. Aussy ma première lettre sera datée de Versailles. Je vous embrasse bien tendrement, mon cher petit-fils.

LOUIS

Nous eûmes hier une belle cérémonie qui est celle de l'ordination qui fut faite par l'évêque de Soissons dans la chapelle; il y avait vingt-neuf ordinants.

A Versailles, ce 24 novembre 1766.

Mon cher petit-fils, je souhaite de tout mon cœur que vous tiriez tout le parti que vous vous proposez des deux mathématiciens, minimes français, que vous avez fait venir. Madame la Dauphine est toujours à peu près dans le même état et bien inquiétant au dire des médecins. Elle a sorti hier pour aller à la chapelle et venir chez moy et chez la reine. Nous avons du brouillard les matins depuis quelques jours, mais beau temps les après-midi. Le vent est au Nord, aussy la gelée pourrait bien nous arriver. Je vous embrasse bien tendrement, mon cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, ce 1er décembre 1766.

Nous sommes bien loin des inondations dans ce païs-cy, mon cher petit-fils. La rivière de Seine n'a presque plus d'eau et les puits tarrissent; mais nos provinces méridionales ont souffert horriblement d'un orage affreux qui a causé des pertes considérables par les inondations. Il gèle assez fort depuis deux jours, mais j'espère qu'elle ne durera pas, le baromètre nous le promettant. Je reçois vos embrassades avec plaisir, et je vous les rends de tout mon cœur, mon cher petit-fils, jugez de ce que ce serait si c'était réellement.

LOUIS

A Versailles, ce 19 janvier 1767.

J'ay reçu votre mesure avec grand plaisir mon très cher petit-fils et votre portrait le sera encore mieux. Vous ne devez pas avoir beaucoup de ventre, car celle de la ceinture est presqu'aussy grande que celle des épaules, vous avez près de trois poulces de plus que votre cousin, mais il a plus de trois ans moins que vous. Nous avons eu une petite espérance de dégel au milieu de la semaine dernière, mais le froid est revenu presqu'aussy fort qu'auparavant, et tout est blanc comme si c'était passé au sucre. Ce froid commence à devenir long et ennuyeux pour ceux qui sont accoutumés à voyager, car cela est impossible, les hommes et les chevaux ne pouvant se soutenir, aussy y a-t-il eu beaucoup de bras, de jambes et de testes cassés. Il ne me reste que l'exercice du manège deux fois la semaine. Je vous baise de tout mon cœur mon cher petit-fils.

LOUIS

Madame la dauphine est un peu mieux, mais toujours faible et toussante.

A Versailles, ce 3 juin 1767.

Mon très cher petit-fils. J'ai reçu hier le comte de Provence dans l'ordre du Saint-Esprit. Il était joli à manger dans cet habit, et le soir j'ai tenu une fort jolie fille sur les fonts baptismaux, c'est-à-dire les cérémonies du baptême, avec la

Reine, c'est Mademoiselle, fille du duc d'Orléans, et nous l'avons nommée Louise-Marie-Thérèse-Clotilde. Le beau temps nous est déjà arrivé. Vous faites très bien en vous amusant à commander l'exercice à vos gardes. C'est un premier pas pour de plus grandes choses où je vous souhaite heureux, si ce malheur arrive jamais, ce sera de ma part je vous le promets le plus tard qu'il me sera possible, car la guerre est un terrible fléau pour l'univers, et quand elle commence, il n'est pas possible de savoir quand elle finira[1]. Je vous embrasse mon cher petit-fils bien tendrement.

LOUIS

A Compiègne, ce 20 juillet 1767.

Mon très cher petit-fils. Le duc d'York est arrivé ici avant-hier au soir sous le nom de M. comte d'Hulster, il m'a été présenté hier dans une audience par l'ambassadeur M. de Rochefort. Vous le connaissez, aussi je n'ai rien à vous en dire, il me paraît avoir fort envie de plaire. Il fut l'après-midi à la revue des quatre Régiments Suisses qui manœuvrent on ne saurait mieux. Ils ne sont pas d'égale beauté, mais en tout j'en ai été très content; l'on dit que je le serai aussi de tous ceux qui successivement viendront ici cette année. Le temps est remis au très beau, mais nous eûmes avant-hier la nuit un très gros orage qui a fait bien du mal où il est tombé et il me paraît qu'il était fort étendu.

Je vous embrasse bien tendrement mon cher petit-fils.

LOUIS

A Compiègne, ce 10 août 1767.

Mon cher petit-fils. J'ai fait hier la revue des Régiments des Carabiniers dont j'ai été on ne peut pas plus content ayant manœuvrés au mieux. La veille, je les avais vu à pied, ils sont surprenant pour la taille et la figure et ils marchent

1. Dans son livre *L'art de gouverner selon le roi de France*, M. Gabriel Boissy nous a donné cette belle sentence prononcée par le Roi le soir de la bataille de Fontenoy :

« *Voyez tout le sang que coûte un triomphe! Le sang de nos ennemis est toujours le sang des hommes; la vraie gloire, c'est de l'épargner.* »

comme l'infanterie la mieux exercée. Mais il y faisait une furieuse chaleur et à souper sous la tente l'on y crevait. Aujourd'hui je vais faire un petit voyage de deux jours à Chantilly chez le prince de Condé. Au milieu de cette chaleur nous avons eu un orage affreux vendredi, mais le temps s'est remis tout de suite au beau et au sec. Je suis fâché qu'il n'en soit pas de même chez vous pour le reste de la moisson que vous avez encore à faire. Je vous embrasse de tout mon cœur assurément mon cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, ce 28 décembre 1767.

Je commence par vous souhaiter, mon cher petit-fils, une bonne et heureuse année. Comptez que je ferai toujours pour vous tout ce qui me sera possible de faire. Dans l'occasion j'espère que vous vous expliquerez davantage sur vos désirs et prétentions[1]. La Reine est toujours dans le même état. Nous sommes en plein hiver et le thermomètre a déjà été au degré de 1740. Je crois qu'il va neiger.

Je vous embrasse bien tendrement mon très cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, ce 23 may 1768.

Mon cher petit-fils. Je vous remercie du nouveau détail que vous me faites de la reine de Naples[2]; il est à désirer pour elle qu'elle ressemble en tout à sa mère. Ma santé est bonne, et il n'est pas nécessaire quand elle est comme cela de vous en parler. Pour celle de la Reine, ne sera bientôt plus. Vendredi après-midi, on fut obligé de lui administrer l'Extrême-Onction, la croiant à son dernier moment. Moy, j'étais à Saint-Hubert et à la chasse; on vint me chercher, mais l'on ne put me trouver dans la forêt; aussy je n'arrivay icy qu'à près de neuf heures. Depuis cela, elle est revenue presque comme auparavant; sa teste n'a pas beaucoup de suite, et son corps s'affaiblit; cependant les médecins trouvent qu'elle peut

1. Allusion au projet de mariage avec l'archiduchesse Amélie, la sixième fille de l'impératrice d'Autriche.

2. Allusion à un voyage de la reine de Naples, à Parme.

durer encore quelques jours, ce qui est peu consolant; mais sa grande piété et son courage est le seul espoir de tout le royaume... Je suis bien inquiet de n'avoir nulle nouvelle d'Espagne sur votre mariage[1], et s'il est arrivé un courrier hier au soir à l'ambassadeur, mais uniquement, à ce qu'il me paraît, sur les affaires avec Rome. Je vous embrasse bien tendrement, mon cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, ce 30 may 1768.

Mon cher petit-fils. Vous aurez bien cru, par ma dernière lettre, que celle-ci vous apprendrait notre malheureux événement. Eh bien, la Reine est mieux, considérablement, et aujourd'huy surtout; avec cela, il n'y a aucune espérance, mais les médecins n'y comprennent pas grand'chose; c'est son estomac uniquement qui la fait vivre. Je n'ai encore nulle nouvelle d'Espagne; votre calcul me rassure un peu de ce côté-là. Sçavez-vous bien tout ce que c'est que le mariage? Vous voiez donc la différence d'une jolie femme à une laide. Sur ce, je vous embrasse bien tendrement, mon cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, le 6 février 1769.

Mon très cher petit-fils. Je vous écris pas aujourd'hui de ma main ayant fait hier à la chasse une chute où je me suis foulé rudement le bras, heureusement qu'il n'y a rien eu de cassé, comme je le craignais. L'Impératrice a été bien galante de vous avoir envoyé le portrait de votre future dans sa lettre. Nous ne sommes pas aussi heureux ici, car il y a longtemps que j'ai demandé celui d'Antoinette, il ne nous est pas encore arrivé. Je vous embrasse bien tendrement mon cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, ce 10 avril 1769.

Mon cher petit-fils. J'ai déjà monté à cheval deux fois et j'y suis assis bien. Mais pour y monter c'est une histoire, car

1. Dans les lettres précédentes, Louis XV s'inquiète, à plus d'une reprise, du mariage de son petit-fils.

il me faut un petit escalier et pour en descendre c'est encore bien pis. Du reste mon bras va toujours un peu mieux, mais le progrès toujours d'une lenteur excessive. Le temps est bien radouci, ce qui me fait grand plaisir.

Je vous embrasse bien tendrement mon cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, ce 26 juin 1769.

Mon très cher fils. C'est aujourd'huy ou demain votre mariage à Vienne. Votre future doit partir le 30. l'Empereur l'attend en Italie avec moins d'impatience que vous sans doute.

. . . . . [1]

Je vous embrasse bien tendrement mon très cher petit-fils.

LOUIS

A Compiègne, ce 29 juillet 1769.

Mon cher petit-fils. Votre femme ne l'était pas encore tout à fait le 8, quand vous m'avez écrit, mais je compte qu'elle l'est bien présentement, et j'en attends la nouvelle avec bien de l'impatience. Il est vray, mon cher petit-fils, que j'ay acquis à mon Sacre le don de pouvoir être l'instrument de la grâce que Dieu fait de guerrir des écrouelles, mais pour cela il faut que j'y sois moy même, et il y a du temps que cela ne m'est arrivé[2].

Nous avons en ce païs cy des remèdes pour guérir de cette maladie. Si vous voulez je vous en enverrai et la manière de l'administrer.

1. La partie laissée en plan ici a été découpée au ciseau dans la lettre sans doute par l'Infante (note du prince Xavier de Bourbon).

Cette lettre est précédée de nombreux messages où Louis XV déplore que le mariage ait été retardé par le fait de la mort du pape. Le 29 mai 1769 le Roi écrit : « Sûrement le nouveau Pape commencera son Pontificat par l'expédition de ses dispenses... » En vérité le Vatican s'était fait tirer l'oreille pour donner les dispenses nécessaires, afin de rappeler au gouvernement de Parme qu'il n'avait point oublié certaines mesures anticléricales prises par le ministre Dutillet.

2. Le roi veut dire par là que son pouvoir ne peut s'exercer à distance.

Je vous embrasse de tout mon cœur mon cher petit-fils, et je vous charge d'en faire autant de ma part à la cy devant archiduchesse.

LOUIS

A Compiègne, ce 14 août 1769.

Mon cher petit-fils. Vous me parlez dans votre lettre du 29 juillet de la santé de votre femme qui est très bonne et bien remise de la fatigue de son voyage, mais vous ne me dites pas si elle est pleinement votre femme, car il y a même à Colorno des médisants, ou mécroyants, qui prétendent que vous en êtes au même point qu'au premier jour. Je vais demain passer deux jours à Chantilly. Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher petit-fils.

LOUIS

A Compiègne, ce 28 août 1769.

Mon cher petit-fils. Qu'est-ce que c'est que ce mal au sein qu'a votre femme? A-t-elle beaucoup de gorge, car elle est maigre dit-on, et la trouvez-vous jolie; il me semble que ce petit mal ne devrait pas empêcher le reste. Pareille chose m'est arrivé qu'à vous, et beaucoup trop, dont bien me fasche. Je suis fasché qu'Antoinette soit trop grasse à son âge. Nous en avons une qui l'est furieusement, mais j'espère qu'un certain âge cela diminuera. Je suis enchanté de votre confiance, mon cher petit-fils, aussi je vous embrasse bien tendrement et je vous aime de même.

LOUIS

Ma première lettre sera datée de Versailles partant d'icy jeudi. Nos chasses sont présentement toutes admirables. A qui est la faute si la consommation n'est pas tout à fait faite? N'auriez-vous pas besoin d'une petite opération dont votre cousin icy aura peut-être aussi besoin et qui est assez commune[1].

1. Allusion au Dauphin, le futur Louis XVI.

A Compiègne, ce 31 août 1769.

Mon cher petit-fils. Votre cousin a déjà été deux fois à la chasse à cheval, mais elles ont été fort vilaines et doit y retourner Jeudi prochain. J'espère qu'elle sera autrement.

Pour moi je tire tant que je peux, mon bras me le permet, mais je tire assez mal et il n'en va pas mieux pour cela.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher petit-fils.

LOUIS

A Marly, ce 29 janvier 1770.

Mon cher petit-fils. Je suis bien fasché que votre femme continue de garder le lit, et son mal de tête. Mon indigestion est passée, mais j'ai eu ces jours passés un peu mal à l'estomac pour avoir pris, ou pour mieux dire goutté d'une tasse de chocolat blanc à la crème et à la glace. Je pars pour la chasse du daim. Je vous embrasse de tout mon cœur mon cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, ce 7 mai 1770.

Mon cher petit-fils, Je commence donc à croire à la grossesse de votre femme, cependant l'on n'en peut être bien assuré que quand elle aura senti remuer son enfant. C'est aujourd'huy que la Dauphine[1] est venue en France et que nous en prenons la première possession.

Aujourd'huy il fait beau, mais jusqu'à présent elle a eu des temps affreux dans son voyage. M. de Staremberg a mandé qu'elle était un peu enrhumée, mais qu'il espérait que ce ne serait rien dormant bien et ayant bon appétit, et que Madame de ... (nom illisible) était dans son lit à Mersbourg doutant fort qu'elle pût suivre la Princesse le lendemain. L'époux compte les jours et le lieu où elle est et me paraît avoir impatience de la voir et que tout soit fait, sans savoir encore ce qu'il aura à faire pour la dernière conclusion.

Je vous embrasse mon cher petit-fils bien tendrement.

LOUIS

1. Marie-Antoinette.

A Marly, ce 2 juillet 1770.

Mon cher petit-fils. Toute la famille ici se porte bien mais se couche un peu tard. Ce n'est pas notre usage dans ce pays-ci que les mères nourrissent leurs enfants, cependant ce goût-là a pris à quelques-unes de nos jeunes femmes, les unes s'en sont bien trouvées, les autres mal. Je ne puis le conseiller ni le déconseiller, cependant je vous dirai que les maris ne devraient pas le désirer parce que cela les prive de leurs femmes pendant dix-huit mois, et qu'après cela elles sont fort gâtées pour la gorge qui ne laisse pas que d'être une partie très agréable quand elle est jolie, comme je ne doute pas que ne soit celle de votre femme.

Sur ce je vous embrasse tendrement mon cher petit-fils.

LOUIS

A Saint-Hubert, ce 9 juillet 1770.

Mon cher petit-fils. Je suis fâché de la durée du mal de tête de votre femme. J'espère cependant qu'il ne lui durera pas toute sa grossesse. Le voyage de Marly a fini avant-hier et la semaine prochaine commencera celui de Compiègne.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, ce 4 mars 1771.

Mon cher petit-fils. Je n'ai point encore de lettre du roi d'Espagne, ce qui me fâche beaucoup pour vous et pour moi. L'ambassadeur que j'ai vu hier attend à tout moment son courrier. Je ne sais si je vous ai mandé que nous avions ici les princes de Suède. L'aîné est très aimable et a beaucoup d'esprit. Vous deviez les voir au mois de septembre mais ils ont appris vendredi par un courrier la mort du Roi leur Père. Ainsi ce prince Royal est devenu Roi[1]. Ils viennent me voir demain au soir et partent tout de suite pour leur pays où la présence du nouveau est bien nécessaire. Il fera parler de lui je vous promets, car il a de la gloire, de l'ambition et de la

1. Il régnera sous le nom de Gustave III.

fermeté. Il nous aime beaucoup et la Suède est la plus ancienne alliée de la France; nous avons un temps charmant depuis hier, mais l'équinoxe va apparemment le gâter. Je vous embrasse bien tendrement mon cher petit-fils.

LOUIS

A Fontainebleau, ce 12 mai 1771.

Mon cher petit-fils. J'arrive de recevoir la comtesse de Provence. Elle est très bien faite, pas grande, de très beaux yeux, un vilain nez, la bouche mieux qu'elle n'était, fort brune de cheveux et de sourcils et la peau parfaite pour une brune. Les dames la disent très aimable, c'est ce que nous verrons. Il a fait très beau tout le chemin. En arrivant nous avons eu un peu de pluie.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher petit-fils.

LOUIS

Versailles, ce 20 mai 1771.

Mon cher petit-fils. M. de Durfort compte partir à la fin de ce mois. J'espère que vous en serez content. Je ne sais si vous connaissez M. de Cevallos. Nos fêtes se sont très bien passées. Le comte de Provence est très content de sa femme, et je le crois déjà plus avancé que son frère. Sans être jolie elle est très agréable et si j'avais quelques années de moins après l'avoir vue je l'aurais bien prise pour moi.

Je vous embrasse bien tendrement mon cher petit-fils.

LOUIS

J'oubliais de vous dire que c'est aujourd'hui le bal paré. J'ai fait donner un menuet hier au soir. La comtesse de Provence l'a bien dansé, le Comte moins mal que l'année dernière, l'aîné pas mieux, la Dauphine toujours charmante et plus vive que jamais.

A Versailles, ce 27 janvier 1772.

Mon cher petit-fils. Nous avons aussi eu une très forte gelée, le temps est radouci, mais toujours entre le dégel et la gelée,

ce qui fait qu'on ne peut encore chasser. J'ai encore été incommodé avant-hier et aujourd'huy, j'ai pris une grosse médecine, qui j'espère me fera grand bien. Mes petits-enfants dansent ici tant qu'ils peuvent et il me paraît qu'ils ont plus de goût pour le bal que je n'en avais jadis. Le Carnaval est long cette année, ainsi il faut espérer que votre femme en aura encore assez pour s'amuser à danser. Je vous embrasse de tout mon cœur mon cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, ce 29 septembre 1773.

Mon cher petit-fils. Votre (illisible) de Virieux m'a remis avant-hier la lettre sans date que vous lui aviez donnée pour moi et qui ne peut être bien fraîche étant partie il y a longtemps de chez vous. Le Duc de Cumberland a passé par la France, mais point par la Capitale. Ainsi je ne l'ai pas vu. Mardi dernier j'ai eu un cruel spectacle, le pauvre Chauvelin est mort subitement venant de jouer une partie de piquet avec moi, sans proférer une parole. On l'a ouvert, il regorgeait de sang, c'est la goutte qui a fait tout ce ravage. Depuis il y a eu un homme à Paris à qui le pareil accident est arrivé, goutteux aussi.

Voilà assez de tristesse et je finis en vous embrassant de tout mon cœur mon cher petit-fils.

LOUIS

Nous avons eu samedi l'opéra de Bellérophon remis en musique, le spectacle a été superbe. Samedi ce sera Sabines opéra nouveau.

A Versailles, ce 6 octobre 1773.

Mon cher petit-fils. Il fait aussi assez vilain ici, mais les courriers n'ont pas encore retardés. Nous avons eu ici le duc de Glouster mais il n'a paru que très incognito et je ne l'ai vu que de très loin à l'opéra. Son voyage s'est fait sans l'approbation du Roi, son frère, et il doit repartir aujourd'hui.

Je vous embrasse de tout mon cœur mon cher petit-fils.

LOUIS

A Versailles, ce 25 avril 1774.

Mon cher petit-fils. Je crois que le beau temps va revenir. Il a gelé deux jours de suite mais heureusement elle n'a causé aucun dommage. Votre femme peut donc être encore grosse, le meilleur est qu'elle se porte bien.

A Dieu mon cher petit-fils je vous embrasse de tout mon cœur[1].

LOUIS

1. Le 27 avril, le Roi se trouvait à Trianon, lorsqu'il fut pris de maux de tête et d'éblouissement.
Le 29 avril, la petite vérole se déclare.
Le 3 mai, il appelle le grand aumônier et se confesse.
Le 4 mai, il reçoit l'extrême-onction et la communion.
Le 10 mai à 3 heures et demie, il expire.
Cette dernière lettre précède donc de quinze jours la mort du roi.

LES TUDORS ET LES STUARTS[1]

ÉLIZABETH ET LA MER

I. — Quand les navigateurs européens, s'efforçant d'atteindre, malgré la barrière musulmane, les épices, les parfums et les joyaux de l'Orient, découvrirent les terres situées au delà de l'Atlantique, peu de nations semblaient en état de participer à ces conquêtes. L'Italie devait défendre la Méditerranée contre les Turcs; la France était déchirée par les guerres de religion; l'Angleterre avait grand besoin de ses bateaux sur ses propres côtes. Seuls l'Espagne et le Portugal se disputèrent les continents nouveaux. Ces deux puissances catholiques acceptèrent pour arbitre le pape Alexandre VI. Quelle pouvait être, entre des terres inconnues, la juste frontière? Le pape traça tout simplement sur la carte du monde une ligne d'un pôle à l'autre. Ligne droite si la terre était plate, grand cercle si la terre était une sphère. Quoi qu'il en fût, toutes les terres découvertes à l'ouest de cette ligne seraient espagnoles, à l'est portugaises. C'était donner au Portugal l'Afrique et l'Inde; à l'Espagne toute l'Amérique du Sud, sauf le Brésil. Le Portugal bâtit donc un empire du golfe Persique à la Malaisie et les caraques chargés d'encens parfumèrent le port de Lisbonne. Quant aux Espagnols, ils découvrirent qu'entre l'Europe et l'Inde était un continent sans mosquées, sans bazars, sans Arabes et sans Hindous, mais où de prodigieuses civilisations s'étaient

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

jadis épanouies, où les mines d'or, d'argent et de rubis laissaient couler des flots de richesse et où des empires comme celui de Montezuma au Mexique ou celui des Incas au Pérou avaient accumulé des trésors gardés par des peuples mal armés. Bientôt les galions chargés d'or traversèrent l'Océan et la richesse des rois d'Espagne devint fabuleuse.

II. — Le gouvernement de Mary Tudor ne pouvait que respecter les possessions de Philippe II. Mais celles-ci couvraient le monde. Par ses provinces italiennes le roi d'Espagne était maître de la Méditerranée, par ses provinces bourguignonnes du commerce flamand et de l'embouchure du Rhin, par ses colonies américaines des mines d'or et d'argent les plus riches du globe. Sa puissance financière et commerciale semblait invincible. Aux commerçants anglais, condamnés à humer à distance le prodigieux festin des rois catholiques, ne restait qu'un espoir. Puisque l'Espagne avait découvert un passage sud-ouest et le Portugal un passage sud-est vers les Indes, peut-être existait-il un passage nord-est ou un passage nord-ouest. Longtemps les navigateurs anglais les cherchèrent. Chancellor alla vers le nord-est et ne découvrit que le chemin de Moscou; Frobisher vers le nord-ouest, et fut arrêté par la banquise polaire. Mais si les souverains anglais n'osaient rompre avec la redoutable Espagne, si Élizabeth elle-même exigeait qu'officiellement aucun acte d'hostilité ne fût commis contre les colonies espagnoles, les marchands anglais n'avaient aucune raison de respecter des accords qui les excluaient des régions les plus riches du monde. « La piraterie anglaise était célèbre dès le xve siècle; au xvie elle atteignit à des proportions patriotiques. » Entre commerce et piraterie, la limite était mal définie. Certaines formes de la piraterie étaient légales. Un capitaine qui avait été pillé par un vaisseau étranger, recevait des « lettres de marque » qui l'autorisaient à se rembourser sur tout autre vaisseau de même nationalité. Les cours étrangères elles-mêmes reconnaissaient ces « lettres de marque » et traitaient en commerçants, au lieu de les pendre, les pirates qui les portaient. Des marins anglais, propriétaires d'un bateau armé de quelques canons, faisaient

ouvertement métier de piller les navires portugais revenant des Indes. D'autres organisaient des raids profitables dans les colonies espagnoles et là se trouvaient en concurrence avec les corsaires français, qui avaient, de telles entreprises, une grande expérience.

III. — John Hawkins, fils d'un armateur de Plymouth, essaya le premier de substituer à la piraterie un commerce régulier avec les colonies espagnoles. Marchand autant que marin, il avait dès l'adolescence pris part à des expéditions sur les côtes de Guinée et appris l'art d'y enlever des nègres qu'il revendait ensuite à bon prix aux îles Canaries. En 1562, opérant pour son propre compte, il rafla tout un lot d'esclaves qu'il échangea dans les colonies espagnoles contre du gingembre et du sucre. « Ce premier voyage fit de lui l'homme le plus riche de Plymouth; le second, l'homme le plus riche d'Angleterre. » Au troisième il entra, pour se ravitailler, dans le port espagnol de Saint-Jean-de-Ulloa. Pendant qu'il y était, la flotte espagnole y arriva. Hawkins n'était pas en force pour combattre; il essaya de transiger mais fut traité en ennemi par le vice-roi espagnol. Au retour il alla se plaindre à la Reine. Élizabeth, en son Conseil, déclara solennellement que Hawkins avait eu tort, que les possessions espagnoles devaient être respectées et que les marins qui violeraient les traités le feraient à leurs risques et périls. Sur quoi elle prit le coupable à son service, avec de grands éloges, et en fit le trésorier de la Flotte, à laquelle il apporta son expérience. Mais sans doute l'Espagne eût-elle longtemps conservé la maîtrise de la mer si Francis Drake ne l'avait alors défiée.

IV. — Francis Drake était le marin des contes, hardi jusqu'à la témérité, capable de condamner à mort un de ses lieutenants si la discipline du bord l'exigeait et de passer amicalement avec le condamné les heures qui précédaient la pendaison, adoré de ses équipages malgré sa sévérité et bientôt idole de l'Angleterre. Hawkins avait essayé sans succès de faire avec les colonies espagnoles un commerce légal; Drake sauta tout de suite à pieds joints dans l'illégalité. Avec deux bateaux et cinquante hommes il attaqua les plus fortes places

espagnoles et ramena à Plymouth son petit vaisseau chargé d'or, un dimanche, à l'heure du sermon. Les marins de Plymouth n'y purent tenir et sortirent de l'église pour savoir les nouvelles. Drake avait débarqué sur l'isthme de Darien, attaqué le convoi de mules qui apportait l'or du Pérou, mis l'escorte en déroute et capturé le trésor. L'aventure enchanta secrètement Élizabeth. En 1577, Drake repartit sur le *Golden Hind* pour un grand voyage au cours duquel il se proposait de faire le tour du monde, par le détroit de Magellan et les Indes. L'expédition était entreprise à frais communs par plusieurs associés, dont Élizabeth elle-même, qui continuait à blâmer officiellement ces attaques, en temps de paix, contre une puissance amie, mais n'était pas la moins âpre à réclamer au retour sa part de butin.

V. — Cette fois la petite flotte de Drake était armée de canons et portait quelques centaines d'hommes. Il estimait qu'une telle troupe suffisait pour attaquer des îles et des ports où l'Espagne n'avait qu'une forteresse. L'arrivée de la flottille de Drake surprenait les gouverneurs espagnols. Les Anglais exigeaient une rançon ou brûlaient la ville. Mais ce n'étaient là que profits accessoires et le vrai but de Drake était de trouver la flotte qui chaque année ramenait de l'Eldorado des cargaisons d'or et d'argent. Entre Lima et Panama, un Indien qui pagayait dans une baie et qui était bien incapable de distinguer un Espagnol d'un Anglais, prit Drake pour un de ses maîtres et le pilota vers une crique où la galère capitane, toute chargée d'or, était au mouillage. Drake n'eut qu'à transborder les caisses. Puis, traversant l'océan Indien et contournant le cap de Bonne-Espérance, il revint en Angleterre en 1580 avec une cargaison de trois cent vingt-six mille cinq cent quatre-vingts livres, environ deux cents millions de francs de notre monnaie. De ce butin Élizabeth eut une belle part, les autres associés recevant, dit-on, jusqu'à quatre mille sept cents pour cent des capitaux qu'ils avaient confiés à Drake. Tout chargé de dépouilles espagnoles, celui-ci, en passant devant Carthagène, avait hissé le pavillon de Saint-George.

VI. — En Espagne, quand on apprit cet exploit, la fureur fut grande contre les marins de la « Jézabel du Nord ». L'Ambassadeur d'Espagne à Londres fut chargé de protester. Élizabeth répondit qu'elle ne savait rien de cette affaire et qu'elle serait certes la dernière à tolérer d'impudentes attaques contre les possessions de son frère bien-aimé. Cependant Hawkins mettait la flotte en état de combattre et la Reine chargeait son meilleur financier, sir Thomas Gresham, d'acheter pour elle des armes à Anvers et des canons à Malines. Elle se sentait sans doute déjà prête quand elle emmena l'Ambassadeur d'Espagne à bord du bateau de Drake, dit sévèrement à celui-ci que les Espagnols le tenaient pour un pirate, puis, lui ayant ordonné de s'agenouiller sur le pont, lui donna l'accolade avec une tranquille majesté et conclut : « Levez-vous, sir Francis. » Entre l'Espagne et l'Angleterre la guerre devenait inévitable. En Espagne, l'Inquisition fut chargée de juger comme hérétiques les marins anglais faits prisonniers. Sir Francis Drake, à la tête d'une flotte royale, ravagea les colonies espagnoles et affirma le droit des marins anglais à la liberté des mers et du culte. Philippe donna l'ordre qu'une grande Armada fût préparée à Cadix pour attaquer l'Angleterre. Drake, avec une audace inouïe, fit le tour de l'Espagne, pénétra dans ce port fortifié et y détruisit à coups de canon les plus belles galères de combat. En quelques minutes la galère (ou croiseur à rames) qui, depuis des milliers d'années, dominait la Méditerranée, se trouva condamnée au profit du voilier.

VII. — Philippe II ne manquait pas de ténacité et, malgré les dégâts faits par Drake à Cadix, une Armada reconstituée fut prête en 1588. Le plan des Espagnols était grandiose et ingénieux. Le duc de Parme, qui commandait les troupes espagnoles aux Pays-Bas, devait préparer un corps de débarquement de trente mille hommes et des péniches pour transporter ces soldats en Angleterre. Mais une infanterie embarquée sur des péniches étant dès lors sans défense, il fallait que les vaisseaux de guerre venus d'Espagne fissent la haie au point de passage, prêts à arrêter tout bâtiment ennemi. A la tête de l'Armada qui amenait d'Espagne trente mille autres soldats fut placé

le duc de Medina-Sidonia, grand seigneur, grand soldat, mais ignorant des choses de la mer. La flotte anglaise était commandée par lord Howard, qui avait sous ses ordres Hawkins, Drake et Frobisher; elle se composait de trente-quatre navires de guerre construits pour Élizabeth par Hawkins, aussi puissamment armés, mais plus allongés et plus bas que ceux de Henry VIII, et de cent cinquante bateaux marchands fournis par les ports. La grande flotte espagnole arriva devant Plymouth dans une formation qui rappelait celle d'une armée de terre. Le duc de Medina-Sidonia comptait, comme c'était alors l'usage, transformer le combat naval en combat d'infanterie. Déjà les grappins étaient préparés pour l'abordage et l'invincible infanterie espagnole massée sur les « châteaux » quand on vit la flotte anglaise prendre une formation inattendue. Les bateaux de Drake et de Hawkins défilaient en file indienne, à une distance telle qu'aucune arme ne pouvait les atteindre. Ce fut alors que commença la tragédie. Les Anglais ouvrirent le feu et Medina-Sidonia, désespéré mais impuissant, constata que la portée des canons anglais leur permettait de le bombarder sans qu'il pût lui-même riposter. Il n'avait plus qu'à rompre le combat, ce qu'il fit de son mieux en se rapprochant des Pays-Bas et du duc de Parme. Il parvint à s'éloigner sans pertes trop graves. La bataille n'avait pas été décisive parce que la flotte anglaise manquait de munitions. L'invasion de l'Angleterre par l'armée espagnole des Flandres semblait encore possible.

VIII. — Parme n'était pas prêt et demanda quinze jours à Medina-Sidonia. Dès que les amiraux anglais virent la flotte espagnole mouillée devant Calais, ils l'attaquèrent avec des brûlots chargés de poudre et de goudron. Les Espagnols, pour fuir ce nouveau danger, coupèrent leurs câbles et partirent vers la mer du Nord. Là les canons anglais désemparèrent de nombreux bateaux. La tempête s'en mêla. Vers quel pays fallait-il faire voile? Suède? Écosse? Irlande? Le duc choisit l'Irlande, pays catholique où, à la rigueur, il espérait pouvoir débarquer et il essaya de contourner le nord de l'Écosse. S'il avait été marin, il eût reconnu que ses vaisseaux n'étaient pas en état d'entreprendre ce difficile périple. A bord de

beaucoup d'entre eux, il n'y avait plus d'eau potable. Bientôt le désordre devint un désastre. Dispersée par le vent, dépouillée par les riverains, la flotte qui, huit jours plus tôt, avait été la splendide Armada se vit à la merci des vagues et des rocs. Sur cent cinquante vaisseaux, cinquante environ rentrèrent en Espagne. Sur trente mille soldats, dix mille avaient péri dans les naufrages, sans compter ceux qui étaient morts par les boulets ou les maladies. L'Espagne avait perdu la maîtrise de la mer.

IX. — Cette victoire navale, qui nous apparaît aujourd'hui comme le premier signe de la puissance anglaise, fut loin d'être aux yeux des contemporains une victoire décisive. Malgré la défaite de l'Armada, l'Espagne demeurait le pays le plus fort d'Europe, l'Angleterre une petite île sans armée. La France, déchirée par les guerres de religion, devint le champ de bataille de cette lutte inégale, Élizabeth défendant les huguenots français, Philippe s'alliant avec la Ligue catholique. L'infanterie espagnole occupa Calais. Les armées protestantes furent vaincues. Sur mer les Anglais tentèrent une nouvelle expédition contre Cadix et continuèrent de harceler le commerce espagnol, depuis les Açores jusqu'aux Antilles. Mais Philippe de son côté construisit une nouvelle Armada et envahit avec succès l'Irlande. L'Angleterre de 1588 avait été exaltée par un sentiment de triomphe patriotique, qui est aisément perceptible dans le théâtre historique de Shakespeare; pendant les dernières années du règne, lorsqu'une armée anglaise eut été vaincue par les rebelles irlandais et que l'Espagne occupa les ports de la Manche, le pessimisme se répandit. La mélancolie de Hamlet fut alors un sentiment fort commun et les drames de Shakespeare ne firent que refléter les passions des spectateurs.

ÉLIZABETH ET MARY STUART

I. — Depuis l'échec d'Édouard Ier, l'Écosse avait réussi à rester indépendante des rois anglais. Brutale, indisciplinée, la noblesse écossaise demeurait toute féodale. La dynastie au

pouvoir était celle des rois Stuarts qui descendait, par Robert the Stewart, de la famille des Bruce. Cette dynastie s'appuyait sur l'Église catholique et sur l'alliance de la France, ce qui n'était pas sans inquiéter l'Angleterre. Les Stuarts, aussi cultivés que les Tudors, curieux de théologie, de poésie, d'architecture et même de pharmacie, ne cachaient pas, comme leurs cousins d'Angleterre, sous cette surface brillante, un bon sens réaliste. A Jacques IV Stuart, Henry VII d'Angleterre avait donné en mariage sa fille Marguerite. « Ne craignez-vous pas, lui avaient dit ses conseillers, que la couronne d'Angleterre ne vienne par ce mariage à tomber aux mains d'un Écossais? — En ce cas, répondit-il, ce serait l'Écosse qui serait annexée à l'Angleterre. » De Marguerite Tudor était né Jacques V Stuart et, du mariage de ce Jacques V avec la Française Marie de Guise, Mary Stuart qui, venue au monde peu de temps avant la mort de son père, s'était trouvée dès le berceau reine d'un peuple farouche. Sa mère Guise, régente d'Écosse, l'avait fait élever en France où elle était devenue une jeune fille au long visage pâle dont les beaux yeux avaient plu au dauphin François. A peine l'eut-elle épousé que son beau-père, Henri II, mourut, de sorte que Mary Stuart, reine d'Écosse, se trouva aussi reine de France. Or elle était, par son sang Tudor, l'héritière la plus proche du trône d'Angleterre — et peut-être même la reine d'Angleterre, si Élizabeth était tenue pour bâtarde. On peut imaginer l'importance que toute l'Europe attachait aux actes et aux sentiments de cette jeune femme, souveraine de trois royaumes. En 1560 son mari, tuberculeux, mourut d'une infection de l'oreille; la faction des Guise perdit en France tout son pouvoir et Mary Stuart dut repartir pour l'Écosse.

II. — Elle allait régner sur un pays fort peu fait pour la recevoir. La nouvelle religion réformée avait exercé une immédiate attraction à la fois sur le peuple écossais qui, pauvre et grave, n'avait jamais aimé le train féodal des évêques catholiques, et sur les nobles écossais qui, alléchés par l'exemple anglais, convoitaient les dépouilles des monastères. Une série de révolutions et de contre-révolutions religieuses s'était terminée, grâce à l'appui d'Élizabeth, par la victoire du parti

protestant, celui de la Congrégation du Seigneur, assemblée mi-politique, mi-religieuse, où étaient représentés le peuple, l'Église et les nobles, ces derniers menant le jeu avec le titre de Lords de la Congrégation. Le cardinal avait été mutilé et jeté par la fenêtre de son palais de Saint-Andrews. Un serment solennel, ou Covenant, prêté et tenu avec le sérieux de cette race, avait lié entre eux et avec Dieu tous les protestants d'Écosse. Le vrai maître de l'Écosse était, au temps du retour de Mary Stuart (1561), un pasteur, John Knox, homme redoutable par la force et l'étroitesse de sa foi, et dont l'éloquence biblique, rocailleuse, plaisait à ses compatriotes. Knox avait été prêtre catholique, puis anglican. C'était lui qui avait contraint Cranmer à supprimer l'agenouillement dans la seconde édition du *Prayer Book*. Fait prisonnier au château de Saint-Andrews, après le meurtre du cardinal, par des troupes françaises envoyées au secours de celui-ci, il avait passé dix-neuf mois sur les galères du roi de France. Au temps de Mary Tudor, il avait vécu à Genève et la doctrine calviniste l'avait entièrement conquis. Comme Calvin, Knox croyait à la prédestination; il pensait que la vérité religieuse doit être cherchée dans les seules Écritures, sans y mêler aucun dogme introduit par les hommes; que le culte doit être austère, sans pompe et sans images; que l'institution calviniste des Anciens de l'Église devait remplacer les évêques et archevêques; enfin que John Knox était l'un des élus et directement inspiré par Dieu. Ayant de tout cela convaincu les Écossais, il avait fait de la *Kirk* écossaise une Église presbytérienne, donc sans hiérarchie, toute démocratique. Dans chaque paroisse les fidèles nommaient leurs pasteurs et, dans les assemblées générales de l'Église, ces pasteurs et les *lairds* laïques siégeaient ensemble. L'union des *squires* et des bourgeois pour le contrôle de la Couronne, union qui en Angleterre s'était incarnée dans le Parlement, prit en Écosse forme d'assemblée ecclésiastique. L'Église y fut État.

III. — John Knox avait plusieurs fortes raisons de haïr Mary Stuart. Elle était catholique, et Knox accablait de sa pieuse fureur la « Femme Écarlate »; elle était femme et il avait écrit, au temps de Mary Tudor et de Marie de Guise,

un pamphlet contre les reines et régentes : *The First Blow of the Trumpet against the monstrous Regiment of Women*; enfin elle avait été reine de France et Knox n'avait connu de la France que ses bagnes. « Dieu, avait-il dit en apprenant la mort de François II, nous a envoyé une joyeuse délivrance, car le mari de notre souveraine est mort d'une maladie d'oreille — cette oreille sourde qui n'a jamais voulu entendre la Vérité. » Au moment où Mary Stuart, revenant en Écosse, débarqua, un épais brouillard couvrit le port. « La face du ciel elle-même, dit Knox, nous montre assez clairement ce que cette femme apporte dans ce pays. » Elle apportait la jeunesse, la grâce, la poésie; elle trouva la violence, le fanatisme et la haine. Ses sujets la reçurent d'abord avec de grandes démonstrations, mais ces démonstrations elles-mêmes étaient faites pour effrayer la jeune femme. Sous ses fenêtres, toute la nuit, on chanta des psaumes. Sur le passage du cortège avaient été dressés des tréteaux, où de joyeux tableaux représentaient des idolâtres brûlés pour leurs péchés. Les habitants d'un quartier avaient voulu montrer aussi un prêtre catholique tué à l'autel, au moment de l'Élévation. On parvint à leur faire comprendre que ce serait un manque de tact. Le premier dimanche, quand la Reine fit dire une messe au palais, les Saints qui l'entouraient faillirent tuer le prêtre. Mary, avec une patience surprenante chez une fille de dix-huit ans, gagna lentement du terrain. Elle parlait peu, assistait aux séances du Conseil en faisant des travaux d'aiguille et, par son charme, conquérait certains des nobles protestants. John Knox lui-même fut reçu par elle avec bienveillance. En retour, il lui exposa le devoir pour le sujet de se révolter contre un prince impie, comme on le voit dans la Bible par Isaïe et Ézéchias, Daniel et Nabuchodonosor, et beaucoup d'autres exemples précieux. Elle n'avait jamais rencontré de prophète; elle fut stupéfaite et sans doute atterrée. « Je vois, lui dit-elle tristement, que mes sujets vous obéissent et non à moi. » Il répondit qu'il se bornait à exiger du prince et du peuple que tous deux obéissent à Dieu. Puis il lui fit un sermon sur la messe, cérémonie qui, affirmait-il, n'était pas prescrite par les Écritures. Elle n'était pas théologienne, mais eut une charmante réponse : « Si ceux

que j'ai autrefois entendus étaient ici, ils vous répondraient. » Knox la quitta en lui souhaitant de réussir aussi bien en Écosse que Déborah dans la communauté d'Israël.

IV. — Entre Mary et Élizabeth, les rapports furent complexes. Aux conflits politiques se mêlait une jalousie de femmes. Quand Melville, ambassadeur de Mary, vint à Londres, Élizabeth fit tout pour le séduire. Elle parla toutes les langues qu'elle savait; elle joua du luth et demanda si Mary en jouait aussi bien; elle dansa devant l'Écossais et dit que certainement Mary ne dansait ni si haut, ni si adroitement; elle voulut savoir si ses cheveux blond roux n'étaient pas plus beaux que les cheveux châtains de Mary. Melville s'en tira en disant qu'Élizabeth était la plus belle des reines d'Angleterre et Mary la plus belle des reines d'Écosse. Élizabeth demanda encore quelle était la plus grande des deux? C'était certainement Mary Stuart. « Alors, dit Élizabeth, elle est trop grande. » John Knox eût trouvé dans ces propos d'un chef d'État des arguments contre « le monstrueux gouvernement des femmes ». Mais chez Élizabeth la frivolité n'était qu'un masque utile. Sur la question de la succession, elle ne varia point. Elle ne pouvait admettre que Mary se dît reine d'Angleterre, ni qu'elle unît dans ses armoiries les deux royaumes, même si elle ne prenait aucune mesure pour faire valoir ses droits. Une telle prétention aurait pu miner dangereusement le loyalisme des catholiques anglais, et cela d'autant plus que les catholiques vivaient surtout dans le nord, à la frontière de l'Écosse. Si Mary épousait un prince catholique, français ou espagnol, l'Angleterre pouvait craindre une nouvelle Mary Tudor. En revanche si Mary Stuart voulait se laisser marier avec un protestant anglais, choisi par Élizabeth, celle-ci était prête à déclarer qu'après sa propre mort la succession irait à Mary, et à guider celle-ci de ses conseils.

V. — Entre les deux reines s'établit une correspondance amicale, où Élizabeth, jouant à la sœur aînée, assénait à sa cousine de vigoureux proverbes : « Écartez les buissons; une épine pourrait piquer votre talon... La pierre retombe souvent

sur la tête de celui qui l'a lancée. » Conseils plats mais peut-être utiles, car Mary, après avoir montré au début tant de patience, cédait maintenant à ses nerfs. Quand John Knox, qui continuait à la juger « avec autant de sévère autorité que s'il avait fait partie du Conseil Privé de Dieu », prêcha contre le mariage éventuel de la Reine avec un papiste, elle le fit venir et lui parla longtemps avec violence. « J'ai supporté, dit-elle, votre dure manière de parler contre moi-même et contre mes oncles. J'ai cherché à vous plaire par tous les moyens possibles. Je vous ai reçu toutes les fois qu'il vous a plu de m'admonester. Et pourtant je ne puis avoir la paix avec vous! Je le jure devant Dieu, je serai un jour vengée. » A ce moment les sanglots coupèrent son discours et son petit valet de chambre eut peine à trouver assez de serviettes pour essuyer ses yeux.

VI. — Peu de femmes ont droit à plus d'indulgence que Mary Stuart, jetée si jeune, sans conseillers fidèles, en un temps romanesque et brutal, parmi des nobles sans scrupules et des prédicateurs inhumains. Son courage lui avait fait gagner la première manche. Dès qu'elle permit à la femme de primer la souveraine, elle accumula les fautes. Qu'elle ait refusé pour mari le beau Leicester, que lui recommandait Élizabeth, est naturel; elle n'avait nul désir de recueillir les anciens galants de sa cousine et d'ailleurs Leicester eût fait un mauvais roi. Mais Darnley, qu'elle choisit, était pire; sans doute il descendait comme elle des Tudors et son jeune corps avait de la grâce; mais il avait l'âme basse, un cœur lâche, de soudaines fureurs, et Mary se lassa de lui aussi vite qu'elle s'en était amourachée. Elle commit alors la folie de prendre pour conseiller un petit musicien italien venu en Écosse à la suite du duc de Savoie, David Rizzio. Les seigneurs de la Cour, outrés de se voir préférer un parvenu, jurèrent de se venger. Avec Darnley, ils montèrent une conspiration pour se débarrasser de Rizzio et le tuèrent dans les jupes de Mary, alors qu'il soupait avec elle. Trois mois après, elle accoucha d'un fils, qui devait être Jacques VI d'Écosse et Jacques Ier d'Angleterre, et dont on dit alors qu'il était fils de Rizzio. La position de Mary devenait intenable. Elle haïssait son mari, Darnley;

elle aimait follement le plus terrible des seigneurs écossais, un comte de Bothwell qui l'avait violée, puis conquise, et que toute l'Écosse méprisait. Bothwell prépara le meurtre du Roi. Fût-ce avec la complicité de Mary Stuart? Il est certain que la Reine installa Darnley, qui était malade, dans une maison de campagne isolée, voisine d'Édimbourg, à Kirk-o'-Field; elle le quitta le soir; dans la nuit, la maison sauta et Darnley fut trouvé mort dans le jardin. Nul ne douta de la culpabilité de Bothwell. Or la Reine, trois mois après le meurtre de son mari, épousa l'assassin. C'en était plus que n'en pouvait supporter l'opinion publique, même au XVIe siècle. Le pape, l'Espagne, la France, tous ses amis abandonnèrent Mary. Des Écossais se révoltèrent. Après une brève lutte, Bothwell, assez lâchement, s'enfuit et Mary fut ramenée captive à Édimbourg par des soldats qui criaient : « Brûlez la putain! » Elle fut déposée en faveur de son fils Jacques VI, son histoire ayant montré, dit l'Ambassadeur vénitien, « que les affaires de l'État ne sont pas un métier de femme ».

VII. — Elle eût certainement été alors exécutée si Élizabeth ne l'avait protégée, au grand désespoir de Cecil et de Walsingham, qui ne se pouvaient expliquer la politique de leur maîtresse que par l'horreur qu'elle avait des rebelles écossais et par son désir de ne pas donner à ses sujets le spectacle et l'exemple d'une reine décapitée. Enfin après dix mois et demi de captivité à Loch Leven, Mary s'enfuit à cheval, en mai 1568, et gagna l'Angleterre. Qu'allait faire Élizabeth? Devait-elle tolérer la présence dans son royaume d'une prétendante aussi dangereuse? Jamais cette grande artiste en hésitation n'avait hésité aussi longtemps. Ses conseillers eussent traité Mary sans aucune pitié. La raison d'État l'exigeait. John Knox écrivait : « Si vous ne frappez à la racine, les branches qui semblent mortes bourgeonneront de nouveau. » Mary demanda qu'une enquête fût ouverte par Élizabeth sur les actes des rebelles écossais; Élizabeth accepta, mais ordonna aux commissaires d'étendre l'enquête au meurtre de Darnley, afin, disait-elle, que « sa sœur » fût lavée de tout soupçon. Des lettres qui prouvaient la culpabilité de Mary, les fameuses « Lettres de la Cassette », furent produites contre la reine

d'Écosse. Celle-ci dit que les lettres étaient fausses. Les commissaires, prudemment, déclarèrent que l'enquête ne prouvait rien contre les rebelles, ni contre Mary. Élizabeth garda celle-ci prisonnière et on ne peut guère l'en blâmer, car la malheureuse reine d'Écosse avait été et continua d'être de toutes les conspirations. Le nombre des complots dont Mary fut le centre fait admirer la mansuétude d'Élizabeth. Ce fut pour Mary Stuart que le Nord catholique se souleva, pour elle que mourut le duc de Norfolk. Elle encourageait aussi bien l'Espagne que la France, le duc d'Alençon que don Juan d'Autriche. Elle conspirait contre Élizabeth avec le pape, par l'intermédiaire des banquiers florentins. Les Communes demandaient sa tête; Walsingham ne l'appelait plus que *the bosom serpent.* Il est hors de doute qu'Élizabeth aurait eu vingt solides raisons pour faire exécuter sa cousine. Elle ne le voulut pas.

VIII. — 1568-1587. La belle amazone au teint pâle devint une femme mûrissante et malade; les cheveux châtains grisonnèrent. Mary, prisonnière, brodait de petits ouvrages pour Élizabeth et, incorrigible, complotait. Élizabeth vieillissait; il était certain désormais qu'elle n'aurait pas d'enfant; la question de la succession devenait de plus en plus grave. Après une si longue captivité, le Pape et l'Église oubliaient que Mary avait été coupable d'adultère, peut-être de meurtre et, de nouveau, fondaient sur elle de grands espoirs. Les protestants s'inquiétaient d'une échéance si proche. Walsingham, qui guettait Mary, faisait régulièrement saisir sa correspondance. Après vingt ans de captivité, elle s'attachait encore à « l'Entreprise », qui était la ruine d'Élizabeth. Or, en 1587, une guerre avec l'Espagne semblait proche. Il fallait, pensa Walsingham, supprimer au moins avant de s'y engager les causes de danger intérieur. Un agent provocateur se chargea d'attirer Mary dans un piège. Elle y donna de tout cœur. Un groupe de jeunes hommes avait formé le projet de tuer Élizabeth; leur chef écrivit à Mary une lettre, qui naturellement fut interceptée, dans laquelle il lui annonçait l'assassinat et demandait son avis. Les ennemis de Mary attendaient avec anxiété sa réponse. Ils ne furent pas désap-

pointés. Elle approuva le meurtre et donna même des conseils aux meurtriers. Walsingham triompha. Mary fut jugée à Fotheringay et reconnue coupable à l'unanimité. Les Communes exigèrent l'exécution immédiate. Son fils Jacques lui-même n'oubliait pas que la mort de Mary lui assurait le trône d'Angleterre. « Ma religion m'a toujours fait haïr sa conduite, bien que mon honneur me contraigne à défendre sa vie... » Élizabeth hésitait encore. A quel sentiment obéissait-elle? Réelle clémence? Horreur de cette action? Crainte pour son salut? Enfin elle signa l'ordre d'exécution. Il fallut trois coups de l'épée du bourreau pour trancher cette tête (8 février 1587). Les tragédies de la jeunesse de Mary Stuart avaient été oubliées et elle devint, aux yeux des catholiques, une sainte.

IX. — Élizabeth vécut jusqu'à soixante-dix ans, âge très avancé pour ce temps et, presque jusqu'au dernier jour, elle brilla, dansa, flirta. Burleigh était mort avant elle et elle l'avait remplacé par son second fils, Robert Cecil, lequel fut à son tour un grand ministre. A Leicester avait succédé, dans les faveurs de cette vieille femme, le beau-fils de celui-ci, le comte d'Essex. Il était gracieux et séduisant, mais arrogant et de caractère ombrageux. Grisé par le sentiment trouble que la Reine avait pour lui et qui tenait à la fois de la protection maternelle, de la tendresse et de la sensualité, enhardi aussi par une glorieuse expédition à Cadix qui avait fait de lui l'idole du peuple anglais, il devint intolérable. Bien qu'il traîtât la Reine avec une impertinence et une violence inouïes, elle pardonnait toujours. Il joua sa dernière carte quand il demanda à commander l'armée envoyée par Élizabeth pour abattre la révolte irlandaise qu'avaient suscitée les Espagnols (1594). Général, il se conduisit en enfant gâté et en traître, rêva de ramener ses troupes à Londres pour détrôner sa souveraine, écrivit en même temps à celle-ci des lettres irritées et passionnées. Élizabeth maintenant le jugeait sainement : « Vous avez eu ce que vous demandiez, le choix du moment... plus de pouvoir et d'autorité que nul n'en eut jamais. » Quand il revint, ayant abandonné son poste, et tenta d'organiser un complot pour la saisir et au besoin pour

l'assassiner, elle le livra à son destin. « Ceux qui touchent au sceptre des princes, dit-elle, ne méritent point de pitié. » Le bel Essex fut décapité à la Tour et fit une fin humble et dévote.

X. — Sa mort répandit une nuance de mélancolie sur les dernières années de la Reine. Elle teignait encore ses cheveux « d'une couleur jamais faite par la nature »; elle se couvrait encore de perles et de diamants, d'étoffes d'argent et d'or; elle recevait encore les hommages de ses Parlements, leur promettait d'abolir les monopoles qui avaient enrichi trop de courtisans, et donnait sa main à baiser à tous les gentlemen des Communes parce qu'elle pensait prendre congé de son dernier Parlement; parfois même elle dansait encore une « courante ». Mais vite elle retombait sur des coussins; la fin était proche et elle le savait. Pourtant elle se refusait à désigner son successeur. Elle n'ignorait pas que ce serait Jacques VI d'Écosse, le fils de Mary Stuart, et que déjà ses ministres étaient en correspondance avec Édimbourg. Elle n'en parlait jamais. *Video et taceo* avait toujours été sa devise. En janvier 1603 elle se sentit plus mal, se coucha, refusa de voir un médecin, désigna enfin Jacques pour son successeur, et, se tournant vers le mur, tomba dans une léthargie dont elle ne sortit plus.

L'ANGLETERRE AU TEMPS D'ÉLIZABETH

I. — Les corps des Élizabethains étaient faits comme les nôtres. Ils avaient les mêmes cerveaux, les mêmes cœurs, les mêmes reins et sans doute éprouvaient-ils à peu près les mêmes passions que leurs descendants. Mais ils déformaient si bien, par les courbes et les angles de leurs vêtements, la ligne de ces corps, et par l'éclat de leurs métaphores le naturel de ces passions, que beaucoup d'historiens les ont tenus pour des monstres. En particulier l'on s'est étonné du contraste entre la délicatesse de leurs poèmes et la cruauté de leurs spectacles, entre le luxe de leurs costumes et la saleté de leur vie. Mais toute époque offre de telles surprises et les historiens de l'avenir n'auront pas moins de mal à concilier l'intelligence

de nos savants et la pénétration de nos romanciers avec la stupidité de notre économie et la sauvagerie de nos guerres. Les apprentis et les capitaines qui traversaient la Tamise pour aller voir, au Théâtre du Globe, une comédie de Shakespeare étaient les mêmes qui trouvaient plaisir à voir un malheureux ours harcelé par une meute de chiens, ou à contempler le supplice sanglant d'un traître. L'habitude les avait endurcis, comme elle faisait accepter par Essex ou Carlisle, si raffinés, la puanteur des rues de Londres, comme elle fait accepter par tel esthète de notre temps la philosophie politique la plus dure et ses sanglantes conséquences.

II. — Parce que la Reine aimait le luxe et que d'ailleurs le pays s'enrichissait, la mode fut pour les Élizabethains un tyran exigeant et capricieux. Inventée en France, la crinoline, autour d'eux, s'était élargie jusqu'à devenir comme une table sur laquelle reposaient les bras. Au-dessus de cette vaste cloche, un busc de baleine ou d'acier comprimait leur taille en forme de guêpe. Des collerettes immenses, importées d'Espagne, étaient raidies par un fil de fer ou par l'amidon, invention du Diable que venait d'introduire en Angleterre la femme du cocher hollandais de la Reine. Les plus riches étoffes, velours, damas, draps d'or et d'argent étaient employées pour les robes des dames et pour les pourpoints des hommes. Les grands seigneurs, en leurs divertissements mythologiques, luttaient d'imagination avec les poètes qui d'ailleurs étaient souvent eux-mêmes de grands seigneurs. Dans les maisons de la *gentry* et de la bourgeoisie pénétraient le luxe et le confort. Une dame de qualité, avant de se lever, demandait que son page allumât dans la chambre un feu; avant de se coucher, que sa femme de chambre bassinât son lit avec une boule d'eau chaude. Partout dans les campagnes s'élevaient des manoirs nouveaux, où l'architecture italienne se mêlait au gothique traditionnel. Dans les jardins comme dans les maisons, on recherchait la symétrie des plans et la variété des ornements. Ifs et buis étaient taillés en sphères, en spirales. Le langage des cavaliers et des dames n'était pas moins bizarrement contourné que les arbres de leurs jardins. L'*Euphues* de Lily avait été publié en 1580 et toute femme

cultivée se piquait d'euphuisme. Le bonheur d'inventer des mots et des tournures, l'ivresse que procurait aux esprits le renouveau de la langue, engendraient une préciosité qui était à la fois dans les poèmes et dans les propos, et qui allait du ravissant au ridicule sans qu'il fût toujours très facile de distinguer la frontière.

III. — Si la Cour et ses imitateurs lisaient sir Philip Sydney et sir Thomas Wyatt, Spenser et Marlowe, les Sonnets de Shakespeare, sous cette surface irisée continuait de couler un violent courant puritain. La bibliothèque de lady Hoby, dont nous avons le catalogue, se composait surtout de livres de piété : la Bible et le *Livre des Martyrs* de Foxe en demeuraient le centre solide. L'auteur le plus lu au temps de Shakespeare était le révérend Henry Smith et cent vingt éditions de ses sermons furent publiées entre 1589 et 1640. Après les sermons, les libraires vivaient surtout de la publication de ballades rimées sur les événements du jour ou de pamphlets religieux, comme les tracts puritains de Martin Marprelate. Les poèmes ne trouvaient pas de très nombreux lecteurs, mais les écrivains élizabethains, plutôt que de la vente de leurs livres, vivaient des dons de protecteurs auxquels ils dédiaient leurs œuvres. Une pièce de théâtre était payée à son auteur de six à dix livres, et un dramaturge un peu actif en écrivait dix à douze par an. Enfin on vendait chez les libraires de Londres beaucoup de livres traduits de l'italien et du français, tels les *Contes* de Boccace ou les *Essais* de Montaigne. Dans ces ouvrages étrangers, Spenser, Shakespeare trouvèrent des thèmes auxquels ils mêlèrent, pour leur donner un charme proprement anglais, la gravité mélancolique de leur nation et sa philosophie intime et grave.

IV. — C'est sous le règne d'Élizabeth que le théâtre prend, en Angleterre, une grande place dans la vie de Londres. Dès Henry VII il y avait eu des troupes de comédie, mais peu de théâtres permanents. Ces troupes jouaient dans les cours des auberges ou dans les halls des manoirs. Quand les autorités de la Cité, devenues puritaines, expulsèrent les comédiens, ceux-ci se réfugièrent au sud de la Tamise, hors de la juridiction du

Lord-Maire. Alors furent construits plusieurs théâtres dont le plus célèbre est le Globe, dont Shakespeare possédait un dixième. Les hommes prennent aisément pour un trait permanent le détail né d'un hasard. Les constructeurs des premiers théâtres essayèrent presque tous de reproduire la cour d'auberge, avec sa galerie extérieure courant au long des chambres. Cette galerie était commode pour représenter tantôt le chemin de ronde d'une forteresse, tantôt le balcon de la chambre d'une dame, tantôt le sommet d'une tour. Les spectateurs payaient un penny pour entrer, de six pence à un shilling pour avoir une place assise, soit sur la scène, soit dans les galeries, qui, en souvenir de l'auberge initiale, demeuraient divisées en chambres, d'où probablement nos loges. Comme aujourd'hui devant nos baraques foraines, une sonnerie de trompettes annonçait la représentation. Le public, composé d'apprentis, d'étudiants en droit, de soldats et de gentilshommes, était intelligent et sérieux. Il aimait un mélodrame bien sanglant, mais se montrait aussi capable de comprendre les pièces les plus poétiques de Marlowe, de Ben Jonson ou de Shakespeare.

V. — De William Shakespeare qui fit vivre un monde, comment parler en quelques lignes? Fut-il supérieur à tous les autres auteurs dramatiques de son temps? Encore que ceux-ci aient été fort remarquables, cela est certain. Aucun d'eux ne parcourut une gamme de tons, de genres et de sujets aussi vaste; aucun ne sut mêler aussi heureusement la poésie la plus folle et la construction la plus solide; aucun n'exprima sur la nature et les passions de l'homme, des pensées aussi profondes dans un langage aussi ferme. Sa supériorité fut-elle reconnue par ses contemporains? Pas aussi unanimement qu'elle l'est par nous. Cet auteur-acteur, quand, vers 1590, il commença d'offrir des manuscrits aux compagnies de comédiens, en concurrence avec les poètes érudits des Universités, excita la jalousie de ceux-ci. Mais le public aima ses pièces. Dans un petit manuel de littérature publié en 1598, *Palladis Tamia*, l'auteur, quand il en vient à la tragédie et à la comédie, parle de Shakespeare comme « du plus excellent dans les deux genres » et « l'un des plus ardents parmi nous à peindre la

tristesse des perplexités de l'amour ». Ami des hommes de cour, associé à leur vie pendant la fin du règne d'Élizabeth, il savait, aussi bien que les passions de l'amour, décrire celles de l'ambition et les tourments du pouvoir. La sagesse d'un peuple est faite de vérités communes auxquelles de grands écrivains ont su donner des formes singulières. La sagesse du peuple anglais, instinctive, poétique et parfois inconstante, doit à Shakespeare ce que celle du peuple français doit à des moralistes.

VI. — L'Angleterre de Shakespeare nous apparaît toute bruissante de poèmes et de chansons, et l'on imagine volontiers le moindre apprenti ou le plus naïf villageois de ce temps jouant de la viole ou composant des madrigaux. Sans doute ne faut-il pas exagérer la poésie et la gaieté de l'Angleterre élizabethaine. La vie était dure pour les masses autant et plus qu'aujourd'hui. On voit passer dans Shakespeare les paysannes actives, au nez rouge, qui au cœur de l'hiver portent un seau de lait gelé et dont les mains sont gercées parce qu'elles ont lavé du linge grossier. Bien que le prix du blé eût monté, par suite de la baisse de la valeur de l'or, le chômage dans les campagnes restait douloureux, puisqu'il fallut édicter, vers la fin du règne, les deux grandes lois sur les pauvres de 1597 et de 1601. Les *squires*, dont la puissance augmentait, se montraient souvent durs et les persécutions religieuses étaient redoutables pour qui voulait penser avec indépendance. Mais il y avait aussi des propriétaires chrétiens qui pratiquaient l'hospitalité et la courtoisie. Les manoirs comme les villages se suffisaient encore à eux-mêmes. Une bonne maîtresse de maison, lady ou fermière, y faisait tout, depuis sa confiture jusqu'à ses chandelles. Les fêtes campagnardes étaient gracieuses; de vieilles traditions païennes survivaient, comme par exemple la danse autour du mai (*May pole*), mât orné de fleurs et de rameaux verts qui évoquait la renaissance du printemps et des Pâques primitives. Les villageois montaient des comédies fort savantes, comme Shakespeare nous l'a si bien montré dans le *Songe d'une Nuit d'été* et les étrangers remarquaient que les Anglais étaient alors le peuple le plus musicien du monde. Non seulement ce peuple produisait

des compositeurs comme l'admirable Byrd, mais dans presque toutes les maisons on voyait un luth, une viole, un virginal et d'innombrables livres de musique. Tous les visiteurs et beaucoup de serviteurs étaient capables de déchiffrer une chanson à livre ouvert et de tenir leur place dans un chœur à trois ou quatre voix.

VII. — Ce goût de la poésie et de la musique suppose une éducation assez avancée. Elle ne manquait pas aux Élizabethains. Après Winchester et Eton, de riches protecteurs fondaient de nouvelles *Public Schools* : Rugby en 1567, Harrow en 1590. En principe ces écoles étaient gratuites et destinées aux enfants du voisinage, le fondateur payant le salaire des maîtres et la nourriture des enfants. Seuls devaient une pension les étrangers au pays, qui presque toujours étaient des fils de grands seigneurs ou de riches bourgeois. Peu à peu ces étrangers devinrent les plus nombreux et ce fut pour eux que fonctionna l'école, Harrow par exemple ne conservant que quarante élèves gratuits (*free scholars*). L'éducation élémentaire était donnée dans de petites écoles (*petty schools*), souvent par des dames qui enseignaient l'alphabet, les rudiments de l'écriture et n'en savaient guère plus elles-mêmes. Ensuite l'enfant allait à la *Grammar School*, tenue parfois, même dans les campagnes, par un véritable érudit. Il y avait alors dans la moindre ville de province des hommes de haute culture. Parmi les amis de la famille Shakespeare, à Stratford-on-Avon, l'un était licencié ès lettres (*Master of Arts*) de l'Université d'Oxford; un autre lisait du latin pour son plaisir. Les historiens littéraires s'étonnèrent jadis des connaissances de Shakespeare, acteur de condition modeste. Mais ces connaissances étaient alors celles d'un public étendu, en particulier à Londres. Les *Inns of Court* (le barreau) étaient un centre de culture d'où sont sortis quelques-uns des meilleurs poètes et dramaturges du temps. Si l'on feuillette des livres ayant appartenu à des hommes ou à des femmes de ce temps, on en trouve les marges couvertes de notes latines, aussi remarquables par la solidité de la forme que par la vigueur de la pensée, et l'on reconnaît que, si les méthodes scientifiques sont aujourd'hui beaucoup

plus efficaces qu'au temps des Élizabethains, l'intelligence et le goût de ceux-ci étaient supérieurs à ceux que possèdent, en notre temps, des êtres de même classe.

CONCLUSION

I. — Ainsi l'Angleterre produit, au XVIe siècle, un art et une littérature qui lui sont propres. Elle a tiré de la Renaissance européenne ce qui convenait à son génie, puis elle s'est détachée du continent. Tout a contribué, au temps des Tudors, à la rendre plus insulaire : les progrès de la langue nationale, la construction d'une flotte puissante, la rupture avec l'Église romaine. Il faut lire, dans les Mémoires de Sully, le récit d'une ambassade française à Londres au début du siècle suivant pour mesurer ce qu'était alors la violence de la xénophobie anglaise : « Il est certain que les Anglais nous haïssent, et d'une haine si forte et si générale qu'on serait tenté de la mettre au nombre des dispositions naturelles de ce peuple. Elle est plus véritablement l'effet de leur orgueil et de leur présomption; puisqu'il n'y a point de peuple en Europe plus hautain, plus dédaigneux, plus enivré de l'idée de son excellence. Si on les en croit, l'esprit et la raison ne se trouvent que chez eux; ils adorent toutes leurs opinions et méprisent celles de toutes les nations, et il ne leur vient jamais en pensée, ni d'écouter les autres, ni de se défier d'eux-mêmes. Au reste, ils se font, par ce caractère, bien plus de tort à eux-mêmes qu'à nous. Ils sont par là à la merci de tous leurs caprices. Environnés de la mer, on dirait qu'ils en ont contracté toute l'instabilité. » L'un des secrets de la popularité des Tudors est l'art avec lequel ils ont flatté les préjugés insulaires et l'orgueil de leurs sujets.

II. — Le gouvernement des rois Tudors a été un gouvernement fort, mais sa force ne lui venait ni d'une armée, ni d'une police. Appuyé sur l'opinion publique, sur les *yeomen*, sur les fermiers, sur les marchands, il s'est emparé du pouvoir spirituel. Les rois de France et d'Espagne se sont alliés à l'Église de Rome pour créer des monarchies absolues; les rois

d'Angleterre se sont alliés au Parlement pour chasser l'Église de Rome et devenir eux-mêmes les chefs d'une Église nationale. Leur adhésion à la Réforme aurait pu amener la ruine de l'Angleterre si les deux grandes puissances catholiques s'étaient entendues pour écraser ce petit royaume. La rivalité des Habsbourgs et des Valois a sauvé les Tudors. L'Angleterre a pu, grâce aux divisions de l'Europe, pratiquer cette politique de « la balance du pouvoir » qui lui est imposée par sa situation et qui consiste à susciter, contre la puissance la plus forte du Continent, des coalitions auxquelles elle apporte l'appui de sa richesse et de ses flottes. Elle n'a pas encore, au temps d'Élizabeth, une politique impériale et personne n'imagine au XVIe siècle que les territoires au delà des Océans, alors convoités pour leurs seules richesses, puissent un jour devenir des colonies de peuplement.

III. — Le rêve romain et chrétien d'un Empire européen ne hante plus, au début du XVIIe siècle, les esprits des souverains. La force de l'État national est devenue le seul but de leurs efforts. Cette force prend des formes diverses. En France et en Espagne, le pouvoir central gouverne par des fonctionnaires, eux-mêmes soutenus par des soldats; en Angleterre, les institutions locales du Moyen Age ont conservé tout leur prestige. Le Parlement, agent de liaison entre le Roi et l'opinion publique des comtés, villes et villages, a été respecté par les rois Tudors. Henry VIII s'en est servi pour faire accepter sa réforme religieuse. Élizabeth a courtisé ses Parlements avec un soin qui permet d'imaginer leur puissance. En 1583, c'est-à-dire au plus fort de la puissance de la Reine, sir Thomas Smith écrit : « Le pouvoir le plus haut et le plus absolu du Royaume d'Angleterre est constitué par le Parlement, car tout Anglais est censé là être présent en personne ou par procuration, depuis le prince jusqu'à la personne la plus humble d'Angleterre, de sorte que le consentement du Parlement est tenu pour être le consentement de tous. » Dès la fin du règne d'Élizabeth, le Parlement était devenu conscient de sa force et la critique des actes de la Couronne, tout en restant déférente, montrait clairement l'indépendance et l'autorité des Communes.

IV. — De même que la féodalité était morte de son succès, la monarchie anglaise sera bientôt affaiblie par les services même qu'elle aura rendus. Le prodigieux respect qui avait entouré les Tudors était fait, autant que des mérites propres de cette famille, du souvenir des malheurs qui avaient précédé son avènement. Mais passé le péril, maudit le saint. Bientôt, encouragés par l'ordre intérieur qu'a restauré la monarchie, et par la sécurité extérieure que garantissent à la fois la nouvelle puissance maritime de l'Angleterre et les divisions de l'Europe, *squires* et bourgeois vont tenter d'imposer au Roi leur volonté exprimée par le Parlement. Couronne et Communes joueront en Angleterre une grande partie dont l'enjeu sera le pouvoir suprême; l'imprudence d'une dynastie nouvelle donnera la victoire au Parlement.

ANDRÉ MAUROIS

(A suivre.)

BRIAND ET POINCARÉ

(SOUVENIRS)

LA MANIÈRE DE M. BRIAND

M. Briand travaillait d'une manière originale. Je ne l'ai jamais vu lire, pas plus un livre qu'une dépêche diplomatique, ni écrire. Ses autographes doivent avoir une grande valeur; ils sont rares. Mais il savait écouter. Aidé par une belle mémoire, il retenait ce qu'il avait entendu, méditait longuement, parfois une ligne de pêche à la main, se perdait en rêveries, enfin traduisait méditations et rêveries avec une voix prenante dont le charme séducteur, agissant physiquement sur l'oreille des auditeurs, leur faisait perdre de vue le fond du discours.

Quand je descendais le matin à son cabinet, avec la liasse des télégrammes arrivés la nuit, je le trouvais pensif, assis devant la table de Vergennes sans un papier, sans un livre. Il accueillait d'un sourire avenant, allumait une cigarette en se levant et se promenait de long en large, les mains derrière le dos légèrement voûté, pendant que je lisais à haute voix les télégrammes qu'il écoutait avec attention. Il fallait choisir seulement les plus importants en éliminant tous ceux qui traitaient de questions de détail ou venaient de pays éloignés qui n'étaient pas mêlés à la politique européenne. Un jour, par inadvertance, j'entamai la lecture d'un télégramme du Vénézuéla, où il était question de l'Orénoque. Le Ministre m'arrêta : « A demain les affaires d'Asie, me dit-il, je n'ai pas le temps de m'en occuper aujourd'hui. » Il était très difficile

de lui arracher quelques signatures; quand, d'un air las, il s'était résigné à prendre la plume, il traçait péniblement un B majuscule immédiatement suivi d'un d minuscule, le tout d'un trait lié et mou, en supprimant les quatre lettres du milieu de son nom. Comment faire grief à son secrétaire général d'avoir trop souvent signé pour lui et même d'avoir négligé de lui parler de certaines affaires?

Son instruction, acquise seulement par l'oreille, laissait nécessairement paraître de nombreuses lacunes. Il les voilait habilement quand il parlait en public; il évitait toute précision avec tant de dextérité qu'on ne s'apercevait pas de son ignorance. Il côtoyait le précipice sans jamais y tomber. Il m'échut plusieurs fois de corriger le soir des discours prononcés au Palais-Bourbon l'après-midi par mon ministre que j'étais allé entendre. J'avais, comme les autres, été sous le charme et j'avais suivi l'orateur dont la bouche, comme celle du dieu gaulois de l'éloquence, était reliée par des chaînes d'or aux oreilles des auditeurs. Mais la sténographie, ne reproduisant pas le charme, ne m'offrait qu'un amas de phrases incohérentes où je perdais le fil conducteur de la pensée, au milieu d'erreurs matérielles, de fautes de syntaxe, de mots déviés de leur sens. Il fallait rendre cela lisible pour le *Journal Officiel* du lendemain matin. Un soir, je n'arrivais pas à débrouiller une page qui restait incompréhensible. J'allai trouver chez lui M. Briand et lui demandai de m'y aider. Il était fatigué de l'effort oratoire de la journée. « Bah! me dit-il, arrangez cela comme vous voudrez. Cela n'a pas d'importance : supprimez au besoin. » Je supprimai et personne ne s'en aperçut à l'*Officiel*.

Prestigieux orateur, qui captivait sous ses « antennes », il était, dans un dîner ou au milieu d'un petit cercle, un conteur inimitable, spirituel avec finesse et sans méchanceté. Le timbre prenant de sa voix exerçait là la même séduction qu'à la tribune, malgré l'intonation un peu vulgaire qu'il donnait parfois à certains mots. A un déjeuner qui eut lieu en son honneur à l'Ambassade lors de son passage à Madrid, j'avais invité les membres les plus en vue de l'aristocratie espagnole. Je savais que ce plébéien aimait les princesses et les duchesses et ne leur déplaisait point. Il fut éblouissant, il parla de Rome, des relations de la France avec l'Église, du

pape, des cardinaux. Il conclut : « Je suis un cardinal laïque. » Ce cardinal, dans l'intimité, expliquait de façon peu orthodoxe les mystérieuses apparitions de Lourdes; mais il contait si bien que personne ne songeait à protester contre l'irrévérence du fond. « On m'avait dit que M. Briand était un ennemi de notre Sainte Église, me confia une duchesse en sortant de table, on ne le connaît pas. »

M. Briand a consacré les vingt dernières années de sa vie d'abord à hâter la fin de la Grande Guerre, ensuite à rendre toute nouvelle guerre impossible; ses efforts furent aussi louables que vains. De même qu'il savait deviner les sentiments d'une assemblée, il avait vite discerné qu'aucun peuple n'est plus profondément pacifique et ne tient plus à la paix que le peuple français. Il était sûr d'aller au-devant de ses vœux en déclarant la guerre à la guerre et en s'écriant que, tant qu'il serait là, il n'y aurait pas de guerre. En plaçant la France en tête du mouvement pacifique, il ne lui rendit certes pas le prestige de la victoire qu'elle avait perdu depuis l'avènement du Cartel, mais il lui donna à Genève le prestige de la paix. Je l'ai constaté pendant mes séjours à Madrid et à Bruxelles. Ce prestige tomba malheureusement quand on comprit que l'Allemagne, que M. Briand avait voulu associer à son œuvre, s'était jouée de la France en sa personne. En conclusion, il n'a pas bien servi son pays; non pas qu'il ait contribué à diminuer sa force; il était trop intelligent pour ne pas comprendre qu'on ne respecte que les forts et, en fait, il fut toujours partisan d'une armée forte et d'une défense prête; mais il a, sans le vouloir, encouragé les moutons bêlants du pacifisme qui, s'ils n'ont pas obtenu l'affaiblissement de nos forces matérielles, n'ont pas augmenté notre force morale.

Quand on sort de Paris par l'ancienne « route d'Orléans », on traverse d'abord la commune de Montrouge, puis celle d'Arcueil, puis celle de Cachan avant d'arriver à celles de Bagneux et de Bourg-la-Reine. Le conseil municipal de la première a donné à la route le nom d'Aristide Briand, que la plaque qualifie « apôtre de la paix »; celui de la seconde a imité cet exemple, mais le qualifie seulement « homme d'État »; ceux des suivantes ne lui ont plus donné aucune qualification; elles se contentent d'inscrire son nom. Il n'y a décidément pas

unanimité en France sur l'œuvre de Briand. Je crains que si les successeurs de l' « apôtre de la paix » n'avaient pas réagi, la France en serait vite devenue le martyr. Il vécut assez pour tomber de ses illusions sur l'Allemagne. Cette chute accentua le déclin de sa santé. Il perdit toute volonté; il s'endormait au Parlement; au Conseil des Ministres, sa tête s'inclinait sur l'épaule de M. Doumer qui lui devait bien cet appui. Il se réveillait parfois pour quelque chant du cygne; il charmait encore, mais n'entraînait plus. Il ne s'aperçut qu'après la mort de Stresemann que son rusé compère n'avait cessé de le « rouler ». Il ne s'expliqua jamais comment son heureux concurrent à l'Élysée lui avait ravi tant de voix radicales-socialistes.

Cet homme de paix était capable de haines tenaces. Il détestait certains journalistes qu'il considérait comme ses ennemis personnels; je m'épuisais en efforts stériles pour le faire revenir sur cette opinion. Il refusait de les recevoir et leur fit interdire l'entrée des bureaux du Quai d'Orsay, sauf de celui de la presse qui n'était pas dépositaire de sa pensée et à qui on ne confiait que ce qu'on voulait voir répéter; à l'aide de recoupements ingénieux, certains rédacteurs diplomatiques arrivaient à deviner les desseins du Ministre qui s'en irritait au point de sortir de son calme habituel.

M. Briand eût plus efficacement travaillé à la réalisation de son rêve s'il avait mieux su l'histoire. Il a été trompé par M. Stresemann, mais il s'est trompé sur l'Allemagne; il ne connaissait ni le peuple allemand, ni l'esprit allemand contre lequel s'étaient dressés Charlemagne, les grands papes du Moyen âge, nos rois et Napoléon. Au lieu de chercher à gagner l'Allemagne, que n'a-t-il employé sa puissance de persuasion et sa réelle habileté dans la négociation à l'entourer d'une ceinture de paix! Mais il n'a rien su obtenir de nos amis anglais qu'il ne connaissait que par le Gallois, son compatriote breton; il ignorait complètement l'Espagne qu'il découvrit parce que le Conseil de la Société des Nations eut l'idée de se réunir à Madrid, alors que l'amitié personnelle de l'Ambassadeur d'Espagne à Paris, mise par lui à contribution à Genève, n'était point parvenue à fixer ses regards au delà des Pyrénées; il s'est aliéné l'Italie parce qu'il n'aimait ni s n

fascisme salutaire ni son énergique dictateur; il inquiétait nos petits alliés qui pouvaient craindre que, par amour pour la paix, il ne consentît à des abandons qui eussent pour eux fait perdre tout son prix à la paix; enfin il laissa à d'autres le soin de retrouver le peuple russe sous le voile soviétique. Heureusement ses successeurs, dont les armements allemands ont dessillé les yeux, reprenant l'œuvre de Delcassé, ont travaillé bien plus efficacement au maintien de la paix.

L'AFFAIRE DE LA BANQUE INDUSTRIELLE DE CHINE

Lorsque la malheureuse affaire de la Banque industrielle de Chine vint en discussion à la Chambre des Députés, le secrétaire général, directement visé, demanda à son ministre, par une lettre très digne qui fut publiée, de le relever de fonctions qu'en raison de l'atmosphère créée autour de lui il ne pouvait plus exercer avec autorité. M. Briand ne sut pas défendre à la tribune M. Berthelot qui avait placé en mauvaise posture son chef autant que lui-même, en traitant cette affaire pardessus sa tête, sans le tenir au courant.

Pendant les derniers mois de 1921, il n'y eut plus d'intermédiaire entre M. Briand et son directeur politique. Quand M. Poincaré succéda à M. Briand, il crut devoir faire comparaître M. Berthelot devant le Conseil des directeurs; ce Conseil siège à titre consultatif et est appelé à donner son avis du point de vue professionnel; le Ministre applique ensuite, s'il y a lieu, une sanction au fonctionnaire qui a comparu devant ses pairs. Il était composé, dans ce cas, de deux ambassadeurs en activité, et de trois ministres plénipotentiaires, le Directeur des Affaires politiques, le Directeur du Protocole et le Chef du personnel.

M. Poincaré présidait. Il prononça un réquisitoire très dur; il reprochait à M. Berthelot d'avoir pris des initiatives réservées au ministre, d'avoir laissé son chef ignorer ces initiatives, enfin d'avoir, alors que son frère, qui l'aidait de ses deniers, dirigeait la Banque Industrielle de Chine, suivi officiellement, comme directeur politique, les affaires auxquelles elle était mêlée. M. Berthelot, contrairement à la coutume, avait amené un avocat défenseur, un des maîtres du barreau parisien.

C'était une erreur; le Conseil n'était pas un tribunal qui eût à juger sur plaidoiries; il n'avait qu'à écouter les explications données par l'intéressé et à prendre note des réponses aux questions qu'il lui posait. L'avocat s'attacha à traiter la question financière pour démontrer la parfaite correction de son client de ce point de vue; c'était une autre erreur. L'affaire de la Banque, soumise dans le même temps aux tribunaux, n'était pas de la compétence du Conseil; il n'avait à connaître que de fautes professionnelles. C'était grande pitié de voir sangloter, effondré devant un procureur impitoyable, un collègue qui avait rendu de grands services au pays.

Après la séance, je suivis le Président du Conseil dans son cabinet; je lui fis remarquer combien il serait peu logique qu'il prît part aux délibérations du Conseil dont l'avis était destiné à l'éclairer. Sa présence à la séance au cours de laquelle serait rédigé cet avis, alors qu'il avait déjà donné le sien de façon si nette, lui enlèverait toute liberté pour prendre une décision si la majorité ne se prononçait pas dans le même sens que lui. M. Poincaré se rendit à mes raisons. J'étais persuadé que, soustrait à son influence directe, le Conseil tiendrait un plus grand compte des services de M. Berthelot et montrerait plus d'indulgence pour des erreurs professionnelles d'ailleurs certaines; il pouvait, suivant une échelle croissante, se prononcer soit pour une simple réprimande, soit pour la mise en non-activité, soit pour la révocation. J'étais également convaincu que le Président du Conseil, malgré son désir évident d'arriver à la révocation, ne prendrait pas sur lui d'appliquer une sanction plus sévère que celle qu'aurait indiquée le Conseil. Il en fut bien ainsi et M. Berthelot fut seulement écarté pour un temps du Département.

Il eût été bien inspiré, quelques mois auparavant, en laissant son second traiter directement avec le Ministre les relations du Ministère des Affaires étrangères avec la Banque Industrielle de Chine; je n'aurais rien fait à l'insu de mes chefs et l'on n'aurait pu me soupçonner de poursuivre un intérêt personnel. Je l'avais discrètement indiqué à M. Berthelot, mais il n'avait rien voulu entendre. Son caractère le portait à se considérer comme au-dessus des règles imposées au commun des mortels.

Il ne reparut au Département qu'en 1925, quand le rappela M. Briand, aussi désireux de se faire pardonner sa molle défense que d'utiliser une collaboration dont il ne put bien vite plus se passer; elle n'était cependant pas aussi docile qu'on l'a cru. Tandis que M. Briand mettait volontiers la paix au-dessus de tout, son secrétaire général faisait passer l'intérêt français d'abord, avec un très vif sentiment patriotique qui l'amenait à résister aux aspirations de son chef. On m'a assuré qu'il était loin d'approuver ses concessions et ses faiblesses; il s'efforça, le plus souvent en vain, d'en prévenir d'avance les effets ou d'en atténuer les conséquences; à plusieurs reprises, lors de mes courts passages à Paris, il me fit la confidence de son impuissance à triompher d'un doux, mais tenace entêtement.

M. BERTHELOT

M. Berthelot, depuis qu'il a disparu, a été l'objet de louanges enthousiastes et de critiques acerbes, comme tous les hommes qui ne sont pas des médiocres; mais les unes sont excessives et les autres injustes. Cela tient surtout à ce qu'on a cru qu'il avait dirigé la politique extérieure de la France, tandis que, comme ses prédécesseurs et son successeur, son rôle s'est borné à conseiller et à exécuter. Il était habile et rapide dans l'exécution, mais donnait volontiers à ses conseils une forme tranchante et impérative que ne pouvaient tolérer des hommes d'autorité comme MM. Millerand et Poincaré, mais que supportait M. Briand, quitte à ne pas le suivre. Je ne sais s'il aimait et admirait M. Briand; il le servit en tous cas de son mieux; il lui pardonnait de lui glisser entre les doigts comme une couleuvre, parce que, sous son règne, il pouvait se figurer être le maître; ce n'était qu'une illusion. Avec une inlassable patience, il parlait pendant des heures devant cet incomparable écouteur qui, une fois la documentation achevée, n'en retenait que ce qui venait à l'appui de son idée fixe. Il s'efforçait ensuite, quelquefois avec succès, d'apporter quelque atténuation à des initiatives ou à des concessions qu'il désapprouvait. En fait la période du plus grand prestige de la France à l'étranger, depuis le Traité de Versailles, coïncida

avec l'éloignement de M. Berthelot du Quai d'Orsay. Il faut dire qu'il eût sans déplaisir suivi M. Poincaré dans la Ruhr, car il aimait la manière forte, mais l'un l'appliquait dans l'ordre, tandis que l'autre y apportait une certaine fantaisie qui pouvait prendre une apparence anarchique.

On a dit qu'il avait désarticulé l'ancien Ministère des Affaires étrangères pour tout concentrer entre les mains du secrétaire général, et qu'il avait troublé le fonctionnement normal du service diplomatique en écartant des hauts emplois de la carrière des diplomates que désignaient leurs mérites, pour les faire confier à ses créatures. Il ne fit d'une part que brusquer un peu une évolution nécessaire du vieux Quai d'Orsay qui avait certes fait ses preuves au XIXe siècle, mais devait s'adapter aux temps d'après-guerre. Il n'empêcha pas d'autre part d'arriver aux grands postes ceux qui étaient vraiment désignés pour les occuper.

Son meilleur élève finit par lui succéder : la retraite de M. Berthelot était devenue nécessaire. Sa santé, usée par le régime extravagant auquel il l'avait soumise, l'avait rendu méconnaissable; cet homme si prompt à la décision, si audacieux qu'il en était téméraire, était réduit à une aboulie complète et à la peur de son ombre. J'avais apprécié l'excellent diplomate qui, par la grâce de M. Berthelot, avait été chargé du service d'Extrême-Orient. Tant que je fus Directeur politique, il y resta à l'abri des suspicions que M. Poincaré ne ménageait pas aux fidèles de l'ancien Secrétaire général. Ce fut une période pendant laquelle tous les yeux étant fixés sur les réparations, les affaires d'Asie n'attiraient guère l'attention. Elles furent menées en silence comme l'avaient été celles du Maroc pendant la guerre. Placé par M. Berthelot à son retour auprès de M. Briand comme son homme de confiance, il la mérita à tous égards, et prit peu à peu sur l'esprit du Ministre une telle influence que la substitution se fit naturellement.

Même dépouillé du masque sous lequel il cachait sa vraie physionomie, car il ne cessait de poser pour la galerie malgré son dédain des conventions, des principes établis et des règles admises, M. Berthelot ne fut pas un homme d'un type courant. Très cultivé, très spirituel, d'une intelligence qui éblouissait et qui cherchait à éblouir, d'une courtoisie froide et affectée

qui voulait être remarquée, doué d'une étonnante mémoire, il alliait à une hauteur aristocratique par laquelle il marquait la conscience de sa valeur, une timidité qui le privait d'aisance. Sa puissance de travail était très grande : il aimait à dire qu'il pouvait se passer de sommeil plusieurs nuits de suite et qu'il mettait sur pied les notes les plus délicates et les plus compliquées dans l'obscurité la plus complète que son œil perçait comme celui des chats qu'il affectionnait particulièrement. C'est pour mieux attirer l'attention qu'il avait donné à son esprit une tournure paradoxale. Afin de se faire une figure bien parisienne, il étudiait ses gestes, ses attitudes, ses mots; sa façon de parler saccadée, ponctuée de sourires à peine ébauchés, était calculée de manière à faire impression. Il était entré dans la vie « avec le maximum de chances que peut offrir le régime républicain » : il sut en profiter sans jamais faire de politique, car il avait le plus profond mépris pour les politiciens. S'il méprisait les conventions, il n'avait pas négligé de se faire une façade qui ne devait pas passer inaperçue. Il n'a pas manqué son but; il a été remarqué.

On a dit que s'il avait eu beaucoup de bonnes idées, il en avait eu de fausses. Mais quel est l'homme qui n'a eu que des idées justes et qui ne s'est jamais trompé? En vérité, le scepticisme et l'impassibilité qu'il affectait volontiers n'excluaient pas chez lui le parti pris ni la passion. Contrairement aux traditions de la diplomatie française, il n'avait le respect que de la force et méprisait les petits et les faibles, oubliant que quand ils s'unissent, les petits deviennent grands et les faibles deviennent forts. Il ne fit exception que quand il s'agit de la Tchécoslovaquie, heureusement.

MINISTÈRE DE M. POINCARÉ

Le maréchal Lyautey aimait à conter qu'un voyageur anglais, ayant visité à plusieurs reprises l'île de Terre-Neuve et les îles de Saint-Pierre et Miquelon, avait constaté la prospérité de l'une et le délabrement des autres. Ce voyageur avait connu à Saint-Jean un gouverneur très médiocre qu'il y voyait toujours depuis vingt-cinq ans, tandis qu'à Saint-Pierre il

rencontrait chaque fois un nouveau gouverneur doué de toutes les qualités. C'est, concluait l'Anglais, qu'un mauvais gouvernement qui dure est préférable à plusieurs bons gouvernements qui passent. Avec notre régime, il est rare qu'un homme d'État puisse durer assez pour donner sa mesure : M. Raymond Poincaré fut de ceux-là. On lui laissa le temps de montrer ses moyens qui étaient grands. J'eus la bonne fortune d'être son collaborateur immédiat en politique extérieure pendant les années de sa plus grande activité. Il me trouva Directeur des Affaires politiques à son arrivée au Quai d'Orsay et ne prit point de secrétaire général. Son ministère de 1922 à 1924 marqua sans contredit l'apogée du prestige français dans le monde d'après-guerre, avant que la politique intérieure du Cartel eût compromis notre situation internationale et notre situation financière.

Je le voyais deux fois par jour au moins et l'accompagnais dans ses déplacements à l'étranger. On a si amplement, au moment de sa mort surtout, dépeint son caractère, ses services, ses vertus civiques et ses mérites d'homme d'État qu'il reste peu de choses à dire; on peut ajouter seulement que ceux qui se sont essayés à son portrait sont restés en deçà de leur modèle.

Son culte pour la patrie domina tout en lui comme en quelques autres grands bourgeois de notre République, Clemenceau, Doumer, Millerand, Doumergue. Ce fut chez lui une passion au service de quoi il mit pendant quarante ans une maîtrise de moyens incomparable, un labeur acharné, une conscience sans défaillance, une probité exemplaire, une sensibilité souvent masquée, mais très profonde.

L'humanité n'a jamais produit de cerveau mieux organisé; sa facilité était prodigieuse, sa mémoire inconcevable. Il écrivait tous ses discours de sa petite écriture serrée et menue, sans ratures, la plume avait peine à suivre la pensée; elle ne s'arrêtait pas, même si quelqu'un entrait pour apporter un papier ou donner un renseignement; il regardait, écoutait, répondait sans s'interrompre. A peine avait-il posé le mot final, que le discours était gravé mot à mot dans son esprit; il le prononçait le soir ou le lendemain tel qu'il l'avait écrit sans changer un mot. Souvent, le dimanche, il allait faire en

province un discours politique. Il m'en laissait le texte le samedi soir sans l'avoir relu, je devais le faire copier pour le remettre à la presse le dimanche soir. Parfois, le dimanche matin, il me téléphonait au Ministère où j'avais mon appartement, pour me prier de changer un mot et m'indiquait la page et la ligne où devait être effectuée la modification.

Un soir, pendant qu'il parlait au banquet d'ouverture de l'Exposition d'automobiles de Paris, j'avais placé sur la table, entre mon voisin et moi, la copie dactylographiée de son discours. La partie technique en était fort aride : il y marquait, avec dates, noms des inventeurs et détails précis de mécanique, toutes les étapes parcourues par l'industrie automobile. Avec mon voisin, le marquis de Dion, homme compétent en la matière, je suivais des yeux l'orateur sur le texte; il n'y changea pas un mot. Le marquis de Dion resta bouche bée. Comme M. Poincaré improvisait avec une égale facilité et que la forme de ses improvisations était aussi définitive que celle des discours qu'il avait préparés, je me demandais pourquoi il prenait la peine de les écrire. Cela répondait à la même préoccupation d'exactitude qui lui faisait prendre note chaque jour de tous les faits de la journée, conserver une copie de tous les documents importants et même converser par écrit avec son Directeur politique. En tout il était d'une rigoureuse précision, reflet de l'ordre matériel, intellectuel et moral qui a réglé toute sa vie. Écrivain plus fécond que Voltaire lui-même, on n'a jamais relevé d'inexactitudes dans ses innombrables écrits qui ont tous, par conséquent, une incomparable valeur historique. Un recueil complet de ses harangues, de ses chroniques et des Mémoires annuels que j'aurais tant aimé lui voir poursuivre jusqu'à la fin de sa vie politique, formeraient la plus véridique Histoire contemporaine de la France, écrite par le plus grand écrivain du XXe siècle et certainement le plus français.

Chez lui, la machine humaine, admirablement réglée, travaillait sans arrêt. S'il faisait souvent plusieurs choses à la fois, il n'était jamais pressé et arrivait toujours à l'heure sans la moindre agitation et sans précipitation. Il est vrai qu'il supprimait de sa vie tout ce qui ne lui semblait pas utile. On a parlé de ses impatiences, qui ont fait dire qu'il était

rageur; elles n'étaient causées que par la constatation d'un désordre ou d'une turpitude, comme les saintes colères de Jéhovah. Jamais dans ses rapports quotidiens avec ses collaborateurs, il ne sortait de son calme et ne se départissait d'une courtoisie un peu froide, mais parfaite. Son esprit semblait toujours dégagé de toute préoccupation et ne cessait jamais d'être libre et prêt.

A la Conférence de Londres, en août 1922, j'habitais à l'hôtel Claridge un appartement communiquant avec le sien. Vers sept heures du matin, il frappait à ma porte, j'apportais les dossiers et nous préparions ensemble la séance du jour qui ouvrait à neuf heures. Quand le travail était terminé, il prenait un volume de Macaulay; il en lisait tranquillement quelques pages pour apprendre l'anglais, disait-il, avant de monter avec moi dans l'automobile qui nous menait à Downing Street. Il se donnait ainsi tout entier, passant sans transition et sans effort d'un sujet à un autre, avec autant de facilité qu'il portait son esprit au même moment sur plusieurs objets différents. Pendant qu'il signait, en les lisant avec une incroyable rapidité, les lettres que je lui présentais, il jetait un regard sur *le Temps* dressé sur son bureau devant la lampe électrique, et écoutait une explication que je lui donnais, il avait tout à la fois lu la lettre, apposé sa signature, noté au vol une nouvelle et écouté. Pendant cinquante ans, il mit sans cesse son cerveau à cette rude épreuve.

Chaque soir, je lui descendais à son cabinet du quai d'Orsay, où il avait lu, écrit et reçu tout le jour, une montagne de dossiers à l'appui des lettres à signer ou des notes à approuver, car, suivant une habitude prise au Palais, il lui fallait feuilleter les dossiers. Il trouvait d'ailleurs les dossiers du Département mal constitués, car ils ne l'étaient pas à la manière des dossiers d'avocats qu'on doit pouvoir consulter très rapidement. Il voulait être mis au courant des moindres affaires, même de celles dont le préteur n'a cure. Nous parlions peu; tout était écrit, même le compte rendu des audiences que j'avais données dans la journée. Le lendemain matin, quand j'allais lire avec lui les télégrammes de la nuit, il me rendait le tout qu'il avait, le soir, chez lui, lu, signé, corrigé et annoté. Quel dut être le calvaire qu'il gravit quand, à la fin de sa vie d'une activité

dévorante, le ressort finit par se briser et que son corps vaincu ne put plus suivre son esprit resté lucide et sa volonté demeurée ferme! Ce n'est cependant pas le seul travail qui causa cette déchéance physique d'un organisme habitué à un surmenage régulier; il succomba sous l'usure d'efforts trop soutenus et sous l'action d'émotions violentes, les uns nécessités par ses interventions incessantes au Parlement, les autres dus aux événements terribles traversés par le Président de la guerre.

M. POINCARÉ ET LE PARLEMENT

Le respect de la Constitution et le culte du Parlement allaient chez lui jusqu'à une sorte d'idolâtrie. Je n'adore point ces dieux-là, qui, comme Saturne, dévorent leurs enfants. J'ai souvent assisté, comme Commissaire du Gouvernement, à la Chambre des Députés et au Sénat, à la discussion du budget des Affaires étrangères, à l'examen des projets de loi portant approbation de traités internationaux, aux exposés de politique extérieure. Le Commissaire du Gouvernement, assis au banc des ministres, se tient prêt à fournir à son ministre, les renseignements précis qui lui sont nécessaires et à répondre aux questions techniques qui peuvent lui être posées et l'amener à la tribune. Ce dernier cas est très rare, soit que les affaires techniques soient de peu d'intérêt pour nos assemblées parlementaires, soit qu'il leur pèse d'être obligées d'écouter courtoisement des orateurs qu'elles ne peuvent traiter aussi cavalièrement qu'un de leurs membres ou un membre du gouvernement, soit enfin que les ministres, jaloux de leur autorité, n'aiment point la partager avec leurs subordonnés, dont ils redoutent avec raison l'inexpérience tactique ou stratégique. Souvent, consulté par mon Ministre à qui je donnais un renseignement précis, j'étais étonné de voir qu'il ne l'utilisait pas ou qu'il s'en servait d'une manière toute différente de celle que je m'imaginais dans ma candeur. « Il faut avoir l'habitude de ces gens-là », me dit un jour un Président du Conseil, à qui je manifestais mon étonnement. Pourquoi l'air qu'on respire dans les salles de séances des assemblées législatives, en France ou à l'étranger, m'a-t-il toujours semblé

rageur; elles n'étaient causées que par la constatation d'un désordre ou d'une turpitude, comme les saintes colères de Jéhovah. Jamais dans ses rapports quotidiens avec ses collaborateurs, il ne sortait de son calme et ne se départissait d'une courtoisie un peu froide, mais parfaite. Son esprit semblait toujours dégagé de toute préoccupation et ne cessait jamais d'être libre et prêt.

A la Conférence de Londres, en août 1922, j'habitais à l'hôtel Claridge un appartement communiquant avec le sien. Vers sept heures du matin, il frappait à ma porte, j'apportais les dossiers et nous préparions ensemble la séance du jour qui ouvrait à neuf heures. Quand le travail était terminé, il prenait un volume de Macaulay; il en lisait tranquillement quelques pages pour apprendre l'anglais, disait-il, avant de monter avec moi dans l'automobile qui nous menait à Downing Street. Il se donnait ainsi tout entier, passant sans transition et sans effort d'un sujet à un autre, avec autant de facilité qu'il portait son esprit au même moment sur plusieurs objets différents. Pendant qu'il signait, en les lisant avec une incroyable rapidité, les lettres que je lui présentais, il jetait un regard sur *le Temps* dressé sur son bureau devant la lampe électrique, et écoutait une explication que je lui donnais, il avait tout à la fois lu la lettre, apposé sa signature, noté au vol une nouvelle et écouté. Pendant cinquante ans, il mit sans cesse son cerveau à cette rude épreuve.

Chaque soir, je lui descendais à son cabinet du quai d'Orsay, où il avait lu, écrit et reçu tout le jour, une montagne de dossiers à l'appui des lettres à signer ou des notes à approuver, car, suivant une habitude prise au Palais, il lui fallait feuilleter les dossiers. Il trouvait d'ailleurs les dossiers du Département mal constitués, car ils ne l'étaient pas à la manière des dossiers d'avocats qu'on doit pouvoir consulter très rapidement. Il voulait être mis au courant des moindres affaires, même de celles dont le préteur n'a cure. Nous parlions peu; tout était écrit, même le compte rendu des audiences que j'avais données dans la journée. Le lendemain matin, quand j'allais lire avec lui les télégrammes de la nuit, il me rendait le tout qu'il avait, le soir, chez lui, lu, signé, corrigé et annoté. Quel dut être le calvaire qu'il gravit quand, à la fin de sa vie d'une activité

dévorante, le ressort finit par se briser et que son corps vaincu ne put plus suivre son esprit resté lucide et sa volonté demeurée ferme! Ce n'est cependant pas le seul travail qui causa cette déchéance physique d'un organisme habitué à un surmenage régulier; il succomba sous l'usure d'efforts trop soutenus et sous l'action d'émotions violentes, les uns nécessités par ses interventions incessantes au Parlement, les autres dus aux événements terribles traversés par le Président de la guerre.

M. POINCARÉ ET LE PARLEMENT

Le respect de la Constitution et le culte du Parlement allaient chez lui jusqu'à une sorte d'idolâtrie. Je n'adore point ces dieux-là, qui, comme Saturne, dévorent leurs enfants. J'ai souvent assisté, comme Commissaire du Gouvernement, à la Chambre des Députés et au Sénat, à la discussion du budget des Affaires étrangères, à l'examen des projets de loi portant approbation de traités internationaux, aux exposés de politique extérieure. Le Commissaire du Gouvernement, assis au banc des ministres, se tient prêt à fournir à son ministre, les renseignements précis qui lui sont nécessaires et à répondre aux questions techniques qui peuvent lui être posées et l'amener à la tribune. Ce dernier cas est très rare, soit que les affaires techniques soient de peu d'intérêt pour nos assemblées parlementaires, soit qu'il leur pèse d'être obligées d'écouter courtoisement des orateurs qu'elles ne peuvent traiter aussi cavalièrement qu'un de leurs membres ou un membre du gouvernement, soit enfin que les ministres, jaloux de leur autorité, n'aiment point la partager avec leurs subordonnés, dont ils redoutent avec raison l'inexpérience tactique ou stratégique. Souvent, consulté par mon Ministre à qui je donnais un renseignement précis, j'étais étonné de voir qu'il ne l'utilisait pas ou qu'il s'en servait d'une manière toute différente de celle que je m'imaginais dans ma candeur. « Il faut avoir l'habitude de ces gens-là », me dit un jour un Président du Conseil, à qui je manifestais mon étonnement. Pourquoi l'air qu'on respire dans les salles de séances des assemblées législatives, en France ou à l'étranger, m'a-t-il toujours semblé

irrespirable, presque empoisonné? Est-ce parce qu'il est alourdi par la respiration de tant de législateurs, sans aération suffisante? Est-ce à cause de la lumière blafarde qui tombe de la verrière centrale sur un perpétuel brouhaha? Pourquoi, assemblés, les parlementaires sont-ils violents, tumultueux, au point de paraître des gens déraisonnables ou même des fous furieux, alors que la grande majorité d'entre eux, pris séparément, sont bien élevés, pondérés et calmes?

Quoi qu'il en soit, M. Poincaré avait le souci de tenir le Parlement si informé de tout, dans les moindres détails, qu'il s'épuisait à des plaidoiries magnifiques, souvent fort longues et toujours religieusement écoutées. Il n'était pas un orateur entraînant; sa voix, quoique bien frappée, n'avait même pas un timbre séduisant. Mais il disait les choses avec une expression si heureuse, avec une clarté qui les mettait en telle lumière, que l'auditeur était, sinon charmé, du moins captivé par la force seule du raisonnement si lumineusement déduit; mais quelle tension du cerveau pendant des heures de tribune où rien n'était laissé au hasard, suivies de discussions où tout était relevé, où chaque interrupteur était infailliblement réduit au silence! Il n'y avait, sur le compte rendu sténographique, à corriger que les erreurs du sténographe : le discours était aussi net, vivant et convaincant à la lecture qu'à l'audition. Je me disais que jamais le Parlement ne pourrait faire tomber son ministère après l'avoir entendu. Mais en quel état sortait-il de ces séances triomphantes où il s'était donné tout entier pour s'assurer une victoire complète! Je le voyais rentrer à son cabinet le front et le crâne exsangues, les veines marquées sur les tempes, les pommettes animées, la voix voilée.

M. POINCARÉ ET LA SENSIBILITÉ

Ce logicien impitoyable qui, plaidant sur tout, semblait sacrifier toujours le sentiment à la raison, arrivait cependant quelquefois au premier à travers la seconde. C'est ainsi que son profond patriotisme était raisonné. Il ne m'a pas été donné de vérifier s'il était arrivé à l'amour par la raison, mais cela a dû être. Il était cependant sensible et capable de ten-

dresse, mais il était un sensible et un tendre honteux. C'est par timidité qu'il paraissait impassible devant la douleur, lui qui exprimait si vite et si bien ses pensées, il serait parfois resté muet devant le lit d'un blessé, incapable de traduire son émotion. Que de fois l'ai-je vu, au cours d'un dîner, entre deux jolies femmes, rester silencieux au grand dépit de ses voisines, qui le jugeaient glacial! Son chat et son chien leur eussent donné un démenti.

Un consul de France en Allemagne avait envoyé à Paris par la valise diplomatique une caissette contenant le cadavre d'un petit chien qu'il affectionnait et qu'il ne voulait pas laisser ensevelir en terre allemande. Au Quai d'Orsay on s'indigna de cette profanation de la sacro-sainte valise réservée aux cigares et aux bonbons. Le cas fut exposé au Président à qui l'on proposa une sanction contre l'impudent fonctionnaire. Mais M. Poincaré dit seulement : « C'est touchant! » et je crois bien qu'il félicita le consul de sa main.

Il est vrai qu'un ministre de France à Munich, fatigué de supporter les avanies qu'on lui prodiguait et rendu neurasthénique par un séjour de plusieurs mois dans une vraie solitude animée, le faisait supplier en vain de faire cesser son supplice. Un jour qu'il se promenait seul sur une avenue de cette capitale, le pauvre Ministre suivit machinalement un rassemblement qui vociférait; il fut ainsi amené devant l'immeuble où sa Légation occupait un appartement. Là, la foule s'arrêta, les poings se tendirent vers les fenêtres françaises tandis que des cris hostiles durèrent jusqu'à ce qu'intervînt la police. Pour éviter un incident diplomatique, notre représentant qu'on n'avait pas reconnu fit chorus et tendit le poing en s'invitant lui-même en allemand à vider les lieux. Mais il y avait intérêt, en raison des difficultés que l'Allemagne aurait faites à l'envoi d'un nouveau titulaire dans un poste qu'elle voulait voir supprimer, à y maintenir le ministre en fonctions : M. Poincaré ne consentit point à le rappeler. Il me chargea seulement de mander le chargé d'affaires d'Allemagne à Paris et de l'admonester sévèrement. Le diplomate allemand sortit de mon cabinet la larme à l'œil, au grand émoi de mon huissier, mais l'incident ne se reproduisit pas.

Je m'évertuais à consoler mon collègue en lui contant la

triste situation du ménage de bons bourgeois qui représenta ensuite le Reich à Paris. Dans les réceptions officielles, les seules où ils fussent conviés, on faisait autour d'eux un vide impressionnant. Un soir, après un dîner à la Présidence de la Chambre des Députés où Madame Mayer avait été obstinément ignorée par l'Ambassadeur étranger que le Protocole lui donnait souvent pour voisin, je dus me dévouer et lui offrir le bras pour qu'elle ne se rendît pas seule à la salle de concert, mais les deux chaises voisines de celle sur laquelle je la fis s'asseoir restèrent inoccupées. Longtemps après la guerre, quand j'étais Ambassadeur à Bruxelles, le ministre allemand et sa famille étaient encore l'objet d'un semblable ostracisme de la part de la société belge, tandis que l'on s'empressait déjà à Paris auprès de l'ambassadeur d'Allemagne; on a la mémoire moins courte chez nos amis du Nord que chez nous.

M. POINCARÉ ET LORD CURZON

Dans les conférences internationales, il s'agit moins de convaincre un adversaire et de le réduire au silence que d'arriver à un compromis où chacun croit trouver plus d'avantages que d'inconvénients. Le talent de M. Poincaré, sa clarté, sa vivacité de repartie, son habileté d'avocat, la force de ses arguments, la manière magistrale avec laquelle il exposait une situation ou combattait une proposition, forçaient l'admiration des diplomates assis autour du tapis vert. Mais il leur faisait trop sentir qu'il les dominait, et sa supériorité, bien que reconnue, le gênait plutôt qu'elle ne lui servait. Ce n'était pas la méthode de Talleyrand, à qui il eût d'ailleurs souffert d'être comparé. L'effet produit sur lord Curzon et M. Lloyd George fut particulièrement visible. Je me demande à quoi l'on eût abouti à la Conférence de la Paix, si, au lieu d'être à l'Élysée, M. Poincaré avait eu, à la place de M. Clemenceau, à tenir tête au Président Wilson.

On a conté la scène dramatique à laquelle donna lieu en septembre 1922 au Quai d'Orsay le malentendu de Tchanak. Lord Curzon, qui savait être désagréable, avait, avec une certaine aigreur, relevé un prétendu manquement de la

France à la solidarité des Alliés. La réponse ne se fit pas attendre : elle fut accablante pour le pauvre lord. J'entends encore le petit ricanement qu'il put seulement opposer à la dialectique de M. Poincaré. Mais le ricanement fut mal pris et considéré comme une atteinte à sa dignité personnelle par le représentant de la France qui, en termes impeccables, mais durs comme l'acier, remit vertement à sa place le Secrétaire d'État britannique. D'une voix blanche, lord Curzon, effondré, balbutia quelques mots d'excuse, puis il dut quitter le Salon de l'Horloge sous l'empire d'une émotion qu'il ne maîtrisait pas. Il s'assit en larmes dans le salon voisin, entouré de ses collaborateurs, et pleurant de colère sur sa superbe ainsi abattue par un étranger devant un public diplomatique. Heureusement cet homme orgueilleux et étrange se souvint qu'il était anglais : il resta un gentleman. Avec la conscience qu'avait développée en lui une éducation profondément religieuse, il comprit qu'il avait eu tort de ne pas se dominer et que son écart avait mérité la leçon reçue. Il refoula son orgueil blessé, se reprit et rentra en séance comme si rien ne s'était passé.

Je m'étais souvent entretenu avec cet homme d'État réputé irascible et désagréable : il m'avait dit les souffrances physiques qu'il endurait, atteint depuis sa jeunesse d'une affection de la colonne vertébrale qui le privait de sommeil et l'obligeait à porter un corset métallique. Je le savais aigri par sa déception de n'avoir pu jouer le premier rôle auquel il se croyait destiné. En songeant à cette double souffrance, on ne pouvait qu'admirer d'autant plus la grandeur d'âme dont il avait donné la preuve. L'incident, avec un homme moins noble que lord Curzon, aurait pu avoir des suites fâcheuses : l'attitude du Secrétaire d'État à l'égard de notre Premier en devint au contraire moins raide et plus amicale; mais ce n'était qu'une apparence.

M. POINCARÉ ET M. LLOYD GEORGE

M. Lloyd George, qui n'aurait peut-être pas atteint à la même hauteur, fut assez avisé pour ne pas se mettre dans un cas semblable. A Boulogne, lors de l'entretien préparatoire

de la Conférence de Gênes, j'accompagnais M. Poincaré tandis que le Premier britannique avait amené sir Maurice Hankey. L'incomparable traducteur Camerlynck faisait le cinquième : sa présence était indispensable, car M. Lloyd George comprenait à peine le français et M. Poincaré, s'il comprenait assez bien l'anglais, prononçait les quelques mots qu'il en savait avec un tel accent qu'autant valait parler français. S'il est exact qu'un roi ait assuré que M. Poincaré parlait l'anglais comme Shakespeare, cela prouve simplement qu'il n'y a pas de flatteurs que parmi les courtisans. Les traductions de Camerlynck étaient aussi rapides que fidèles; à travers lui, on avait vraiment l'illusion d'une conversation sans intermédiaire. M. Poincaré en imposait évidemment au pétulant Gallois qui souffrait visiblement de ne pouvoir masquer son infériorité sous la forme brillante et spirituelle à laquelle il m'avait accoutumé. M. Lloyd George en garda certainement rancune à notre Premier, mais il fut assez prudent pour attendre de n'être plus au pouvoir avant de la manifester.

M. POINCARÉ ET LA MÉDITATION

« Maintenant que j'ai hélas! le temps de méditer, aurait dit M. Poincaré à un visiteur dans les derniers jours de sa vie, je me demande si l'erreur initiale de la France ne remonte pas à l'exécution de Louis XVI. » Il y a longtemps que je me le suis demandé, et je ne me le demande plus : j'en suis convaincu et je pense que le Roi et la Convention sont tous deux également responsables de cette erreur fatale : la France n'a pas encore pu la réparer.

La méditation aurait également ramené M. Poincaré à la foi chrétienne de son enfance, s'il faut en croire un des prélats qui ont prononcé son oraison funèbre. Je m'étonne seulement que sa haute intelligence ne l'ait pas ramené plus tôt à la religion; malgré l'éducation qu'il avait, dit-on, reçue dans sa famille, il m'avait paru « areligieux ». Il avait l'esprit trop élevé pour être sectaire comme M. Clemenceau. Les catholiques ont cru à tort qu'ils avaient en lui un adversaire. Je ne l'ai jamais entendu ni vu, soit dans ses paroles, soit dans

ses actes, sortir de la mesure la plus courtoise à l'égard de tout ce qui touche à la religion. Il était toujours plein de déférence pour les ministres du culte et les manifestations de l'esprit religieux. S'il n'assista pas à Notre-Dame, suivant son désir, étant Président de la République, au *Te Deum* de la victoire, c'est qu'il fut empêché de s'y rendre par le chef de son gouvernement. Il ne dépendit pas de lui qu'aucune suite ne fût donnée à certains projets de loi qui auraient permis à des congrégations autorisées de rendre à l'étranger des services plus grands encore que ceux dont il appréciait, comme moi, toute la portée.

M. Poincaré réussissait à s'entourer de fonctionnaires sûrs et honnêtes qui ne cherchaient pas qu'à tirer avantage de leur situation près du soleil; ils auraient d'ailleurs inutilement tenté d'influencer ses décisions. Il n'en fut pas de même pour d'autres présidents du Conseil que j'ai connus.

J'ai beaucoup admiré M. Poincaré, je lui ai été très dévoué, il m'a témoigné son estime et sa confiance; il n'y eut jamais entre nous d'intimité.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE M. POINCARÉ

Qui veut étudier la polique extérieure de M. Poincaré n'a nul besoin de recourir aux confidences de son Directeur politique. Il lui suffit de lire ses notes, ses lettres, ses déclarations, ses communiqués, ses discours publics. Il n'a rien caché au peuple de France ni à ses représentants qui l'ont sans cesse d'ailleurs largement approuvé. Il ne négociait certes pas dans la rue, mais il précisait toujours d'avance le but à atteindre et faisait connaître ses desseins, avec une parfaite netteté, sans rechercher la popularité; il exposait ensuite loyalement les résultats acquis avec la même clarté, sans se soucier d'être applaudi. Toutes ses négociations furent toujours précédées ou suivies de notes ou de memoranda, livrés à la presse, après avoir été rédigés par la Direction politique et soigneusement révisés par lui-même qui y imprimait sa marque.

La question qui occupa surtout son ministère de 1922 à 1924 fut celle des réparations; il voulait que l'Allemagne

exécutât ses engagements et réparât les dommages qu'elle avait causés. Il fallait pour cela que les traités, approuvés par le Parlement, fussent observés et que les sommes dues fussent payées. Il jugeait intolérable que l'Allemagne, prétendant être insolvable, gaspillât systématiquement ses ressources, ne recouvrât pas régulièrement des impôts d'ailleurs bien moins élevés que ceux payés par les Français, se livrât à des dépenses désordonnées et à des émissions de papier qui, en avilissant sa monnaie, favorisaient ses exportations et permettaient à ses industriels d'investir leurs devises étrangères dans des entreprises extérieures, organisât une misère apparente qui masquait l'enrichissement du pays. Il s'attachait donc à la stricte exécution du Traité de Versailles et notamment de ses clauses relatives au désarmement, à la punition des coupables, aux sanctions.

Quand il défendait au Parlement cette thèse inspirée par la raison même, il parlait, pour être compris, avec une logique impitoyable. Si quelque interrupteur téméraire osait troubler son argumentation, il le foudroyait d'une riposte qui le clouait sur son banc. Ce qu'il avait exposé avec une merveilleuse lucidité, il le soutenait par la voie diplomatique en documentant nos ambassadeurs sans rien laisser dans l'ombre, avant d'aller défendre sa thèse dans ces conférences internationales de grand apparat auxquelles il ne se présentait qu'après une minutieuse préparation.

Il pensait qu'en défendant ses droits, la France faisait œuvre de loyauté, puisqu'elle défendait par là même les accords internationaux, sans obéir ni à l'esprit de rancune et de haine, ni aux suggestions de l'égoïsme. A ses yeux, la condition essentielle d'une réorganisation économique générale était la restauration des provinces dévastées dans les deux pays attaqués par l'Allemagne et rendus à jamais inséparables par l'épreuve subie en commun; et cette reconstitution primordiale était exigée non seulement par la justice, mais par l'intérêt mondial, car si la Belgique et la France étaient condamnées à la ruine, jamais le monde ne se relèverait. Le problème des réparations lui paraissait donc dominer tous les autres et si l'Allemagne, dans cette affaire capitale, manquait à ses obligations, il fallait d'abord l'amener à

les respecter par les moyens inscrits au Traité de Versailles.

D'autre part, il déclarait que, tant que les autres clauses du traité, telles que le désarmement et la punition des coupables, ne seraient pas exécutées, non seulement la France serait en droit de maintenir intégralement les sanctions déjà prises et d'en prendre au besoin de nouvelles, mais elle serait autorisée à considérer que les délais d'évacuation de la rive gauche du Rhin n'avaient pas commencé à courir. N'était-ce pas la thèse qu'avait constamment soutenue le Gouvernement français? N'importait-il pas plus que jamais de la soutenir? Il le fit avec méthode, fermeté et esprit de suite, en s'efforçant sans cesse de se mettre d'accord avec nos alliés et de dissiper les malentendus nés de l'application du Traité.

Pour garantir la paix, il estimait que la France devait favoriser les ententes entre peuples nées de la communauté des intérêts, telles que la Petite Entente, et prêter son concours le plus actif à la Société des Nations. Il fallait tenir la main à ce que les conditions déterminées dans le Protocole de Cannes fussent à la Conférence de Gênes acceptées ou reprises par les délégués avant toute discussion et qu'aucune des stipulations des traités ne pût être, même indirectement, débattue par la Conférence. Il souhaitait qu'un pacte destiné à consolider la paix pût être signé entre l'Angleterre et la France sur un pied de parfaite égalité et sans porter la moindre atteinte aux garanties, présentes ou futures, reconnues par les traités.

Pour ramener la tranquillité en Orient, il désirait se concerter avec l'Italie et l'Angleterre en vue de prévenir une reprise des hostilités entre les Turcs et les Grecs et de pouvoir exercer sans difficultés notre mandat en Syrie.

Il professait enfin que, vis-à-vis de tous nos alliés, nous devions nous préoccuper constamment de n'employer que le langage de la modération, de la franchise et de l'amitié et rester persuadés qu'ils ne se froisseraient jamais de nous entendre soutenir avec une fermeté courtoise les intérêts de la France, comme eux-mêmes les leurs.

Il ne se départit jamais de la ligne de conduite qu'il avait tracée dans sa déclaration ministérielle; à chaque étape, il montait à la tribune pour répéter ses principes, marquer la position et exposer ses desseins; il la gravissait du pas ferme

et rapide d'un chasseur à pied qui faisait contraste avec le pas doux et nonchalant de M. Briand.

Notre titre aux réparations dérive du Traité de Versailles. Nous ne pouvions pas admettre, sans déchirer le traité, que ce titre fût discuté dans une Conférence internationale où figureraient l'Allemagne et la Russie. La Russie n'avait rien à voir avec le Traité de Versailles dont elle n'était pas signataire, et l'Allemagne, qui l'avait signé, n'avait pas le droit d'en demander la révision.

Il avait été posé à Cannes un certain nombre de conditions auxquelles étaient soumises les Puissances appelées à siéger à Gênes, notamment la reconnaissance des dettes antérieures de l'État, le respect des contrats privés, l'engagement de ne se livrer à aucune agression. Il fallait qu'à Gênes ces conditions fussent acceptées explicitement.

La signature des Conventions d'Angora nous avait libérés, en Asie Mineure, de préoccupations qui pesaient sur notre mandat syrien, mais la paix orientale n'était pas pour autant tout à fait rétablie. Les hostilités pouvaient reprendre entre Grecs et Kémalistes. Nous avions à nous entendre avec l'Angleterre et l'Italie sur les conséquences des accords que nous avions passés avec les Turcs et qui avaient soulevé à Londres des objections. Il fallait préparer et conclure la paix en Orient.

Un pacte franco-britannique devait être la conclusion, le couronnement de l'œuvre de liquidation de toutes les difficultés, plutôt que d'en être la préface; la même opinion se faisait jour en Angleterre. Mais l'Allemagne n'était désarmée ni moralement, ni matériellement.

COMTE DE PERETTI DELLA ROCCA

LA RÉSURRECTION
DE
GEORGES-FRÉDÉRIC HÆNDEL

Cet après-midi du 13 avril 1737, le domestique de Hændel, ayant constaté qu'il n'avait plus de tabac, était assis à la fenêtre du rez-de-chaussée de la maison de Brookstreet portant le numéro 25 où il se livrait à une occupation des plus étranges pour calmer son dépit. Certes il eût pu facilement renouveler sa provision en faisant un saut jusqu'à la boutique de son amie Dolly située à deux pas de là; mais il n'osait pas bouger de la maison par peur de son irascible seigneur et maître. Hændel était rentré de la répétition débordant de fureur, le visage empourpré et les veines des tempes gonflées à en éclater; il avait refermé la porte de la rue avec violence et en ce moment on pouvait l'entendre, il marchait au premier étage de long en large avec tant d'emportement que le plafond en tremblait : il n'était pas prudent, en ces jours de colère, d'être négligent dans le service.

Le domestique cherchait donc une diversion à son ennui en faisant monter de sa courte pipe en terre, au lieu d'élégantes volutes de fumée bleue, des bulles de savon. Il avait placé devant lui une petite écuelle pleine de mousse et, par la fenêtre, il s'amusait à envoyer les globes multicolores dans la rue. Les passants s'arrêtaient, s'amusaient à crever avec leur canne l'une ou l'autre de ces bulles colorées, riaient et faisaient des gestes, mais ne s'étonnaient pas. Car on pouvait tout attendre de cette maison où le clavecin retentissait tout à coup au beau milieu de la nuit, quand on n'y entendait pas

pleurer et sangloter ces chanteuses que le colérique Allemand, dans sa fureur teutonique, menaçait des pires représailles parce qu'elles avaient chanté un huitième de ton trop haut ou trop bas. Depuis longtemps le numéro 25 de Brookstreet passait auprès des voisins de Grosvenor-Square pour un asile d'aliénés.

L'homme poursuivait sa fabrication avec calme et persévérance. Au bout de quelque temps son habileté s'était déjà manifestement accrue : les sphères marbrées devenaient de plus en plus grosses, leur enveloppe s'amincissait, elles montaient de plus en plus haut avec une légèreté sans cesse grandissante et l'une d'elles était même passée au-dessus du faîte peu élevé de la maison d'en face. Soudain il sursauta : un coup sourd venait d'ébranler toute la maison faisant tinter les verres et trembler les rideaux; quelque chose de lourd et de massif avait dû s'écrouler à l'étage supérieur. Déjà le serviteur s'était élancé dans l'escalier et avait gagné le cabinet de travail.

Le fauteuil devant la table du maître était vide, la pièce était également vide; il allait passer dans la chambre à coucher, quand il découvrit Hændel gisant immobile sur le plancher; à présent que la frayeur le clouait sur place, il percevait un râle sourd. Le gros homme était étendu sur le dos et gémissait ou plutôt de brefs soupirs, qui allaient s'affaiblissant, s'échappaient de ses lèvres. Il se meurt, pensa le domestique terrifié, tout en s'agenouillant vivement pour porter secours à son maître. Il essaya de le soulever, de le porter sur le canapé, mais le corps du géant était trop pesant. Alors il lui enleva sa cravate et le râle cessa.

Mais voici Christophe Schmidt, le famulus, l'assistant, le copiste du musicien, qui descend de l'étage supérieur; le bruit de la chute l'avait effrayé, lui aussi. Ensemble ils l'empoignèrent — ses bras pendaient inertes comme ceux d'un mort — et ils le mirent au lit, la tête relevée. « Déshabille-le, ordonna Schmidt au serviteur, je cours chez le médecin. Asperge-lui le visage avec de l'eau jusqu'à ce qu'il revienne à lui. »

Sans prendre le temps de mettre sa veste, Schmidt partit en courant dans la direction de Bondstreet, faisant signe à toutes les voitures qui passaient d'un trot solennel sans prê-

ter attention à ce gros homme haletant et en manches de chemise. Finalement l'une d'elles s'arrêta, le cocher de lord Chandos avait reconnu le coureur, qui, oubliant toute étiquette, ouvrit brusquement la portière. « Hændel se meurt, cria-t-il au duc qu'il connaissait comme mélomane passionné et mécène de son cher maître, il faut que j'aille quérir un médecin. » Le duc l'invita à monter dans sa voiture, le cocher fouetta ses chevaux et l'on alla tirer de son cabinet de Fleetstreet le docteur Jenkins qui était justement en train de faire une analyse très urgente. Le voilà bientôt avec Schmidt dans son léger hansom-cab filant sur Brookstreet.

« Ce sont les contrariétés qui sont cause de ça, se lamentait le famulus désespéré, tandis que roulait la voiture; ils l'ont fait mourir à petit feu, ces chanteurs et ces châtrés maudits, ces grimauds et ces critiqueurs, toute cette écœurante vermine. Il a écrit quatre opéras dans cette seule année pour sauver le théâtre, mais les autres s'abritent derrière les femmes et la cour, et c'est surtout cet Italien qui les rend tous fous, ce damné Senesino, cette face huileuse de singe hurleur! Ah, dans quel état ils ont mis notre bon Hændel! Il a engagé toutes ses économies, dix mille livres, et maintenant ils le harcèlent de leurs billets et le tracassent de tous côtés. Jamais un homme n'a produit quelque chose d'aussi grand, ne s'est donné de pareille façon, mais aussi il y a de quoi tuer un géant. Oh! quel homme! quel génie! »

Le docteur Jenkins écoutait, froid et silencieux. Avant d'entrer dans la maison, il tira une dernière bouffée de sa pipe, la secoua pour en vider la cendre et demanda :

— Quel âge a-t-il?

— Cinquante-deux ans, — répondit Schmidt.

— Mauvais âge. Il a travaillé comme un bœuf et de plus il est fort comme un bœuf. Allons, on va voir ce qu'on peut faire.

***

Le domestique tendait la cuvette, Schmidt soulevait le bras; le médecin ouvrit la veine. Un jet de sang jaillit, chaud et vermeil et, l'instant d'après, un soupir de soulagement sortit des lèvres serrées de Hændel. Il respira profondément et

ouvrit les yeux. Ils étaient las, étranges et inconscients. Leur éclat avait disparu.

Le médecin banda le bras. On ne pouvait guère faire plus. Déjà il allait se lever, quand il remarqua que les lèvres du malade remuaient. Il s'approcha. Tout doucement, on eût dit un souffle, Hændel gémissait : « Fini... je suis fini... plus de forces... je ne veux pas vivre sans forces. »

Le docteur Jenkins se pencha un peu plus au-dessus de lui. Il remarqua qu'un œil, le droit, était fixe et l'autre vivant. Afin de mieux se rendre compte, il lui souleva le bras droit. Il retomba comme mort. Il fit la même chose avec le gauche, qui garda sa nouvelle position. Le docteur Jenkins en savait assez.

Lorsqu'il quitta la chambre, Schmidt le suivit sur le palier, inquiet, bouleversé et voulut savoir quel était le mal qui venait de terrasser son maître.

— Une attaque d'apoplexie. Le côté droit est paralysé.

— Et... — les mots ne voulaient pas sortir — ... est-ce qu'il guérira?

Le docteur Jenkins prit avec lenteur une pincée de tabac. Il n'aimait pas ce genre de questions.

— Peut-être. Tout est possible.

— Restera-t-il paralysé?

— Probablement. A moins d'un miracle.

Mais le famulus, qui était attaché au maître par toutes les fibres de son être, revint à la charge.

— Pourra-t-il, pourra-t-il au moins retravailler? Il lui est impossible de vivre sans créer.

Le docteur Jenkins était déjà devant l'escalier.

— Cela, jamais plus, — dit-il doucement. — Nous pourrons peut-être conserver l'homme. Nous avons perdu le musicien. L'attaque d'apoplexie a touché le cerveau.

Schmidt le regarda fixement. Son regard exprimait un désespoir si profond que le médecin se sentit ému :

— Comme je vous l'ai dit, — répéta-t-il, — à moins d'un miracle. Je n'en ai d'ailleurs jamais vu.

***

Georges-Frédéric Hændel vécut quatre mois dans l'incapacité de se mouvoir. Le côté droit demeurait inerte. Il ne pou-

vait ni marcher ni écrire, ni faire résonner la moindre touche avec sa main droite. Il ne pouvait plus parler; depuis la terrible commotion qui l'avait ébranlé des pieds à la tête, sa lèvre pendait et il ne sortait de sa bouche que de sourds bégaiements. Quand des amis lui faisaient de la musique, une faible lueur se glissait dans ses yeux; ce gros corps maladroit s'agitait alors comme un malade qui rêve, il voulait suivre la mesure; mais ses membres étaient d'une rigidité effrayante; les tendons, les muscles n'obéissaient plus; cet homme qui avait été un colosse se sentait irrémédiablement emmuré dans un tombeau invisible. Dès que la musique cessait, ses paupières retombaient lourdement et il redevenait immobile comme un cadavre. A la fin, le docteur ne sachant que faire conseilla d'envoyer l'incurable aux thermes d'Aix-la-Chapelle qui peut-être procureraient un peu d'amélioration à son état.

Le corps inerte du musicien comme les nappes d'eau chaude souterraines recélait des forces mystérieuses; la volonté élémentaire de Hændel avait résisté à l'apoplexie destructrice, elle n'avait pas voulu que fût anéanti ce qu'il y avait d'immortel dans l'enveloppe périssable. Le géant ne s'était pas encore avoué vaincu, il voulait continuer à vivre et à créer et cette volonté accomplit le miracle qui jurait avec les lois de la nature. A Aix-la-Chapelle, les médecins l'avertirent avec insistance que s'il restait plus de trois heures dans l'eau chaude son cœur ne le supporterait pas; cela pourrait le tuer. Mais sa volonté brava la mort par amour de la vie et pour satisfaire le plus ardent de ses désirs : guérir. A la grande frayeur des docteurs, Hændel restait chaque jour neuf heures dans le bain brûlant grâce à quoi ses forces lui revinrent. Déjà au bout d'une semaine il pouvait se traîner, au bout de quinze jours, remuer le bras droit, formidable victoire de la vo onté et de la confiance. Il s'arrachait ainsi sans tarder à l'étreinte paralysante de la mort pour embrasser la vie avec plus de chaleur, plus d'ardeur que jamais, avec cet indicible enthousiasme que seul connaît le convalescent.

Le dernier jour de sa cure, parfaitement maître de son corps et sur le point de quitter Aix-la-Chapelle, il s'arrêta devant l'église. Il n'avait jamais été particulièrement pieux, mais comme il montait à la galerie des orgues, avec son aisance

d'allure grâce à Dieu retrouvée, il se sentit touché par l'Infini. Il tâta les touches de la main gauche. Des sons clairs et purs traversèrent l'espace silencieux. Puis il essaya timidement sa main droite, qui avait si longtemps été prisonnière et immobilisée. Et voilà que soudain jaillirent comme d'une source cristalline des flots d'harmonie. Peu à peu, il commença à jouer, à improviser et il se laissa emporter par le courant. De nouveau les matériaux sonores s'amoncelaient et s'édifiaient miraculeusement dans le domaine de l'invisible; sublimes, les constructions de son génie montaient, montaient toujours plus éclatantes. En bas, nonnes et fidèles écoutaient, haletants. Ils n'avaient jamais entendu un mortel jouer ainsi. Et Hændel, la tête humblement inclinée, jouait toujours, jouait encore. Il avait retrouvé la langue dans laquelle il parlait à Dieu, aux hommes et à l'éternité. De nouveau, il pouvait faire de la musique, il pouvait se remettre à composer. C'était seulement maintenant qu'il se sentait guéri!

***

« Je reviens de chez Hadès », disait en bombant sa large poitrine et en étirant ses bras puissants Georges-Frédéric Hændel au médecin londonien qui ne pouvait s'empêcher de manifester son étonnement devant ce miracle médical. Et de toutes ses forces, le rescapé se remit au travail sans délai, frénétiquement, avec une ardeur décuplée. Le quinquagénaire avait été repris par son humeur combative d'autrefois. Il écrit un opéra — sa main guérie lui obéit à merveille, — un second, un troisième, un quatrième, les grands oratorios : *Saül* et *Israël en Égypte*, la *Fête d'Alexandre* : comme d'une source longtemps tarie, sa fécondité joyeuse coule inépuisable. Hélas! l'époque est contre lui. La mort de la reine interrompt les représentations; puis éclate la guerre avec l'Espagne, la foule se rassemble tous les jours sur les places publiques, priant et chantant, mais le théâtre reste vide et les dettes s'accumulent. Pour comble de malheur, arrive le rigoureux hiver de 1739. Un tel froid sévit sur Londres que la Tamise gèle et que l'on voit des traîneaux glisser sur la nappe miroitante en faisant tinter leurs grelots. Pendant ce mauvais temps toutes les salles de spectacles sont

fermées, car il n'est pas de musique même séraphique qui ose braver le froid terrible qui y règne. Puis les chanteurs tombent malades, il faut renoncer aux représentations les unes après les autres; la situation déjà critique de Hændel s'aggrave encore. Les créanciers se font pressants, les critiques mordants, le public garde une morne indifférence; peu à peu, le lutteur acharné perd courage. Un concert à son profit le sauve à grand peine de la prison pour dettes; mais gagner sa vie en mendiant, quelle honte! Hændel se replie de plus en plus sur lui-même, son humeur s'assombrit. N'eût-il pas été préférable qu'un côté de son corps fût paralysé plutôt que son âme tout entière comme elle l'était à présent? Pour la première fois, il se sent las, le géant, il se sent vaincu, le formidable lutteur, il sent ralentir et se tarir en lui le fleuve sacré de la joie créatrice qui féconde l'univers depuis trente-cinq ans. Et il sait, ou du moins il croit savoir, dans son désespoir, que tout est fini, et pour toujours. Pourquoi, gémit-il, Dieu m'a-t-il fait renaître, puisque les hommes m'enterrent de nouveau? Pourquoi me laisse-t-il en vie si je ne peux plus créer. Mieux vaut être mort que de traîner l'ombre de moi-même dans le froid et le vide de ce monde. Et dans sa colère, il murmure souvent les paroles du Christ : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

***

Découragé, désespéré, fatigué de lui-même, doutant de ses forces, peut-être aussi de Dieu, Hændel, durant ces mois-là, erre dans Londres le soir. Il ne se risque que tard hors de chez lui, car pendant le jour les créanciers, leurs billets à la main, l'attendent devant sa porte pour l'arrêter au passage, et, dans la rue, le regard indifférent ou dédaigneux des gens lui fait mal. Il se demande souvent s'il ne serait pas préférable pour lui de se réfugier en Irlande où l'on continue à croire à son génie — on n'y soupçonne pas combien ses forces sont épuisées, hélas! — ou bien en Allemagne, ou encore en Italie; peut-être que là-bas la glace fondrait, que, sous la douce caresse de la brise méridionale, la mélodie s'épanouirait de nouveau dans le désert rocailleux de son âme. L'idée de ne

pouvoir agir, de ne pouvoir créer lui est insupportable : Hændel n'accepte pas sa défaite. Parfois il s'arrête devant une église ; mais il sait que les paroles ne lui apportent aucune consolation. Parfois il va à l'auberge : mais l'alcool répugne à celui qui a connu l'ivresse auguste et pure de la création. Parfois encore il regarde du pont de la Tamise l'eau du fleuve couleur d'encre, muette, se demandant s'il ne ferait pas mieux de tout rejeter loin de soi d'un geste décidé ! Oh ! ne plus supporter le fardeau de ce néant, ne plus connaître l'horreur de la solitude, de cet abandon des hommes et de Dieu !

***

La journée du 21 août 1740 avait été torride, un ciel chargé de vapeurs embrasées avait pesé sur Londres comme une nappe de métal en fusion ; Hændel n'était sorti que le soir comme d'habitude pour respirer un peu l'air de Greenpark. Là, dans l'ombre épaisse des arbres où personne ne pouvait le voir ni le tourmenter, il s'était assis avec cette lassitude qui était devenue pour lui une véritable maladie, lassitude de parler, d'écrire, de jouer, de penser, lassitude de sentir, de vivre. Vivre pour quoi, pour qui, d'abord ? Puis il était rentré chez lui, marchant comme un homme ivre à travers Pall Mall et Doverstreet, uniquement animé de cette idée fixe : dormir, oublier, se reposer, et de préférence pour toujours. Tout dormait dans la maison de Brookstreet. Lentement — ah ! qu'il était donc las, comme les hommes l'avaient tourmenté ! — il gravit l'escalier, dont le bois craquait sous chacun de ses pas pesants. Il arriva enfin à sa chambre. Il battit le briquet et alluma la chandelle sur sa table : sans réfléchir, machinalement, il fit le geste de se mettre au travail. Car jadis — un douloureux soupir s'échappa de ses lèvres — il rapportait de chacune de ses promenades une mélodie, un thème qu'il notait à la hâte pour que son inspiration ne lui échappât point pendant son sommeil. Mais, à présent, il n'y avait rien sur la table. Pas de papier à musique, rien à entreprendre, rien à terminer. La roue du moulin était bloquée dans la glace. Si, pourtant : il y avait quelque chose ! Là, ce carré brillant, n'était-ce pas du papier blanc ? Hændel s'en empara. C'était un

petit paquet et il devina qu'il contenait quelque chose d'écrit. Vite il brisa le cachet. Au-dessus se trouvait une lettre, une lettre de Jennens, le poète qui avait naguère composé pour lui le texte de *Saül* et d'*Israël en Égypte*. Il lui envoyait, écrivait-il, un nouveau poème et il espérait que le sublime génie de la musique lui ferait la grâce de prendre en pitié ses pauvres mots et de les emporter sur ses ailes à travers l'éther de l'immortalité.

Hændel eut un haut-le-corps, comme au contact d'une chose répugnante. Ce Jennens voulait-il, lui aussi, se moquer de lui? Il déchira la lettre d'un geste violent, en jeta à terre les morceaux froissés et les piétina. « Bandit! Canaille! » hurla-t-il. Le maladroit l'avait atteint au plus profond, au plus cuisant de sa blessure qu'il avait rouverte en réveillant toutes les amertumes de son âme. Furieux, il souffla la lumière, gagna sa chambre à tâtons et se jeta sur sa couche. Soudain les larmes jaillirent de ses yeux et tout son corps trembla d'impuissante rage. Malheur à ce monde qui raille les amoindris et tourmente ceux qui souffrent! Pourquoi encore faire appel à lui, alors que ses forces ont disparu, que son cœur ne bat déjà plus, pourquoi lui demander de produire, quand ses sens sont engourdis, quand son âme est paralysée? A présent, il n'aspire plus qu'à une chose : dormir comme une brute, oublier, ne plus être!

Il était là lourdement affalé sur son lit, le malheureux, mais il ne pouvait dormir. Il était agité par la colère comme la mer par la tempête, en proie à un tourment mystérieux. Il avait beau se retourner sur le côté gauche, puis sur le côté droit, le sommeil ne venait pas du tout. Fallait-il se lever et examiner le texte? Quel pouvoir auraient eu les mots sur un mort? Non, il n'y avait plus d'espoir pour lui, que Dieu avait précipité dans l'abîme, loin du fleuve sacré de la vie. Et cependant une force vivait encore en lui, une curiosité étrange qui le poussait et contre laquelle son impuissance ne pouvait lutter. Hændel se leva, retourna dans son cabinet et battit de nouveau le briquet, d'une main tremblante d'émotion. Un miracle ne l'avait-il pas déjà tiré une fois de sa léthargie physique? Peut-être que Dieu connaissait aussi les consolations et les remèdes qui guérissent l'âme.

Hændel approcha la lumière du manuscrit et lut : *The Messiah.* Ah, encore un oratorio! Les derniers avaient échoué. Mais, agité comme il l'était, il tourna la page et commença à lire.

***

Aux premiers mots il tressaillit : « *Comfort ye* » (Console-toi!) On eût dit qu'ils étaient magiques, ces mots — mais non, ce n'étaient pas des mots, c'était une réponse donnée par Dieu, la voix d'un ange, qui, du haut des cieux retentissait dans son cœur désolé : « *Comfort ye* » — comme elle résonnait, comme elle ranimait son âme affaiblie, cette parole féconde! Et à peine l'eut-il lue, à peine l'eut-il pesée, que déjà Hændel l'entendait transposée en musique, en notes chantantes, frémissantes, vibrantes, éclatantes. Oh! joie, les portes étaient ouvertes, il sentait, il entendait de nouveau en musique!

Ses mains tremblaient à chaque page qu'il tournait. C'était lui qu'on désignait, qu'on appelait, chaque mot pénétrait en lui avec une force irrésistible. « *And he shall purify.* » (Il te purifiera) — oui, il était purifié, les ténèbres avaient soudain été chassées de son âme, la clarté et la pureté cristalline de la lumière sonore y avaient fait irruption. Qui donc avait mis dans la plume de ce pauvre Jennens, de ce poétereau de Gopsall, une force d'expression d'un pareil élan sinon celui qui, seul, connaissait sa détresse? « Qu'ils fassent une offrande au Seigneur » — oui, qu'une flamme jaillisse de son cœur embrasé et s'élève jusqu'au ciel pour répondre à ce divin appel. Il s'adressait à lui, à lui seul ce « Profère tes paroles d'une voix forte ». Oh! crier cela, le crier avec la force éclatante des trompettes, le mugissement des chœurs, le tonnerre de l'orgue, pour qu'une fois encore, comme au premier jour le Verbe, le logos sacré éveille les hommes, tous les autres hommes qui errent désespérés dans la nuit; « *Behold darkness shall cover the earth* », — car en vérité les ténèbres couvrent encore la terre, ils ne connaissent pas la félicité de la délivrance que lui vient d'éprouver à cette heure. A peine l'avait-il lu, qu'il montait déjà en lui, nettement exprimé, ce cri de gratitude : « *Wonderful counsellor, the mighty God.* » Oh! le louer ainsi, le Dieu miraculeux, qui connaît tous les remèdes, lui qui apporte

la paix aux cœurs tourmentés. « Car l'ange du Seigneur vint à lui » — oui, il était descendu là, dans cette chambre, avec ses ailes d'argent, et il l'avait touché et délivré. Comment ne pas rendre grâce au Seigneur, comment ne pas pousser un cri d'allégresse fait de mille voix confondues dans la sienne, comment ne pas le glorifier en chantant : « *Glory to God* »?

Hændel courbait la tête au-dessus des pages comme sous l'effet d'un violent ouragan. Toute sa lassitude avait disparu. Jamais encore il ne s'était senti aussi fort, pareillement envahi par la joie de créer. Et les mots ne cessaient d'affluer à lui, semblables à des jets de chaude lumière, tous dirigés vers son cœur, apaisants, rédempteurs. « Réjouis-toi ! » Comme ce cœur éclatait avec majesté ! Involontairement il leva la tête et ses bras se tendirent en avant. « Il est le vrai sauveur ». Oui, il l'attesterait comme jamais mortel ne l'avait fait, il élèverait son témoignage au-dessus du monde comme un écriteau lumineux. Seul celui qui a beaucoup souffert connaît la joie, seul celui qui a été éprouvé pressent la suprême douceur de la grâce ; il est de son devoir de témoigner devant les hommes de son élévation, née de sa souffrance. En lisant « Il était méprisé », la mémoire lui revint sous la forme d'un chant grave, angoissant. Déjà ils l'avaient cru vaincu, ils l'avaient poursuivi de leurs sarcasmes, ils l'avaient enterré vivant. « Ils avaient ri en le voyant. » — « Et il ne se trouva personne pour consoler cet affligé. » Personne ne l'avait secouru, personne ne l'avait consolé dans son impuissance, mais, soutien miraculeux, « il avait confiance en Dieu » et voilà qu'il ne l'oubliait pas dans sa tombe. « *But thou didst not leave his soul in hell.* » Non, Dieu ne l'avait pas abandonné, il l'avait arraché du tombeau de sa désespérance, de l'enfer de son impuissance, il l'avait encore appelé une fois pour qu'il apportât aux hommes un message de joie. « *Lift up your heads!* » (Levez la tête !) Avec quelle force il jaillissait de son être, à présent, cet ordre suprême d'annoncer la bonne nouvelle ! Soudain, il frémit : il lisait là, écrit de la main du pauvre Jennens : « *God gave the word.* »

La respiration lui manqua. La vérité parlait ici par la bouche d'un homme quelconque : « Dieu lui avait donné la parole, elle lui était venue d'en haut comme le son, comme la

grâce viennent d'en haut! C'est à lui que cette parole doit retourner, c'est vers lui qu'elle doit monter, emportée par un élan du cœur; chanter ses louanges est pour tout créateur un bonheur et un devoir. Oh! le saisir, le tenir, l'élever, le brandir, ce mot. L'étirer, l'étendre pour qu'il devienne aussi vaste que le monde, pour qu'il contienne toute la joie de vivre, pour qu'il atteigne à la grandeur de Dieu qui l'a donné! Oh! ce mot mortel et périssable, le transformer par la beauté et la ferveur en une chose éternelle! Et voici qu'il était là, voici qu'il résonnait ce mot pouvant se répéter, se transformer à l'infini, il était là : « *Alleluia! Alleluia! Alleluia!* » Oui, confondre dans ce cri toutes les voix de la terre, aiguës et graves, les voix fermes des hommes, celles souples des femmes, les faire vocaliser, chanter crescendo, à pleine gorge, les unir, les désunir en un chœur bien rythmé, leur faire monter et descendre une échelle de Jacob diatonique, les apaiser par la douce caresse des violons, les enflammer aux appels stridents des cuivres, les faire mugir dans le tonnerre de l'orgue : *Alleluia! Alleluia! Alleluia!* Faire de ce mot, de ce cri de gratitude, un cri d'allégresse qui monte de la terre jusqu'au Créateur de l'univers.

Des larmes voilaient le regard de Hændel, tant la ferveur qui troublait son âme était grande. Il lui restait encore à lire plusieurs pages, la troisième partie de l'oratorio. Mais après cet « *Alleluia!* » il n'y tint plus! ce chant de joie l'emplissait tout entier, montait et grossissait déjà en lui comme un fleuve de feu prêt à déborder. Oh! comme il l'oppressait, l'étouffait dans sa hâte à vouloir sortir et remonter vers le ciel. Hændel saisit à la hâte une plume et se mit à tracer des notes! les signes s'alignaient avec une rapidité prodigieuse. Il ne pouvait plus s'arrêter. Comme un navire dont la voilure est aux prises avec la tempête, il était emporté toujours plus loin. Autour de lui la nuit était muette; l'ombre, humide et silencieuse, enveloppait la grande ville. Mais la lumière affluait en lui et dans la pièce retentissait, imperceptible, la musique de l'infini.

***

Le lendemain, quand le domestique entra avec précaution dans le cabinet, Hændel était encore assis devant sa table

et écrivait toujours. Il ne répondit pas lorsque Christophe Schmidt lui demanda timidement s'il pouvait l'aider à recopier quelque chose! il se contenta d'émettre un grognement sourd et menaçant. Personne n'osait plus l'approcher et pendant trois semaines il ne quitta pas la pièce; quand on lui apportait à manger, il rompait à la hâte quelques morceaux de pain de la main gauche tandis que la droite continuait à écrire. Il était comme sous l'effet d'une profonde ivresse. Lorsqu'il se levait et marchait dans sa chambre, chantant à haute voix et battant la mesure, ses yeux avaient une expression étrange; si on lui parlait, il sursautait et sa réponse était évasive, indistincte. Pendant ce temps le domestique connut des jours difficiles : c'étaient tantôt des créanciers qui frappaient à la porte, tantôt des chanteurs qui désiraient une cantate de Hændel pour une fête ou encore des messagers qui venaient l'inviter à une réception au Palais royal; il lui fallait les éconduire tous, car tenter d'adresser un seul mot à son maître dans le feu de l'action, c'était encourir sa colère. Durant cette période, Hændel n'eut plus aucune notion de l'heure, il ne distinguait plus le jour de la nuit : il était entraîné par ce fleuve qui jaillissait de lui de plus en plus impétueusement, au fur et à mesure qu'il approchait des saintes cataractes de la fin. Jamais encore il n'avait été en proie à une pareille fièvre créatrice, jamais il n'avait autant vécu, autant souffert en composant.

Enfin, au bout de vingt et un jours — chose inconcevable! — le 14 septembre, l'œuvre était terminée. Le mot était devenu son, ce qui n'était qu'arides et froides paroles s'épanouissait à présent en une musique aux accents immortels. L'âme exaltée avait accompli ce miracle de la volonté comme autrefois le corps paralysé celui de la résurrection. Tout était écrit, composé, façonné, développé en mélodies et en envolées — seul un mot manquait encore, le dernier de l'ouvrage : « Amen » Mais cet « Amen », mais ces deux brèves syllabes, Hændel s'en emparait à présent pour en faire un édifice sonore montant jusqu'au ciel. Il les distribuait à chacune des voix en un chœur nuancé; il les allongeait, ces deux syllabes, il les séparait sans cesse pour les fondre de nouveau avec une chaleur toujours plus grande, et, comme un souffle divin, sa ferveur était passée dans le mot final de son immense prière, de sorte

qu'il devenait vaste comme le monde et plein de sa plénitude. Ce mot ultime ne lâchait point Hændel et Hændel ne le lâchait point; de cet *Amen* il fit une fugue grandiose : avec la première voyelle, avec cet *A* retentissant, ce son initial, il édifia une cathédrale, sonore, massive, s'élevant toujours plus haut et redescendant sans cesse pour remonter encore, emportée finalement dans la tempête de l'orgue, projetée vers les cieux par la puissance de toutes les voix réunies.

Hændel se leva péniblement. Sa plume lui échappa de la main. Il ne savait plus où il était. Il n'y voyait plus, il n'entendait plus. Il ne ressentait que de la fatigue, une immense fatigue. Il dut se tenir au mur, tant il chancelait. Il était à bout de forces. Comme un aveugle, il se dirigea à tâtons vers sa chambre à coucher. Là il s'écroula sur son lit et s'endormit d'un sommeil de plomb.

***

Trois fois dans la matinée le domestique avait entr'ouvert sa porte. Hændel dormait toujours, complètement inerte; son visage fermé semblait taillé dans l'albâtre. A midi il essaya pour la quatrième fois d'éveiller son maître. Il toussa, frappa, appela. Mais aucun bruit, aucune parole ne parvenait à Hændel dans la profondeur insondable de son sommeil. L'après-midi Schmidt vint au secours du domestique. Hændel dormait toujours dans la même attitude rigide. Le famulus se pencha sur le dormeur : il était là, tel un héros tombé sur le champ de bataille après la victoire. Mais ils ignoraient cette victoire; la peur les prit, en le voyant reposer si longtemps dans une immobilité aussi anormale; ils craignirent une nouvelle attaque d'apoplexie. Le soir, comme Hændel, en dépit des secousses qu'on lui infligeait, ne s'éveillait toujours pas — il y avait déjà dix-sept heures qu'il était étendu ainsi, raide et insensible — Schmidt courut chez le médecin. Il ne le trouva pas tout de suite; profitant du beau temps il était allé taquiner le poisson sur les bords de la Tamise. Lorsqu'on le joignit enfin il commença par pester contre le fâcheux. Ce n'est que quand il sut qu'il s'agissait du musicien qu'il rangea sa ligne et ses engins de pêche et qu'il alla chercher sa trousse — cela prit

beaucoup de temps — pour pratiquer la saignée qui serait probablement nécessaire. Finalement le poney les emmena au trot dans la direction de Brookstreet.

Déjà ils apercevaient le domestique qui leur faisait des signes des deux bras. « Il est levé, leur cria-t-il de l'autre bout de la rue. En ce moment il mange comme quatre. Il n'a fait qu'une bouchée d'un demi-jambon d'York, j'ai dû lui verser quatre pintes de bière et il en réclame encore! »

En effet, tel un roi de la fève, Hændel était assis devant une table abondamment garnie; de même qu'il avait dormi une nuit et un jour pour trois semaines de veille, il mangeait et buvait à présent avec toute la joyeuse truculence de son corps gigantesque comme s'il voulait récupérer en une seule fois toute la force qu'il avait dépensée dans la composition de son œuvre. A peine eut-il vu le docteur qu'il fut pris d'un rire tonitruant et inextinguible; Schmidt ne put s'empêcher de penser que pendant les trois semaines qui venaient de s'écouler il n'avait jamais vu son visage autrement que tendu et crispé par la colère. Mais à cette heure elle débordait, la gaieté longtemps endiguée de sa nature, elle rugissait comme la vague à l'assaut du rocher, elle bouillonnait et retombait en notes cascadantes. Jamais de sa vie Hændel n'avait ri d'un rire aussi élémentaire qu'en voyant arriver le médecin au moment où il se savait mieux portant que jamais, alors qu'il sentait vibrer en lui la joie de vivre. Il leva son verre bien haut et en salua l'homme noir.

— Le diable m'emporte! — s'écria le docteur Jenkins stupéfait. — Qu'avez-vous? Quel élixir avez-vous bu? Vous éclatez de santé! Que vous est-il arrivé?

Hændel le regarda avec des yeux étincelants de rire. Puis il reprit peu à peu son sérieux, se leva lentement et alla au clavecin. Il s'assit et promena ses mains au-dessus des touches. Ensuite il se retourna, sourit étrangement et moitié parlant, moitié chantant, il attaqua doucement le récitatif du *Messie* : « *Behold, I tell you a mystery* » (Écoutez, je vais vous révéler un mystère). Il avait commencé sur un ton plaisant. Mais à peine eut-il enfoncé ses doigts dans les flots tièdes de l'harmonie qu'il se laissa emporter. Il oublia les autres, s'oublia lui-même. Il se retrouvait soudain en pleine action, il chantait,

il jouait les derniers chœurs qu'il n'avait jusqu'alors composés qu'en rêve, pour ainsi dire; à présent il les entendait pour la première fois. « *O death, where is thy sting.* » Oui, où est-il ton aiguillon, ô Mort, pensa-t-il en lui-même, pénétré par la chaleur de la vie. Et il éleva la voix, il joua et chanta sans arrêt, y compris ce chœur débordant, délirant d'enthousiasme, cet « *Amen, Amen, Amen* ». Il semblait que la pièce fût sur le point de crouler tant il mettait de force, de puissance dans ses notes, dans sa musique.

Quand enfin Hændel se leva, le docteur Jenkins était là comme abasourdi. Il ne trouvait pas les mots pour lui exprimer son admiration. « Mon ami », lui fit-il, pour dire quelque chose, « je n'ai jamais entendu rien de pareil. Vous avez le diable au corps! »

Mais le visage du maître s'assombrit. Lui aussi il était effrayé de son œuvre. Lui aussi il éprouvait une gêne. Il se détourna et dit d'une voix si basse qu'on pouvait à peine l'entendre : « Je crois plutôt que c'est Dieu qui était à mes côtés! »

***

Quelques mois plus tard, deux messieurs bien mis frappaient à la porte d'un appartement d'Abbey Street qu'habitait à Dublin un hôte distingué venu de Londres, le grand compositeur Hændel. Ils présentèrent leur requête avec respect : ils avaient appris que le maître, dont les œuvres charmaient la capitale de l'Irlande depuis quelques mois, voulait aussi donner à Dublin la première audition de son nouvel oratorio *le Messie*. Ce n'était pas un mince honneur qu'il faisait à la ville en lui en accordant plutôt qu'à Londres la primeur de sa composition la plus récente; en raison du caractère particulier de ce concerto, il fallait s'attendre à une recette peu ordinaire. Ils venaient demander au grand musicien s'il n'abandonnerait pas avec sa générosité bien connue le profit de cette première audition aux œuvres de bienfaisance qu'ils avaient l'honneur de représenter.

Hændel regarda les visiteurs avec un sourire bienveillant. Il aimait Dublin parce qu'elle lui avait témoigné de l'amour et il lui était tout dévoué. Il leur accordait ce qu'ils désiraient,

ils n'avaient qu'à désigner les bonnes œuvres auxquelles les bénéfices devraient être versés.

« Secours aux détenus des différentes prisons de la ville », dit le premier, un brave homme aux cheveux blancs. « Secours aux malades de l'hôpital Mercier », fit le second en ajoutant qu'il était bien entendu que cette généreuse donation ne concernait que la recette de la première soirée.

Mais Hændel refusa. « Non, dit-il doucement, pas d'argent pour cette œuvre! Jamais je n'en demanderai pour une œuvre que je ne dois pas à moi-même, mais à un autre. Le profit en ira toujours aux malades et aux prisonniers. Car j'ai été moi-même malade, et elle m'a guéri. J'étais prisonnier et elle m'a délivré! »

Les deux hommes le regardèrent quelque peu étonnés. Ils ne comprenaient pas bien. Mais ils se confondirent en remerciements, s'inclinèrent et allèrent répandre la bonne nouvelle dans Dublin.

***

La dernière répétition avait été fixée au 7 avril 1741. Seuls quelques parents des choristes des deux cathédrales avaient été admis à y assister et par mesure d'économie on n'avait que faiblement éclairé la salle. Les auditeurs étaient épars çà et là par petits groupes sur les banquettes à demi vides. Une brume glaciale obscurcissait l'immense hall. Mais à peine le bourdon des chœurs, pareil à une cataracte sonore, eut-il commencé à se faire entendre, qu'une chose merveilleuse se produisit. Involontairement les groupes se rapprochèrent. Bientôt ils ne formèrent plus qu'un bloc sombre, attentif, étonné : il semblait à chaque personne que la puissance de cette musique était trop grande pour elle seule, qu'elle allait être entraînée, emportée. Les auditeurs se serraient de plus en plus, comme s'ils désiraient ne faire qu'un seul corps, n'être qu'une âme et qu'une ouïe, pour recueillir les paroles de la foi exprimées sous une forme toujours nouvelle. Chacun se sentait faible en présence de cette force de la nature et cependant heureux d'être soulevé et emporté par elle; un même frisson de joie parcourait toute l'assistance. Lorsque l'*Alleluia* retentit, tout le monde fut transporté, tout le monde se leva dès les premières notes;

chacun sentait qu'il était impossible de rester cloué au sol lorsqu'une pareille force vous empoignait, chacun se dressait pour mêler sa voix à celles du chœur, pour se rapprocher un peu de Dieu, afin de le servir et le vénérer. Puis les gens s'en allèrent et racontèrent de porte en porte qu'une œuvre musicale comme on n'en avait jamais entendu de semblable sur terre venait de voir le jour. Et la ville entière frémit de joie et d'impatience à l'idée d'entendre ce chef-d'œuvre.

***

Six jours plus tard, le 13 avril au soir, la foule se pressait devant les portes du hall. Les dames étaient venues sans robe à panier, les cavaliers sans épée de façon qu'un plus grand nombre d'auditeurs pût trouver de la place; sept cents personnes, chiffre jamais encore atteint, pénétrèrent dans la salle. On eût entendu voler une mouche, quand la musique commença, et l'attention ne fit que croître sans cesse. Puis les chœurs éclatèrent, avec la puissance d'un ouragan, et les âmes se mirent à frissonner. Hændel était à l'orgue. Il voulait surveiller et diriger son œuvre, mais bientôt elle se sépara de lui, il se perdit en elle, elle lui devint étrangère comme s'il ne l'avait jamais entendue, comme s'il n'en eût point été l'auteur; une fois de plus, il fut emporté par son propre élan. Et quand s'éleva l'*Amen* final, il ouvrit involontairement la bouche et se mit à chanter avec les chœurs, à chanter comme jamais il n'avait chanté : il se rendait grâce à lui-même, tout en rendant grâce à Dieu pour cette œuvre qu'il lui avait envoyée, au plus profond de sa détresse, pour cette flamme à laquelle il s'était allumé. Lorsque les cris d'enthousiasme des auditeurs emplirent la salle, il s'esquiva.

***

La digue était rompue. Maintenant le fleuve sonore s'était remis à couler à travers les années. Rien ne pouvait plus abattre Hændel, terrasser le ressuscité. Une fois de plus l'opéra qu'il avait fondé fit faillite, une fois de plus les créanciers le

tourmentèrent : mais maintenant il restait ferme et endurait toutes les contrariétés avec insouciance; le sexagénaire allait son chemin que jalonnaient ses œuvres telles des bornes milliaires. On lui causait toutes sortes de difficultés, il les surmontait glorieusement. Puis l'âge lui ôta peu à peu ses forces, ses bras s'engourdirent, la goutte lui tordit les jambes, mais il ne cessait pas de créer. Finalement il perdit la vue : il devint aveugle en écrivant son *Jephté*. Il continuait pourtant de composer dans sa cécité comme Beethoven dans sa surdité, infatigable, invincible et d'autant plus humble devant Dieu que sur terre grandissait sa victoire.

Comme tous les vrais et consciencieux artistes, Hændel ne tirait pas vanité de ses œuvres. Mais il en était une qu'il aimait, *le Messie*, parce qu'elle l'avait tiré de son abîme, parce qu'il avait trouvé en elle la délivrance et tous les ans il la faisait jouer à Londres, abandonnant régulièrement les cinq cents livres de bénéfice de la réprésentation au profit de l'hôpital. C'est avec cette œuvre qu'il voulut prendre congé du monde. Le 6 avril 1759, déjà gravement malade, le sexagénaire se fit conduire une dernière fois à la salle du concert; le colosse aveugle était là au milieu de ses fidèles, parmi les chanteurs et les musiciens, sans que ses yeux éteints pussent les voir. Mais quand il entendit les vagues sonores déferler dans un élan tumultueux, quand lui parvint ce cri de la certitude poussé par cent poitrines dans un bruit de tonnerre, son visage fatigué s'éclaira et devint radieux. Il agita ses bras en mesure, il chanta avec gravité et ferveur, faisant penser à un prêtre devant son propre cercueil, et pria pour sa délivrance et pour celle de tous. « La trompette retentira... » Les cuivres éclatèrent, il tressaillit et tourna ses yeux sans regard vers le ciel comme s'il était déjà prêt pour le Jugement dernier : il savait qu'il avait bien accompli sa tâche. Il pouvait se présenter la tête haute devant Dieu.

Émus, ses amis le ramenèrent chez lui. Ils sentaient que ce concert était un adieu. Dans son lit, il remua encore doucement les lèvres. Il voudrait bien mourir le Vendredi saint, murmura-t-il. Les médecins s'étonnèrent, ils ne comprenaient pas : ils ne savaient pas que ce Vendredi saint était le 13 avril, jour où une main puissante l'avait terrassé, où, grâce au

Messie, il s'était relevé pour l'éternité et où pour la première fois il avait fait entendre son œuvre au monde.

Sa volonté exceptionnelle commanda à la mort comme elle avait autrefois commandé à la vie. Le 13 avril ses forces l'abandonnèrent. Il ne voyait plus, il n'entendait plus, son corps volumineux gisait inerte au milieu des coussins comme une énorme conque vide. Mais de même que le coquillage vide retentit du mugissement de la mer, une musique chantait en lui, imperceptible, une musique étrange et magnifique, qui libérait lentement son âme pour la transporter dans les flots harmonieux de l'Irréel. Et le jour suivant, tandis que les cloches de Pâques dormaient encore, ce qu'il y avait de périssable en Georges-Frédéric Hændel mourut enfin.

STEFAN ZWEIG

(Traduit par ALZIR HELLA.)

LES AVENTURIERS[1]

Madame Héréra voulut se rassurer. Ce qui était fait était fait et ce n'était qu'un mariage bolchevik! Bâclé en cinq secondes, défait en trois, au caprice de l'un des conjoints. Une voisine ne venait-elle pas d'épouser son ami d'enfance, pour ce simple motif qu'il avait été convenu depuis des années qu'ils se marieraient un jour : le lendemain elle l'avait quitté pour rejoindre son amant — épousé aussi, bien entendu — « parce que, disait-elle, je suis une honnête femme ». On renversait la morale traditionnelle comme pour voir, pour faire une expérience, quitte à y retourner par des voies indirectes, sans même se douter qu'on y revenait. Ou bien c'était le contraire. Dans le mariage occidental religieux et capitaliste, l'amant « compense » ou complète le mari. Dans le mariage communiste, l'amant antérieur ou futur devenait le mari. Au fond, qu'y avait-il de changé?...

Madame Héréra faillit crier : « Mariée, Fabienne?... Heureusement ce n'est pas pour longtemps. » Elle s'en abstint.

« Pourvu, songeait-elle, qu'ils n'aient pas de postérité!... Un enfant de cet homme-là! »

Elle frissonna :

— Enfin, pour le moment, voilà votre existence assurée...

— N'est-ce pas? — dit Fabienne, jetant un regard involontaire sur sa nouvelle toilette.

— ... Je ne sais rien, et ne veux rien savoir, mais je crois que Roudier fait de bonnes affaires. Lesquelles, ça ne me regarde pas. Un conseil seulement : je vous en conjure, et

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre et 1er décembre.

retenez ce que je vous dis : ne vous mêlez jamais de politique. Quoi que vous voyiez, quoique vous entendiez, restez sourde, muette, aveugle.

Fabienne éclata de rire.

— Eh bien, figurez-vous que Voïvodsky, l'homme de la Tchéka, m'a demandé au contraire de lui communiquer tout ce qui pouvait avoir rapport à l'activité politique, et — comment dit-on? — économique de mon futur mari : car il savait bien que nous en devions arriver là, lui et moi, ça se voyait! Je l'ai assuré qu'il pouvait compter sur moi.

Madame Héréra l'interrogea du regard :

— C'était le meilleur moyen de me débarrasser de lui... Vous me connaissez, *Matouchka*. Vous ne me croyez pas capable de ça?

— Non, je ne le crois pas.

En vérité, elle ne le croyait pas. Fabienne pouvait abuser, même trahir un parti dont elle continuait du reste à n'avoir pas la moindre idée : non pas un homme.

... Fabienne emporta deux valises et un samovar. Avant de partir, entourant de ses bras le cou décharné de sa vieille amie, elle l'embrassa :

— Tant que je vivrai, — dit madame Héréra, — si quelque chose craque, revenez ici.

... Ah! Fabienne ne devait la revoir que bien peu de temps. Quelques semaines plus tard, madame Héréra s'éteignit, ses derniers moments adoucis par la morphine qui calmait un instant les douleurs atroces du cancer. Ayant espéré bien des choses, ne les espérant plus, elle était découragée, déçue par les événements, aurait souhaité, décidément, les discrètes, humbles obsèques des « sans parti ». Son vœu ne fut pas accompli. On conduisit au cimetière son cercueil enveloppé dans un drapeau rouge, accompagné par un détachement de l'armée rouge. Pour la circonstance Nicoulesco était revenu tout exprès d'Odessa. Il marchait en tête du cortège, prononça un discours éloquent. Mais il était découragé, déçu. De plus en plus des inquiétudes — Riedel aurait dit des préjugés « d'indécrottable petit bourgeois occidental » — le hantaient : « Si tous avaient eu le désintéressement, la générosité de cette femme, en serions-nous où nous en sommes? »

Son discours n'en dit rien. Il se tint « dans la ligne » : un homme public, investi d'une responsabilité par son parti, doit rester toujours, en public, dans la ligne de ce parti. Bizarrement, aussi, il pensait, lui orthodoxe, à la vitalité des Églises chrétiennes : le catholicisme surtout n'avait-il pas traversé des crises affreuses, déshonorantes, de désordre, d'anarchie, d'immoralité, de vénalité des pasteurs, d'immoralité et de turpitude du troupeau? Pourtant il y avait survécu; au bout de vingt siècles il tenait encore, immuable, purifié, même consolidant ses dogmes et son autorité. C'est qu'il s'appuyait sur une croyance indéracinable, sur un espoir invincible. Cette croyance indéracinable — même en ne la partageant pas — cet espoir invincible, il les fallait communiquer aux masses inertes, fût-ce par la force, fût-ce par les persécutions. Eh quoi! les Églises aussi ont persécuté!.. Il évoquait l'apologue du Grand Inquisiteur, dans *les Frères Karamazof*. Voilà bien ce que Lénine lui reprochait : il restait un Littéraire d'Occident.

Fabienne était là, tout près, pleurant la seule amie véritable qu'elle eût possédée dans cette ville, unique tache rouge qui demeurât encore dans toute cette Russie du Sud, à cette heure indifférente ou hostile, et que la misère, la faim, l'égoïsme farouche et avide des individus replongeaient, par degrés précipités, à la barbarie primitive. Quand les dernières pelletées furent tombées sur le cercueil, elle aperçut, près de Lavaref, un homme barbu, très pâle, vêtu pauvrement comme un bourgeois de Kiew, tombé, ainsi que presque tous, dans la misère, et qui s'était jusque-là dissimulé derrière lui. L'homme s'approcha de la tombe, regarda si le cortège des Rouges avait enfin disparu, fit un signe de croix, leva les mains, murmurant très bas des paroles en slavon.

— C'est un pope, — expliqua Lavaref à Fabienne d'une voix encore plus basse. — La pauvre femme était née catholique, mais elle a vécu si longtemps en Russie qu'elle lisait les Évangiles comme les Russes — en fait elle était devenue orthodoxe. *Je sais* qu'elle aurait aimé ça. Plus que... plus que l'autre chose.

— Et moi qui n'y avais pas pensé, — dit Fabienne, — moi sa meilleure amie! Quel homme êtes-vous donc! Et tout ce que vous risquez!

Car cela, elle songeait que Roudier ne l'aurait jamais risqué.

— Aucune importance! — fit Lavaref. Et c'était comme s'il eût dit : « J'en ai vu bien d'autres. »

Les yeux de Fabienne se remplirent de larmes. Ce n'était plus sur son amie qu'elle pleurait : sur elle-même! Comme son sort eût été différent, avec celui-là! Pourquoi s'était-il éloigné d'elle? Pourquoi, maintenant que son mariage les écartait, se rapprochait-il?

Mais Lavaref ne fit aucune allusion à son mariage, ni à Roudier. Il dit seulement :

— Nous nous reverrons au centre de ravitaillement. C'est bien simple. Voulez-vous, maintenant que celle qui est dans cette tombe n'est plus là pour vous aider, me considérer comme un ami?...

La réparation des « blindées » était terminée. Berthier les avait munies de leurs canons, procédait avec elles à des essais en rase campagne. Il en manœuvrait une. Toujours en tête, en uniforme, avec les insignes de son grade, Rafaëlof en conduisait une autre. Ensemble, ils formaient les autres conducteurs : tous continuaient à montrer une ardeur révolutionnaire dont Rafaëlof s'émerveillait. Ils demandaient à partir avec elles, le plus tôt possible, disaient qu'ils en mettraient alors un bon coup. Ils riaient. Leur entrain était magnifique.

A l'insu de Rafaëlof, Berthier eut une entrevue discrète avec Lavaref.

— Il est moins deux, — fit-il. — Il faudrait maintenant qu'ils soient prévenus, là-bas.

— Ça ne me regarde pas, — répondit Lavaref. — Je leur ai donné les autos, à eux. Je vous ai aidé à les remettre en état; mais c'est tout. J'ai rempli les conditions du marché. Le reste regarde Rafaëlof. Moi, je ne me mêle pas de politique! même à vous, je ne dirai pas mes sentiments.

— Mais, — répéta Berthier, — il faudrait tout de même les mettre au courant, là-bas!... C'est la condition, pour les camarades.

Lavaref leva les sourcils, puis sourit :

— Voyez donc Roudier. J'ai idée que c'est l'homme qu'il vous faut, pour ces choses-là!

— Il ne ferait pas ça pour rien!

— Si ce n'est que ça, on peut s'arranger. Vous aurez le nécessaire...

***

...Conférence d'état-major au Quartier général, sous la présidence du général Piatakof. Il y a là, entre autres, le colonel d'artillerie Boulgakof, le commandant Tarassof, le capitaine Markovitch. Alexandre Stéphanovitch Boulgakof est un militaire de carrière. Il a fait, il y a vingt ans, un stage dans l'armée française, après avoir été admis à Saint-Cyr au titre étranger. Tarassof, un colosse blond, fils d'un grand industriel de Moscou, avait le grade de commandant de cavalerie dans l'armée impériale. Il a passé à l'armée rouge, d'ailleurs avec une conviction sincère, mais aussi parce que la présence des étrangers, Allemands, Anglais, Français, sur le sol de la Russie, lui faisait horreur; cela lui a valu un avancement dont il n'est pas indigne. Markovitch, actuellement « au chiffre », porte un uniforme correct, mais usé. Il revient du sud, dont il a rapporté de mauvaises nouvelles. D'ailleurs les mauvaises nouvelles arrivent de tous les côtés. C'est ce qu'expose le colonel Boulgakof, d'une voix nette, neutre même, mais qui va s'échauffant, devant une carte étalée sur la table. Les armées rouges du sud sont en recul partout, autant dire en déroute. Au midi les blancs, après avoir battu en retraite, avancent de nouveau — Makhnô, au sud-ouest, n'est plus qu'à vingt kilomètres de Kiew. Il y a encore les Ukrainiens de Petlioura, les Verts, les troupes étrangères, celles de Dénikine. Aucun ravitaillement ne parvient plus des campagnes. C'est maintenant plus que la disette, la famine tout court; et, dans quinze jours, la ville sera cernée. Une fois cernée, pas de doute : elle sera prise.

Piatakof proteste avec indignation : les troupes de la Révolution, qu'il a l'honneur de commander, tiendront jusqu'à la mort. La grande majorité du Conseil ne l'écoute pas : on sait bien qu'il ne doit son grade qu'à l'orthodoxie de ses convictions. Mais quand il s'agit de prendre une décision, de donner un ordre, « il nage en chien », dirait Berthier. C'est pourquoi Moscou a mis auprès de lui le colonel Boulgakof, qui dirige en réalité les opérations. En ce moment, la

hiérarchie des grades n'a qu'une importance bien limitée : le principe politique, autant que militaire, est qu'auprès de chaque chef il doit y avoir un *socius* qui le contrôle, le surveille, au besoin le remplacera — comme dans certaines congrégations.

— Jusqu'à la mort! — ricane Boulgakof. — Mon général, vous ne pouvez pas pourtant vous faire d'illusions sur nos troupes. Ce n'est pas une armée, c'est une cohue. On y est venu pour la ration, le *paiok*, pour se mettre à l'abri de la Tchéka, qui, du reste, s'y est faufilée tout de même; elle est partout, elle m'espionne moi-même!... Ça m'est égal : on peut y aller voir : ces bougres-là perdent leur temps... ou ne le perdent pas; ça dépend des façons de voir. Militairement, dans leur résultat, toutes les grandes révolutions se ressemblent, avec des différences qui tiennent moins au fond qu'au moment... Eh oui, presque tous les officiers supérieurs ralliés de l'ancienne armée monarchique, dans la France de 1789, ont fini sous le couperet de la guillotine! Pas de leur faute : il y avait des nouveautés, même militaires, qu'ils ne comprenaient pas; mais aussi une chose qu'ils comprenaient et que cette révolution ne comprenait pas encore : la nécessité de la servitude militaire; la discipline. Vous y reviendrez, à la discipline! Et même en l'étendant à tout le peuple. Je prévois ça! D'abord, la servitude, c'est essentiellement russe. Et la servitude militaire doit être la base de toutes les autres... en privilégiant le soldat!... C'est même dans cette idée que je m'y suis rallié, à votre sacrée cochonnerie de Révolution! Qu'il doive m'en coûter la vie, probable; je m'en fous! L'homme le plus accoutumé à l'idée de la mort, c'est le soldat. Plus que le prêtre! L'officier, le chef, sait qu'il est fait pour mourir. C'est même pour ça qu'il se saoule : trop, chez nous!... Mais il a le droit, le devoir, d'imposer le même esprit de sacrifice au soldat — par la discipline.

« Croyez-vous qu'une armée puisse exister sans discipline? sans obéissance à l'officier?... Capitaine Markovitch, vous arrivez du front. Dites ce que vous avez vu? »

— En marche, une bande de chemineaux. Quand on s'arrête, on dirait d'un camp de tsiganes. Le soldat pose son arme n'importe où. Il oublie de la reprendre en partant. Alors il vole celle d'un camarade. Du reste on vole tout, et

partout. Une nuit, on a volé la tente d'un commandant parti en reconnaissance; et pourtant la tente était gardée!

...L'appel du télégraphe retentit. Markovitch quitta le bureau pour enregistrer, coller les rubans du « morse » et traduire.

— Plus de discipline, — répéta Boulgakof. — Tout le monde discute les ordres, tout le monde veut commander...

— Pourtant, presque tous sont les mêmes hommes qui ont fait quatre ans de guerre, — objecta Piatakof.

— Eh! c'est bien pour ça! Ils en ont assez. Ils ne veulent plus être de la chair à canon... On leur a promis de les avantager dans le partage des terres, s'ils continuaient à servir. Quelle blague! Ç'a été juste le contraire : les malins qui ont filé leur ont pris leur part... Et si même c'était vrai, si on finit par leur en donner, des terres, alors, pourquoi se faire tuer?

— L'erreur initiale, impardonnable, — coupa Tarassof, — c'est de leur avoir laissé se fourrer dans la tête l'idée de liberté. De liberté individuelle. Une bêtise de Kérensky et des cadets, qui méritent le poteau : du libéralisme bourgeois! Le communisme doit supprimer, abolir, exterminer la liberté — ou périr! La preuve, c'est que, dans les bataillons chinois, la discipline reste intacte... parce que ces Chinois sont à des milliers de verstes de chez eux : alors on les tient!

— ... Tout de même, — fit Boulgakof, — on ne peut pas donner à une armée russe des cadres chinois!... Dangereux déjà d'incorporer comme on le fait des Occidentaux, prisonniers ralliés au régime, ou déserteurs. Quand on déserte, voyons, c'est pour f... le camp une bonne fois, non pour aller se battre de l'autre côté! Quant aux autres... Je vais vous parler franchement, moi qui ai servi en France : ces gens-là sont trop intelligents pour rester chez nous — et à côté de Russes encore!

— Leur moral est excellent, — protesta Piatakof. — C'est eux qui ont réparé les autos blindées. Et, pour opérer une diversion sur le front sud, c'est sur votre avis, colonel, que j'ai envoyé, il y a deux jours, ces blindées, appuyées de trois régiments, contre les Blancs, sous les ordres du commandant Rafaëlof. Ces Français, ces Belges, ont été magnifiques! Ils sont partis en chantant l'*Internationale*...

... Le capitaine Markovitch rentra, tenant en main la traduction du chiffre qu'il venait de recevoir. Il avait pâli.

— Le commandant Rafaëlof est tué! — dit-il.

Piatakof pâlit à son tour. Se reprenant :

— C'était un brave... Sera cité à l'ordre de l'armée... Mais l'opération?

— La brigade d'infanterie renforcée bat en retraite sur Kiew; et ça m'a l'air d'une pagaïe, cette retraite!

— Les autos blindées ne sont donc pas intervenues?

— Si, justement. Ce doit être la cause de la débandade. La brigade s'est crue trahie. Ce n'est pas impossible; on pourrait le croire... C'est Rafaëlof qui les commandait, au centre des treize autos en ligne...

— Mais les autres?

— Voilà ce qu'on comprend mal. Les renseignements sont confus... Un corps en déroute ne donne jamais que des renseignements confus. Mais il semble qu'il n'y ait que sur la blindée de Rafaëlof que l'ennemi ait tiré... à moins qu'il n'ait reçu le coup par derrière. On ne peut savoir, on n'a pas pu savoir, dans cette pagaïe... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne les a pas revues, les blindées.

— Capturées par l'ennemi?

— Capturées... si vous voulez. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles doivent être maintenant chez l'adversaire, avec ceux qui les montaient...

Le colonel Boulgakof haussa les épaules comme pour dire : « Qu'est-ce que je vous disais, tout à l'heure? » Il se tut, par égard pour Piatakof, effondré. Enfin il prononça exprimant sa conviction d'une manière à peine détournée :

— Tout de même, tout de même!... Voilà ce que nous savons, et qui est clair : on a tiré sur la seule blindée de Rafaëlof; on aurait dû tirer sur les autres, les démolir, ou essayer de les démolir. Et, d'après ce qu'on nous dit, elles ont pu pénétrer chez l'ennemi sans obstacles, comme dans du beurre! comme si l'ennemi les attendait, comme s'il eût été averti. Par qui?

— Non par les hommes qui les montaient, — se défendit Piatakof. — Ils étaient surveillés. Nous avons des rapports individuels sur chacun d'eux; aucun n'a pu quitter Kiew, ni jour ni nuit.

— Ils n'étaient pas si bêtes, — dit Tarassof. — Ça aurait éventé la mèche. Alors, qui?

— N'importe qui dans la ville! — cria Boulgakof. — Com-

bien y a-t-il ici de vrais fidèles du Régime? Vous savez bien qu'on nous hait. Ces gens de Kiew ne sont pas des communistes, pas même des Russes... Mais la Tchéka, qu'est-ce qu'elle fait, la Tchéka, à quoi sert-elle?... Une bande de canailles, qui passe les trois quarts de son temps à voler, le reste à fusiller des imbéciles — ou des innocents!

C'était un vrai soldat. Il avait une horreur militaire de cette police politique — civile! — qui prétendait moucharder même les militaires, même lui — parce que, comme tous les officiers qui, à cette époque, valaient quelque chose, il avait appartenu à l'armée impériale.

— Pourtant, pas moyen de faire autrement, — observa Tarassof. — C'est à la Tchéka qu'il faut s'en remettre, puisque nous... nous, jusqu'à présent, nous n'avons pas de service d'information pour... pour ces choses-là.

C'est donc la Tchéka qui fut chargée de l'enquête. Elle ne tenait pas à compromettre ses indicateurs. Et, comme dans tous les pays, un assez grand nombre de ces indicateurs étaient des agents doubles, presque tous les autres ses complices pour des combinaisons lucratives. Cependant, elle devait faire semblant d'agir. De nouveau, des fusillades, des massacres, plus silencieux, des tortures, sévirent « sur les imbéciles et les innocents ». Les plus heureux acquittèrent encore une fois une rançon. De nouveau Kiew connut des jours, des semaines, de terreur abjecte.

En principe, il fut décidé aussi que tous les soldats étrangers, prisonniers ou déserteurs, recevraient, de gré ou de force, leur feuille de route pour l'armée rouge.

... Roudier était rentré tard, cette nuit-là. Cela lui arrivait souvent. Ou même il ne rentrait pas du tout, faisait de longues absences; et jamais à son retour ne disait à Fabienne d'où il venait. Tout habillé, il s'étendit auprès de sa femme; elle dormait si profondément qu'elle ne s'éveilla pas. Ce mariage avait été pour elle une déception qu'il lui fallait ajouter aux autres. Bientôt elle en était venue à ressentir pour Roudier un sentiment indéfinissable, fait de méfiance sans qu'elle en sût bien la cause, d'une sorte de répulsion morale, non pas physique, d'une peur vague. On frappa rudement à la porte. Roudier la secoua.

— ...Les bijoux sont à toi, — lui souffla-t-il à l'oreille. — Ils te viennent de famille... de Suisse, avant la Révolution. L'argent... l'argent, c'est le produit de la vente de tes toilettes. Compris?

— Ouvrez! — disait-on du dehors. — Tchéka!

— Tout de suite.

Froid, lucide, il jouait l'étonnement, l'indignation. Le déranger, à cette heure?... Sa femme était souffrante. Il venait de revenir, après s'être mis à la recherche d'un médecin.

...Quand les hommes de la Tchéka découvrirent les bijoux dans un des meubles que Roudier, en gardant les clefs, avait achetés pour les revendre, et dont, sur son ordre, Fabienne avait toujours respecté la serrure (« Rien là dedans, avait-il dit, c'est pour mon commerce ») et qu'ils en eurent forcé les tiroirs, Fabienne tomba des nues. Le choc même qu'elle éprouva lui fut en aide. Sa stupéfaction n'était pas jouée.

— N. de D.! — cria l'un des tchékistes — il y en a là dedans pour au moins deux cent mille roubles *or*!

De sa part, c'était une maladresse. Un membre du Parti ne devait sembler connaître que la valeur du rouble soviétique. Fabienne en profita :

— Oh! — fit-elle, — pourquoi « or »? Est-ce que notre rouble ne vaut pas celui du tyran?... Et je suis de la Tchéka comme vous : demandez au camarade Voïvodsky; il m'avait chargé de surveiller l'activité de mon mari. Je suis portée sur vos listes.

Roudier ne put retenir un mouvement : ainsi sa femme le trahissait? Mais ceci même le servit aux yeux des tchékistes : il n'y avait donc pas complicité entre les époux?

— Et maintenant, par votre faute, — ajouta Fabienne, — mon rôle est fini, puisque le camarade Roudier le connaît, que je suis brûlée... Quant aux bijoux, ils sont à moi. Propriété personnelle, je me plaindrai au camarade Voïvodsky.

— C'est bon, — décida, embarrassé, celui des tchékistes à qui incombait la responsabilité de la perquisition... — On vous reverra, vous deux!

Ils partirent avec l'argent, les bijoux, la comptabilité de Roudier pour ses expéditions de ravitaillement « punitif ». Cette comptabilité n'était pas en règle, Roudier l'avait fal-

sifiée. Mais quelle comptabilité était en règle, à ce moment?... L'argent, les bijoux, c'était plus embêtant. Roudier savait bien qu'ils ne seraient jamais restitués, même si Fabienne continuait de prétendre, — et sans preuve — qu'ils étaient sa propriété légitime. Il lui restait d'ailleurs, quelque part, une autre cachette, bien que plus modeste. Toutefois, en y réfléchissant, le séquestre de la comptabilité l'inquiétait. Il sentait bien que ce serait un motif suffisant pour le mettre à l'ombre, ou pire, sans qu'il fût besoin de parler « d'autres choses » que la Tchéka, dans son propre intérêt, ne tenait pas à divulguer : dès le lendemain, le surlendemain au plus tard, il serait arrêté. Et enfin, Fabienne, affiliée à la Tchéka? Lui sautant presque à la gorge, il l'interrogea :

— Laisse donc, — répondit-elle paisiblement, sans chercher à se défendre... — Voïvodsky m'avait demandé de te surveiller. J'ai fait semblant d'accepter, j'ai promis... Je voulais continuer mon travail à la Croix-Rouge. J'ai même fait des rapports sur toi. Il le fallait bien... Des rapports où je disais que je ne voyais rien d'insolite. La vérité, du reste : je continue à ne rien savoir de toi — et je ne tiens pas à savoir! — ajouta-t-elle, jetant sur le meuble éventré un regard où il y avait de l'appréhension et du mépris... — Quel homme es-tu?

...Malgré le choc qu'il venait de recevoir, et ses craintes pour l'avenir, Roudier éclata de rire. Il se tapait sur les cuisses :

— ...Et moi, Voïvodsky m'avait chargé de la même mission à ton sujet! Ils sont encore plus bêtes que je ne pensais!... C'est leur manière : tout le monde doit moucharder tout le monde. Le mari sa femme; les enfants leur père et leur mère; le frère et la sœur, la sœur et le frère. Mais vas t'y reconnaître après? Moi aussi, j'ai fait des rapports sur toi — et j'ai dit ce que je pensais : que tu étais inoffensive, une nouille humanitaire. Donc bourgeoise, et sans activité politique. Je le croyais, mais maintenant, ce cran, cet aplomb!... Tu m'as sauvé, au moins pour ce soir. Tu me demandes quel homme je suis? Quelle femme es-tu? Et tu m'aimes donc encore? Ce n'est pas fini?

— Je suis... je suis ta femme! — répondit-elle.

— Pas plus? Eh bien, ça suffit. Ce que tu viens de faire, ça ne s'oublie pas... A partir d'aujourd'hui...

— Allons, dors! — répondit seulement Fabienne.

Roudier haussa les épaules : « Ça viendra, ça viendra! » pensait-il, s'étendant sur le lit, un bras replié sur la tête. Il recommençait sinon de l'aimer comme avant de l'avoir conquise, de l'avoir prise, croyait-il, à Lavaref, du moins de la vouloir garder, comme une associée digne de lui. Il s'endormit.

Silencieuse, Fabienne le regardait. Oui, elle l'avait sauvé. Mais parce que, comme l'avait prévu madame Héréra, elle pouvait trahir un parti, non pas un homme. Voilà tout. Son âme égarée, son âme occidentale, aventureuse et chimérique, avait rêvé d'unir sa destinée à un héros, voire un chef de bande capable de grandes choses. Celui-là n'était qu'un escroc à basses combinaisons.

... Sur ses joues, deux traces fluides : des larmes.

Le lendemain, assez tard, Roudier s'éveilla. Fabienne lui avait laissé un mot, disant qu'elle se rendait, comme chaque jour, à son service de ravitaillement. Il ne s'en inquiéta pas. Elle reviendrait, c'était une bonne fille. Il s'était trompé sur son compte. C'était lui qui avait songé à l'abandonner; il y renonçait. Et décidément, elle ne voulait pas le quitter : curieux, cet instinct de soumission, de fidélité, chez certaines femmes!... Il ne pensa qu'au plus pressé. D'abord il fallait s'en tirer, éviter la prison : une fois dans les caves de la Tchéka il était difficile d'en sortir... « Examinons, se disait-il, la situation! A côté de la Tchéka, lui faisant plus ou moins équilibre, il y a l'État-Major. Mais ces idiots de militaires viennent de se faire chiper leurs blindées par les Blancs. Ils ne savent pas les dessous de l'aventure, mais maintenant ils se méfient de tous les étrangers. Ils s'exaspèrent de leur propre sottise; ils ont décidé de les verser tous dans l'armée rouge : très peu pour moi... Il y a l'organisation de la IIIe Internationale : des purs! Mais ces gens-là s'occupent surtout de propagande à l'extérieur. Ils ont besoin de malins qui sachent une autre langue que le russe. Ils pourraient passer l'éponge pour me confier une mission. Mais je ne donne pas assez de garanties. Et puis je ne me soucie nullement de quitter ce pays quand on vient de faire dans ma caisse un si grand trou, qu'il faut combler; et ce sont les aristocrates du parti; ils n'auront pas confiance en moi... Plus tard, peut-être, il y aura de bons coups

à faire, avec leur concours, si j'ai des capitaux, et Fabienne comme miroir aux alouettes, en Allemagne, en Hongrie, en Angleterre, en France. Pour l'instant, pas encore assez de surface. Rien à faire. Le mieux ce sont les *Grousines*. Et après... l'imprévu.

Les Grousines, c'étaient les Géorgiens, l'extrême droite des « sans-parti ». Pour eux, le communisme était une chose russe, qui ne regardait pas la Géorgie. La Géorgie serait républicaine avec une étiquette socialiste, puisque c'était la mode, mais indépendante... A Moscou, bien qu'on y connût ces aspirations séparatistes, le Régime avait autre chose à faire à cette heure que d'imposer à ces montagnards sa doctrine et sa domination. Quant aux Géorgiens de Kiew, ils en avaient assez de l'anarchie, du pillage, du vol, des assassinats. Ils avaient alors constitué leur propre police, qui intervenait d'abord pour ceux de leurs compatriotes échoués en Ukraine, mais aussi, contre rémunération, en faveur de tous ceux qui acceptaient de « contribuer aux frais ». Il faut bien vivre! Au besoin, si cela devenait nécessaire, ils traitaient avec la Tchéka.

Roudier conclut l'affaire avec les Grousines qui, en percevant leur commission, acquittèrent la rançon qu'exigeait la Tchéka. Celle-ci, reconnaissant tacitement les services qu'ils rendaient au peu de sécurité qui restait, ce fut ainsi un peu moins cher : non pas cependant sans creuser un nouveau trou dans la caisse de réserve qu'avait gardée l'aventurier. Mais, sur sa tête, demeurait toujours suspendue la menace de l'enrôlement dans l'armée rouge.

— Ah non! — disait-il à Fabienne. — Me vois-tu au front? Leur front qui se détraque de plus en plus — simple soldat, avec la ration en tout et pour tout? Et impossible d'y faire le plus petit bénéfice. Tout a été cueilli depuis longtemps... Avant huit jours il faut que je trouve une combine.

Fabienne ne répondit pas. Elle ne montrait plus à son égard qu'une indifférence dédaigneuse. Elle ne le haïssait pas. Elle le jugeait — et restait. Où aller? Elle se sentait prisonnière de la ville, de la Révolution, de cet homme. Souvent, toutefois, depuis leur rencontre au cimetière, elle revoyait Lavaref. Il lui parlait du ravitaillement, des besoins des étrangers, pour lesquels il se montrait de plus en plus généreux. Seulement, dans ses yeux quand il n'y prenait garde, un éclair de compas-

sion. Concevant qu'il pénétrait sa misère morale, alors la fierté de Fabienne s'insurgeait.

Revenant de Crimée, Nicoulesco n'avait échappé aux Verts que d'un cheveu. Et partout ailleurs il avait trouvé les routes barrées par les Blancs, ou des bandes qui travaillaient pour leur propre compte. Bientôt tout cela allait faire avalanche. C'était à qui d'entre eux arriverait le premier à Kiew, où malgré tout il y avait encore du butin à cueillir... Nicoulesco provoqua une conférence entre Voïvodsky, le chef de la Tchéka en Ukraine, Ephrémovitch, qui présidait la cellule de la IIIe Internationale, et le colonel Boulgakof.

Le résultat du colloque fut qu'il fallait « lâcher du câble ». Pour desserrer le cercle qui se rétrécissait autour de la ville, il n'y avait plus qu'un moyen : s'entendre avec Makhnô. Depuis quelque temps, c'était la conclusion à laquelle était parvenu Nicoulesco, et dont il avait persuadé Moscou. Les Verts n'étaient que des paysans féroces, sans chefs qui les pussent tenir : quelque chose, disait Lénine, comme des Vendéens : ils ne bougeraient pas de chez eux. Les Blancs? Impossible, ils étaient séparés des Rouges par un radical antagonisme politique, et le concours de l'Europe capitaliste. Mais Makhnô avait toujours répété qu'il était prêt à se mettre au service du premier qui consentirait à payer son concours. De surcroît, il était le plus proche.

— Oui, — dit Voïvodsky. — Il nous a déjà fait des offres, comme à tout le monde. Mais il demande cinquante millions. Où les prendre? Les caisses sont vides.

— ... Ce brigand! — s'écria le colonel.

De tous les adversaires, c'était celui pour lequel il éprouvait la plus irréconciliable antipathie. Les autres, du moins, les chefs des armées blanches, Dénikine, les commandants et les officiers des expéditions étrangères, portaient des galons légitimes. Il avait connu Dénikine, combattu avec lui quand la guerre était une guerre officielle, une guerre de gouvernements, d'États responsables. Et même les étrangers! Ils appartenaient à des armées régulières, il se sentait avec eux en fraternité professionnelle, militaire. Mais Makhnô!

— Cette canaille! — dit-il encore.

— Nous n'en sommes plus à tenir compte de ces considérations, — répondit Ephrémovitch. — Oui ou non Makhnô

peut-il servir à quelque chose? Y consentira-t-il? Et avec quoi le payer?

— On peut toujours promettre, — observa Voïvodsky. — Il sera plus coulant qu'on ne croirait sur les conditions; lui aussi est entre deux feux. Pensez-vous que les Blancs, même s'il parvenait à traiter avec eux, ne le liquideraient pas ensuite? Tandis que nous?... Cinquante millions, c'est ce qu'il lui faut pour lui et ses hommes. Mais si l'on traite avec lui seulement, en en faisant un général régulier, en lui laissant la fortune qu'il a personnellement acquise, puis en absorbant ses troupes dans les nôtres, ce sera meilleur marché...

— Je suis un soldat! — dit Boulgakof, — révolté... Mais, après tout — il se tournait vers Nicoulesco — faites comme vous voudrez. Ça ne me regarde pas. Ça regarde Moscou... C'est un acte de gouvernement, de diplomatie, non pas dont la décision m'appartienne!

De dégoût, il crachait sur le plancher.

— Il faut ce qu'il faut, — murmura Ephrémovitch. — La question n'est pas là : qui envoyer à Makhnô, qui le connaisse assez, et qui connaît-il assez pour qu'on en puisse tirer quelque chose?

— ... Roudier, — suggéra doucement Nicoulesco.

— Ce voleur! — cria le colonel. — Il y a deux jours vous vouliez l'arrêter!... Et si vous ne l'avez pas fait, je me demande encore pourquoi?

Il dévisageait avec mépris le tchékiste qui ne baissa pas les yeux : il en avait vu bien d'autres.

— Admettons, admettons, — reprit Nicoulesco, de plus en plus amène... — C'est comme pour Makhnô : nous n'en sommes plus à ces considérations. Vous dites, camarade colonel?

Boulgakof tiqua : il n'avait pu prendre encore l'habitude d'entendre n'importe quel civil l'appeler « camarade colonel ».

— ... Vous dites, camarade colonel, — insista Nicoulesco, — que vous tenez ce Roudier pour suspect, pour une canaille : mais si nous n'avons que les honnêtes gens pour tirer les marrons du feu, quels marrons mangerons-nous? Ce Roudier ne travaille que dans son intérêt : d'accord. Mais, oui ou non, son intérêt, dans ce cas, concorde-t-il avec le nôtre? Ou la mission chez Makhnô, ou la prison — et le reste!

Peut-il hésiter? L'affaire des bijoux? Bah! Il faut bien que ceux des ci-devants soient quelque part. On les lui a repris, d'ailleurs. Bagatelle!... Fort possible qu'il ait encore un magot ailleurs. Eh! tant mieux, il ne pensera pas à filer. Il reviendra. D'autant plus que nous gardons sa femme en otage. Et c'est elle qui le tient maintenant, par ce qu'elle sait de lui... ce que nous ne voulons pas savoir. D'ailleurs il ne partira pas seul. Ce n'est pas l'usage, dans le parti... Vous l'accompagnerez, Ephrémovitch, pour l'*Internationale*. Vous, Voïvodsky, pour la Tchéka. Vous aurez vos instructions particulières, dont il ne sera pas informé.

...Voïvodsky, prudent, déclina la proposition : dans les circonstances délicates qu'on traversait, sa présence était indispensable à Kiew. Il indiqua « l'un de ses meilleurs agents », Séménof, pour le remplacer.

— Et vous, camarade colonel, — proposa Nicoulesco, — si vous voulez désigner quelqu'un, le capitaine Markovitch, par exemple, comme expert militaire.

— Non! — répliqua rudement Boulgakof, — nous ne nous en mêlerons pas. Nous attendrons les résultats. S'il y en a!...

« ... Quand je le disais, ricanait un peu plus tard Roudier, que la Russie est maintenant le pays des possibilités illimitées!... Hier, je devais être en prison, ou supprimé. Aujourd'hui, me voilà chargé d'une mission diplomatique! La vie est belle! »

Avant de partir, il eut une entrevue avec ceux qu'il appelait déjà « les camarades ambassadeurs », Ephrémovitch et Séménof. Cette conférence fut encore présidée par Nicoulesco. Se sentant indispensable, Roudier triomphait : nul, excepté lui, ne connaissait Makhnô, même de vue.

— C'est quelqu'un, — dit-il. — Vous vous doutez bien qu'un brigand — car c'est un brigand — qui d'une petite bande parvient à faire une grosse armée, et à la faire vivre, à lui imposer une manière de cadres et de discipline, n'est pas le premier venu. Du reste, des côtés enfantins : jouant au grand général, au stratège, ce qu'il n'est pas : à peine s'il sait lire!... affichant sur la toile de sa tente une carte où il marque, par de petits drapeaux, les positions, l'avance,

le recul des armées ennemies et des siennes. Avec ça des côtés d'humanité, de religion : dans sa tente, avec la carte, une icône de sainte Anne, devant laquelle il se signe. Et jamais il n'a tué ou fait tuer, sauf pour des motifs de discipline, un seul homme de sang-froid. Jamais il n'a fait exécuter un espion, même pris sur le tas.

— Vraiment? — fit Séménof, un peu rassuré, car les risques de sa mission, et la nature de ses instructions « particulières » n'avaient pas été jusqu'ici sans lui inspirer quelque inquiétude.

C'était un tchékiste dévoué, assez courageux, malin au surplus, mais gringalet, chafouin. Un Juif, comme Riedel — de son vrai nom il s'appelait Abramovitch — quoique d'une autre matière, plus trouble.

— Vraiment! Il leur fait administrer une purge, les trempe nus dans l'eau froide, et puis les renvoie comme ça, je vous dis, nus comme des vers. Pas bête, en somme. De cette manière, il est sûr qu'ils ne peuvent rien emporter : pas un croquis, pas une note...

Le camp de Makhnô n'était pas loin. L'auto qui amenait les « ambassadeurs » y parvint en un peu plus d'une heure, cahotant à travers la steppe, sans emprunter les chemins devenus encore moins praticables que la terre de Dieu. Ils laissèrent la voiture dans un bouquet d'arbres, à quelque distance, et se présentèrent à pied, le drapeau blanc des parlementaires déployé. Ce drapeau blanc!... Le seul qui soit commun à toutes les nations! Curieux, quand on y pense.

Makhnô reconnut Roudier tout de suite. Il pouvait nommer tous ses hommes.

— Te voilà, fripouille! — dit-il gaiement. — Je t'avais bien dit qu'il y avait plus à gagner avec moi qu'avec ces imbéciles!

— C'est plaisir de causer avec un homme intelligent, — fit Roudier. — D'un coup, tu entres au cœur de la question : Gagner! Les gens d'en face, d'où je viens, ne sont pas les imbéciles que tu crois. Ne le sois pas non plus. Tu as tout à perdre en les combattant, et ils te demandent ton concours. Voilà! Que t'arrivera-t-il si tu n'acceptes pas?

— Moi aussi, je te croyais un homme intelligent!... J'ai cent mille hommes avec moi.

— Mettons la moitié, — dit froidement Roudier, — et n'en parlons plus. Tu comprends que je connais ta situation.

— Et moi, je connais la vôtre. La ville est cernée, sous huit jours elle sera prise. Ce sera la curée. Regarde!

Il montrait les petits drapeaux.

— Là, ce sont les Blancs, appuyés par les détachements franco-anglais — la IVe Internationale — souligna Makhnô avec un gros rire. Ici les Verts, impitoyables, pires que mes hommes... Et là, *moi*! Kiew ne tiendra pas.

— Si elle pouvait tenir, serais-je ici? Tu vois que je ne te cache rien. Mais après? Crois-tu que ce sera fini? Tes hommes? Ne te fâche pas... Nous causons, n'est-ce pas? Moralement, à l'heure qu'il est, l'armée rouge n'est pas supérieure à la tienne. Mais elle a derrière elle, pour se recruter, toute la Russie. Elle a tout de même des cadres, qui viennent en partie de l'ancienne armée : elle se consolidera un jour ou l'autre. Les Blancs? Ils pillent autant que toi, et veulent reprendre la terre aux paysans. Tu vois ça d'ici : c'est eux, les imbéciles! Les Verts? Bientôt, ne trouvant plus rien à piller — comme toi — ils rentreront chez eux. Les étrangers, la IVe Internationale, comme tu dis, qui sont les alliés des Blancs, le paysan russe a pour eux la même haine, et plus forte. De quoi se mêlent-ils? Le paysan n'a pas encore oublié l'invasion de Napoléon : il est Russe, au fond il le reste. Il en a horreur, des étrangers : c'est même peut-être la meilleure carte de Moscou, la présence de cette IVe Internationale sur le sol russe.

— Qu'est-ce que tout cela me fait? Je te dis que, sans moi... ou les Blancs ou les Rouges sont fichus. C'est moi qui fais pencher la balance. J'ai posé mes conditions. Tu les connais...

— Tu dois savoir que personne n'a plus le sou! Ni les Rouges, ni les Blancs, ni la France, ni même les Anglais... Cependant, ces conditions, on est prêt à en tenir compte, dans la mesure du possible.

Le tchékiste Séménof fit un mouvement. Il estimait que Roudier outrepassait ses instructions. En tout cas, il en avait reçu d'autres.

— La délégation demande dix minutes pour se concerter, — dit-il.

— Comme vous voudrez, — répondit Makhnô, tournant le dos et affectant de consulter encore sa carte.

En réalité il réfléchissait profondément, n'entendait plus rien... Roudier, cette fripouille de Roudier, avait raison. Un jour les bandits qu'il avait enrichis le lâcheraient. S'il prétendait les retenir, ils le tueraient, comme ils avaient déjà fait d'un autre, Mouraview, et d'autres encore. Bien des fois, il avait risqué sa vie. Devant donner l'exemple du mépris de la mort, jamais il ne s'était épargné, mais l'idée de crever bassement, de la main même de ses hommes, lui était insupportable.

— J'ai l'ordre de tuer Makhnô, — dit à voix basse le tchékiste Séménof, — si nous constatons qu'il connaît la situation exacte des armées blanches; il la connaît. Et vous, camarade Roudier, vous ne lui avez pas caché la nôtre. Alors... vous et lui... Lui d'abord.

Il mettait la main sur la poche où se dissimulait son browning.

Roudier le toisa avec ironie.

— Je vous ferai observer que je dois être ici le porte-parole. Vous avez interrompu la conversation, alors que je n'avais pas employé tous mes arguments avec lui... Mon argument avec vous, le voilà!

Sans un mot de plus, il plaçait un double uppercut sur le menton du petit Séménof, qui s'écroula comme un sac vide.

Puisqu'il fallait réussir, coûte que coûte... Ephrémovitch ne broncha pas : entre la IIIe Internationale et la Tchéka, il n'y avait pas de sympathie perdue. L'incident l'amusait.

Makhnô, au bruit de la chute, s'était retourné. Il sourit. Cette façon d'abréger les discussions entre amis ne lui déplaisait pas.

— ...Portez le camarade dans la tente à côté, — dit-il aux deux autres membres de la « Délégation ». — Le temps qu'il lui faudra pour se remettre, et nous aurons fini...

— Et, naturellement, tu acceptes! — fit Roudier. — Je t'ai déjà dit que tu étais un homme intelligent.

— Et toi, je te connais. Tu n'as pas plus de conscience qu'un ver de terre. Mais tu n'es pas bête... Et je ne te croyais pas capable de ce que tu viens de faire... Il est vrai que le bonhomme n'est pas de ton poids, et qu'il ne s'attendait à rien.

— J'avais mes motifs pour montrer de la décision, cette fois, — dit Roudier : — le moins qui puisse m'arriver, si je ne réussis pas, c'est l'enrôlement dans l'armée rouge. Ou même la prison. Ou même autre chose...

— Eh bien, si tu es encore vivant, je viendrai te chercher. Écoute... Pas de conditions, ni de ma part, ni de la vôtre. On s'entendra quand on se sera rejoint... Mais tout ce que je puis faire pour le moment, c'est d'alourdir, de retarder la marche des autres... Laissez-les donc prendre la ville. Ils en mourront d'indigestion, quand ils y auront mis les dents. Nous la reprendrons. Alors ce sera pour eux une défaite morale plus décourageante... Entendu?

Roudier consulta des yeux Ephrémovitch, qui fit un signe de tête.

— Entendu! — dirent-ils.

— Topez-là... Et allons voir le camarade. Il doit avoir retrouvé ses esprits.

Quand ils eurent pénétré dans la tente voisine, l'étonnement de Makhnô ne fut pas moindre que celui des deux délégués. Séménof avait disparu! A terre, gisaient pêle-mêle ses vêtements, jusqu'à sa chemise, son revolver et même son portefeuille que Roudier, sans façon, mit dans sa poche. Makhnô n'y mit aucun obstacle. Il riait :

— Parti tout nu... De lui-même, il s'est conformé au règlement... Mais qui lui a appris ce truc-là?

— Moi, — dit Roudier. — J'avais expliqué, avant de partir, comment tu dépouilles tes prisonniers, leur laissant ensuite la liberté d'aller se faire pendre ailleurs. Le camarade en a profité. Il est sorti tout nu du camp, sans difficulté. Tes hommes ont seulement dû rigoler, puisqu'ils ont l'habitude... Ce qui est embêtant, c'est qu'il aura pris notre auto pour retourner, dans ce costume, à Kiew... Nous allons être obligés de nous appliquer vingt verstes à pied.

— Où l'avez-vous laissée, l'auto?

— A cinq verstes, à peu près.

— Alors, soyez tranquilles. Mes gaillards l'auront volée avant que le tovaritch arrive.

— Nous l'avions cachée dans un fourré...

— Précisément. Tout va bien. Si l'auto était restée en vue, ils auraient trouvé la chose normale, seraient seulement

venus rendre compte... Mais comme ça... Vous allez la voir arriver, la voiture.

... Dix minutes après l'auto était là. Bien escortée, et contenant Séménof, tout nu, soigneusement ligoté, et grelottant.

— Ce n'est pas gentil de nous avoir quittés comme ça! — fit Makhnô, aimablement. — Cher Monsieur, vos effets sont là : rhabillez-vous. Il ne vous manque rien... Voici votre revolver...

... Se tournant vers Roudier :

— Rends-lui aussi son portefeuille, va!... C'est un cadeau que je lui fais, sur ton dos... Ma commission, à tes frais, pour notre arrangement.

S'adressant encore à Séménof :

— Mais rhabillez-vous! rhabillez-vous tout de suite! Vous attraperiez le coup de la mort! Et vous dînerez tous avec moi... Sans quoi, que dirait-on de mon hospitalité?...

Les trois délégués s'excusèrent. Ils préféraient sans plus, tarder, retourner à Kiew. Ephrémovitch, l'homme de la IIIe Internationale, gardait son équanimité. Ayant su se taire, observer, enregistrer, il n'avait qu'à rendre compte du résultat. Roudier n'était pas sans inquiétudes. Il revenait avec un succès qui pouvait, à plus ou moins longue échéance, sauver les Rouges. N'était-ce pas inespéré? Mais il y avait Séménof qui, silencieux, dévorait son humiliation... « Sûrement la Tchéka, pensait Roudier, est plus ou moins au courant des dessous du passage des « blindées » chez les Blancs... Avant leur départ je suis resté près d'une semaine absent de Kiew. Mais Lavaref aussi, quelques jours... Qui rend-elle responsable, lui ou moi?... Seulement, moi, je reviens maintenant de chez Makhnô, avec un accord précieux : c'est un riche atout. Lavaref, je crois savoir où il était : dans sa maison du Pietchersky, attendant son Chambrant, qui n'y était pas, travaillant tout simplement chez les moujiks. Mais ces idiots l'ignorent. Donc ils peuvent tout aussi bien accuser Lavaref. D'autre part ils soupçonnent que j'opère des deux côtés — et m'ont toujours laissé faire : on ne peut apporter des renseignements qu'en en procurant d'autres à l'autre parti : c'est l'éternelle histoire! ... Seulement Lavaref aura été vu, par ses voisins du Pietchersky. Il pourra prouver qu'il y était.

Et lui, il ne fait pas d'espionnage. Pourtant, la « commission » que j'ai reçue de Berthier, avant d'en avoir reçu une autre des Blancs, et plus avantageuse? Venait-elle de Berthier? Pas probable : où aurait-il pris l'argent? Hum!... la situation est bien compliquée. »

Ce qui la compliquait plus encore, c'est que Nicoulesco, pour cette affaire des « blindées », avait été convoqué à Moscou. L'état-major ne s'était pas gêné pour télégraphier que l'idée de les réparer et de les utiliser était venue du Soviet latin; de lui en somme, par conséquent. Ce fut même là le commencement de sa disgrâce, bien qu'on appréciât ses mérites de théoricien. Nicoulesco avait été remplacé, au Directoire soviétique de l'Ukraine, par un certain Milewsky, deux ou trois fois apostat. Toujours avec la même conviction, de naissance polonaise, il avait abjuré le catholicisme, avait brillé ensuite par sa foi orthodoxe et tsariste, était entré dans un monastère, puis abjurant encore, s'était converti au communisme : chaque fois sincère, illuminé, fanatique. Il y a des gens comme ça.

La décision de Milewsky, inspirée d'ailleurs par Séménof, qu'appuyait toute la Tchéka, et unanimement adoptée par tous les membres du Directoire, désespéra Roudier... On prenait acte de la convention intervenue avec Makhnô; on l'avait communiquée à Moscou. Quant à lui, Roudier, selon la résolution prise en son absence sur les exigences de l'État-Major, ainsi que tous les étrangers de sexe masculin au-dessous de quarante ans, il était versé comme simple soldat dans l'armée rouge — ces étrangers y devant être individuellement dispersés, pour plus de sûreté.

— Et c'est ça ma récompense! — protesta Roudier amèrement. — C'est ainsi que vous reconnaissez les services rendus?

— Oubliez ces considérations bourgeoises, — répondit l'ancien moine. — Quoi que vous ayez fait, vous pouviez le faire. Donc vous le deviez!

PIERRE MILLE

(A suivre.)

LA VIE EN U. R. S. S.
D'APRÈS LA PRESSE SOVIÉTIQUE

« On vient au communisme parce qu'en U. R. S. S. le communisme, c'est la paix intérieure et extérieure; c'est le pain pour tous; c'est l'avenir sûr, c'est l'enthousiasme au travail, c'est le travail libéré de toute exploitation; c'est le travail au pouvoir. »

M. CACHIN.

Préface à la brochure de M. Gitton :
Le Parti du Travailleur de France 1936.

On ne saurait trop regretter que la langue russe soit si peu répandue en France. Car si elle l'était comme, par exemple, l'anglais ou l'italien, tous ceux qui, par métier ou par erreur, glorifient le régime soviétique, seraient placés dans une situation bien difficile. Car entre ce qu'ils racontent et le tableau de la vie russe donné par la presse soviétique en Russie, il y a un abîme.

Les faits qui ne cadraient pas avec l'image officielle de l'U. R. S. S. étaient si nombreux et si criants qu'à Moscou même on s'est vu obligé de créer une soupape — d'accorder à la presse soviétique le droit d'une certaine « auto-critique ». Certes, cette « auto-critique » ne peut toucher ni à celui qu'on appelle à Moscou « le Chef génial », « le Chef des Peuples[1] »; « le Plus Grand Penseur du Monde »; « le Guide

1. On sent nettement l'Orient dans toutes ces épithètes, quelque chose du « Roi des Rois » du pauvre Négus... A l'occasion de l'ouverture du VIIIe Congrès des Soviets qui doit sanctionner la nouvelle « Constitution », la *Pravda* du 25 nov. appelle Staline « le Génie du Monde Nouveau », « l'Homme le plus Sage des Temps modernes », le « Chef du Communisme » et de tous les peuples.

de la Pensée de l'Humanité » — à Staline, ni aux dignitaires de sa cour. Elle ne peut pas non plus s'attaquer au régime lui-même ou à ses bases — la dictature du parti communiste.

Mais elle peut s'en prendre à *certains* commissariats du Peuple (Instruction, Justice, Agriculture) et à certains militants et fonctionnaires de province. Elle peut enfin dénoncer tel ou tel défaut de telle ou telle institution.

Et elle ne s'en prive pas! Bien sûr, elle ne dit pas, elle ne peut pas dire tout; elle s'abstient de tirer les conclusions qui découlent de ses constatations, car la censure la surveille à chaque instant. Mais, quand même, en prenant certaines précautions, elle peut dire pas mal de choses. Ces précautions sont presque toujours les mêmes (et elles sont vieilles comme la censure) : il faut et il suffit que les dénonciations et les révélations soient noyées dans l'enthousiasme. Il y a de l'enthousiasme *au commencement* d'un article (pour « l'œuvre gigantesque déjà accomplie sous la conduite de notre Génial », etc...) et *à la fin* (pour les « perspectives infinies qui s'ouvrent devant nous qui sommes guidés par notre Génial », etc...). Et au milieu on dit ce qu'il faut dire. L'histoire de la Presse connaît bien des époques où les quotidiens étaient obligés de recourir à ces procédés. Il est vrai que le cas de la presse soviétique est sans précédent, car elle est *entièrement* monopolisée par le parti régnant.

Notre but est d'*informer*, dans la mesure du possible, les lecteurs français, surtout ceux dont on a rebattu les oreilles de la louange des merveilles soviétiques, *au moyen de cette auto-critique*. Tâche difficile, car, inévitablement, cette information sera fragmentaire et incomplète. Nous n'avons pu voir qu'*une partie* de « l'auto-critique » et nous ne pourrons utiliser ici qu'*une partie* de nos coupures.

Il y a beaucoup, il y a assez d'organes communistes ou d'*inspiration soviétique* qui chantent les louanges du bolchevisme russe. Il y a assez de revues soviétiques luxueuses et richement illustrées; il y a assez, enfin, de films soviétiques et de radios de Moscou. Il y a assez ... de tout ce qui permet de faire briller l'*endroit* de la médaille soviétique. La France est vraiment bien servie de ce point de vue, mieux que tous les autres pays[1].

1. Sauf peut-être l'Espagne du « Frente Popular »...

Mais le revers? On ne le voit pas. On ne veut pas le voir.

Certains milieux, certaines gens sont littéralement *hypnotisés* par la propagande soviétique. Les témoignages défavorables au bolchevisme sont rejetés comme provenant des « valets du capitalisme », des « réactionnaires », des « fascistes ». Nous connaissons des cas où, ne pouvant accuser le témoin de « fascisme » (il s'agissait d'un ouvrier français rentrant de Russie), ses camarades d'ici lui ont expliqué que s'il n'a pas trouvé de socialisme en U. R. S. S., c'est parce qu'il n'a pas bien compris ce qu'il y voyait. Tandis qu'eux, sans avoir vu de près (ni de loin) les soviets à l'œuvre, ils comprenaient... Ce sont des croyants qui se cramponnent à leur croyance au paradis — au paradis soviétique.

Le seul moyen de faire revenir ces gens à la réalité (du moins ceux qui ne sont pas devenus fanatiques incurables) c'est de soumettre à leurs yeux *des textes soviétiques* qui permettent de leur dire : ne soyez donc pas plus bolchevistes que les bolcheviks eux-mêmes!

Qu'on ne nous accuse donc pas de parti pris, — il est absurde de formuler cette accusation contre quiconque veut faire entendre une opinion différente de la vôtre.

Mais, en plus de l'accusation de parti pris, il y a un autre cliché en circulation. Les gens dévoués aux Soviets disent : oui, bien sûr, dans un pays aussi immense que la Russie, on peut toujours trouver des faits négatifs *isolés*. Il n'y a rien d'étonnant à cela, la tâche du Gouvernement de Moscou est si difficile que certaines petites erreurs, déviations, abus même, sont inévitables! A ce cliché, nous tenons à répondre d'avance : les faits que nous allons citer ne sont pas « isolés », mais *typiques*, répandus. *Et ils sont tels non pas de notre point de vue, mais du point de vue de la presse soviétique elle-même* dans la mesure où elle peut l'exprimer[1].

1. Il y a un troisième cliché. C'est de dire : et chez nous! Il y a quelque temps, nous avons parlé à un « radical-bolcheviste », des déportations en masse de paysans russes accusés de ne pas vouloir entrer dans les « kolkhoses », — déportations en Sibérie et au nord de la Russie et dans des conditions telles que ces malheureux mouraient par dizaines de milliers. » « Et chez nous! » s'écria avec fougue le radical-bolcheviste, chez nous, notre gouvernement réactionnaire ose déplacer un pauvre instituteur pour avoir protesté, à l'école, contre la guerre et contre le chauvinisme de nos gouvernants!...

Prenons quelques exemples :

Dans la *Pravda* du 15 avril 1935, nous trouvons une brève correspondance disant qu'au kolkhose Verkho-Slouinsk (région Krasno-Ouralsk), l'autorité locale a délivré un certificat à la paysanne Votinova, la proclamant *oudarnitsa* (« travailleuse de choc ») *pour avoir allaité, sur l'ordre du président du kolkhose, les cochons de lait* de la ferme appartenant à cette exploitation collective.

Il serait abusif, évidemment, de généraliser ce fait. D'autant plus que dans la *Pravda* du 25 mai, nous lisons :

Le 15 avril a été publié ici un télégramme sur le traitement vraiment révoltant de la paysanne Votinova que le président du kolkhose Lébédiév et le gérant de la ferme Tchérnykh ont forcée par menaces à allaiter des pourceaux. La session du Tribunal régional de Svérdlovsk a condamné Lébédiev et Tchérnykh à deux ans de réclusion.

Ou bien le fait suivant :

Dans le kolkhose *A la Mémoire d'Illitch* (Illitch — nom patronymique de Lénine), les chevaux, trop exténués, ne pouvaient pas traîner la charrue pour défricher un terrain inculte. Alors se trouva un militant local, Kopnov, qui proposa de labourer ce terrain avec les paysans-membres du kolkhose. Ainsi fut fait. On attela donc huit paysans et ils travaillèrent ainsi une journée entière. A ce propos, un conflit a surgi entre le procureur de la République et le Comité régional du Parti. Le procureur décida de poursuivre Kopnov pour le traitement inhumain infligé avec effronterie à ces paysans. Mais le secrétaire du Comité Bourov déclara que, pour le moment, il fallait s'abstenir de prendre une décision au sujet des auteurs de cet incident. (*La Pravda*, 17 mai 1935.)

Répétons-le : on ne peut pas généraliser ces faits en disant qu'en U. R. S. S. les paysannes allaitent les cochons de lait et les membres du kolkhose traînent les charrues. Mais on peut quand même dire qu'étrange est le régime *qui les rend possibles*. Car, pour trouver quelque chose de pareil en Russie, il faudrait remonter très loin aux temps du servage. Et ce qui est encore plus étrange, c'est que les auteurs de ces faits ne sont pas quelques paysans obscurs et arriérés, mais les militants communistes — « l'avant-garde » de la nation.

Des faits aussi scandaleux sont relativement rares. Par

contre, les faits *du même genre* (c'est-à-dire le mauvais traitement d'ouvriers et de paysans, sans parler des autres catégories sociales), seulement moins saillants, moins scandaleux, sont très nombreux.

En réalité, ils sont innombrables, mais, ne l'oublions pas, nous ne nous servons que d'informations incomplètes de la presse soviétique. Or, cette presse, par la voix des *Izvestia* du 17 avril et de la *Pravda* du 31 mars, reconnaît la nécessité urgente de prendre des mesures contre ceux qui se moquent des droits des citoyens et aussi contre d'innombrables délateurs. Nous allons donc passer à ces citations. Mais, avant, nous voudrions encore une fois (car on en a déjà parlé dans la presse) rappeler ici le fameux discours du commissaire de justice Krylenko, prononcé le 11 février 1936 devant le Vtsic (Comité Central Exécutif) et publié le 12 dans tous les journaux soviétiques. Ce discours est d'une importance capitale. Il est très fâcheux que le « Bureau d'Édition » (du parti communiste français) se soit abstenu de le traduire en entier. Mais nous le comprenons.

Ce discours n'a rien à faire avec « l'auto-critique ». C'est un compte rendu enthousiaste et une justification sans réserve de ce qui a été accompli dans le commissariat de la Justice, au cours des années 1934-1935. Un tel discours est important, car on y trouve ce qui caractérise le mieux le régime. Pour le faire comprendre, supposons que ce régime soit réalisé en France. Trop souvent, en effet, les lecteurs *ne lisent qu'avec leurs yeux* les choses qui se passent à l'étranger. Ces choses ne pénètrent pas dans leur esprit. Ils ne les « réalisent » pas.

Supposons donc qu'un Français soit arrêté au moment où il s'apprêtait à franchir la frontière belge ou suisse. Un Français ordinaire, ni criminel, ni déserteur, mais simplement quelqu'un qui a négligé d'accomplir les formalités nécessaires pour aller à l'étranger. Eh bien, si la « démocratie soviétique » existait en France, ce Français eût été passible *de la peine de mort* ou, dans le cas le plus favorable, *de dix ans de réclusion* et *de la confiscation des biens*. Mais ce n'est pas tout. Les membres de sa famille, s'ils étaient au courant de son projet et ne l'avaient pas dénoncé, seraient condamnés à l'emprisonnement allant de cinq à dix ans et à la confiscation des biens.

Au cas où les membres de la famille qui cohabitaient avec le coupable ou étaient à sa charge *n'eussent pas été* au courant de ce projet, ils seraient *privés de leurs droits électoraux et déportés dans des régions lointaines pour cinq ans.*

C'est la loi soviétique du 20 *juillet* 1934[1]. Les familles totalement innocentes peuvent donc être déportées en Sibérie Orientale (c'est dans le texte même de la loi). A ce propos, Krylenko ajoute :

« *Quand on nous dit : comment, les membres de la famille sont responsables eux aussi? Nous répondons : eh bien, et après? Ce n'est pas la première fois que nous appliquons, au cours de notre révolution, cette forme de représailles.* »

Si les gens étaient capables de bien réfléchir, cette loi soviétique *seule* eût dû les faire douter de ce que racontent sur l'U. R. S. S. soit *l'Humanité*, soit le propagandiste de leur « cellule ». Car, se seraient-ils demandés, quel doit donc être le régime qui *a besoin* d'une législation aussi barbare et à laquelle il est presque impossible de trouver de précédent dans l'histoire moderne? Mais, hélas, la grande majorité ne réfléchit pas; elle glisse distraitement et rapidement sur ce qu'elle lit. Et puis, il y a tant d'horreurs dans le monde actuel!

C'est dans ce même discours que Krylenko parle du non moins fameux décret du 8 *avril* 1935, autorisant l'application de la peine capitale aux enfants mineurs *depuis l'âge de douze ans* pour vols, violences, meurtres ou tentatives de meurtre, « afin, dit le décret, d'obtenir une liquidation rapide de la criminalité infantile ».

Cette criminalité est si forte et les méthodes pédagogiques soviétiques ultra-révolutionnaires se sont montrées tellement impuissantes (d'ailleurs on les a déjà abolies en 1935) que le Gouvernement n'a vu d'autre moyen pour venir à bout des enfants-voyous (« khouligans » — terme russe qui signifie quelque chose d'intermédiaire entre voyou et apache) que

1. En réalité et comme règle, il n'y a aucun jugement pour ceux qui veulent fuir le paradis soviétique : si les douaniers, armés de mitrailleuses, aperçoivent ces malheureux prêts à franchir la frontière, ils ouvrent le feu à volonté et les abattent. Il est presque inutile de dire que jamais rien de pareil n'existait en Russie, même aux pires époques du tsarisme. Il faut remonter au XVIIe siècle russe pour trouver des faits analogues.

la fusillade. Et il y a eu déjà des cas d'exécution de jeunes criminels de moins de vingt ans[1].

Ce décret gêne beaucoup les communistes français.

Il existe ici un petit groupement de communistes *déçus* par la réalité soviétique et qui ont eu le courage de le dire. Pour faire *pendant* à la *Société des Amis de l'U. R. S. S.* ils ont pris le nom des *Amis de la Vérité sur l'U. R. S. S.* et ils ont fait paraître, il y a quelques mois, quatre petites brochures[2]. Dans la première, l'auteur raconte ceci :

Au Congrès Syndical de la Fédération Unitaire de l'Enseignement (communiste), tenu à Angers en août 1935, le décret sur la peine de mort appliquée aux enfants de douze ans, lu à la Tribune, a suscité une émotion et une indignation générales. Les zélateurs à tout prix de Staline n'hésitèrent pas à traiter de faux ce document authentique et à crier à la calomnie. Mis en présence des *Izvestia* contenant le texte du décret, ils se turent consternés. Mais vingt-quatre heures plus tard, après réflexion, et sans doute, instructions reçues de l'extérieur, ils revinrent devant le Congrès pour affirmer *qu'en U. R. S. S. les enfants de douze ans, par leur précocité et leur éducation, sont pleinement responsables de leurs actes, comme les adultes.*

En réalité les militants communistes d'ici savent parfaitement ce que c'est que le communisme russe. Mais ils se taisent. Ils suivent le célèbre 21e commandement de Lénine autorisant de *taire la vérité dans l'intérêt de la cause.* C'est le renouvellement de la « restriction mentale ». Ils abusent ainsi leurs troupes (ou leurs troupeaux?) de prolétaires fascinés par le bolchevisme moscovite. Et la « discipline de fer » du parti communiste mondial *unique* exige impérieusement l'emploi de ces procédés. Mais que dire des radicaux bolchevisants, des membres de la Ligue des Droits de l'Homme, des Victor Basch et des Guernut, des savants comme P. Langevin, qui, pour pouvoir faire éloge des Soviets, sont obligés de *fermer les yeux* sur ces deux beaux « morceaux » du régime soviétique — la loi du 20 juillet 1934 et le décret du

1. Un jeune voyou, Léppé, ayant commis le vol d'un portefeuille *cinq mois avant le décret* a été fusillé.

2. *La Peine de Mort en U. R. S. S.*, 1935; *Bilan de la Terreur en U. R. S. S.* et *Un Français moyen en U. R. S. S.* Dépôt général : Librairie du Travail, 17, rue Sambre-et-Meuse (10e).

8 avril 1935[1]? Ils se proclament à l'avant-garde des républicains, ils mènent une lutte acharnée contre le fascisme et ils marchent la main dans la main avec ceux qui ont dépassé de cent coudées tous les fascismes existants. Cela donne la mesure de la décomposition morale de ces milieux. Et pourtant ce sont eux, ces intellectuels bolchevisants, qui crient le plus fort contre la « civilisation bourgeoise » et dénoncent sa faillite et aussi la corruption de la démocratie bourgeoise[2]...

C'est leur attitude qui nourrit les tendances antirépublicaines de ce pays. Ce sont eux qui sont, avant tout, responsables, si, en réponse au mouvement communiste favorisé par eux, d'autres mouvements se sont manifestés. Ce sont eux qui, par leurs éloges hypocrites du communisme russe, encouragent les communistes français dans leurs camouflages « démocratiques ».

COMMENT LES OUVRIERS ET LES PAYSANS DE L'U. R. S. S. MANGENT-ILS?

La presse soviétique est très avare de renseignements sur ce sujet délicat. Pour se faire une idée approximative là-dessus, il faut faire un travail de recoupement, de confrontation de plusieurs données fragmentaires disséminées dans des journaux différents.

Il y a quatre ans, une revue soviétique (*Revue de l'Économie planifiée*, n° 3, 1932) a publié un article sur la consommation de produits agricoles par habitant et par mois, pour l'année 1927-1928, année *déficitaire* (la récolte, cette année-là, était de 72 millions de tonnes au lieu de 80-82 millions, chiffre moyen). Nous y voyons que, depuis octobre 1927 jusqu'à

1. Dans un premier texte, nous avions mis, après M. P. Langevin, M. A. Gide. Mais nous venons d'apprendre que le célèbre écrivain a été, à son tour, complètement déçu par le bolchevisme russe et a eu le courage de le dire. Cette éclatante répudiation fera-t-elle enfin réfléchir les intellectuels bolchevisants français?

2. Ce discours de Krylenko, si riche de contenu et si franc, renferme encore plusieurs aperçus intéressants, par exemple, sur la peine de cinq ans de camp de concentration (sans sursis) réservée aux jeunes gens trouvés porteurs de couteaux dits « finnots », même s'ils n'ont commis aucun délit; ou sur les cinq ans de prison infligés à ceux qui « produisent en masse » des objets de mauvaise qualité, etc...

octobre 1928, il a été consommé par habitant et par mois : de céréales : 25 kilos ; de pommes de terre : 12 kilos ; de lait : 9 litres.

Et voici maintenant l'article du savant académicien soviétique Stroumiline dans la *Pravda* du 8 mai 1936. M. Stroumiline est content. Il écrit que tous les pays fascistes devraient envier l'heureuse U. R. S. S. du point de vue de la consommation. Et il cite les chiffres de consommation de produits agricoles pour l'année 1935, année *non déficitaire*. Donc, cette année, il a été consommé, dit-il, 21 kilos de céréales (toujours par habitant et par mois); 5 kilos de légumes; 4 kilos de lait et de produits laitiers et 16 kilos de pommes de terre. D'où il résulte que, au cours d'une année déficitaire on consommait plus de céréales (25 kilos au lieu de 21), et plus de lait (9 litres de lait seul contre 4 kilos de lait et de laitages) qu'en 1935, année normale, mais après la réalisation des plans « quinquennaux ». Seule, la consommation de pommes de terre a augmenté. Mais tout le monde comprend ce que cela veut dire. Nous n'avons pu rien trouver sur la consommation de la viande. On sait que cette consommation est minime.

Ce qui importe d'ailleurs, c'est de comparer, non pas 1935 avec 1927, mais 1935 avec la consommation d'avant-guerre en Russie. Eh bien, pour le pain et les laitages, la consommation soviétique actuelle a diminué de 50 et 30 p. 100 par rapport à 1913 (selon les calculs du statisticien-économiste Marèsse). Quant aux autres pays, nous ignorons si l'Allemagne fasciste (qui préfère les canons au beurre) doit envier les Soviets, mais sûrement ce n'est pas la France, où la population consomme environ deux fois plus de lait et de laitage que les habitants de la Russie agricole, obligés de se contenter d'environ 135-140 grammes de lait et de produits laitiers par jour! De plus un ouvrier moyen parisien mange de la viande tous les jours et boit son litre de pinard. Tandis qu'en Russie, le chou, le pain de seigle et les pommes de terre continuent comme auparavant à rester la base de la nourriture du peuple.

Des données un peu plus amples se trouvent dans le rapport de Méjlaouk, président du *Gosplan* (commission du *plan d'État* de la production). Dans ce rapport, publié dans les journaux soviétiques en janvier 1936, l'auteur cite les quantités des différents produits sur lesquelles les consommateurs

soviétiques peuvent compter pour l'année 1936. Ces chiffres sont impressionnants : deux millions et demi de tonnes de sucre, 484 millions de tonnes de savon; 420 millions de paires de bas et chaussettes; 161 millions de verres, etc..., etc... Seulement, l'auteur de ce plan oublie (ou s'abstient) de diviser ces chiffres par le nombre d'habitants (170 millions, ou bien, pour certains produits, comme viande ou beurre, il faut diviser la quantité de ces produits par 40 millions de citadins). Si on fait cette opération cela va nous donner ceci : 38 grammes de sucre par jour, 40 grammes de viande; 10 grammes de beurre; 8 grammes de savon; 0 gr. 2 de thé. D'ailleurs, il faut encore diminuer les chiffres concernant le sucre et le beurre, car il y a l'exportation.

Si nous passons à d'autres objets de consommation, nous verrons ceci : *par an* on aura droit à 2 paires de bas; à une demi-paire de chaussures; à moins de 50 centimètres de tissus de laine, à un mètre et quelques centimètres de lin; à un verre (à peu près); aux 0,17 de tasse, etc... Il y a, il est vrai, 19 mètres d'indienne par tête. Mais, dans la fabrication de ce tissu, très répandu en Russie, il faut tenir compte d'une énorme malfaçon qui va jusqu'à 40 p. 100 et même jusqu'à 50 p. 100.

D'autre part, *la Vie économique* du 7 novembre 1935 souligne l'augmentation des salaires en U. R. S. S. En 1934, dit-elle, l'ouvrier gagnait, en moyenne, 1 791 roubles par an, tandis qu'en 1935 il en gagnait 2 046, c'est-à-dire 170 *roubles* par mois; à peu près *ce que touche un chômeur français.* Et si on tient compte du fait qu'une petite minorité d'ouvriers (les « stakhanovtsy ») gagne beaucoup plus (parfois jusqu'à 600 ou 800 roubles) il devient clair que la grande majorité des ouvriers gagne moins de 170 roubles.

Si l'on prend en considération les *prix* des denrées (en voici quelques-uns : 1 kilo de semoule de blé : 1 r. 80 kopecks; 1 kilo de beurre de cuisine : 16 r. 50 kopecks ou 50 francs), on verra qu'un ouvrier russe moyen se trouve dans une situation pire, du point de vue de la nourriture, qu'un chômeur français.

Selon les données toutes récentes que nous trouvons dans la *Pravda* du 22 octobre 1936, l'achat des produits alimentaires par les ouvriers ayant de la famille a augmenté, par rapport à 1935, de 15,5 p. 100 — pas plus... Le journal soviétique ne

dit pas que cette augmentation se rapporte surtout aux « Stakhanovtsy », aristocratie ouvrière, qui ont déjà commencé, comme nous le verrons, à « mettre de côté » leurs gains, comme dans les pays bourgeois...

COMMENT SONT TRAITÉS LES TRAVAILLEURS DES VILLES ET DES CAMPAGNES

On sait que la principale région minière de la Russie, c'est le bassin du Donets, le *Donbass*. Dans quelles conditions les ouvriers mineurs y travaillent-ils? Voici quelques réponses (sans doute incomplètes).

Au 1er mai 1935, le déficit de l'extraction du charbon (par rapport au plan) avait atteint 830 000 tonnes pour le mois d'avril. A ce sujet, on a fait une enquête. L'enquête révéla que cette « brèche » dans la production ne peut pas s'expliquer par les causes habituelles qui provoquent, chaque printemps, une légère baisse de l'extraction. Car, en avril 1935, 23 000 *ouvriers* ont abandonné les mines. A part cela, le nombre des « progouls » (absences illégales) a considérablement augmenté : au lieu de neuf jours de « progouls » par 100 ouvriers (norme habituelle), il y a eu dix-sept jours. Et dans la « Donbass-Anthracite » les progouls atteignent plus d'un quart du temps total du travail. Pourquoi tout cela? Parce que, nous dit la revue *Pour l'Industrialisation* du 17 mai 1935, *on ne manifeste pas d'attention envers les mineurs; on ne prend aucun soin de leurs besoins.* Évidemment, c'est assez vague. Mais les mineurs se chargent eux-mêmes de préciser cette explication. *Le Troud* (le Travail) du 18 juillet 1935 publie une lettre collective des meilleurs mineurs du Donbass protestant contre le régime qui y existe.

Nous ne sommes pas des letouny[1], disent ces mineurs, nous sommes des travailleurs de choc. Tous les ans, nous touchions les primes. Eh bien, nous sommes indignés jusqu'au fond de notre âme par le traitement révoltant qu'on nous inflige. Les chefs des mines ne nous adressent jamais la parole sans juron. On se f... de nous de toutes les façons. Il y a très souvent des irrégularités dans la paie. Tantôt c'est le retard,

1. Terme d'argot signifiant des ouvriers qui changent souvent de place.

tantôt on « oublie » d'ajouter la taxe progressive. Récemment on a ouvert un bon univermag (« magasin universel »), mais il n'est ouvert qu'aux heures commodes aux employés supérieurs. Et quand les mineurs sont libres, il est toujours fermé. Les ouvriers sont obligés de faire plusieurs kilomètres pour acheter du pain.

Dans son numéro du 4 août 1935, la revue citée revient sur cette question. Elle constate que plusieurs grandes entreprises du Midi éprouvent un manque continuel d'ouvriers. Ainsi, le Krivorogstroï manque de 3 500 hommes; le Nicopolstroï a besoin de 1 500 hommes; de même les grandes usines d'acier du Zaporojié.

On envoie partout des *recruteurs*, mais ils n'ont pas beaucoup de succès. Dans les vingt premiers jours de juillet, 1 250 ouvriers ont quitté les aciéries. Pourquoi? On invoque les travaux des champs dans les kolkhoses. Mais c'est faux. Car les kolkhoses, *eux aussi, éprouvent le manque de main-d'œuvre!* Et, chemin faisant, nous apprenons par *l'Agriculture socialiste* que beacoup de membres des kolkhoses préfèrent se louer *comme ouvriers agricoles* dans certains grands kolkhoses et sovkhoses, car *ils touchent davantage comme salariés* que comme paysans membres des kolkhoses.

Le journal *Pour l'Industrialisation* répète que la cause de ces départs dût être cherchée dans le « traitement inattentif et nonchalant » dont sont victimes les ouvriers. Ce traitement, ce sont surtout les travailleurs tombés malades qui en éprouvent les effets. Les *Izvestia* du 27 juillet 1935 publient une série de biographies des « hommes célèbres ». C'est ainsi qu'on appelle en Russie les ouvriers de choc ou les « stakhanovtsy » ornés des insignes de « Lénine » ou du « Drapeau rouge », etc...

Il résulte de ces biographies qu'on reste « homme célèbre » jusqu'à la première maladie plus ou moins grave, occasionnée le plus souvent *par le surmenage*. Alors, on est vite révoqué et oublié.

Le manque de main-d'œuvre est aigu à un tel point que les directeurs des entreprises soviétiques ont commencé à pratiquer l'*achat* d'ouvriers, surtout d'ouvriers qualifiés. Cela se pratique ainsi :

D'habitude, ce sont les activistes (militants communistes) qui sont chargés de faire ces achats. Pour chaque ouvrier recruté, l'activiste

touche 50 roubles. D'ailleurs, il n'empoche pas toujours cette prime. Parfois, il achète lui-même dans les usines où les maîtres d'ateliers consentent, pour une commission convenable, à *révoquer* une partie de la main-d'œuvre. Ainsi, à l'usine *le Flambeau prolétarien*, le maître Mourachov a vendu à l'activiste de l'usine *Géophysique* deux tourneurs sur métaux pour 100 roubles; le chef technicien de l'atelier d'instruments de précision Gagouline a vendu le tourneur Kalinine pour 50 roubles. Parfois, les activistes fournissent des ouvriers qui continuent à travailler dans leur usine. Ils y travaillent sept heures habituelles et puis ils courent vite travailler sept heures encore dans une autre entreprise. Ils gagnent ainsi deux fois plus, mais leur journée dure quatorze heures et, souvent *seize ou dix-sept heures.* (*La Pravda du Komsomol*, 6 août 1936.)

Mais il y a des modes de recrutement beaucoup plus simples. C'est la militarisation en masse d'habitants, reconnue nécessaire par l'autorité locale. Nous attirons particulièrement l'attention de tous les admirateurs des soviets sur la citation suivante :

« *Le secrétaire du Comité régional de la région Klitchevsky (Russie Blanche) Tichkévitch et le président du Comité Exécutif local Déyco, après s'être concertés avec le commissaire militaire de la région Néfédov, ont proclamé la mobilisation régionale pour les travaux dans l'industrie. Tous les citoyens mobilisables furent rappelés, par télégrammes à leurs postes de mobilisés et, ensuite, expédiés séance tenante aux usines déficitaires. Pas de paie : ils sont mobilisés. Le refus de travail est considéré comme un délit contre la discipline militaire. La fuite est considérée comme une désertion. Pendant ce temps, les familles des mobilisés restent sans moyens d'existence... Il est temps de faire cesser cet état de choses illégal.* » (*L'Agriculture socialiste* du 29 juillet 1935.)

On s'étonnera peut-être que ce soit l'organe du Commissariat de l'Agriculture qui soulève cette protestation. C'est que fin juillet et août, c'est la moisson. Et le journal s'inquiéta parce que « cet état de choses illégal » menaçait de priver les kolkhoses locaux de leurs ouvriers.

On dira peut-être que c'est un fait isolé, comme ces deux faits que nous avons cités au commencement de l'article. Non. C'est un fait répandu. On *a essayé* de lutter contre ces pratiques qui existent depuis le début du bolchevisme. Mais

sans succès. *Le Troud* du 30 mars 1935 déclare que les mobilisations des *citoyens* (!) sont rétablies tant à Moscou que dans d'autres villes. Ainsi à Velsk (dép. du Nord) une grande partie des habitants fut mobilisée pour « l'assaut stakhanovien des forêts », parce que les comités du commissariat de l'Industrie forestière ne pouvaient pas assurer la réalisation du plan de stockage des bois coupés. Les mobilisés, entourés de miliciens armés, ont été envoyés couper et scier du bois. A Eisk (dép. Azov-Mer Noire), le président du Soviet proclama la période de travaux obligatoires pour « l'urbanisation » de la ville. Chaque groupe « de citoyens mobilisés » a reçu sa tâche avec indication précise du nombre des « hommes-jours » qui devaient être fournis. A Alexandrovka (dép. d'Odessa), les habitants sont mobilisés pour les travaux de démolition de l'église de cette localité. *Le Troud* réclame non seulement l'abolition de ces mesures (cela a été demandé bien des fois), mais aussi la punition des fonctionnaires responsables.

LES CHÔMEURS — « PROLÉTARIAT ILLÉGAL »

La propagande soviétique proclame partout que l'U. R. S. S. est le seul pays où il n'y a pas de chômeurs. En effet, on ne parle pas de chômeurs ni de chômage en Russie. Ces mots n'existent pas. Et, donc, il n'y a ni enregistrement des chômeurs, ni allocation de chômage.

Mais il y a des « ouvriers illégaux ». Ce sont des dizaines et des centaines de mille ouvriers qui, comme nous l'avons dit, se sauvent des entreprises « géantes », ne pouvant pas supporter les conditions inhumaines du travail et de la vie. Il faut rappeler que, depuis que le bolchevisme existe en Russie, la presse soviétique n'a jamais cessé de dénoncer la plaie principale de la vie industrielle chez les soviets — la « fluidité » ou la fuite (« tiékoutchest ») de la main-d'œuvre. Mais, naturellement, elle ne pouvait pas remonter à la cause véritable de cette fuite. A un moment donné, ce mal a pris des proportions telles qu'on a décidé à Moscou *d'attacher* les ouvriers aux entreprises où ils travaillaient. Il leur a été défendu de quitter ces entreprises, sous peine de travaux

forcés aux camps de concentration et certaines grandes usines (même à Léningrad) travaillaient sous la garde et la surveillance des sentinelles de l'armée. Mais ce rétablissement du servage d'État a paru à tel point visible et, par conséquent, scandaleux, qu'on a décidé d'atteindre le même but par des moyens plus dissimulés. Le moyen principal était le passeport. Le passeport a joué toujours un rôle important en Russie[1]. Mais les Soviets en ont décuplé l'importance. Le citoyen libre de la République des Soviets n'a pas le droit d'aller de son village à une ville voisine ou inversement sans être autorisé par le commissaire local qui tamponne son passeport, après avoir soumis ce citoyen à un interrogatoire serré sur les motifs et les buts de ce déplacement.

Quand un ouvrier quitte l'usine avant la fin de son contrat pour aller chercher ailleurs du travail, à des conditions meilleures, il doit passer chez le commissaire pour faire tamponner son passeport. Mais le commissaire (ou le secrétaire du Comité exécutif local) l'interroge. Le reste est clair : le tampon est refusé. Donc, l'ouvrier doit ou bien retourner à son usine, ou bien filer ailleurs sans ce tampon et, par suite, *devenir sans passeport*, c'est-à-dire, presque hors la loi. C'est avec ces ouvriers que se recrute en Russie la grande armée du « prolétariat illégal ». La loi soviétique défend catégoriquement d'embaucher les travailleurs : 1° n'ayant pas de passeport; 2° n'ayant pas obtenu l'autorisation d'habiter la localité où se trouve l'usine : 3° ayant été révoqués pour cause de « progoul », de manque de discipline ou *d'autres délits*.

Mais, nous demandera-t-on, comment peuvent-ils subsister, ces travailleurs illégaux? C'est — comme beaucoup de monde en Russie — grâce à l'inobservance des lois. Si toutes les lois soviétiques étaient appliquées strictement, la Russie se serait transformée depuis longtemps en cimetière.

Ce n'est pas une conjecture. C'est la revue *Pour l'Industrialisation* qui nous le dit. Cette revue a publié dans son numéro du 17 septembre 1935 un article protestant contre l'inobservance de cette loi draconienne sur les « illégaux ».

1. Le grand écrivain satirique russe Stchédrine disait : « l'habitant » russe est composé de trois parties : l'âme, le corps et le passeport.

Après avoir énuméré les trois points de la loi, cités plus haut, l'auteur continue ainsi :

Ces exigences nettes et claires de la loi ne sont pas observées, même dans un centre aussi important que Léningrad. En particulier à l'usine Kirov, on emploie journellement le procédé suivant pour tourner la loi : les ouvriers illégaux sont embauchés à la journée. On les paie le soir. Et le matin on les réembauche. Ainsi travaillent-ils des mois et parfois même des années. Quant à beaucoup d'autres entreprises de Léningrad, elles ne se gênent pas du tout et embauchent les illégaux *comme* les autres.

Bien entendu, les directeurs d'usines profitent de la situation précaire de ces chômeurs et de leur grand nombre pour leur offrir des salaires de famine. Certains d'entre eux ne gagnent que 90 *roubles par mois* (un peu plus de 300 francs en tenant compte de la dévaluation récente du franc).

Mais les prolétaires *légaux* (les « Dictateurs ») ne sont pas, souvent, mieux avantagés. Car nombreux, très nombreux sont les cas — et sans doute la presse soviétique ne les enregistre pas tous — de filouteries avec les salaires ou de grands retards dans la paie. Voici un fait récent. C'est *la Vie économique* du 10 mai 1936 qui nous le raconte. Beaucoup d'entreprises (usines métallurgiques, fabrique de machines, etc...) s'ingénient, dans leur comptabilité, à mettre les salaires *non-payés* sur la colonne de revenu. A elles seules, dit le journal, les entreprises minières du Donbass ont réussi à « gagner » ainsi *deux millions* de roubles. Comment s'y sont-elles prises? Voici. En 1935, le Donbass traversait une période financière difficile. Ce qui provoquait des retards continuels de la paie. Les ouvriers, ne touchant rien, s'en allaient. Mais quand les difficultés financières furent vaincues, les entreprises ne se sont pas dérangées pour envoyer les salaires retenus aux ouvriers partis — ouvriers *légaux*, dont les adresses, grâce aux passeports, devaient être connues. Elles préférèrent mettre ces salaires dans la rubrique des profits, sachant bien que les ouvriers non payés ne seront pas en état de leur intenter des procès...

Quelle est la situation de ces fameux « stakhanovtsy », qui gagnent plus que les autres? Les journaux soviétiques tout récents se chargent de répondre à cette question.

Toute une série de malentendus et de déviations ont surgi en rapport avec les gros salaires de stakhanovtsy. Car certains militants ont cru nécessaire d'adopter le rôle de contrôleurs ou de tuteurs tracassiers vis-à-vis de ces travailleurs. Ils les agacent par les questions : à quoi bon tant d'argent pour toi? Comment pourras-tu le dépenser? Si l'ouvrier parvient à mettre un peu d'argent de côté, pour les mauvais jours, on l'accuse tout de suite d'avarice, d'esprit bourgeois, on l'appelle pluchkine [1]. Une situation s'est créée à tel point anormale que les stakhanovtsy *diminuent* leur rendement pour ne pas gagner des sommes dépassant trop la moyenne, de peur de s'attirer ces accusations. (*La Pravda du Komsomol*, 21 octobre 1936.)

Le Troud du 27 octobre revient sur cette question et raconte une lamentable histoire — nous n'avons pas malheureusement de place pour l'exposer en détail — de l'ouvrier hautement qualifié Ogorodnikov, persécuté, injurié, menacé d'arrestation par les communistes locaux, obligé de fuir, retrouvé à *Donbass* et, finalement forcé de rejoindre son ancien poste sous la promesse d'Ordjonikidzé lui-même (commissaire de l'industrie lourde) qu'on ne lui fera plus de misères... Mais, ajoute *le Troud*, les persécutions d'ouvriers qualifiés continuent toujours.

LES CHEMINOTS

On a cité plus d'une fois déjà la fameuse déclaration de Kaganovitch, dictateur des chemins de fer soviétiques, avouant, pour l'année 1934, 62 000 *accidents*, plusieurs centaines de tués, plusieurs milliers de blessés, près de sept mille locomotives et de 4 500 wagons hors d'usage, près de 6 000 wagons détériorés et des dégâts atteignant au moins 60 millions de roubles[2]. Au cours de différentes enquêtes, les causes

1. Le père Grandet russe, dans le roman de Gogol : *les Ames mortes*.

2. L'état des chemins de fer russes rentre aussi dans cette catégorie des *grands faits* qui seraient *suffisants* pour juger la propagande soviétique si on prenait la peine de *méditer* sur ces faits. 62 000 accidents par an, imagine-t-on ce que c'est? Cela fait 170 accidents *par jour*. Supposons que la presse les enregistre tous. Ce serait comme si, en ouvrant votre journal, vous trouviez, tous les jours, une page entière occupée par la simple énumération de ces accidents... Mais il y a autre chose : point n'est besoin d'être grand clerc pour comprendre que *tout se tient* dans la vie économique d'un pays. Et si une branche aussi importante de l'industrie nationale se trouve dans un tel état, toutes les autres — et surtout les branches *voisines* (métallurgie, mines), sont à l'avenant. Les malheureux che-

immédiates de cette situation ont été nettement établies : l'extrême usure de ce matériel (par exemple, il faudrait changer 40 000 kilomètres de rails sur la totalité des 104 000 kilomètres du réseau; il faudrait changer presque entièrement les traverses); la malfaçon énorme dans le matériel fourni par l'industrie lourde : mauvais acier, charbon comportant un trop grand pourcentage de matières incombustibles, etc...; ingénieurs et techniciens ignorants — n'ayant reçu qu'une préparation trop rapide, donc insuffisante.

Et pourtant ce sont surtout les cheminots qui sont frappés. Le « dictateur des chemins de fer », Kaganovitch, les fusille en cas de catastrophes, les arrête, les déporte. Déjà *l'Humanité* du 7 mars 1933 a dû annoncer l'exécution du mécanicien Kondrachev, accusé de « négligence criminelle ». En novembre 1935, le mécanicien Nozdrine, accusé d'avoir brûlé les signaux, ce qui a provoqué le tamponnement de son train de marchandises (sans accident de personne), a été fusillé. (Les *Izvestia* du 10 novembre 1935.)

Au commencement de 1936, trois cheminots ont été fusillés en Sibérie. Nous ignorons le nombre de cheminots déportés dans les camps de concentration. Mais, même en admettant la négligence de certains cheminots, il faut encore souligner *pourquoi* ils sont négligents. C'est qu'ils sont surmenés. Et ils sont surmenés parce qu'ils n'ont pas de repos normal. La *Pravda* du 6 mars 1935 dénonce avec indignation les conditions dans lesquelles vivent les cheminots :

Après la relève, les équipes de train et de locomotive viennent se reposer dans les « diéjourkas » (chambre de service). C'est d'habitude une toute petite pièce, sans air ni lumière, sale, tout encombrée de vieux lits de camp. Les cheminots n'enlèvent que leurs bottes et leurs vestes. Avant de s'endormir, ils doivent longtemps guerroyer contre la vermine. Mais ils ne dorment pas longtemps car, au bout de très peu de temps, la gardienne vient frapper à la porte pour réveiller tel ou tel. A peine ont-ils réussi à se rendormir, arrive une nouvelle équipe. Des cris, des bruits, lumière allumée, il faut se tasser, etc...

mins de fer russes avaient déjà subi deux « dictateurs » — et de taille — Trotsky et le grand chef de la Tchéka Dzérjinsky. Ils n'ont pu faire grand'chose. Maintenant les chemins de fer subissent (et aussi les cheminots!) le troisième, Kaganovitch, certainement moins fort que les deux premiers. Ce n'est pas de dictateurs que les chemins de fer soviétiques ont besoin, mais d'une dizaine, au moins, d'années de *régime normal.*

Ce n'est pas une exception, c'est la règle, souligne ce journal. Quoi d'étonnant à ce que les hommes reviennent au travail harassés?

Le « dictateur » Kaganovitch les fusille, mais il ne s'est pas avisé d'améliorer les conditions de leur vie.

***

Plus nous avançons dans notre travail, plus notre tâche devient difficile : la place qui nous reste diminue, mais ne diminue presque pas la masse de citations significatives. Et alors, on ne sait que choisir. C'est vraiment l'embarras de richesses. Voici des coupures sur la vente et la spéculation sur les terres par les kolkhoses. Voici des coupures sur les contrats de *cabale*[1] que certains *sovkhoses* (exploitations agricoles de l'État) imposent soit aux ouvriers ayant leur petit lopin de terre — lopin trop petit — soit à certains kolkhoses voisins qui n'ont pas assez de pâturages. Voici encore des coupures sur la fuite des dizaines de mille kolkhosiens honteusement exploités par les chefs de ces entreprises et par les militants communistes locaux. Voici enfin les inépuisables données sur le *bureaucratisme* soviétique.

Il faudrait un livre, un gros livre pour publier tout cela! Nous prions donc instamment le lecteur de ne pas oublier que chaque fait que nous allons citer est un fait *représentatif*.

A Léningrad, il a été ordonné de terminer tous les travaux de construction au plus tard le 15 décembre. Mais les travaux n'avancent pas. Pourquoi? Parce que chaque jour commence par ce dialogue typique :

— Camarade Martchénko, envoie donc vite tes gars pour poser les fondements!

— Donne-moi d'abord des bottes pour eux!

— Mais où les prendrai-je, Bon Dieu?

— Comme tu veux. Sans bottes, pas moyen de travailler.

Alors le diéssiatnik (« chef de dizaine ») court vite exiger les bottes chez le prorabe (chef des travaux). Celui-ci fait une scène terrible au chef de la section des fournitures. Celui-ci téléphone au directeur du

1 Terme russe employé par les journaux soviétiques et désignant littéralement les contrats de *servage*.

Bureau des constructions. Celui-ci, à son tour, se décide à déranger le Commissariat. Pendant ce temps-là, les ouvriers se baladent sans bottes, les fosses creusées se remplissent d'eau, cette eau gèle et le tout est déjà couvert d'une épaisse couche de neige ». (*La Gazette Rouge*, 19 octobre 1936.)

La fille d'un ingénieur tombe malade. Les médecins diagnostiquent la tuberculose et prescrivent la mise immédiate de la malade dans un sanatorium. Le père y mène sa fille. Mais là on répond que l'ingénieur doit d'abord présenter trois certificats : sur le nombre des membres de sa famille à sa charge; sur les salaires et les gains des membres de la famille et sur le nombre de mois ou d'années de leur travail dans les entreprises où il sont employés et, enfin, *le certificat précisant la caractéristique de l'ingénieur*. Les deux premiers furent vite obtenus. Quant au troisième, le Comité local caractérisa l'ingénieur comme provenant de la petite bourgeoisie, manquant d'initiative et ne s'occupant pas de politique. Avec une pareille caractéristique *du père*, le sanatorium refuse catégoriquement d'admettre *la fille*. L'ingénieur jure qu'il ne manque pas d'initiative et qu'il peut le prouver. On lui répond que tant qu'il n'aura pas réfuté par les données officielles sa caractéristique, sa fille n'a pas droit au traitement dans un sanatorium. (*La Gazette Rouge du soir*, 16 mars 1936.)

Le commerce est monopolisé en Russie. Les prix sont fixés par l'État. Comment? Voici :

Pour obtenir la fixation du prix, il faut passer obligatoirement par *neuf instances* : usine, trust, conseil d'administration, bureau du débit, bureaux du commerce en détail, bureau des prix, commissaire adjoint, Commissariat du commerce et Commissariat des finances. Cela exige environ deux mois... Mais ce n'est pas tout. Les prix sont fixés séparément selon les modèles de marchandises. La même procédure existe pour la sanction des modèles. Certains « protocoles », calculs, projets, etc... passent des semaines et des semaines dans les dossiers de chacune de ces neuf instances. (*L'Industrie légère*, avril 1935.)

On comprend facilement après cela que très souvent, surtout dans les villes de province (sans parler de la campagne) il est impossible de trouver dans les magasins d'État les objets les plus usuels : épingles, clous, fils, bougies, pétrole, sucre, allumettes, papier à lettre, etc... etc... Les habitants s'adressent donc aux commerçants privés traqués comme « spéculateurs » mais qui existent toujours — tant on a besoin d'eux. Mais il risquent gros, car à chaque instant ils peuvent être arrêtés et déportés.

VOLS ET ESCROQUERIES

Une grande organisation d'escrocs a été découverte récemment à Tarangog. Elle opérait dans les organismes du ravitaillement ouvrier. Ses membres obtenaient, au moyen de pots-de-vin, le concours des militants et pouvait ainsi voler systématiquement et pendant longtemps toutes sortes de marchandises qu'ils vendaient ensuite soit aux kolkhosiens qui en avaient besoin, soit aux spéculateurs. D'après les premiers résultats de l'instruction, les vols atteignent environ 1 000 000 de roubles. (*La Pravda* du 28 juillet 1934.)

Selon les calculs de Podosionkov, directeur des magasins d'alimentation de Moscou (le groupe *Gastronome*), au cours de huit mois de cette année, il a été volé pour 275 000 roubles de marchandises. Mais, selon les données de l'Administration centrale de ravitaillement de Moscou, il faut *doubler* ce chiffre. En même temps le contrôle a établi qu'à Novo-Sibirsk (toujours dans le réseau des magasins *Gastronome*) on vole *deux fois plus* qu'à Moscou; à Tchéliabinsk — *trois fois* plus; à Tiflis — presque *quatre fois plus* (c'est un record!) Qui vole? Des employés, surtout des employés supérieurs. Il arrive qu'une acheteuse verse à la caisse la somme (marquée sur le ticket) de 15 ou 20 kopecks et emporte des marchandises pour 15 ou 20 roubles. Récemment, on a arrêté l'une de ces acheteuses. Elle était femme d'un employé supérieur du *Gastronome*. Il est absolument nécessaire de créer un contrôle véritable, au moins aussi efficace que celui qui existe dans les pays bourgeois. (*La Pravda* du 4 novembre 1935.)

L'INSTRUCTION ET LA CULTURE GÉNÉRALE

Le haut niveau de la culture générale et l'extension de l'instruction en U. R. S. S. appartiennent aux « conquêtes » — hélas, les plus solides de la propagande soviétique en France. Non seulement les communistes, mais même les radicaux (sauf exception) sont persuadés que dans ce domaine le gouvernement de Moscou a atteint des résultats énormes, formidables et inouïs. *Tel n'est pas l'avis de la presse soviétique et même du Commissariat de l'Instruction publique.* Nous avons une *trentaine* de coupures là-dessus[1]. En voici quelques-unes :

Un inspecteur du Comité central du parti a été chargé de

1. Toutes nos coupures des journaux soviétiques ne remontent jamais au delà de 1934. La plupart sont de 1935 et de 1936.

vérifier ou de contrôler l'état de l'instruction dans les *écoles du parti* de la région de Voronej. Voici ce qu'il raconte :

J'arrive dans une école. J'y trouve quinze auditeurs, tous membres du parti. Le conférencier-propagandiste « analyse » le rapport de Pieck au VIIe Congrès du Komintern. Il parle de la guerre impérialiste en Abyssinie. L'un des auditeurs demande où se trouve ce pays.

— Je ne peux pas vous répondre, camarade. Je l'ai vainement cherché sur ma carte.

On a apporté la carte. C'était une vieille carte géographique *de la Russie*. Et c'est sur cette carte que ces gens vainement cherchèrent, pendant un mois, l'Abyssinie.

L'inspecteur a établi, ensuite, que personne ne sait rien sur ce Pieck; que le conférencier ne comprend pas le mot « Congrès » et qu'une partie des auditeurs ignore même le mot Komintern! Notre inspecteur alla ensuite visiter d'autres écoles du parti.

Il interrogea ainsi 22 propagandistes-communistes. Et voici sa conclusion :

La plupart des propagandistes ne lisent rien. La moitié ne lit même pas les journaux. Et certains sont tout simplement à demi illettrés. Quant aux communistes de rang, une partie d'entre eux sont *complètement* illettrés : ils ne savent même pas les lettres de l'alphabet. (*La Pravda*, 25 novembre 1935.)

Parmi les nombreuses sortes de « surveillants » politiques, il existe chez les Soviets des agents qui portent le nom sonore de *Pompolite*. Ils sont chargés de surveiller, du point de vue politique, les jeunesses communistes. Et aussi de leur faire des conférences sur les questions d'actualité, par exemple sur les évènements extérieurs. Dernièrement, on a décidé de les soumettre à l'examen de géographie. Car les gens qui parlent de la politique extérieure doivent posséder quelques notions géographiques.

Voici le *Pompolite* Borodine. Bien des fois, il a fait des conférences sur les événements d'Espagne. Mais, hélas, il s'est trouvé incapable de montrer l'Espagne sur la carte de l'Europe. Le *Pompolite* Zakharov à la question : où se trouve le Japon, répondit : aux îles Philippines. Et quand on a demandé à Kénine d'indiquer sur la carte l'Alaska, le doigt du *Pompolite* s'égara dans les forêts vierges de l'Afrique... (*La Pravda du Komsomol*, 21 octobre 1936.)

La *Pravda* du 9 février 1936 déclare sans ambage, que les tonitruants rapports du *Narcompros* (Commissaire de l'Instruction) sur la liquidation de l'analphabétisme en U. R. S. S., ne sont que de l'*otchkovtiratiélstvo*. Ce mot difficile a été créé par les bolchevistes, et il est très répandu en Russie. Il signifie à peu près « l'ajustage-des-lunettes-roses-sur-le-nez-des-chefs ». Très souvent, la presse soviétique applique ce terme aux statistiques brillantes de ceux des Commissariats du peuple qu'elle a le droit de critiquer. Sans doute, personne ne s'avisera de critiquer le Commissariat de l'Intérieur, surtout la police politique, ni le Commissariat de la Guerre, ni, faut-il le dire? l'activité du Polit-Bureau. Mais sur les commissariats, tels que ceux de l'Instruction, ou de l'Agriculture, ou du Commerce, ou, parfois, des Transports et de la Justice, on peut taper sans risque.

Donc, la *Pravda* nous communique que « la vérification de la liquidation de l'analphabétisme dans les 36 cantons du département Samara a révélé le tableau suivant : il y a près de 34 000 illettrés, et il n'y a que 15 000 personnes qui fréquentent les écoles (pour adultes). Et le nombre total d'illettrés atteint 100 000. — Selon les données du *Narcompros!* Parfois, on ouvre une école et elle ne peut pas fonctionner, car il est impossible de se procurer les choses nécessaires : pas de papier, pas de crayons, pas de cahiers, pas de manuels, pas de pétrole ».

Dans ces conditions, conclut la *Pravda, seuls les bureaucrates et les hâbleurs peuvent crier que l'analphabétisme est liquidé.* C'est un aveu que les intellectuels français, adorateurs des Soviets, feraient bien de se rappeler.

D'ailleurs, Boubnov, le Commissaire de l'Instruction, avoua humblement lui-même devant le Xe Congrès des Jeunesses communistes l'état peu satisfaisant de l'instruction en U. R. S. S. Il a dit notamment :

> Vous savez que le défaut fondamental de notre école consiste en ce qu'elle n'assure pas le niveau des connaissances qui nous est nécessaire. Elle ne donne pas la préparation suffisante pour l'instruction supérieure, générale ou spéciale.

Pour compléter le tableau, il faut rappeler que la presse soviétique a publié de nombreuses et savoureuses anecdotes,

parfois tout à fait invraisemblables, sur l'ignorance crasse des instituteurs soviétiques (d'ailleurs, très mal payés[1]). D'autre part, il nous plaît de rendre hommage à la *Pravda* du 1er février 1936 qui avoue que les manuels scolaires (les « Premiers livres de lecture ») d'avant la révolution étaient incomparablement supérieurs à ceux de maintenant. Si on affirmait cela ici, on serait tout de suite traité de réactionnaire et de tsariste. On ignore généralement que beaucoup d'intellectuels russes, de ces intellectuels qui ont été en grande partie exterminés par les bolcheviks, travaillaient sans relâche dans le domaine de l'instruction du peuple et avaient obtenu, vers le commencement du XXe siècle, des résultats remarquables, malgré toutes les difficultés administratives.

LES MŒURS

Parmi les *deux cents* coupures que nous possédons sur les mœurs des communistes russes et sur la façon dont ils traitent la population soumise à leur dictature, nous choisissons, presque au hasard, celles qui suivent :

Près de Taguil (région d'Oural), une jeune fille, membre des Jeunesses communistes, était sur le point d'épouser son fiancé. Mais elle avait un autre soupirant, le communiste Rybakov. Ce dernier, repoussé par la jeune fille, s'adressa au soviet local. Alors, le président du soviet Zorine, le vice-président Peklévine et le partorg (organisateur du parti) Chévanguine ont décidé que la jeune fille épouserait Rybakov. Sur leur ordre, le bureau d'enregistrement des mariages a inscrit dans son livre que la jeune fille N... est la femme de Rykakov. La jeune « mariée », naturellement, protesta et refusa de rejoindre son « mari ». Alors on eut recours aux miliciens qui non seulement l'amenèrent à Rybakov, mais l'obligèrent à accomplir son devoir conjugal. (Les *Izvestia*, 24 décembre 1935.)

A Yaroslav, les ouvrières de l'usine le *Pérécope Rouge* ont révélé par quels moyens on recrutait parmi elles les ouvrières stakhanovistes. Le chef d'atelier des bobines Chavarov déclarait ouvertement aux jeunes ouvrières : « Si vous voulez avoir de bons métiers pour devenir stakhanovistes, vous n'avez qu'à venir chez moi et être *gentilles*. » Et, en effet, il tenait sa promesse : toutes celles qui étaient *gentilles* avec

1. Nous en avons traduit quelques-uns dans notre article : *Quelques tableaux de la vie russe*, dans le *Mercure de France* (1er octobre 1936).

lui obtenaient de bons métiers et pouvaient gagner davantage. Par contre, si telle ou telle ne voulait plus être gentille, on la mettait tout de suite au mauvais métier et on la proclamait « saboteuse des normes stakhoviennes ».

Quand tout cela fut découvert, l'administration déplaça vite Chavarov à un autre endroit. On ne sait où il se trouve maintenant. (*Le Troud*, 8 juin 1936.)

Des affaires de même genre ont eu lieu dans le Caucase du nord (*Izvestia*, 10 juillet 1935) et à la *Société de Culture physique* de Moscou (*Pravda*, 10 juillet 1935).

La Vie économique du 1er avril 1936 énumère toute une série *d'impôts illégaux* établis arbitrairement dans plusieurs villes et départements et perçus par les autorités locales. Ce tribut est versé aux *organisations communistes locales* et dépensé sans le moindre contrôle.

A la Conférence d'employés du Commissariat de la Justice, le procureur de la République Akoulov a cité le fait suivant :

Les paysannes Prascovie Chpék, vingt-huit ans, mère de trois enfants, et Anne Pachenko, quarante ans, pauvre et illettrée, membres des kolkhoses, ont été condamnées par le tribunal populaire de Eïsk à *dix ans de réclusion* pour avoir volé 4 kilos de grain. D'autre part, au district Ouvarov, le militant Yaroslavsky a volé 3 700 kilos de pain et n'a été condamné qu'à trois mois de travaux dits « correctionnels ». (*Pravda*, 28 avril 1934.)

A Novorossiisk, l'ouvrière Niessonova a été chassée de son logement et ses affaires jetées dans la rue, parce que le président de soviet Zanine a voulu prendre ce logement. Jusqu'ici, il n'a pas été inquiété et l'ouvrière Niessonova, avec ses trois enfants, loge dans un hangar. (*Pravda*, 15 juillet 1935.)

A Minsk, un agent de milice se présenta tard dans la soirée chez l'ouvrier Koznodiei, et exigea le passeport de sa fille. Ensuite, en pleine nuit, à deux heures du matin, un groupe de miliciens fit irruption dans l'appartement, pour arrêter toute la famille de l'ouvrier nommé. Au Commissariat, le chef de la milice du district Krioukovsky déclara à la famille arrêtée que l'appartement était nécessaire à l'un des employés du Commissariat et qu'elle serait retenue jusqu'au matin. Quand, à sept heures du matin, ils furent libérés et retournèrent chez eux, ils trouvèrent leurs meubles et leurs affaires jetés dans la cour et l'appartement déjà occupé par cet employé. Les *Izvestia* du 1er avril 1935 qui racontent cela,

soulignent que *ce n'est pas un fait isolé* car, disent-ils *la milice ne tient aucun compte des lois.*

La *Pravda* du 6 mai 1936 constate que les communistes de la région de Kharkov sont persuadés qu'ils sont au-dessus des tribunaux. La *Pravda* du 11 janvier 1936 relate onze scandales, faits par des militants « hautement responsables ». Ils arrivent à Moscou, font une bombe carabinée dans de grands restaurants, dépensent de fortes sommes, se saoulent et puis attaquent et battent des garçons de restaurants, des passants et des femmes et même des agents. Le journal ajoute : « *Nous pourrions raconter encore beaucoup de choses, mais cela suffit pour le moment.* »

La Vie économique du 4 novembre 1936 soulève la question de la responsabilité civile des comités du parti communiste. Pourquoi? Parce que, jusqu'ici, ces Comités s'estimaient être au-dessus de toute responsabilité. Ils exigeaient la fourniture, de la part des coopératives soviétiques, de telles ou telles marchandises et puis, régulièrement, refusaient de les payer.

Il est évident que, en U. R. S. S., c'est une des causes qui provoquent la formation d'une nouvelle bourgeoisie.

Ces deux dernières informations nous autorisent à donner la parole, par exception, au journal *Messager Socialiste*, organe russe de tendance S. F. I. O. paraissant à Paris. Son correspondant de Moscou (secret, sans doute), décrit ainsi cette nouvelle bourgeoisie : pendant que la majorité des ouvriers et des employés ne gagnent que de 150 à 200 roubles par mois, les « militants hautement responsables » les plus modestes touchent de 1 500 à 2 000 roubles. Beaucoup gagnent de 6 000 à 7 000 roubles.

Il est tout à fait naturel que ces *nouveaux riches* aient de vastes appartements, des autos, des domestiques, des gouvernantes. Il y a maintenant à Moscou près de 70 000 domestiques. Ils touchent de 50 à 60 roubles par mois plus les repas. Tous les nouveaux riches sont les adorateurs les plus ardents de Staline.

Répétons encore une fois : ce n'est ni de « réactionnaires », ni de « fascistes » qu'il s'agit, mais de socialistes de tendance Léon Blum, Vincent Auriol et Zyromsky. Ces derniers con-

naissent d'ailleurs très bien les militants du *Messager Socialiste.*

La grande « Révolution d'octobre » a abouti à la création de « deux cents familles » de nouveaux riches. Avec cette aggravation, que ces deux cents familles constituent une véritable caste privilégiée qui, avec deux autres castes, encore plus privilégiées — la police politique et la haute armée, gouverne la Russie des Soviets[1].

CONCLUSION

Nous avons ouvert devant le lecteur, grâce à « l'auto-critique » de la presse soviétique, cet « ersatz » de la critique libre, un coin du rideau sur la réalité russe. Le lecteur peut maintenant voir lui-même l'abîme qui existe entre le tableau du paradis soviétique dépeint par la propagande de Moscou et la triste vérité. Et nous n'avons rien dit ni sur l'invraisemblable budget soviétique, basé surtout sur les impôts de consommation, ni sur le fonctionnement des kolkhoses, ni sur celui des usines « géantes ».

Il en résulte que, sous l'action des mêmes causes générales, qui existent *toujours*, car elles sont *ancrées* dans le régime (l'énorme bureaucratie, l'arbitraire des militants ignorants, la terreur, le manque d'ouvriers et de techniciens qualifiés) — ces kolkhoses e ces usines géantes ne marchent pas bien. Mais oublions cela. Admettons, avec la propagande communiste, que « tout va très bien... ». Il reste alors une chose capitale et décisive. Elle a été bien formulée par un savant français universellement connu, M. L. Lapicque. Il était chef de la délégation française au Congrès international de physiologie, réuni à Moscou en août 1935. Comme tant d'autres visiteurs officiels étrangers de courte durée, il a été charmé par l'accueil chaleureux et solennel que les gouvernants de Moscou savent si bien organiser. Comme tant d'autres, il a été fortement impressionné par ce qu'on a bien voulu lui montrer : de magnifiques laboratoires, des kolkhoses modèles. Mais, rentré en

1. Quelques mots à propos de Soviets. En réalité, il y a déjà longtemps que les « Soviets » ne jouent aucun rôle en Russie. Ce sont les commissaires, les agents de l'Intérieur, les secrétaires des comités locaux — comités du parti et comités exécutifs qui décident de tout.

France, il déclara, dans sa conférence à l'Union rationaliste en mai 1936 : « A cela — à la question de savoir s'il faut établir en France le régime soviétique, je réponds *non* de toutes mes forces. Quel que soit l'intérêt que je porte à la science, quelque importance que j'attache à une agriculture rationnelle, la liberté m'est plus chère que tout. »

Aux yeux de M. Lapicque, l'esclavage du peuple — esclavage qui est un revers inévitable de la dictature — est un prix beaucoup trop cher pour des « usines géantes », des kolkhoses modèles et de beaux laboratoires. Et il souligne que si ces usines peuvent justifier la dictature communiste en Russie, l'assèchement des marais Pontins, la « bonification » du domaine de Macarese près de Rome et des « plantations » rationnelles dans toute l'Italie, peuvent bien justifier le fascisme tant abhorré par les communistes. C'est juste.

Mais, en réalité, même si on se décide à ce marché, on en sera dupe. Car il n'y a pas de fossé entre le régime politique et le régime social. L'une des vérités les mieux établies par l'expérience de tous les peuples et de tous les temps, a été ainsi exprimée par Montesquieu : *si la fertilité du sol dépend de la nature, sa productivité dépend de la liberté des habitants.* Le travail des esclaves et des serfs est peu productif. Nous vivons à l'époque où l'on oublie même cette vérité élémentaire.

S'il y avait tant de bien-être en Russie soviétique, de nombreuses délégations ouvrières et paysannes russes parcourraient les pays libres pour raconter partout le bonheur des populations russes. Et sortir de l'U. R. S. S. serait au moins aussi aisé que sortir de la France ou de l'Angleterre. Mais nous savons, qu'en réalité, on fusille ceux qui essaient de fuir ce pays heureux et on déporte leurs familles.

Le parti communiste français ne *fait qu'un* — selon les statuts de la IIIe Internationale — avec le parti communiste russe. Son but est la soviétisation de la France. Il ne fait qu'exécuter les ordres du Führer Staline et de son Polit-Bureau. Il est chargé d'établir ici ce qui existe en U. R. S. S. Les ouvriers français, les intellectuels français de gauche, désirent-ils l'introduction en France du régime révélé par « l'Auto-critique soviétique »?

W. DRABOWITCH

NICE SECOND EMPIRE

Le 15 avril 1860 eut lieu le vote pour l'annexion à la France du comté de Nice. Prévue, comme on le sait, à la réunion de Plombières entre Cavour et Napoléon III, cette cession, ainsi que celle de la Savoie, ne devait être définitive qu'après le plébiscite des populations intéressées, et celles-ci, d'un grand élan, allaient se donner à nous.

Ce fut par une belle journée de printemps que la charmante ville niçoise, mollement étendue au fond de son admirable golfe, vit défiler dans ses étroites rues pavoisées une foule immense se rendant aux sections, tambours battants, drapeaux français au vent. Précédée des curés de la paroisse, une masse de campagnards accourait aussi des environs, tous portant le mot : *oui* inscrit sur leur chapeau et mêlant aux habits clairs des citadins le pittoresque de leurs costumes. Les cris, les rires, les lazzis, les sifflets éclataient sous un soleil déjà brûlant au milieu d'une poussière intense, on s'interpellait, on chantait, on dansait, on organisa une farandole place Saint-François. Le soir, ce fut du délire lorsque les résultats de la journée furent proclamés : sur 25 933 votants, 25 743 *oui* s'étaient affirmés contre 160 *non* et 30 bulletins blancs. Le comté de Nice était devenu français.

Colonie marseillaise, celto-ligure, gallo-romaine, enfin provençale, Nice revenait ainsi à sa vraie nationalité et la France entière, par la voix de son gouvernement et de sa presse, l'accueillait dans un grand cri de joie et une immense effusion.

La réputation de sa beauté, de la douceur de son climat,

avait déjà franchi les limites du rivage méditerranéen et même celles de la France, car quantité d'étrangers, Anglais et Russes de préférence, y avaient établi leurs quartiers d'hiver, un grand nombre s'y était même fixé toute l'année. Mais qu'elle était petite, alors, la ville énorme d'aujourd'hui, et qui pourrait reconnaître dans cette cité exiguë de 40 000 habitants à physionomie italienne, tassée entre un torrent et la montagne, accroupie au pied d'un vieux château, la capitale de la Côte d'azur qu'elle allait être quatre-vingts ans plus tard?

Pour s'y rendre, on préférait de beaucoup prendre la mer : le voyage par terre était extrêmement fatigant. Par les routes défoncées et au milieu d'un nuage de poussière, sous un soleil parfois accablant, on arrivait de Toulon au Var que l'on franchissait à Saint-Laurent. Le pont était toujours en réparation ou à la veille de s'écrouler. Après, c'était le bois du Var, puis les bicoques de Sainte-Hélène (où les pirates barbaresques avaient encore fait une incursion en 1822!) et enfin une mauvaise route qui est devenue la rue de France. On parvenait ainsi au faubourg de la Croix de Marbre où la colonie étrangère avait élu domicile, et, par la rue Masséna, on gagnait la place du même nom dont un seul côté, celui de l'ouest, était achevé. Toute la partie à gauche de la rue de France où se trouve le centre de la ville actuelle n'était que prairies, roseaux, habitations rustiques, jardins potagers plantés d'orangers et de palmiers. L'avenue de la Victoire était un sentier qui longeait un petit ruisseau, toujours encombré d'immondices et fréquenté seulement par les mulets qui descendaient de la montagne. A la place des quais du Paillon, quelques maisonnettes avec jardinets, dont celle, où, disait-on, était né Masséna. Le Paillon lui-même, asséché en été, devenait un hangar où l'on abritait (?) des voitures et des chevaux, et, l'hiver, débordait largement en achevant de détruire le mauvais mur qui le bordait. En somme, le vrai noyau de la ville se réduisait à la petite cité italienne comprise entre la rivière, le vieux château et la mer, et elle ne devait pas avoir une physionomie bien différente de celle qu'elle a heureusement conservée aujourd'hui.

« Malgré son odeur de fromage et de merluches, elle m'amuse

infiniment, écrivait alors Victorien Sardou. Il y a des coins charmants, de brusques passages de l'ombre à la clarté vive, de vieux pans de murs d'une coloration délicieuse, des clochers, ces clochers aimables de la rivière de Gênes qui, au débouché d'une ruelle montueuse et sombre, se détachent sur le bleu cru du ciel avec des blancheurs de minarets, des petits marchés en plein soleil où les choux frisés, les oranges et les tomates se livrent à une débauche de couleurs qui provoquent l'appétit et la gaîté[1]. »

Les rues tortueuses bordées de maisons ne laissent entre leurs deux rangées qu'un étroit couloir demi-obscur, les petites places sont délicieuses avec un bouquet de palmiers ou de dattiers. Une antique église italienne, Sainte-Réparate, voisine avec un vieil hôtel, celui des Lascaris. Il y a d'humbles boutiques où l'on vend des pâtes, des chapeaux plats comme des assiettes, des fromages et des fruits. Il y a des madones peintes sur les murs et des images de piété devant lesquelles brillent de petites lampes. Il y a des grilles ventrues auxquelles sont accrochés des haillons, et des treilles qui descendent d'une haute terrasse dans la rue.

Cependant, à cause de son exiguïté même, cette vieille ville accroupie au pied de son château avait déjà voulu se donner de l'air et les rois de Sardaigne avaient songé, eux aussi, à l'embellir et à l'agrandir. Avant qu'elle revînt à la France, elle s'était parée d'un quartier tout neuf qui allait devenir un centre élégant durant une partie du Second Empire. C'était, toujours sur la rive gauche du Paillon, une sorte de terrain vague appelé le Pré aux Oies, entouré de jardins de couvents, bordé par la mer, qui s'était construit rapidement et sur lequel s'étaient édifiés la rue Saint-François-de-Paule, le Cours, le théâtre, le palais du Gouvernement. Toutes ces belles maisons italiennes d'une noble ordonnance, à volets verts, qui, aujourd'hui encore longent le quai du Midi, parmi lesquelles se trouve la Banque de France, c'était alors une Nice nouvelle, *saisonnière*, disait-on déjà, qui étalait sa façade sur la grande bleue et où se concentrait la vie de la colonie étrangère.

1. Article de Victorien Sardou paru dans *l'Union* et cité par M. Léon Sarty dans *Nice d'antan*. Nice, 1921.

Le quai, certes, n'avait pas les dimensions qu'il possède actuellement, mais, de 1850 à 1870, on va y voir défiler les élégances masculines et féminines, gandins et cocodès, venus se chauffer au soleil du Midi, on apercevra les berlines, les voiturins, les chaises de poste qui, avant l'ère des chemins de fer, amènent les voyageurs devant l'hôtel Chauvain dans un grand bruit de ferraille et au milieu des claquements de fouet des postillons.

Un peu en arrière de ce quai sont les Terrasses et le cours Saleya, qui, vers 1850, furent le rendez-vous de toutes les élégances. Une de ces terrasses était la propriété de la librairie Visconti qui fut un lieu à la mode pendant un quart de siècle. Là défilèrent Théodore de Banville, Alphonse Karr, Nadaud, Albert Glatigny, Charles Monselet, madame Adam, madame Rattazzi. On feuilletait des livres, on bavardait, on s'égarait dans un aimable jardin contigu, et, de la place voisine, on entendait les cuivres de la musique du régiment sarde en garnison à Nice, autour de laquelle le beau monde faisait cercle[1].

Que de souvenirs dans ce coin de la côte qui n'était plus tout à fait la vieille ville et pas encore la nouvelle cité! Le faubourg des Ponchettes si pittoresque, *Raouba-Capeu*, « vole chapeau », surnom donné à cet endroit à cause du vent terrible qui y règne toujours, la maison natale de Garibaldi, aujourd'hui démolie, qui se trouvait à deux pas de là, le port de Lympia. Cette aimable petite anse « encore plus séduisante de près que de loin », comme disait Théodore de Banville, n'abritait guère alors que des bateaux de plaisance. Et le poète ajoutait : « Les aimables navires, si bien peints et vernis qui s'y exposent semblent ne venir de nulle part et n'aller nulle part. Ils ont été ciselés pour le plaisir des yeux par quelque bimbelotier épris de joujoux et de maisonnettes. Dans un coin, près de la mer, des sources d'eau vive jaillissent du sable fin et des femmes du peuple, vêtues de haillons, égayés çà et là d'un chiffon écarlate, viennent laver leur linge dans ces flots clairs comme du cristal[2]. »

Enfin, dominant toute cette partie de la région niçoise, le

1. Voir Léon Sarty, *op. cit.*, p. 69.
2. Théodore de Banville, *la Mer de Nice*, Paris, 1861, p. 21.

Château, avec son panorama et ses jardins, qui, depuis 1855, est devenu, par les soins de M. Bottini, vice-syndic, la plus belle promenade de la ville. Ses allées ombreuses ont été dessinées avec art, des sentiers ont été frayés dans son bois de chênes verts, des massifs de lauriers-roses et de mimosas ont été disposés çà et là : c'est l'enchantement, la grande nouveauté de la saison, celle qu'on offre tout de suite à l'étranger, ou plutôt à l'Anglais, car pour les Niçois de cette époque tout ce qui est étranger est anglais.

Donc tout le monde veut s'y rendre. L'une des premières, madame Rattazzi, l'extraordinaire petite-fille de Lucien Bonaparte, qui s'appelle, à ce moment, madame de Solms et qui remplit déjà de ses aventures, de ses excentricités de jolie femme et de femme de lettres la chronique de l'Europe, veut voir et décrire cette montagne fleurie, ce panorama, ces échappées vers l'horizon. Elle fait l'ascension de la colline parfumée et elle pousse un cri d'admiration en arrivant au sommet. Elle s'assied sur l'un des bancs disposés au-dessous des pins parasols et elle « s'enivre du spectacle ».

Elle contemple la haute mer « inondée de soleil, qui ressemblait à un immense lac sillonné par des bateaux », les contours du beau golfe vers Antibes, les montagnes de l'Esterel qui barrent l'horizon, celles de Drap qui abritent un édifice énorme, le couvent de Saint-André, plus au fond le mont Chauve, enfin à l'ouest, « un édifice d'un goût majestueux et rare, le château du Piol[1] ».

Tel qu'il était alors, ce panorama devait être incomparablement plus beau qu'il n'est aujourd'hui : au lieu d'une ville immense, les bois d'orangers et d'oliviers s'étendaient à l'infini, une végétation extraordinaire envahissait tout, que déparait, seule, une ligne aride et désolée, le lit du Paillon, « comme une cicatrice sur un beau visage ».

Les enchantements de madame de Solms seront ceux de tous les gens qui s'aviseront de venir contempler ce majestueux spectacle.

Avec l'aménagement du Château, celui de la promenade des Anglais est la grande affaire du moment, on peut même dire que ce sera la grande affaire durant tout le Second Empire, car

1. Madame de Solms, *Nice*, Florence, 1854.

il ne se passera pas d'année qu'on ne l'élargisse, cette promenade, qu'on ne l'allonge, qu'on ne l'améliore de quelque façon. C'est, au début, une sorte de prairie qui longe la mer : la beauté du site attire là les malades et les oisifs qui viennent enchanter leurs yeux de la baie des Anges et des flots bleus en se promenant le long d'un sentier bordé d'une haie de cactus que l'on appelle chemin des Anglais. En 1830, la colonie d'outre-Manche désirant faire niveler et élargir à deux mètres ce chemin côtier fait une collecte parmi ses membres et emploie à ce travail les chômeurs et les mendiants qui pullulent. En 1856, nouvel élargissement : cette fois, la voie est agrandie de façon à permettre le passage des voitures, et des bancs de pierre sont disposés de distance en distance. Enfin, en 1862, la promenade prend à peu près l'aspect qu'on lui connaîtra jusqu'à la fin du siècle, avec ses palmiers et ses tamaris que relient alors des haies de pourpiers nains et de lauriers-roses. Elle est prolongée bientôt jusqu'au pont Magnan.

Les villas qu'on avait commencé timidement d'y édifier entre 1830 et 1850 se font plus nombreuses et plus belles : ce sont de solides constructions qui ne dépassent pas un ou deux étages et qui sont toutes entourées de grands jardins, voire de véritables parcs, en sorte que cette promenade, bordée d'un côté par cette magnifique verdure d'arbres aux essences les plus rares, et de l'autre par les haies de fleurs qui courent le long de la mer présente un aspect bien plus agreste et bien plus somptueux qu'aujourd'hui.

Les équipages qui la longent sont assez rares, mais la plupart fort beaux. Vers 1856 on y rencontre tous les jours un peloton de cuirassiers aux armures étincelantes qui encadre une calèche dans laquelle se tient l'impératrice de Russie Alexandra Féodorovna, installée dans la villa Robini où logea Meyerbeer l'année précédente. Atteinte d'une maladie nerveuse et dans un état de neurasthénie profonde, l'impératrice vient chercher l'apaisement sous le climat bienfaisant du comté de Nice. Bientôt elle abandonnera sa suite militaire et on pourra la voir tous les jours dans un simple landau à deux chevaux précédé d'un piqueur en habit rouge.

Plus loin que la villa Robini sont la villa Orestis où habite le grand-duc Michel, puis la villa Stirbey au parc grandiose,

la maison Defly qu'occupa madame de Solms, puis la villa Lions qui a un hôte illustre, le roi Louis Ier de Bavière, l'amant fameux de Lola Montès. Tous les Niçois qui flânent sur les terrasses ou sur le quai du Midi connaissent ce galantin à la grosse figure ridée qui regarde encore sous le nez les femmes qui passent et se fait rabrouer vertement par elles.

C'est ensuite une série de villas qui vont jusqu'à la croix de Marbre, celles, entre autres, de la comtesse de Dampierre, du comte de Diesbach, de M. A. Blanc qui sera le créateur de Monte-Carlo, de la princesse Souvaroff, joueuse enragée qui a acheté sa maison avec un gain d'une nuit au Casino, et sur laquelle on conte cette histoire bien Second Empire. A un souper en tête à tête avec Honorine, une actrice du Palais-Royal, elle jette une de ses mules par-dessus la table : l'actrice s'en empare aussitôt, et, la remplissant de champagne, boit à la santé de son amie[1].

Toutes ces habitations plus ou moins somptueuses s'alignent le long de la mer, mais si des équipages passent en piaffant devant elles, peu de monde flâne encore sur le long trottoir de cette promenade. C'est, nous l'avons dit, sur le quai de Midi ou place Masséna ou sur le Cours que les étrangers se réunissent d'ordinaire. Ils y sont assaillis à chaque instant par de charmantes filles en corsage ouvert et lacé et au tablier à poches, les cheveux entourés de la *torsada* de velours noir, qui leur offrent des bouquets de violettes ou de cassis ou des petits paniers de lavande tressés de faveur roses. Des Anglaises mélancoliques, des Anglais au grand chapeau agrémenté d'un voile vert, des Russes élégants, des Parisiens bruyants vont et viennent, tout heureux de s'ébattre dans la grande lumière d'un soleil implacable qui les gêne parfois par sa vivacité. C'est ainsi que la *Revue de Nice* de 1859 les met en garde contre cette clarté excessive... « Nous pourrions, dit-elle, citer un grand nombre de personnes dont la vue s'affaiblit réellement ici. L'usage de l'ombrelle devient à peu près universel, mais nous voudrions que l'administration imposât aux propriétaires l'obligation de substituer la nuance gris bleu, comme à Genève, à la couleur blanche de leurs maisons. »

Il est vrai que, le 18 décembre de la même année, la ville

1. Léon Sarty, *op. cit.*, p. 80.

se réveille avec une légère couche de neige sur les toits! Et la même revue note ce dialogue qu'un de ses rédacteurs a entendu :

— Comment, vous avez de la neige! — s'écrie, furieux, un étranger.

— Ce n'est rien, monsieur, — répond son hôtelier : — ce sont les habitants de Cannes qui l'ont apportée ici par jalousie!

***

Le monde des hivernants va bientôt avoir un centre mondain autour duquel se grouper, et ce centre sera le Casino.

Ce Casino de Nice sous le Second Empire, que d'élégances ne va-t-il pas abriter dans ses salons éclairés au gaz, que de bals, de soirées théâtrales, de réunions brillantes sous ses lambris dorés! Mais comme il est bien « d'époque »! Écoutez plutôt encore l'infatigable madame de Solms, devenue, sur ces entrefaites, madame Rattazzi, nous en faire la description :

« Extérieurement, dit-elle, il a l'apparence d'une élégante villa. C'est une construction à l'italienne, très soignée de détails. Il touche à la ville nouvelle, confine au jardin public et commence la Promenade des Anglais. Une grille à lances dorées l'entoure, une cour d'honneur sablée le précède. Le vestibule, large et spacieux, est d'un style sévère. Un divan circulaire surmonté d'un vase de fleurs remplit le milieu. A gauche, le salon de lecture avec de grandes tables vertes, des sièges confortables et tous les journaux. Le salon de conversation est voisin. C'est une pièce d'aspect moins sévère : l'ornementation et l'ameublement sont dans le style Louis XV, la grande cheminée est surmontée d'une garniture rocaille d'un goût tout à fait artistique et du plus gracieux effet[1]. » (*Sic.*).

Dans le salon de jeu voisin, des tables attendent les joueurs : ici les échecs, là les dames, là l'écarté, mais surtout le whist qui groupe ses nombreux fidèles, anglais et français.

« A droite de l'entrée et s'ouvrant sur le vestibule, le restaurant et le café. Enfin, derrière de grands rideaux qui rappellent le *velarium* de l'antiquité, s'ouvre le grand salon, la pièce

1. Madame Rattazzi, *Nice la belle*, Paris, s. d.

capitale du Casino. C'est là que se donnent les concerts, les soirées, les matinées dansantes. C'est une belle salle, très vaste, avec de grands lustres de bronze. Le plafond en dôme est peint à fresques et dans chaque encoignure les panneaux sont remplis par de grandes figures de femmes représentant des nymphes ou des muses. La décoration générale est blanc et or. »

Dans ce Casino aux garnitures de cheminée rocaille et aux plafonds peints, toute la colonie étrangère se donne rendez-vous du matin au soir. On y danse, on y cause, on y lit, on y dîne, on y passe des journées entières : la « fashion niçoise » se mêle à la fashion européenne. Voici la princesse Stirbey, madame Ignatieff « en aurore boréale, toute drapée de crêpe bleu et rose, de splendides étoiles de diamants dans les cheveux », la jolie princesse Souvaroff « en bleu avec une tunique de crêpe relevée par des roses », le prince et la princesse de Prusse, le prince d'Oldenburg, la duchesse Colonna, qui a tort, souligne la malicieuse madame Rattazzi, de faire de la sculpture. On dit : « Quel dommage qu'une aussi jolie main gâte un aussi beau morceau de marbre ! » Il y a là encore la ravissante miss Paterson en gris, la belle Mathilde de Cessoles, M. de Nervo, « le sigisbée de toutes les jolies femmes », la comtesse Subianski « si renommée pour ses bons dîners ». Et puis voici des actrices : mademoiselle Jenny Vertpré, madame Carnache du Gymnase, « qui triomphe dans Scribe », madame Volnys qui arrive du Théâtre Français de Saint-Pétersbourg. Certains jours, des célébrités : Meyerbeer, Liszt.

La plupart de ces gens se retrouvent, le soir ou le lendemain, chez Simon Malutine, un Russe qui a fait une fortune colossale dans la garance, qui donne des fêtes éblouissantes et jette l'argent par les fenêtres : Simon Malutine est l'homme à la mode ! Les honneurs de ses bals sont faits par deux de ses compatriotes, madame Appletchieff et madame Skarnatine, cette dernière donnant dans la littérature.

A côté du Casino sont les grands cercles. Le plus ancien est le Cercle Philharmonique, composé presque uniquement de Niçois. Madame Rattazzi l'a en horreur : « L'on n'y fait jamais de musique, dit-elle, à moins que l'on entende par

là des polkas exécutées par un orchestre détestable... La salle de bal est laide, mal décorée, étroite et triste. Le service est mal fait, il y a un courant d'air effroyable dans l'antichambre. Les rafraîchissements sont rares, on a grand'peine à retrouver ses manteaux... » Quelle différence avec l'admirable Cercle de la Méditerranée! Celui-là est inauguré en 1854 par une pluie torrentielle et au milieu d'une tempête indescriptible, ce qui ne l'empêche pas d'être tout de suite à la mode. Ses bals, ses concerts font époque, surtout ses bals masqués où les costumes sont éblouissants et où s'écrase tout Nice.

Ces beaux soirs-là sont vraiment inimitables : les équipages qui piaffent à la porte du Cercle, une foule énorme d'invités et de curieux qui s'entassent devant le perron, les diamants des femmes, l'or des uniformes masculins qui scintillent sous la lumière crue du gaz dans l'atmosphère parfumée et sous les admirables clairs de lune des soirs de printemps. Société élégante dont les membres se connaissent à peu près tous, société restreinte à laquelle se mêle l'aristocratie locale, foule qui n'est jamais cohue, manières qui ne sont jamais vulgaires, monde étranger enchâssé vraiment dans le monde français et faisant corps avec lui.

En dehors des grands cercles, deux théâtres d'inégale importance ont la vogue. Le premier qui s'appelle le théâtre Tiranty, du nom de ses propriétaires, a été construit en 1855 sur l'emplacement actuel des Galeries Lafayette, du côté de la rue de l'Hôtel-des-Postes. C'est une manière de Comédie-Française où l'on joue deux fois par semaine le drame et la tragédie. L'autre est le Théâtre Royal, que les Parisiens appellent Théâtre Italien, édifié rue Saint-François de Paule et où se donne le grand opéra.

La salle est fort belle : elle est blanche, ornée de dorures et de draperies de soie rouge et présente une superposition de loges, à l'italienne, sans galeries et sans amphithéâtre. La loge royale qui fait place à la scène à la hauteur de deux étages, est soutenue par des cariatides dorées; elle est tendue, elle aussi, de soie rouge à grands dessins d'or et embellie par de nombreux miroirs de Venise.

Si le théâtre est rutilant, — les spectateurs et les specta-

trices n'y étant admis qu'en tenue de soirée, les habits noirs dissimulés derrière les femmes en grande toilette, — les décors de la scène et les accessoires sont d'une pauvreté lamentable : il y a, en tout, deux ou trois toiles de fond qui servent pour toutes les pièces, une table en bois blanc qui simule un piano, un ameublement Louis XV qui est utilisé dans tous les opéras! Qu'importe! La voix des chanteurs et des chanteuses est admirable, et c'est pour ce *bel canto* que l'on s'écrase dans les loges dorées et sur les fauteuils de soie rouge. Lorsque la cantatrice a réussi sa roulade et atteint sans encombre le point culminant de son solfège, des centaines de bouquets de roses lui sont lancés par les auditeurs enthousiasmés, bouquets, dit Théodore de Banville, qui, par leur grosseur, constituent un véritable danger pour celle qui les reçoit!

La Corbari, la Mora, la Sannazaro, le ténor Daniele, la basse Antonucci se disputent les faveurs du public. La Frezzolini soulève des tempêtes d'admiration : les journaux niçois l'appellent la *sublimissima*. Elle a une vocalisation prestigieuse, ne vit, ne joue, ne se prodigue que pour sa voix, dédaignant toute vérité historique dans ses costumes, si bien qu'en 1855, elle personnifie Éléonora du *Trovatore* en crinoline! Aussi le caricaturiste Marcellin s'empresse-t-il de la crayonner et d'écrire en dessous : « Crinoline moyen âge chantée par madame Frezzolini[1]. »

Tamburini est aussi un des chanteurs les plus appréciés du Théâtre Royal, et son gendre le ténor Gardoni, et aussi le grand violoniste Sivori, l'élève de Paganini.

Ces soirées sont suivies par toute l'élite de la colonie étrangère. De 1850 à 1860, on y note la présence de la grande-duchesse Marie, veuve du prince de Leuchtenberg, du duc de Vicence, du prince Caracciolo, de la reine de Hollande et de la reine de Danemark, du grand-duc Michel, du grand-duc Nicolas, de la duchesse de Malborough, de Meyerbeer, de sa fille la baronne d'Andrian-Werburg, de la comtesse Potocka, de toutes les notabilités venues passer l'hiver au soleil.

Ces mêmes personnes se retrouvent pour les fêtes du Carnaval qui n'ont pas encore l'éclat qu'elles présenteront plus

1. Léon Sarty, *op. cit.*, p. 97.

tard, mais, qui déjà, sous la domination sarde, attirent des milliers de curieux. Le Cours est le centre des divertissements, les estrades bariolées, les maisons décorées, les arcs de triomphe, les draperies, les festons et les illuminations transforment la vieille ville que parcourent des bandes de masques en folie, des cavalcades incessantes et ce défilé de chars grandioses auxquels on travaille durant plusieurs mois. Le récit de ces saturnales se répand au dehors par la presse, par les correspondances, par les récits oraux des témoins et, chaque année, en février, le comté de Nice voit grossir le nombre de ses touristes qui seront aussi ses admirateurs.

***

La visite officielle que l'Empereur et l'Impératrice vont rendre à Nice sera la consécration de la charmante cité devenue française, le premier acte de sympathie du gouvernement envers les habitants du territoire recouvré.

On pense si elle est attendue avec impatience, cette visite solennelle! Napoléon III n'a, du reste, pas fait languir ses nouveaux sujets : six mois après la proclamation de l'annexion, il est parmi eux. C'est, en effet, en septembre 1860 que son voyage a lieu. Il a été décidé que leurs Majestés descendraient de Paris par la Bourgogne et Lyon, visiteraient la Savoie, toucheraient à Nice pour parvenir de là en Corse et en Algérie. L'arrivée au chef-lieu des Alpes-Maritimes est fixée au 12 septembre.

Que de préparatifs, aussitôt, pour recevoir dignement les augustes visiteurs! On dispose dans les grandes rues et sur les boulevards des corbeilles de fleurs, on accroche dans les arbres des drapeaux, on érige deux arcs de triomphe, on dissimule sous les branches des ballons lumineux, on sème dans les jardins des verres de couleurs multicolores, enfin l'on restaure de fond en comble l'ex-palais du Gouvernement devenu la Préfecture qui doit servir de résidence aux souverains. Les balustrades de ses balcons sont recouvertes de draperies de velours cramoisi frangé d'or, des oriflammes portent les inscriptions : *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! Vive le Prince Impérial! Vive la France!* Partout dans

le palais, des fleurs à profusion, le long du grand escalier, dans les antichambres, dans les salons. La salle d'entrée des aides de camp est ornée d'un buste de Napoléon III sur une magnifique console et dans une pièce voisine est étalée une collection de bronzes antiques.

Les appartements de l'Impératrice sont particulièrement soignés. Son boudoir est décoré d'un portrait de Salvator Rosa, d'un tableau du Primatice, d'une vierge de Francesco Francia. Les tentures sont or et sinople : « C'est une pièce d'une inexprimable coquetterie », déclare un témoin[1].

Par un délicat sentiment, madame Paulze d'Ivoye, la femme du préfet des Alpes-Maritimes qui a présidé à cet arrangement, a tenu à mettre sur une console, dans la chambre même de la souveraine, une statuette du Prince impérial en petite tenue des grenadiers de la Garde.

Tous ces détails révélés par la presse et colportés de bouche en bouche ne manquent pas de surexciter la curiosité des Niçois. A partir du début de septembre, la ville est envahie par les étrangers, les hôteliers sont débordés. L'étoffe manque pour la confection des drapeaux français : « Chaque fenêtre aura le sien », affirme un journal local. Toutes les autorités incitent du reste à pavoiser, le préfet, le maire, Mgr Sola, l'évêque de Nice, le général Aurelles de Paladine, commandant la place.

Le 10 septembre, prologue des fêtes, c'est un escadron du 4e hussards qui fait son entrée dans la ville au milieu d'un concours énorme de population et dans un enthousiasme indescriptible. Le soir, magnifique retraite aux flambeaux suivie par une foule délirante qui ne cesse de crier : *Vive l'Empereur! Vive la France!*

Deux jours plus tard, arrivent leurs Majestés. Elles se sont embarquées à Toulon la veille, à 11 heures du soir sur l'*Aigle* qu'accompagnent la *Reine Hortense*, le *Vauban*, l'*Eylau* et la *Gloire*. En principe, toute la flottille doit débarquer à Nice même, mais l'étroitesse de la passe et le peu de largeur du port font abandonner ce projet à la dernière minute. La petite escadre filera devant la côte sans s'y arrêter et jettera l'ancre à huit heures du matin dans la rade de Villefranche.

1. Marie de Saint-Germain, *Récit du voyage de leurs Majestés à Nice*, Nice, 1860.

A sept heures, les bateaux sont en vue et saluent la terre d'une salve de coups de canon à laquelle répond la batterie de la citadelle. Deux heures plus tard, le préfet, M. Paulze d'Ivoye, le maire et la municipalité de Villefranche montent à bord de l'*Aigle* et les premières présentations ont lieu.

Leurs Majestés sont venues avec une véritable suite déjà enchantée de l'accueil triomphal reçu en Savoie et qu'enthousiasme par avance la réputation de beauté de la région niçoise.

Il y a avec l'Empereur les généraux Le Bœuf et Frossard, le général Fleury, premier écuyer aide de camp, le comte Bacciochi, le vicomte de Laferrière, le comte de Castelbajac, le docteur Conneau, le capitaine marquis de Galliffet, le comte Tascher de la Pagerie, M. Piétri, attaché au cabinet, M. Yrvoix, inspecteur général de la police.

De son côté l'Impératrice est accompagnée de la comtesse de Rayneval, de la comtesse de la Poëze, de madame de Sauley. Tous ces hauts personnages sont sur le pont et poussent déjà des cris d'admiration devant l'incomparable baie entourée de montagnes majestueuses que couronne le fort de Montalban. Il fait un temps splendide, le soleil frappe à plein les eaux bleues du golfe et les pentes arides qui se déroulent jusqu'à lui.

On descend à terre et le brillant cortège, prenant place dans des landaus, s'ébranle dans la direction de Nice. En tête, un piquet de gendarmerie, puis un peloton de hussards bleus et rouges à dolmans passementés, puis un peloton de Cent Gardes aux casques et cuirasses étincelantes. On passe par l'admirable route qui gravit la montagne, on franchit le col à travers les bois d'oliviers et l'on redescend dans la rue de Villefranche toute pavoisée de banderoles aux couleurs nationales. Tout le long du chemin, c'est une acclamation ininterrompue de *vivats* qui prend l'aspect d'une formidable manifestation populaire lorsque le cortège, par la rue Cassini, parvient à la place Napoléon (aujourd'hui Garibaldi) noire de monde et frémissante d'enthousiasme, cependant que tonne le canon du château et que sonnent à toute volée les cloches des paroisses.

Sur la place se tient le maire, M. Malausséna, entouré des personnages importants de la cité. Sous un immense dais

de pourpre il reçoit l'Empereur et l'Impératrice et leur remet les clefs de Nice :

« Ce sont, dit-il, les clefs d'une ville dont la fidélité fut de tout temps la noble devise, d'une ville que vous avez comblée de bienfaits qu'elle ne pourra jamais oublier, d'une ville prête au besoin à vous prouver que, si elle aime ses souverains avec transport, elle saurait aussi les défendre au prix de tous les sacrifices. »

Prononcé d'une voix ferme, ce petit discours suscite encore plus d'enthousiasme, s'il est possible. La foule n'a d'yeux que pour le brillant cortège et l'on entend les réflexions que fait à haute voix le petit peuple niçois sur la dignité de l'Empereur et la beauté de l'Impératrice. Les femmes détaillent les toilettes, notent dans leur mémoire la robe en gros grain mauve clair garnie de carrés de velours noir et de dentelles noires portée par Eugénie de Montijo, les chapeaux de paille ornés de fleurs des champs des dames de sa suite, le chapeau de paille beige agrémenté de branches de cerises qu'arbore madame Paulze d'Ivoye.

Remontées en voiture, leurs Majestés traversent lentement la place Napoléon dont elles admirent les belles proportions, passent sous un arc de triomphe croulant de fleurs, et, au milieu d'une double haie de troupes, gagnent la Préfecture par la place Charles-Albert et la place des Phocéens sur laquelle se sont rangés les médaillés de Sainte-Hélène.

Ce sont ensuite les réceptions qui commencent. D'abord, un essaim de jeunes filles de la ville chargées de complimenter l'Impératrice et de lui servir de demoiselles d'honneur, les sœurs Malausséna, mesdemoiselles Rose Michaud, Clémence Roissard, Clotilde d'Achiardi, Marie Laurenti, Sauvan, parmi lesquelles se détache l'admirable beauté de Mathilde de Cessoles, véritable reine de cet essaim de jeunesse. Mademoiselle Malausséna, la fille aînée du maire, en présentant à l'Impératrice un superbe bouquet, y va de son petit compliment : « Daignez accepter ces fleurs, modestes emblèmes du sentiment de Nice qui n'a d'autres désirs et d'autres besoins que de vous aimer et de vous plaire[1]. »

— Qu'elles sont charmantes, ces jeunes filles! — s'exclame

1. Voir Marie de Saint-Germain, *op. cit.*

la souveraine. Et elle les embrasse toutes d'un grand élan.

C'est ensuite le tour des femmes de la société niçoise qui sont présentées à l'Impératrice, durant que les autorités le sont à l'Empereur. Il y a là, entre autres, la comtesse de Cessoles, la baronne Arnaud, la baronne Durante, la comtesse Michaud de Beauretour, madame de Norvins, la baronne Prost, madame de Riccordi, toutes les représentantes des vieilles familles de la région qui viennent affirmer par leur présence l'adhésion à la France de la population tout entière.

Cependant la foule n'a cessé de s'amasser devant la Préfecture, c'est elle maintenant qui veut défiler devant les souverains. On les réclame à grands cris, il faut qu'ils paraissent sur le balcon avec leur suite. Précédées de drapeaux et de bannières, toutes les communes de l'ancien comté de Nice s'ébranlent, et, dans un hourvari indescriptible, dans un tumulte extraordinaire, au milieu des cris, des applaudissements et des vivats, au son grave des tambourins et aigu des flûtes, se pressent, se bousculent, se précipitent comme un torrent. Les hommes jettent leurs chapeaux en l'air, les gamins font partir des pétards, les femmes des marchés qui viennent d'être reçues par leurs Majestés leur envoient des baisers, toute la rue vibre d'un même cœur devant Napoléon III et sa petite cour, étonnés et ravis de cet accueil méridional.

L'après-midi fut plus calme. Lassée d'avoir tant gesticulé et crié, la population se dispersa dans les cabarets et restaurants, et ce fut devant un public restreint que l'Empereur, sur les quatre heures, alla faire l'excursion classique au Château en compagnie du préfet et des autorités. Une tente avait été dressée sur le plateau et une collation préparée. Une musique militaire se fit entendre. Des chœurs entonnaient une cantate en l'honneur de l'Impératrice :

Salut à notre souveraine,
Plus belle que nos belles fleurs,
Que les pauvres nomment leur reine
Et dont la main sèche les pleurs (*bis*).

Longuement Napoléon contempla l'admirable paysage d'eau et de montagnes qui développait sous son regard rêveur sa beauté ensoleillée.

— Madame, — dit-il à madame de Cessoles qui se trouvait auprès de lui, — voilà le plus beau pays qu'il m'ait jamais été donné de voir. C'est au-dessus de ce que je m'étais imaginé.

— Ah! Sire, — répondit-elle, — c'est en décembre et janvier qu'il faut admirer ce pays. Quand toute l'Europe est couverte de neige, Nice voit encore le soleil et les roses.

— Que ce doit être beau! — ajoute-t-il[1].

Le soir, il y eut dîner à la Préfecture, puis grand bal au Théâtre Royal que l'on baptisa Théâtre Impérial pour la circonstance. Les illuminations de la ville étaient féeriques, Nice ruisselait de lumières, un feu d'artifice surgit de la plage.

Au théâtre, la salle avait été superbement décorée et relevée au niveau de la scène. Deux escaliers symétriques partaient de la loge impériale et c'est par ces deux rangées que leurs Majestés descendirent chacune de son côté, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. L'Impératrice était vêtue d'une admirable robe de moire antique gris perle, ornée de dentelles, ses beaux cheveux blonds relevés en doubles bandeaux bouffants avec nœud de cheveux très bas en arrière. Un diadème splendide ornait son front. L'Empereur était en tenue de général de division.

On admirait l'élégance vraiment incomparable de cette salle où la beauté légendaire des Niçoises se mariait à l'élégance des Parisiennes. La robe de crêpe blanc à cinq volants de la comtesse de Cessoles le disputait dans l'esprit des connaisseurs à la robe de taffetas violette de Parme de la comtesse de la Poëze.

Le lendemain, leurs Majestés visitèrent la ville en voiture au milieu d'un enthousiasme populaire qui ne cessait pas. A la fin de l'après-midi, elles se trouvèrent au pont du Var, à l'ancienne frontière du comté, au milieu d'une véritable forêt de peupliers secouant leur feuillage au vent du golfe. On avait dressé près de ce petit bois une grande tente de coutil rouge, soutenue aux angles par des faisceaux de drapeaux, et une collation y fut servie.

De tous les villages environnants une foule de paysans était accourue, très pittoresque dans leurs costumes locaux et regardant curieusement le brillant cortège impérial qu'entourait le peloton des Cent Gardes. Napoléon tenait à examiner

1. Marie de Saint-Germain, *op. cit.*

lui-même et sur place les travaux de l'endiguement du Var, depuis longtemps en construction et dont il voulait pousser l'achèvement. Ainsi que la veille, au Château, il eut un long regard pour le paysage imposant qui se découvrait de chaque côté de l'énorme trouée du fleuve. Ne pouvant détacher ses yeux des villages grimpant à l'assaut des montagnes couvertes de vignes, il se les faisait nommer tous, depuis les maisons claires et gaies de Saint-Laurent jusqu'aux sombres agglomérations de Gattières et de Carros coiffant au loin des pics désolés.

— Que ce pays est beau! — répéta-t-il à plusieurs reprises.

Avant de revenir à l'hôtel de ville où était servi un banquet, les visiteurs impériaux s'arrêtèrent dans une des plus belles villas de la contrée, la villa Gastaud. Jardins admirables, bois d'oliviers séculaires, terrasses superposées, couvertes de fleurs, allées de palmiers, coup d'œil féerique sur la baie des Anges, l'Empereur, l'Impératrice et leur suite ne cessaient, à chaque détour d'allées, à chaque rond-point ménagé devant une perspective imprévue, de pousser des cris d'admiration.

Toutes les épithètes laudatives furent épuisées dans cette dernière journée d'un voyage incomparable qui fit une impression profonde sur la Cour, et, c'était, disait-on, avec un réel serrement de cœur que les souverains reprirent, le lendemain, la route de l'arrivée et s'embarquèrent pour Ajaccio. Pendant longtemps, le bruit devait courir à Nice que Napoléon III allait se rendre acquéreur d'une villa.

***

Cette visite officielle accrut encore, s'il est possible, le prestige du pays ensoleillé par excellence : sa vogue ne va cesser de s'amplifier jusqu'à la fin du Second Empire. Tous ceux qui le voient sont éblouis : « Ici, la campagne est dans la ville, s'écrie Théodore de Banville, et la ville dans la campagne. Les jardins de palmiers et d'orangers, écrasés de parfum et noyés de fleurs, étalent leur gloire au milieu de quartiers habités. Les montagnes vêtues de verdure ou cou-

ronnées de neige ferment l'horizon des rues les plus fashionables. C'est une villa démesurée que baigne la mer[1]. »

D'autre part, la *Revue de Nice* constate que « notre ville prend chaque jour plus d'importance. Elle est devenue, on peut le dire, avec Rome, Naples et Florence, un des salons d'hiver de la grande société européenne... Des quartiers nouveaux, des rues nouvelles, des places, des promenades, des jardins, des cercles se fondent ou sont en voie d'exécution. La nouvelle route de Villefranche est amorcée grâce au syndic Malausséna qui a triomphé des difficultés de toutes sortes. On se propose de la pousser jusqu'à Beaulieu, peut-être même plus loin. D'autres travaux sont prévus : la construction du boulevard du Midi jusqu'au rocher des Ponchettes, le pavage en dalles de granit de la rue Saint-François-de-Paule, l'hôpital Saint-Roch, à Carabacel ». Et la *Revue* ajoute : « Les propriétaires de ce dernier quartier commencent à voir augmenter leurs terrains. Que le boulevard soit ouvert du côté de Saint-Barthélemy, et ceux-ci tripleront de valeur!... »

Ils devaient faire bien plus que tripler!...

En attendant, on élargit le quai Masséna, on y plante des palmiers, on double la grandeur du jardin public construit sur l'embouchure du Paillon. En 1863, grande victoire : on éclaire au gaz la Promenade des Anglais! « La vue, écrit un journal local, est splendide, le soir, de ce cordon de lumière qui troue l'obscurité depuis le pont Magnan jusqu'au Château. »

On commence, place Masséna, la belle avenue qui sera l'avenue de la Gare avant d'être celle de la Victoire. Les terrains, à cet endroit, ne valent alors pour ainsi dire rien : 0 fr. 20 le mètre carré! Aussi avait-on prévu un superbe boulevard de 45 mètres de largeur avec des bas-côtés réservés pour des massifs et l'interdiction de bâtir de hautes maisons. La voie qu'on ouvrira sera plus étroite, mais elle sera tout de suite bordée de magasins, ce qui en fera la grande artère commerçante et gaie par excellence. A ce moment, la ville est tout entière éclairée au gaz : « Partout, s'écrie Théodore de Banville, ce ne sont que lumières et éblouissements! »

Les promenades abondent déjà dans cette Nice du Second Empire, soit dans la cité même, soit dans ses environs immé-

1. Théodore de Banville, *op. cit.*, p. 157.

diats. Lorsque la campagne commence à se couvrir de jonquilles, d'anémones sauvages et de violettes, lorsque les amandiers sont en fleurs, on éprouve le besoin de vagabonder autour de ce beau pays, et les promenades en voiture ou à âne s'organisent. On trouve des calèches d'apparat et des petits phaétons attelés de chevaux sardes, on trouve aussi des « paniers » traînés par des chevaux corses qui trottent comme le vent et caracolent. Il y a des chevaux de selle pour les *gentlemen* et les amazones. Tout cela d'un bon marché extrême : deux francs pour une course hors la ville, trois francs pour une journée d'âne.

Au sortir de Nice, le long des chemins, les roses courent en bordures de haies vives et tombent en cascatelles. Voici Valrose et le château magnifique qu'a construit un noble russe, le baron van Derwies, et son parc immense qu'entretiennent plus de cent jardiniers. Dans le château existe une salle de théâtre avec un orchestre pouvant contenir soixante-dix musiciens. Voici, à Carabacel, la villa Fighiera-Boieldieu, « construite comme par enchantement, dit un guide, modèle d'élégance et de bon goût ». Les appartements renferment un mobilier « digne de la marquise de Pompadour, porcelaines de Sèvres, étagères en vieux chêne sculpté, jardinières en bois de rose, lits en palissandre ». (!)

Voici, dans le quartier Saint-Barthélemy, les villas Arson et de Cessoles, appartenant toutes les deux à des représentants des plus vieilles familles du comté.

La villa Arson est célèbre par son jardin à l'italienne en terrasses, rocailles et mosaïques, aux fleurs luxuriantes et à la flore tropicale. C'est là que Talleyrand, en 1816, a été reçu en visiteur auguste.

La légende veut qu'en présence du panorama féerique qui se déroulait devant ses yeux, il se soit écrié :

— Si j'avais su que ce pays fût si beau, je me serais opposé, au Congrès de Vienne, à son retour à la maison de Savoie.

Le vieux comte Arson de Saint-Joseph qui l'habite est un des originaux de Nice qui en compte déjà un certain nombre. On l'accuse de s'occuper d'alchimie, de sciences occultes, et il porte, en effet, tout le jour le vêtement classique du magicien, longue robe de velours rouge et noir, et coiffure identique.

La comtesse n'est pas moins singulière que son mari : elle envoie, une année, à l'église Saint-François-de-Paule, un bouquet d'une telle dimension qu'il faut huit hommes pour le transporter! Ils reçoivent, du reste, tous les deux admirablement et donnent des fêtes d'une magnificence sans égale.

La villa de Cessoles, située non loin de là, en contre-bas, est un véritable palais au milieu d'un parc aux allées ombreuses, aux vergers en plein rapport, aux sources d'eau vive, aux bois d'orangers, d'où l'on jouit encore d'une vue admirable. Paganini, un ami de la maison, fut un des hôtes illustres de ce lieu. Le comte de Cessoles, amateur violoniste lui-même, avait rencontré à Turin le grand artiste souffrant et l'avait ramené de force à Nice pour le soigner.

Que de belles fêtes se seront données dans cette villa! madame de Cessoles et ses deux filles, Marie et Mathilde — trois beautés célèbres — y organisent des tableaux vivants, si à la mode alors, qui faisaient accourir tout Nice.

Tous les ans, le 24 avril, le maître de maison offre aux habitants d'alentour un festin suivi d'un bal champêtre, célèbre dans la contrée.

Voici maintenant Cimiez, son couvent et ses arènes. La route, ou plutôt le sentier est un peu dur pour parvenir jusque-là. Madame Rattazzi dit qu'elle a marché « courageusement » : « Au bout d'une heure d'ascension, dit-elle, j'étais au centre de l'antique *Cimeneum*. L'herbe dans laquelle je marchais recouvrait autrefois des rues populeuses, les oliviers plongeaient leurs racines dans les mosaïques incendiées. » Et, aussitôt, son esprit vagabonde : « J'ai cueilli un œillet sauvage au centre de l'amphithéâtre et je me représentais à la place même de cette fleur pacifique une dame romaine demandant la mort d'un gladiateur vaincu... Une abeille butinait autour de moi et son bourdonnement troublait, seul, le silence du cirque désert. »

Tous les visiteurs, certes, n'ont pas l'imagination de madame Rattazzi, mais tous sont séduits par cette célèbre colline, son vieux couvent, ses ruines. Toute cette banlieue niçoise est charmante. Le petit guide des étrangers vous prévient que c'est surtout dans les quartiers de Saint-Roch, de Riquier et de

Saint-Philippe « que l'air est le plus imprégné des parfums d'oranges et de citrons. »

La vallée de Gairaut est tapissée de violettes : C'est un site délicieux, plein de fraîcheur. On y vient en bande, on y déjeune sur l'herbe et une nuée de gamins vous environne qui vous tendent le petit bouquet de fleurs traditionnel. Près de là se trouve l'admirable propriété du marquis de Châteauneuf, la villa plantée d'arbres rares du comte de Pierlas, les sites ravissants de la fontaine de Mouraille.

Aux Beaumettes, se trouve la villa Audiffret, sur la rive droite du Magnan, celle de M. Gastaud qui fut visitée par Napoléon III et qui a vingt hectares, tandis que celle de M. Girard, toute voisine, en a douze.

Dans ces immenses propriétés on entre alors sans la moindre difficulté, on pénètre comme dans un jardin public. La *Revue de Nice* s'élève même, une année, contre le sans-gêne des visiteurs qui s'emparent d'oranges, de violettes ou de figues. Mais le goût de l'hospitalité et l'absence de morgue — deux choses que nous avons perdues — s'accommodent de ces défaillances passagères.

A l'autre extrémité de la ville, on est en train d'achever, à la pointe du Mont Boron, la maison que l'on appellera la « Folie de l'Anglais ». C'est la propriété du colonel Smieth, ancien officier de génie de l'armée britannique, qui l'a fait élever en souvenir de l'Inde qu'il a longtemps habitée. Des pièces d'eaux ont dû être creusées dans le rocher, des arbustes et des arbres transplantés dans la terre apportée à grands frais : c'est une « ruine », dit-on, que cette construction! Et c'est aussi déjà une curiosité du pays.

Si, maintenant, l'on veut des sites plus grandioses ou des paysages plus variés, on peut s'enfoncer dans l'intérieur, louer des mulets et aller, par exemple, à Saint-André ou à Villefranche et à Saint-Jean. A Saint-André, il faut grimper par des sentiers tortueux, escalader des montagnes au pied desquelles se glissent le Var et la Vésubie. Des lentisques le long du chemin, des érables, des pommiers en fleurs. On déjeune au petit village de Chaudan et l'on remonte ensuite jusqu'à la Tinée : « La Suisse n'offre rien de plus admirable! » s'écrie avec enthousiasme la *Revue de Nice*.

L'excursion à Villefranche et à Saint-Jean, si aisée aujourd'hui, est presque alors une petite ascension. Il faut suivre une route pierreuse et montueuse qui contourne le Montalban et redescend sur Villefranche par une pente rapide. On admire, en passant, le village accroché à la montagne, au fond de sa belle rade, et dont la plupart des rues sont des escaliers. Le soleil se mire dans l'eau bleue du petit port qui abrite quelques voiliers espagnols ou italiens. On arrive à la grève, on trouve un bateau conduit par deux pêcheurs qui, en un quart d'heure, traverse l'anse et vous dépose dans la presqu'île de Saint-Jean. « Là, dit le *Guide de Nice et de ses environs*, tout est sauvage. Des champs de glaïeuls rouges alternent avec des bois d'oliviers et des bois de pins. Saint-Jean est un hameau de quelques maisons, mais on pêche sur la côte le meilleur poisson des environs et tout Nice vient s'y approvisionner. » Enfin on recommande aux personnes qui goûtent les vastes panoramas d'aller jusqu'à la pointe de l'isthme où elles découvriront la vue la plus splendide dans la direction de l'Italie.

***

Dans ce pays paradisiaque la vie mondaine ne le cède pas en importance à la vie du tourisme. Ici, encore, le voyage de Napoléon III a porté ses fruits : jamais société plus élégante et plus désireuse de s'amuser n'a franchi le Var. Ce ne sont, durant tout le Second Empire, que concerts, bals, réceptions, soirées de gala. Répandus dans les grands hôtels qui viennent de se construire, l'hôtel d'Angleterre sis Jardin public, l'hôtel Chauvain, quai Saint-Jean-Baptiste, l'hôtel des Étrangers, rue du Pont-Neuf, l'hôtel de l'Europe, rue de France, ou bien dans les belles villas du quartier de la Croix de Marbre, une foule de Français, d'Anglais et de Russes sont accourus. Ils poursuivent sur les bords de la Méditerranée leur existence oisive et fastueuse de Paris, de Londres, de Pétersbourg.

Il semble bien que ce soient les Russes qui tiennent le haut du pavé. Plus nombreux encore qu'avant l'annexion, ils s'ingénient à dilapider des fortunes dans les quelques mois qu'ils passent à Nice. Les officiers russes surtout sont les « rois de la fashion », comme dit Théodore de Banville. « Leurs épaulettes d'or, si éclatantes, semblent mettre le feu aux avant-

scènes qu'ils occupent chaque soir, et ils applaudissent *la Joie fait peur* ou la *Traviata* en dilettantes, jaloux de prouver qu'il n'est dans la musique et dans la poésie aucune nuance de beauté qui leur échappe. » Ce sont eux qui jettent les plus beaux bouquets à mademoiselle Virginie Boccabadati ou à mademoiselle Marie Daubrun, qui improvisent au Casino les plus fastueux soupers au champagne et qui arrivent au cercle Masséna dans les équipages les plus fracassants.

C'est encore un membre de leur colonie, le comte Apraxine, qui, dans sa belle résidence de Saint-Philippe, organise des soirées musicales où l'on s'écrase. On entend chez lui Vieuxtemps, Blumenthal, Seligman, Rubinstein et les deux sœurs Ferni. Un hiver, il fait venir les chanteurs de la Chapelle impériale de Russie.

Mais où ne chante-t-on pas, où ne danse-t-on pas, où ne reçoit-on pas dans cette ville privilégiée? La simple nomenclature des fêtes données dans le seul mois de janvier 1861 est, à elle seule, tout un programme mondain :

5 janvier : soirée musicale chez la comtesse Orsini. — 6 janvier : bal chez la baronne Mercier. — 7 janvier : matinée musicale dans les salons de l'hôtel Grande-Bretagne. Volnys joue un acte du *Misanthrope*. — 8 janvier : soirée musicale chez la baronne Vigier-Cruvelli, soirée que la reine de Danemark et la grande-duchesse Marie honorent de leur présence. — 9 janvier : soirée d'inauguration de la villa Ferni à Saint-Étienne. — 12 janvier : matinée au profit des pauvres à l'hôtel Grande-Bretagne : Tamburini s'y fait entendre. Il chante avec la comtesse Orsini le duo du *Barbiere* qui va aux nues. — 13 janvier : grande soirée chez la baronne Verschver, villa Boieldieu. — 14 janvier : bal magnifique à la Préfecture, où M. Gavini qui a succédé à M. Paulze d'Ivoye reçoit frénétiquement. — 15 janvier : soirée chez le colonel russe de Patton et chez la marquise d'Espeuille où l'on entend mademoiselle de Laigle, cantatrice dont on dit : « Quel dommage que ce soit une femme du monde : elle aurait 100 000 francs dans le gosier! » — 16 janvier : concert de mademoiselle Coraly. — 18 janvier : bal chez M. Avigdor. — 20 janvier : concert de mademoiselle Kapry. — 23 janvier : soirée de bénéfice à l'hôtel Chauvain, etc...

Entre les dîners, les matinées musicales, les flâneries au soleil le matin, une nouvelle attraction est offerte, bientôt, aux hôtes de Nice : les courses sur l'hippodrome du Var. Tout de suite elles s'avèrent aussi belles qu'à Bade.

Les équipages qui s'y rendent sont nombreux, tous de style, et les femmes qui s'y étalent dans des victorias arborent des toilettes du plus grand luxe. Les curieux qui veulent assister au retour se groupent sur le perron du Casino.

Le soir des courses, grand bal au cercle Masséna. Jusqu'à deux heures du matin il est presque impossible de danser, tant l'affluence est énorme. Les somptueux buffets sont pris d'assaut.

La vogue de Nice est si grande que, déjà, certaines personnes ne veulent plus abandonner pendant l'été ces lieux enchanteurs.

Parmi toutes les personnalités qui passent et repassent sur le cours et la place Masséna, un certain nombre sont célèbres pour les Niçois. Nous avons déjà eu l'occasion de citer la fameuse madame Rattazzi dont les apparitions au Casino, à l'Opéra italien ou sur la promenade des Anglais, étaient toujours mouvementées. « Frondeuse, tapageuse, fort jolie femme, avec de beaux yeux malheureusement très myopes, un sourire séducteur mais figé sur des lèvres roses, très coquette, très intelligente et spirituelle sans mesure, elle affichait une indépendance sans borne[1]. » Représentant les femmes de lettres, mieux : les chroniqueurs, cette hivernante fidèle et passionnée prétend incarner aussi en elle l'esprit du boulevard. Elle jette sur les choses et les gens un regard qui veut être malicieux, ironique et désabusé. Elle a des têtes de Turcs partout où elle passe, et, avec rage, elle s'acharne contre elles. Aussi bien est-elle capable, par ailleurs, de jouer les femmes poètes, ou, plus simplement, les excentriques : elle parie, un soir, d'apparaître au cercle Masséna dans le simple costume d'Ève, habillée d'un éventail en plumes. On se hâte de la pousser au vestiaire. Nice en verra bien d'autres!

Sophie Cruvelli qui deviendra baronne, puis comtesse Vigier est une actrice du nom de Cruwell, née en Prusse, qui a débuté à Paris en 1854 et a obtenu, d'emblée, dans *les Huguenots*, un succès étourdissant. Grisée par les louanges de ses admira-

1. Léon Sarty, *op. cit.*, p. 119.

teurs, elle ne trouve rien de mieux que de faire une fugue un soir où elle doit chanter, et sans prévenir la direction de l'Opéra. Le souvenir de ce scandale n'est pas encore effacé qu'elle en provoque un second, de la même manière, mais cette fois, pour le bon motif : elle vient d'accorder sa main au baron Vigier qu'elle épouse en 1856. Désormais elle va renoncer au théâtre, mais elle se prodiguera dans les soirées mondaines, les fêtes de charité, et, partout, on se la dispute.

A Nice où elle séjourne d'abord une partie de l'année et où elle finit par se fixer, elle règne vraiment sur le monde de la musique. Ses concerts sont annoncés des semaines à l'avance et toutes les places enlevées par ses admirateurs qui sont innombrables. C'est une merveilleuse brune, aux traits sculpturaux, à l'opulente chevelure, aux bras célèbres pour leur perfection. Elle a fait construire au pied du Mont Boron, près du port (en face de l'endroit où sera plus tard la Réserve), une somptueuse villa qui est la copie exacte d'un palais vénitien et elle y donne des fêtes d'une beauté tout orientale et où son originalité qui est grande peut se déployer à l'aise.

Plus excentrique, Vivier, musicien de grand talent qui a connu les très beaux succès et qui est *persona grata* à la Cour de Napoléon III, est devenu, lui aussi, une célébrité niçoise pour son goût de la mystification. C'est lui qui imagine, un jour, de se promener dans les rues de la ville, habillé d'un morceau de tapis provenant de la roulette de Monaco. A ceux qu'il rencontre il dit en relevant les pans de sa redingote : « Tenez, regardez bien le n° 35 : noir, impair et passe. » Vivier sera célèbre jusqu'à la Cour de Russie où il apprendra à la société aristocratique à faire des bulles de savon avec accompagnement de fumée, et il mettra si bien ce jeu à la mode que des invitations seront lancées à Pétersbourg, portant cette mention : « On fera des bulles de savon[1]. »

Que de souvenirs ne pourrait-on évoquer touchant les illustrations qui sont passées à Nice à cette époque, depuis Meyerbeer, Rosina Stoltz, la Patti, jusqu'à Christine Nilsson, Villemessant, Victorien Sardou ou Arsène Houssaye ! A elle seule, la silhouette d'Alexandre Dumas père en déplacement sur la Côte d'azur vaudrait tout un chapitre, car ce diable

1. Léon Sarty, *op. cit.*, p. 290.

d'homme ne pouvait apparaître sans soulever une rumeur autour de lui.

C'est par mer qu'il arrivait à Nice, sur son yacht qu'il amarrait au petit port de Lympia. Aussitôt le bruit se répandait en ville qu'il était là et une foule d'amis — car il connaissait la terre entière — accourait pour lui rendre visite. « Il y a autant de monde à bord que sur le boulevard des Italiens, dit Théodore de Banville... On se presse, on s'écrase autour du romancier qui se fait appeler « le commodore » pour la circonstance et qui, infatigable, va de l'un à l'autre, tour à tour, faisant visiter tous les recoins de son bateau, racontant les combats épiques auxquels il a assisté, offrant du champagne et du marsala dans des gobelets d'argent et d'or ciselés, répondant à toutes les questions, renseignant chacun non seulement sur ce qui se passe à Nice, mais sur ce que devient Paris, sur les pièces nouvelles en répétition, le dernier scandale du boulevard, la dernière anecdote des Tuileries, le dernier potin de Compiègne. Comment ne pas écouter comme un oracle cet homme prestigieux qui vous entraîne maintenant dans les profondeurs de son yacht?

Il y a prodigué les bois précieux, les satins brochés, les portières de velours, les étoffes rares, les panoplies d'armes damasquinées, si bien qu'on se croirait dans un appartement de l'avenue de l'Impératrice ou du boulevard Malesherbes. Les panneaux sont tendus de soie, il y a des poufs, des fauteuils capitonnés et des divans tout le long des murs. Quant aux matelots, « ils sont vêtus comme des personnages de l'*Embarquement pour Cythère* ». Chacun comprend que tout cela est irréel, du domaine de la pure fantaisie, et que le propre d'un tel bateau sera de ne jamais naviguer. Mais qui s'inquiète de vérité dans ce pays de grand soleil où tout semble déjà artificiel : la lumière en hiver, les arbres verts en janvier et les violettes en février? Nice est déjà mieux qu'un incomparable panorama, c'est la contrée de l'illusion, et sa vogue ne fait que commencer.

JULES BERTAUT

LA RÉÉLECTION DU PRÉSIDENT ROOSEVELT

La victoire étonnante remportée par le président Franklin Roosevelt aux élections nationales du 3 novembre dernier est un événement d'une importance capitale dans l'histoire des États-Unis. Du point de vue extérieur, elle se produit à un moment et dans des circonstances qui accentuent considérablement ses répercussions sur la politique des autres pays et, plus particulièrement de ceux qui, comme la France, sont restés attachés au régime démocratique.

Pour les observateurs les moins perspicaces, la réélection de Roosevelt était assurée, mais elle surprit presque tout le monde par son ampleur. On croyait que l'extraordinaire popularité du président Roosevelt qui, en 1932 et 1933, avait fait de lui le maître incontesté des destinées américaines, avait été suffisamment minée par les attaques de ses adversaires et par le simple effet de la lassitude pour qu'il ne recueillît cette année qu'une fraction de la majorité qui l'avait une première fois porté au pouvoir. Le Président lui-même prévoyait, le 1er novembre, qu'il ne recevrait pas plus de 360 voix dans le collège électoral et il en accordait 171 à son adversaire, le gouverneur Alfred Landon.

En fait la réélection du président Roosevelt a été acquise à une majorité qui dépasse celle de tous ses prédécesseurs, depuis que le président Monroë fut élu Président des États-Unis à l'unanimité moins une voix, en 1820.

Le président Roosevelt obtint 523 voix dans le collège électoral, représentant 46 États. Le gouverneur Landon n'emporta que deux États, Maine et Vermont, représentant 8 voix.

La même disproportion n'existe pas si l'on considère la pluralité des suffrages individuels, mais la défaite des Républicains n'en est pas moins cuisante.

Roosevelt a reçu environ 27 900 000 voix et Landon 16 500 000, soit une majorité réelle de plus de 11 millions de voix. En 1932, le président Roosevelt battit M. Herbert Hoover par 7 millions de voix.

Ainsi M. Roosevelt, loin de perdre son avance, l'a accrue dans des proportions d'autant plus remarquables que le système des deux partis qui prévaut en Amérique ne permet jamais des fluctuations numériques très importantes. Une différence de 5 p. 100 est déjà une belle victoire, d'habitude. Or, Roosevelt a obtenu plus de 60 p. 100 des suffrages et son adversaire un peu moins de 40 p. 100. Cela est fort loin des 99 p. 100 dont se vante M. Hitler, mais il est superflu de faire remarquer que les électeurs américains votent dans des conditions tout à fait différentes de celles où sont placés les citoyens du IIIe Reich.

En résumé, il serait inexact de conclure, comme on l'a fait, que M. Roosevelt est désormais le maître absolu de l'Amérique et qu'il n'a plus devant lui la moindre opposition. Seize millions d'électeurs ont voté contre lui, ce qui n'est pas une minorité négligeable. Mais l'ampleur de sa victoire est suffisamment impressionnante pour qu'on ait raison de considérer cette élection comme une manifestation tout à fait exceptionnelle, dans un pays qui n'a pas l'habitude d'exprimer sa volonté d'une façon aussi tranchante.

***

Ce qui importe d'ailleurs bien davantage, c'est l'esprit dans lequel ces élections se sont déroulées et la force des courants profonds qu'elles ont fait apparaître. Ayant suivi cette campagne depuis le début, je ne m'attendais pas à trouver en cette dernière phase de l'énorme bataille politique, l'impression de calme et de grandeur qui caractérisa le jour

des élections. Les conventions politiques de Cleveland et de Philadelphie, avec leur atmosphère pittoresque de kermesse ou de combat de boxe, m'avaient à peu près convaincu que les débats politiques en Amérique ne sont pas pris très au sérieux par la masse des citoyens. Pendant les mois qui suivirent, la violence des querelles, la confusion des discussions, les truquages et les machinations auxquels se prêtèrent un grand nombre de partisans semblaient indiquer que les électeurs iraient aux urnes dans un esprit de rancœur ou de profonde indifférence. Si jamais la Démocratie donna l'impression du désordre idéologique et de l'inefficacité, ce fut bien au cours de cette interminable campagne.

Mais brusquement, le dernier jour, l'atmosphère changea du tout au tout. Avant même qu'on connût le résultat du premier village, on eut nettement l'impression que le pays avait pris conscience de ses responsabilités et que ceux qui votaient savaient ce qu'ils voulaient et ce qu'ils faisaient.

Le verdict du 3 novembre est une affirmation solennelle de la validité et de la vigueur du principe démocratique. C'est une confirmation éclatante de la fermeté extraordinaire de cette volonté populaire qui, lorsqu'elle est libre, sait se manifester avec une intelligence déroutante aussi bien pour les démagogues que pour les doctrinaires. Les Américains ont prouvé, le 3 novembre, qu'en dépit de tous les sophismes et de tous les pièges, ils étaient parfaitement capables de s'exprimer avec une clarté irréfutable.

Un des aspects les plus intéressants du vote du 3 novembre est que la réélection de Roosevelt a été assurée non pas par une classe particulière, mais par toutes les classes. N'importe quel groupe aurait pu passer tout entier dans le camp adverse sans rien changer au résultat final. Les Républicains avaient prédit que si Roosevelt triomphait ce serait grâce à l'appui massif des chômeurs ou anciens chômeurs. Ils avaient prédit également que la classe ouvrière voterait en masse pour le *New Deal*, mais ils comptaient que les classes moyennes et les populations agricoles leur resteraient fidèles. Ils ont eu raison en ce qui concerne la première hypothèse, mais ils se sont trompés pour la seconde. Il est vrai que les populations agricoles ont voté pour Landon dans beaucoup d'endroits,

mais elles n'ont offert nulle part — sauf dans les États de Vermont et du Maine — un front d'opposition solide.

De même, le régionalisme n'a pas joué comme d'habitude. Le Sud, traditionnellement démocrate, a montré sa solidité coutumière, mais des États foncièrement républicains, comme l'État de Pensylvanie, ont donné à Roosevelt une majorité impressionnante.

Le phénomène a été suffisamment net et suffisamment généralisé pour qu'on puisse se demander si les élections du 3 novembre 1936 ne marquent pas la fin du vieux régionalisme américain qui est un des facteurs les plus importants de la vie politique des États-Unis depuis la Guerre de Sécession.

On ne doit pas oublier en effet que les États-Unis ne sont pas une nation comparable à celles que nous connaissons en Europe. Les États-Unis sont en réalité un « Empire », dans lequel les États financiers et industriels du Nord et du Middle West jouent le rôle de colonisateurs des États du Sud. Ces États du Sud ont toujours été et sont encore asservis financièrement aux puissantes corporations du Nord. Il en résulte que le Parti démocrate, qui a toujours tiré sa force de l'appui constant que lui donnaient les États du Sud, faisait un peu figure de parent pauvre vis-à-vis du puissant Parti républicain. Le Parti démocrate est traditionnellement le Parti des « opprimés ». Le Parti républicain, celui des *beati possidentes*. C'est pourquoi nous avons vu le Parti républicain dominer la vie politique américaine avec éclat pendant toute la longue période purement « capitaliste » qui s'étend du début du siècle à la catastrophe de 1929. C'est pourquoi aussi le renversement de puissance qui vient de se produire est significatif, car — la personnalité de Roosevelt mise à part — le triomphe du Parti démocrate signifie en fait le triomphe du Parti populaire, pris au sens le plus large du terme.

Le phénomène est plus intéressant encore, si l'on considère les gains obtenus par les Démocrates au Sénat et à la Chambre des Représentants.

Les Républicains bien renseignés prévoyaient la victoire de Roosevelt, mais ils se consolaient en pensant que leurs candidats au Congrès triompheraient dans la plupart des États et que

la majorité parlementaire qui a permis à Roosevelt de faire à peu près ce qu'il voulait depuis quatre ans, serait fortement diminuée. Ils se sont complètement trompés et les Démocrates forment un bloc plus puissant encore aujourd'hui qu'en 1932.

Le Sénat de 1932 comprenait 70 Démocrates et 23 Républicains. Le Sénat de 1937 comptera 75 Démocrates et 17 Républicains.

Dans la Chambre des Représentants, l'avance des Démocrates est extrêmement frappante si l'on examine sa progression depuis quatorze ans.

Nombre de députés	démocrates en	1928. . .	165
—	—	1930. . .	219
—	—	1932. . .	313
—	—	1934. . .	322
—	—	1936. . .	334

La minorité républicaine est représentée aujourd'hui par 89 Congressmen seulement.

Comme on le voit, la marée démocrate monte depuis 1928, c'est-à-dire bien avant Roosevelt et indépendamment de lui. Considérée de ce point de vue, la victoire du 3 novembre marque l'aboutissement d'une profonde évolution de l'électorat américain et sans vouloir prétendre que Roosevelt ne soit pour rien dans cette affaire — ce qui serait absurde — il n'en demeure pas moins que le Parti républicain, le « Grand Parti », n'est plus le plus fort et que le revers qu'il vient d'essuyer est probablement beaucoup plus grave et plus décisif qu'aucune de ses éclipses précédentes.

Il est même possible que les élections qui viennent d'avoir lieu signifient la fin du « Grand Parti » qui vient, en quelque sorte, de se suicider. Il s'agirait maintenant de former un parti nouveau, avec des hommes nouveaux et sur des bases nouvelles, de façon à rétablir le système de balancier auquel les Américains sont profondément attachés et dont le mécanisme leur a toujours paru satisfaisant.

Ce ne serait pas la première fois qu'un pareil événement se produirait. Le vieux Parti fédéraliste a disparu lui aussi. Le Parti des *whigs* également et c'est de ses cendres qu'est né le Parti républicain actuel. Allons-nous assister à une nou-

velle incarnation de l'Opposition nécessaire? C'est fort possible.

Les 16 millions d'électeurs qui ont voté contre Roosevelt forment une masse imposante et qui se trouve à l'heure actuelle sans chef ni programme. Ils chercheront l'un et l'autre, mais pour déterminer si la nouvelle Opposition se formera à la gauche ou à la droite du *New Deal*, il faudrait pouvoir prédire les événements qui vont se produire au cours des prochaines quatre années. En d'autres termes, il faudrait savoir ce que fera Roosevelt, comment il orientera sa politique. Or, prophétiser dans ce domaine, c'est se livrer à des spéculations gratuites, surtout lorsqu'on a affaire à un esprit aussi souple et aussi nettement *a-doctrinaire* que celui du président Roosevelt.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que le président Roosevelt ne s'écartera pas de l'idéologie générale que la formule *New Deal* concrétise. Définir cette formule en termes politiques européens est aussi difficile aujourd'hui qu'il y a quatre ans. Le président Roosevelt n'est ni un socialiste, ni un communiste, ni un fasciste, ni un conservateur, ni un modéré. Il échappe à toutes les étiquettes avec une facilité déconcertante pour ses partisans et exaspérante pour ses adversaires. Dire qu'il est un pur opportuniste ne signifie rien, car c'est précisément parce qu'il représente une nouvelle formule de stabilisation sociale dans l'Amérique contemporaine qu'il vient d'être réélu. Les Américains ont beau être voués au pragmatisme et à l'empirisme, la victoire de Roosevelt offre ce paradoxe d'être l'expression d'une révolte profonde contre le pragmatisme et l'empirisme qui provoqua la crise récente. Ceux qui ont voté pour Roosevelt sont précisément les gens qui ont le mieux compris que les méthodes du passé auxquelles voulaient les ramener les partisans du gouverneur Landon sont inadéquates aujourd'hui et qu'il est souvent plus dangereux de revenir en arrière que d'aller de l'avant. Ils ont répudié les méthodes du passé parce qu'elles leur paraissaient comporter plus de risques et de dangers réels que les formules neuves que leur propose le *New Deal*.

***

On dit souvent en Amérique qu'un Président emploie les quatre premières années de son règne à assurer sa réélection et les quatre années suivantes à se faire une place dans l'histoire.

Étant donnée la mentalité du président Roosevelt, sa connaissance profonde du passé et son amour pour l'histoire de son pays, il est fort probable en effet que les actes du Président des États-Unis vont être dictés en grande partie, à partir de maintenant, par un souci croissant de la postérité. Son sens de l'effet dramatique le servira dans l'avenir plus encore que dans le passé. Le président Roosevelt est un artiste, un très grand artiste. Sa grandeur réside dans son sentiment de l'épopée autant que dans son habileté politique ou que dans son sincère humanitarisme. Comme la plupart de ses compatriotes, il est éperdument amoureux de la vie — de la sienne, de celle des autres et de la vie même de l'Amérique. On l'a accusé d'être possédé de l'esprit messianique, et il lui arrive parfois en effet de prendre un ton vaguement dionysiaque, mais il serait plus exact de dire que le président Roosevelt est à l'heure actuelle un des hommes les plus profondément persuadés — à tort ou à raison — que l'humanité est seule maîtresse de ses destinées et qu'il n'existe pas de difficulté qu'on ne puisse vaincre par la volonté, l'adresse, la foi, ou par les trois ensemble.

D'une façon concrète, il est vraisemblable que le président Roosevelt va poursuivre son programme de réformes sociales avec persévérance. L'amélioration de la condition des populations ouvrières sera une de ses principales préoccupations. La N. R. A. qui a été déclarée inconstitutionnelle par la Cour Suprême ne sera pas rétablie dans sa forme première, mais certaines de ses dispositions essentielles, en particulier celles concernant les droits syndicaux, les contrats collectifs, la fixation des heures de travail et des salaires minimum seront certainement reprises. Il est vraisemblable aussi que le problème des logements à bon marché, très en retard en Amérique, va être attaqué de front.

Dans le domaine de l'agriculture, la politique actuelle sera

poursuivie et développée. Du reste les Républicains eux-mêmes ont reconnu que le maintien des prix agricoles était une nécessité et ils ont même proposé un programme qui allait beaucoup plus loin en fait que celui du *New Deal*.

La loi sur les assurances sociales entrera en vigueur dès le 1er janvier prochain. Son principe est admis presque universellement et bien que beaucoup de conservateurs la jugent néfaste et contraire à l'esprit d'entreprise individuelle auquel l'Amérique doit d'être ce qu'elle est, il est indéniable que l'opinion publique a jugé la question : le souci de la sécurité, né de la grande crise économique récente, est désormais bien enraciné dans la masse.

On prévoit du reste que la Cour Suprême invalidera cette loi comme elle a invalidé la N. R. A. et l'A. A. A., mais bien que ce haut tribunal n'ait pas perdu son prestige ancien, il est probable que les Américains sont parfaitement décidés aujourd'hui à inviter les neuf Juges à se montrer un peu plus réalistes. S'ils s'obstinent à bloquer le *New Deal*, nous croyons que Roosevelt n'hésitera pas à demander au Congrès d'étudier un amendement à la Constitution.

A ce propos, il est intéressant de noter que cette grande affaire de la Constitution n'a point donné lieu aux luttes qu'on prévoyait durant la campagne électorale. La raison en est que les Républicains eux-mêmes ont dû admettre que la Constitution, tout en étant sacrée, n'était pas immuable. De plus l'arrêt rendu par la Cour de New-York, à la veille des conventions politiques de juin, rendant illégale la fixation du salaire minimum des femmes dans les blanchisseries, parut tellement absurde que les défenseurs les plus fervents de l'infaillibilité du pouvoir juridique en furent découragés.

Le président Roosevelt continuera sans doute à alimenter largement l'administration des grands travaux publics. On a violemment attaqué cette partie du programme Roosevelt au cours de la campagne électorale et souvent avec de fort bons arguments. Personne ne saurait contester la nécessité de secourir les chômeurs. Personne ne met en doute non plus qu'il faille utiliser cette main-d'œuvre disponible. Mais le retour des temps normaux pose des problèmes qui n'existaient pas il y a trois ans. On demande tout d'abord à connaître

le nombre exact des sans-travail. Un recensement précis n'a jamais été fait. On demande aussi une meilleure répartition des aptitudes. Il est certain qu'un nombre considérable de sans-travail embauchés par l'État, pourraient être repris aujourd'hui par les entreprises privées et qu'ils continuent à drainer le budget national sans justification suffisante. Il y a des abus, des erreurs et du désordre dans ce domaine et le Gouvernement devra réorganiser le W. P. A. (Work projects Administration) s'il veut échapper à des critiques dangereuses.

Du point de vue budgétaire, nous avons toujours soutenu ici la thèse que la situation financière des États-Unis ne présentait pas de danger réel, malgré les cris d'alarme des milieux financiers. La dette nationale dépassera vraisemblablement 35 milliards de dollars, mais nous pensons que le président Roosevelt ne s'aventure pas trop lorsqu'il annonce qu'à partir de 1938 l'équilibre budgétaire sera atteint et que l'on pourra alors songer à réduire la dette nationale. Aucune augmentation d'impôts ne paraît nécessaire pour opérer ce rétablissement. L'accroissement naturel des ressources doit y suffire.

Le point faible du système financier américain est dans la distribution des impôts et la complexité des taxes. Les très grosses fortunes supportent des charges énormes. Les fortunes moyennes, par contre, pourraient facilement contribuer plus largement au budget national. Il y a là un déséquilibre frappant dont Roosevelt n'est d'ailleurs pas l'auteur, mais auquel il n'a pas encore apporté de remède efficace.

Le danger — s'il y en a un — nous paraît être dans un sens tout différent. Les Républicains ont reproché à Roosevelt d'avoir ralenti la reprise naturelle des affaires. Ils estiment que sans les entraves du *New Deal*, l'Amérique bénéficierait actuellement d'un *boom* comparable à celui qui précéda 1929. Il est absolument impossible de prouver si cette thèse est exacte ou non, mais nous estimons pour notre part que ces entraves sont bien faibles et que s'il y a péril, c'est précisément dans une accélération subite qui emporterait le pays dans un torrent spéculatif analogue à celui qui aboutit à la catastrophe de 1929. Il est vrai que ce danger n'est pas immi-

nent. La situation bancaire est saine au point de donner l'impression d'une congestion. Les dépôts croissent sans cesse et ne trouvent pas de débouchés normaux en dehors des placements dans les emprunts de l'État. Les banquiers se plaignent de ne savoir ni où ni comment investir les réserves énormes qui s'accumulent dans leurs coffres. Il s'ensuit une accumulation de crédits disponibles qui, à longue échéance, peut provoquer des détraquements sérieux dans la structure financière du pays et inciter les spéculateurs à des imprudences.

***

La façon la plus commode d'expliquer la victoire remarquable de Roosevelt et de ce qu'il représente est peut-être d'examiner les causes de la défaite de ses adversaires.

L'erreur initiale fut probablement le choix du gouverneur Landon comme champion de l'opposition républicaine. Les Républicains crurent que n'importe qui ferait l'affaire, pourvu qu'il se montrât assez docile ou assez neutre pour représenter les éléments disparates et contradictoires qu'ils espéraient unir autour de leurs étendards. Dès la convention de Cleveland il apparut que la base sur laquelle s'appuierait l'opposition était formée par deux éléments nettement hostiles aux idées progressistes. *Wall Street* et *Park avenue* firent alliance — si j'ose dire — avec le chemin vicinal. On essaya de créer une sorte de mystique à la fois champêtre et « Deux cents Familles » et l'on partit en guerre contre l'intellectualisme et le monstre compliqué que la réalité sociale jette à la tête des nations civilisées, en Amérique comme ailleurs.

Landon fut le candidat de la nostalgie, sentiment émouvant et universel et qui, au cours de cette campagne, se manifesta souvent d'une façon très noble chez beaucoup d'Américains qui crurent de bonne foi que les vertus les plus pures et les plus authentiques de leur pays et de leur race s'effondraient sous leurs yeux. Les Républicains se battirent pour sauver l'Américanisme. *Fifteen more days, fourteen days, three days, one more day to save the American way of life*, s'écriait chaque jour dans le *New York Herald Tribune*, une dame républicaine avec une conviction touchante, sans comprendre que le

American way of life, c'était désormais pour l'immense majorité de ses compatriotes la formule Roosevelt.

Une seconde erreur des Républicains fut de se lancer à corps perdu dans une série d'attaques improvisées au jour le jour contre les positions adverses et d'accueillir sans réflexion suffisante les conseils d'alliés peu recommandables. De ce point de vue, l'influence de William Randolph Hearst fut néfaste. Le grand publiciste qui soutint Roosevelt en 1932, mais qui l'abandonna assez rapidement, prêcha une croisade fantastique contre le Président et ses amis qu'il accusa d'avoir partie liée avec le communisme. M. Hearst a adopté depuis quelque temps une attitude très exactement calquée sur celle de M. Hitler. Il souffre de la névrose rouge au point de considérer que tous ceux qui n'épousent pas ses idées personnelles sont inféodés directement à Moscou. Mais, comme il arrive souvent en pareil cas, l'excès même de son zèle se retourna contre lui. Nous n'avons pas rencontré un seul Américain un peu raisonnable qui crût sincèrement que M. Roosevelt éprouvât la moindre sympathie pour l'idéologie communiste. Mais les Républicains n'osèrent point répudier leur dangereux allié et beaucoup des critiques fort justes qu'ils adressèrent aux dirigeants du *New Deal* furent faussées par les interventions fâcheuses de la Presse Hearst.

De même la *Vieille Garde*, c'est-à-dire les éléments réactionnaires et ceux que Roosevelt appela les « economic royalists » — eurent l'imprudence de se mettre un peu trop en avant. La convention de Cleveland les avait détrônés, tout au moins en principe, mais ils n'acceptèrent point de rester dans l'ombre et la violence inouïe de leur haine contre Roosevelt n'eut que l'action d'un boomerang. On se lasse de tout, même de haïr, et pendant les dernières semaines de la campagne on eut beaucoup de mal à entretenir la fournaise d'hostilité qu'on avait allumée. Le public, excédé d'entendre dire que le Président des États-Unis était un bolchevik, un malade ou un fou, se boucha les oreilles, et crut précisément le contraire.

Troisième erreur : à force de vouloir créer un contraste entre Roosevelt et Landon, on établit la légende que l'infortuné gouverneur du Kansas était une parfaite nullité. Tel n'est pas le cas, mais il eût fallu que M. Landon fût un véritable

surhomme pour briser le masque de médiocrité dont on le coiffa avec une persévérance digne d'un meilleur dessein. « On peut battre Roosevelt avec n'importe qui, s'écria l'écrivain Mencken, même avec un Chinois. » Et au lendemain des élections, M. Mencken ajouta cyniquement : « Oui, mais Landon n'était pas un Chinois. »

On commit enfin de nombreuses erreurs de psychologie, dont la plus marquante fut la campagne de la dernière heure contre les assurances sociales. Dix jours avant les élections, la presse républicaine entreprit de démontrer que les employés et les ouvriers verraient leurs salaires diminués par le prélèvement des primes sans contre-partie suffisante. Simultanément les grandes corporations informèrent directement leur personnel des conséquences néfastes de la loi sur les assurances sociales. Cette campagne fut menée avec une mauvaise foi flagrante, car on s'abstint bien d'informer les salariés que cette loi comportait également une participation du patronat et de l'État. Le résultat fut encore une fois celui du boomerang et il est probable que le vote ouvrier eût été moins massif sans cette malice cousue de fil blanc.

***

Un des faits les plus remarquables de cette campagne est le rôle joué par la presse.

85 à 90 p. 100 des journaux de tous les États-Unis firent campagne contre Roosevelt avec un acharnement et une ingéniosité inlassables. Pendant un voyage que je fis dans le Middle West, une semaine avant les élections, et au cours duquel je traversai six États, je ne trouvai qu'un seul journal favorable au Président, à Louisville (Kentucky). Partout ailleurs, unanimité parfaite contre le candidat démocrate. A Chicago, par exemple, il n'existait qu'un seul journal de seconde zone qui osât prendre parti pour le *New Deal*. Toute la grande presse était pour Landon, sans exception.

Au lendemain des élections un certain nombre de journaux sérieux firent publiquement un examen de conscience, cherchant quelles pouvaient être les raisons de l'insensibilité manifeste de leurs lecteurs. Les uns émirent l'opinion que l'in-

fluence de la radio, qui se montra complètement impartiale, était plus grande que celle de l'article imprimé. D'autres parlèrent de la pression invisible exercée par les agents du Parti démocrate. Tous conclurent que l'influence de la presse est non seulement moins grande qu'on ne le croyait, mais qu'elle est pratiquement nulle dès qu'on se trouve en présence d'une opinion publique qui sait ce qu'elle veut.

Notre observation personnelle confirme ce diagnostic. Nous avons eu maintes occasions, au cours de cette campagne, de vérifier l'espèce d'imperméabilité de l'individu aux suggestions de son journal lorsque ces suggestions allaient à l'encontre de son intérêt réel ou de son intelligence. Les campagnes de presse, en Amérique comme ailleurs, sont fondées sur la présomption que les masses sont stupides et l'on oublie toujours que ces masses sont composées d'individus. Or, dans une démocratie où l'individualisme fait partie du credo national, comme c'est le cas en Amérique, ce sont ces individus qui votent, seuls et en pleine indépendance.

Nous ne discutons pas la sagesse du résultat obtenu, mais le fait demeure qu'en dépit d'une campagne de presse presque entièrement hostile au président Roosevelt, 60 p. 100 de l'électorat américain a voté pour lui. Le moins qu'on puisse dire de ce phénomène est qu'il est instructif.

***

Au lendemain des élections américaines et en présence du succès foudroyant de M. Roosevelt, on a dit en Amérique que le Président des États-Unis était désormais plus puissant qu'aucun dictateur. On a dit que sa domination de l'opinion publique américaine était plus grande et plus réelle que celle de MM. Hitler ou Mussolini, par exemple, parce qu'elle était le résultat d'une adhésion entièrement libre. La même idée a été reprise en Europe. Elle est correcte, mais jusqu'à un certain point seulement, et l'on se tromperait lourdement si l'on pensait que M. Roosevelt peut désormais faire tout ce qui lui passe par la tête. En fait, nous croyons que la puissance *personnelle* de M. Roosevelt est moins absolue qu'elle ne l'était en 1933 et en 1934, parce que le triomphe qu'il vient de remporter

est moins celui d'un homme que des idées et de l'esprit qu'il incarne. En 1932, les Américains élirent un Sauveur — un peu à l'aveugle du reste. Cette année, ils viennent d'affirmer un ensemble de principes qui, tout en s'appuyant sur cet homme et sur sa philosophie, les dépasse de loin. Après quatre ans d'expériences et d'épreuves, les Américains ont tout simplement reconnu que M. Roosevelt représentait mieux que quiconque les grands courants de leurs destinées nationales. En d'autres termes, M. Roosevelt n'est ni un Duce, ni un Führer, mais le trente et unième Président des États-Unis et certains journaux allemands qui ont cru devoir se réjouir, parce que les Américains se ralliaient enfin au « principe du Führer », se sont complètement trompés et sur M. Roosevelt et sur ses compatriotes.

Il fut un temps — au lendemain de sa première élection — où M. Roosevelt était l'objet d'une sorte de culte personnel, assez analogue en effet à d'autres mystiques populaires tendant à diviniser le Chef de l'État et l'État même. Il ne s'agit plus de cela et les Américains n'ont jamais été moins disposés qu'aujourd'hui à renoncer à leurs conceptions traditionnelles de la démocratie et de l'État serviteur (et non maître) de la société. M. Roosevelt, tout le premier, est parfaitement conscient de la situation qu'il occupe et s'il a de grands pouvoirs, il est moins bien placé pour en user ou en abuser qu'il ne l'était il y a trois ans. On les lui avait accordés parce que la crise rendait une action rapide nécessaire. Mais la crise est passée en Amérique et les Américains sont lás de l'atmosphère tendue dans laquelle ils ont vécu pendant les mois tragiques de 1933 et 1934. Roosevelt avait réussi à les *mobiliser*. Ils lui demandent aujourd'hui d'opérer une sorte de démobilisation et de réorganiser sur des bases normales les rapports du Gouvernement et de l'individu.

C'est pourquoi la réélection de Roosevelt a signifié l'écrasement égal du fascisme et du communisme en Amérique et de tout ce qui tendait vers l'un ou l'autre de ces pôles d'attraction.

La « lunatic fringe » (la frange de folie), c'est-à-dire les mouvements inspirés par Huey Long, le Père Coughlin, le docteur Townsend, le nazisme à peine camouflé de M. Hearst

et les tendances fascisantes de certains éléments ultra-réactionnaires, toute cette fermentation suspecte issue de la *Dépression* a été balayée par l'avalanche démocratique.

A l'autre extrême, le Parti communiste américain a essuyé une défaite complète et, pour beaucoup, imprévue.

Peu de temps avant les élections, j'avais interviewé M. Earle Browder, candidat communiste à la Présidence des États-Unis, qui m'avait expliqué que la tactique de son parti était identique à celle du Parti communiste français aux élections de mai. Il s'agissait de faire le communisme national et de s'allier aux partis les plus voisins, de façon à mordre sur des masses que le communisme léniniste effrayait. M. Browder n'espérait pas une victoire, bien entendu, mais il paraissait croire que cette tactique qui avait bien réussi en France permettrait au communisme de faire quelques progrès en Amérique.

Le résultat a été diamétralement contraire à ces prévisions. M. Browder a eu beau affirmer que le communisme national qu'il préconisait était la véritable expression de la démocratie et de l'Américanisme (tous les partis se réclament du reste de l'un et de l'autre), il n'a pas réussi à convaincre plus d'une cinquantaine de milliers d'électeurs, chiffre vraiment dérisoire, surtout si l'on considère la publicité fantastique que la Presse Hearst et quelques ligues fascisantes, antisémites et ultra-chauvines avaient donné au péril rouge, ce qui eût dû avoir pour effet de donner un semblant de raison d'être à la thèse « défense contre le fascisme », sur laquelle M. Browder échafaudait ses espoirs.

***

La vérité, c'est que pour l'immense majorité des Américains, le conflit fascisme-communisme n'a aucune réalité. C'est une affaire européenne ou asiatique qui ne fait que les effleurer et qui, à l'exception de quelques groupes d'inspiration plus ou moins suspecte, de quelques prophètes nerveux, est sans prise sur la mentalité nationale.

Le véritable conflit mondial, aux yeux de la masse des Américains, est entre la démocratie et la dictature, entre les prin-

cipes qui garantissent la liberté individuelle et l'État totalitaire. C'est pourquoi de ce point de vue, ils ne font pas de distinction réelle entre MM. Staline, Mussolini et Hitler qui constituent, à leurs yeux, une trilogie foncièrement antipathique. C'est pourquoi aussi, l'opinion américaine est plus favorable à la France en ce moment qu'elle ne l'a été depuis longtemps. On estime généralement en Amérique que la France, malgré ses troubles et ses difficultés, est profondément attachée aux principes démocratiques et à la liberté, et il est vraisemblable que cette sympathie nous restera acquise dans la mesure exacte où nous nous maintiendrons dans la ligne traditionnelle, qu'avec les Américains nous avons été les premiers à indiquer, il y a cent cinquante ans.

Il y a un autre facteur d'une importance capitale qui entre en jeu dans le jugement que les Américains portent sur le monde en ce moment : c'est la question de la volonté de maintenir la paix. Dans ce domaine, l'Allemagne, l'Italie et le Japon forment eux aussi une trilogie, celle des peuples pour qui la guerre n'est pas exclue en tant que moyen de parvenir à leurs buts. L'Angleterre, la France et la grande majorité des petits pays sont classés parmi les nations pacifiques. La Russie est dans une catégorie à part. Les Américains ne croient pas que les Soviets aient la moindre envie de faire la guerre, mais cela ne suffit pas à leur faire moins détester le communisme, ou, pour être plus exact, la dictature nationaliste et totalitarienne que représente le stalinisme actuel.

Tels sont, esquissés à grands traits, les contours essentiels de l'opinion américaine moyenne en face des problèmes qui pèsent sur le monde en ce moment. On pourra trouver que cet exposé est un peu simpliste, mais nous croyons qu'il correspond à la réalité, telle qu'on l'aperçoit de l'autre côté de l'Atlantique.

***

M. Jules Sauerwein a écrit que le président Roosevelt était « le chef spirituel des démocraties ». Cette heureuse formule décrit bien, croyons-nous, la place qu'occupe actuellement le Président des États-Unis dans l'esprit de beaucoup d'hommes

et de femmes qui ne sont pas tous Américains et qu'une conviction très forte attache à une conception libérale de la vie en société; mais du point de vue purement américain cela signifie également que le président Roosevelt ne peut faire état du prestige mondial dont il bénéficie en ce moment que dans la mesure exacte où son action concordera avec la volonté du peuple qui l'a réélu.

Que le président Roosevelt soit profondément préoccupé par le problème de la paix dans le monde est un fait. Depuis le mois de juillet, sinon avant, M. Roosevelt prévoyait que sa responsabilité dans ce domaine deviendrait très visible et très lourde dans le cas où il serait réélu. La réaction des opinions étrangères devant sa victoire a prouvé qu'il ne s'était pas trompé. L'opinion publique, surtout dans les pays démocratiques, se tourne vers lui en ce moment avec confiance.

Il est évident, comme l'a démontré le discours du 2 décembre prononcé à Buenos Ayres, que le Président des États-Unis est résolu à donner à la politique étrangère de son pays un caractère beaucoup plus nettement affirmatif que ne l'ont fait ses prédécesseurs depuis la guerre.

Ce discours est remarquable de maints points de vue, car il constitue une prise de position parfaitement nette qui, si elle ne s'inscrit pas dans les articles d'un pacte ou d'un traité comme s'obstinent à le réclamer certains commentateurs incapables de rien comprendre en dehors des documents et engagements juridiques, n'en marque pas moins une reconnaissance formelle de la part de l'Amérique d'une série de faits extrêmement importants à l'heure actuelle et plus encore pour l'avenir.

En avertissant les *déments de la guerre et les affamés de territoire qu'ils se heurteraient à toutes les nations qui composent l'Amérique en attaquant l'une d'elles*, Roosevelt a donné une réponse suffisamment claire au traité germano-nippon. En admettant que, dans le cas où une guerre importante se produirait ailleurs qu'en Amérique, les nations du Nouveau Monde n'en seraient pas moins affectées, le Président a indiqué que la neutralité ne signifiait pas le désintéressement.

A la croisade plus ou moins sincère contre le péril communiste lancée par l'Allemagne nazie, M. Roosevelt répond

par un appel vibrant pour une autre croisade — contre la Dictature sous toutes ses formes, au nom de la Démocratie, de la Liberté et de la Paix.

M. Roosevelt ne propose pas que nous nous unissions pour écraser par la force ceux dont il a soin du reste de souligner la profonde faiblesse réelle, mais il invite les peuples qui pensent comme lui sur certaines formes essentielles de notre civilisation à s'affirmer davantage, à relever la tête et à prouver leur foi en eux-mêmes.

M. Roosevelt n'a pas répudié la neutralité qui est la charte de l'Amérique..., mais il était difficile de dire plus clairement qu'il ne l'a fait dans quel plateau de la balance il jetait d'avance tout le poids d'un continent.

A ceux qui se plaignent que M. Roosevelt ne soit pas sorti du domaine moral, on pourrait demander ce qu'ils penseraient aujourd'hui si les condamnations explicitement lancées par le discours de Buenos Ayres étaient adressées à la France.

R. ROUSSY DE SALES

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Quand ces lignes paraîtront, les grands prix littéraires seront décernés. Leur intérêt est moins dans le choix final que dans le bruit qui se fait autour des candidats. Pendant quelques semaines, le public répète des noms d'auteur, pèse des raisons... Sans faire de pronostic, répétons ces noms à notre tour.

Celui qui est le plus souvent cité est celui de M. Maxence van der Meersch et de son livre, *l'Empreinte du dieu*[1]. Il m'a paru, mais j'ai pu m'abuser, que les critiques s'accordaient à louer le talent du peintre, et faisaient des réserves sur la fable. Le don de ressentir un paysage et l'art de l'évoquer, une vigueur singulière à dessiner à mesure le détail d'une scène et de l'éclairer, sont des qualités qui frapperaient le lecteur le moins attentif. Le pays flamand entre Ypres et la Lys est évoqué avec une puissance surprenante. C'est l'air lui-même du pays flamand, les nuées, le climat, le sol humide, le vert brillant, ce je ne sais quoi d'acide, de mouillé, d'infini et d'un peu mesquin, — du pointu dans du plat. Il y a tel homme du pays, le cabaretier t'Joens, — sanguin, le nez massif, les dents jaunes et piquées, la moustache à la gauloise et les joues raides d'un poil pareil à du chameau, — qu'on croit avoir rencontré au tournant d'une route brillante de flaques, entre des haies d'épines et des carrés de choux. Il sortait de quelque maison en briques, peinte par là-dessus, dont le long côté se présentait à la rue, et dont les petits côtés étaient collés à d'autres maisons, qui se suivaient en procession. La salle dont il a poussé la porte verte, sent la bière et le gros tabac;

1. Albin Michel.

les carreaux du sol sont « reloquetés » avec soin; et du café mariné chauffe éternellement sur le poêle de fonte, dans un coquemar d'émail. On revoit le pays, les gens, la rivière. La fuite nocturne des contrebandiers, le combat de coqs dans le grenier du cabaret, sont des morceaux excellents, dignes de la maîtrise.

A ces images de la Flandre, M. van der Meersch en a ajouté d'autres, qui ne soient pas moins réussies de l'île de Walcheren. Et cette fois il ne nous cache pas qu'il se souvient de Ruysdaël. — Il s'attaque enfin à un plus grand sujet, et il essaie de faire vivre la ville d'Anvers, comme une grande figure modelée par la nature et par l'histoire. Les romanciers naturalistes ont aimé ces êtres mythiques, dont ils ont fait les principaux personnages de leurs romans : la cathédrale, la locomotive, Paris. Le romancier que M. van der Meersch met en scène, rêve de faire pour sa ville ce que Zola a fait dans *Un soir d'Amour*.

Tandis que les pièces de théâtre partent presque toujours d'un drame particulier pour aboutir à une vérité générale, les romans au contraire ont bien souvent pour premier dessin un fond de paysage, ou de souvenirs, ou de ville, sur lequel l'écrivain ajoute après coup une anecdote. Tout se passe comme si M. van der Meersch n'avait pas agi autrement. Il est inépuisable en ciels, en mers, en coins de village, en scènes populaires; mais quand il arrive à l'aventure qui sert de sujet à son ouvrage, sa fougue faiblit sensiblement, et ce qu'il invente est assez faible. La femme de T'Joens, Kareline, tympanisée par sa brute de mari, s'enfuit et se réfugie auprès de son oncle, le romancier van Bergen, modèle de l'intelligence et de la force disciplinée. Deux fois, T'Joens, en luttant contre van Bergen a le dessous. Voilà le premier épisode. Et voici le second. Karelina, installée auprès de van Bergen commence à l'aimer. Cet amour partagé devient une de ces passions dont on sait qu'elles sont sacrées, car c'est leur feu qui nourrit l'œuvre des artistes. C'est justement ce qui se passe. Van Bergen a une femme, Wilfride, qui est un modèle d'abnégation. Et il a maintenant une maîtresse, sa nièce Karelina. Cette conformité aux protocoles les plus respectables de l'art romanesque le rend parfaitement heureux.

Malheureusement l'horrible t'Joens survient, tue van Bergen et se tue lui-même. Des quatre personnages du roman, les deux hommes sont morts et il ne survit que les deux femmes, avec un enfant que Karelina a eu de son oncle.

C'est autour de cet enfant que l'auteur va construire un troisième épisode. Travail assez malaisé : la femme légitime habite Anvers, la maîtresse, Walcheren. Il faut les réunir, si l'on veut que l'histoire continue. L'auteur a donc imaginé de ramener la maîtresse, Karelina, à Anvers, où elle travaillera comme ouvrière d'usine. La ruse est un peu trop visible. Mais passons. Pourquoi un si humble emploi? Pour qu'elle soit forcée de mettre son enfant en nourrice, chez un jardinier. Pourquoi chez un jardinier? Pour que Wilfride en allant acheter des fleurs, voie l'enfant, se prenne pour lui d'une passion incompréhensible. Voilà donc le petit qui a deux mères, l'une authentique, Karelina, l'autre d'adoption, Wilfride. Et ces deux mères ont été, si je puis dire, les deux femmes de son père. Tout ceci est d'abord un mystère qui se dévoile peu à peu, et le livre s'achève au moment où les deux femmes se rencontrent pour la première fois près de l'enfant. Pourquoi le roman s'arrête-t-il là? Cette rencontre est pleine de promesses. Les rivales ont dépouillé la haine. L'amour qu'elles ont eu pour le père, elles le reportent sur le fils. Vont-elles se le disputer? Vont-elles se réconcilier dans une commune tendresse? Vont-elles rechercher dans l'enfant la mémoire du père? Vont-elles s'effacer doucement auprès de cet être neuf? L'imagination fougueuse de M. van der Meersch se serait fait un jeu de répondre à ces questions. Mais peut-être a-t-il trouvé qu'il avait assez fait appel à notre complaisance, et il a préféré se taire. Ce qui est curieux, c'est qu'il a emprunté son titre à cette quatrième partie qu'il n'a pas écrite, qu'il écrira peut-être, et dont le thème est assez beau. Que peut être l'empreinte du dieu sinon la marque du romancier prématurément tué sur cet enfant que nous ne connaissons pas?

***

Le Moulin de la Sourdine[1], de M. Marcel Aymé, n'est pas sans avoir des points communs avec le livre de M. van der

1. N. R. F

Meersch. Là aussi, le décor joue un rôle essentiel, à la fois dans l'économie du livre et dans le talent de l'auteur.

Ce décor est le bas quartier d'une ville au bord d'une rivière. Cherchez cette ville, si vous voulez, dans une de ces provinces calcaires comme il y en a dans le Sud-Ouest, le Centre, le Nord-Est de la France. Une haute falaise de pierre blanche. La ville est au sommet. Au bas de la falaise, un trou, d'où sort une rivière toute formée, la Sourdine, et assez forte pour faire tourner un moulin. Autour de la résurgence d'où sortent les eaux, il s'est construit un bas quartier, la Malleboine, peuplé de pauvres gens, qui ne sont pas tous très recommandables, mais qui sont chers au cœur de M. Marcel Aymé. Ils le sont même au cœur de l'agent Maillard, dont les larges épaules terrifient la Malleboine et qui a fini par se sentir solidaire de ses étranges paroissiens.

Voilà un des éléments du livre. Le second est un groupe d'enfants. L'auteur nous les montre dès la première page à la sortie de l'école, dans un tableau d'une vivacité et d'une ressemblance charmantes. Certes il ne les a pas flattés, n'ayant pas coutume de flatter l'espèce humaine en général. Il y a, parmi ces petits d'hommes, de jeunes animaux assez répugnants, comme le fils du photographe Pucelet. Il y a aussi une petite âme droite, que ses camarades respectent, Antoine Rigault, le fils d'un employé. Ce visage pur surprend au milieu des personnages de M. Aymé. Mais on dirait que les auteurs pessimistes ont été condamnés à peindre dans leurs noirs tableaux une de ces figures angéliques. Est-ce un reste de romantisme? Est-ce un souvenir d'enfance, un refuge où s'est replié tout ce qui est pur dans leur mémoire? Ou simplement M. Aymé a-t-il fabriqué cette jeune conscience pour le plaisir de la torturer, et de donner à cet aimable enfant le rôle le plus douloureux dans une tragédie assez épouvantable?

Pour connaître le troisième élément du livre, montez les escaliers de pierre qui conduisent à la ville haute. Là sur le haut de la falaise, habitent les bourgeois. Vous pensez bien qu'ils sont infâmes, et cent fois pires que les gueux de la Malleboine. C'est du moins l'opinion de la Malleboine, et M. Marcel Aymé prend son point de vue du bas quartier.

Parmi ces bourgeois rebutants, les uns ne sont, comme le

maire, que des égoïstes sournois; d'autres sont de simples toqués, comme ce personnage qui a installé dans sa cave un périscope et un orgue. Mais le notaire Me Marguet, est un sadique qui assassina une pauvre petite servante, par volupté.

Voilà donc les données essentielles du roman : le quartier de la Malleboine, des âmes d'enfants, un notaire pieux et dépeceur de bonnes. Il semble bien que ces données aient préexisté à l'ouvrage. Ce sont des images qui étaient familières à l'auteur, et qui sont venues d'elles-mêmes s'enchâsser dans le livre. Le problème était de les réunir, et, par leur réunion, de lier l'ensemble en système.

Pour articuler une intrigue rien ne vaut une bonne philosophie. Les idées générales sont de la graisse à ressorts, j'entends à ressorts dramatiques. M. Marcel Aymé voit le monde comme un jeu tragique et baroque à la fois de passion et de hasards. Il suffit que chacun marche dans son sens pour que les rencontres les plus extraordinaires se produisent. Voici donc ce qui se passe.

Un camarade d'Antoine Rigault l'entraîne à monter sur la tour de l'église. Ce camarade emmène avec eux une petite amie, une fleur de la Malleboine, et une fois là-haut, se dispute avec elle et se réconcilie. Antoine discrètement détourne les yeux, et porte ses regards sur la ville, qu'il découvre tout entière. Il aperçoit le notaire qui ferme au premier étage de sa maison la fenêtre d'une chambre de domestique, et juste à ce moment cinq heures sonnent.

Le lendemain Antoine apprend, comme toute la ville, que la servante du notaire a été assassinée dans sa chambre à cinq heures. Il est donc le seul témoin à charge, puisqu'il a vu là à la même heure le notaire dans cette chambre. Me Marguet, chez qui l'érotisme sanguinaire n'exclut pas la prudence, a eu soin, d'engager le jour du crime, pour travailler dans son jardin, un individu mal famé, une espèce de monstre sur qui tombent aussitôt les soupçons.

Antoine est torturé par le secret qu'il détient. Il le confie à son père, l'employé, personnage odieux, juste selon la loi, qui est torturé à son tour. Enfin l'employé confie le secret au maire, qui pense confondre le notaire. Mais celui-ci n'a aucune peine à se disculper. L'innocent va-t-il être condamné?

Non. M. Marcel Aymé va faire jouer pour la seconde fois les ingénieux artifices du hasard-providence. Le sang versé n'a point épuisé la manie furieuse du notaire. Il a pris des photographies de la victime massacrée, afin de se repaître éternellement de son crime. Mais il ne sait pas développer les clichés. Un hasard met à sa merci le petit Pucelet, fils du photographe, qui les développe en effet et reste épouvanté. Mais pendant ce temps les camarades de Pucelet ont entrepris d'explorer les sources de la Sourdine. Pour y atteindre, il faut traverser la maison de deux des personnes les plus représentatives de la Malleboine. Des gamins chez les filles! L'agent Maillard intervient, et confisque la serviette de Pucelet. Il y trouve les photographies. Le notaire est perdu. L'univers de M. Marcel Aymé est gouverné par un Dieu qui est un virtuose des ricochets.

*
* *

Le *Marchand d'oiseaux*[1], de M. Brasillach, est d'une construction sensiblement différente. Il y a aussi un décor défini, qui est un quartier de Paris; et ce quartier est un vrai décor multiple, puisqu'il comprend le parc de Montsouris, les rues voisines, la Cité Universitaire qui y touche, et la zone qui le borde. Sur ce théâtre, passent des personnages moins écrits que rêvés. Ils appartiennent au monde, mais leur vie est plus légère que la vie commune. On ne voit pas que le vieux marchand d'oiseaux, le père la Frite, témoigne aucun mécontentement de son état. C'est qu'il ne vit pas tout à fait sa misère; il erre sur la terre, mais il y a sous les apparences que le Destin lui a données, de la bonté, de la philosophie et du songe. Ce n'est pas sans dessein qu'à la fin, l'auteur ne nous montre plus ce père Noël, mais seulement son reflet dans l'eau. C'est sous ces espèces irréelles que nous prenons congé de lui. Glissement, disparition... La charmante Isabelle s'en va, elle aussi, avec un calme tendre vers le destin pour lequel est elle faite. Il y a une espèce d'harmonie répandue dans tout le livre, et qui est peut-être un élément de son charme.

Au fond, il n'y a dans tout l'ouvrage qu'un seul être vrai-

1. Plon.

ment frustré, c'est l'épicière de la rue Nansouty, madame Lepetitcorps, qui, médiocrement mariée, veuve, sans enfants, a une mystérieuse revanche à prendre. Elle s'y essaie en adoptant deux gamins qui se sont enfuis de chez eux. Mais ces petites bêtes sauvages retournent à la jungle. Ils volent et ils tuent. L'aventure de madame Lepetitcorps et de ses protégés n'est pas seulement le sujet visible du livre; elle en est aussi la moral. « Vous pensez, vous, dit un des étudiants amis d'Isabelle, que madame Lepetitcorps était d'accord avec sa propre vie? Moi, je ne le crois pas. Elle était faite pour un monde dans lequel, heureuse, ou malheureuse, elle aurait parlé à des êtres qui l'auraient comprise. Et voilà qu'elle se trouve en présence de deux petits vagabonds, faits pour jouir et seulement pour jouir, deux petits animaux comme il en rôde par milliers à l'heure actuelle. »

Entre ces deux chenapans et l'épicière, la charité même ne saurait construire un pont, car ils vivent dans un univers différent. La faute en est au temps qui a rompu l'unité de la cité. « Mettez votre épicière au moyen âge : est-ce que vous croyez qu'il aurait pu y avoir un danger pour elle à recueillir deux petits clochards? Je ne le crois pas. C'est que tout le monde participait au même univers, et qu'il n'y avait pas de séparation. Ce serait la même chose dans toute société mue par la même foi, toute société totale ».

L'étudiant qui tient ces discours me paraît se faire une idée un peu optimiste du moyen âge et des sociétés totalitaires. Mais enfin il n'a que trop raison de dire que les idées communes entre les hommes se font rares, et que chacun habitant un univers propre, l'amour devient malaisé. Y a-t-il cependant un remède? Il en suggère un, qui est charmant : c'est d'être content de son sort. Les gens accordés à leur destin habitent tous la même planète, et il leur est permis de s'aimer.

Tout cela est-il bien vrai. Est-il vrai que l'amour soit interdit aux mécontents? En musique, certainement non. Il n'y a pas de note moins heureuse de son destin que la sensible. Il n'y en a pas de plus satisfaite que la tonique. Et pourtant la sensible adore la tonique et ne manque pas une occasion d'aller se jeter dans ses bras. N'en serait-il pas de même dans le monde des humains? Mais je ne chercherai pas querelle à

M. Brasillach sur un léger argument. Je veux croire comme lui que les âmes dont le clavier est bien accordé sont seules capables de s'aimer. Cela suffira d'ailleurs à les désaccorder.

***

M. Georges Reyer est, de toute évidence, inhabile encore à construire un livre. Mais ses qualités d'écrivain ne sont pas douteuses, et s'il lui reste à aller plus loin dans l'art d'équilibrer un volume et d'ordonner une fiction, il donne déjà tout ce qu'il doit donner de fantaisie et d'émotion.

Le *Magasin de travestis*[1] commence, comme un film, par de courtes scènes où les personnages sont présentés. Voici Léo Landel, qui est un compositeur plein de génie, et qui improvise en accompagnant les films au piano, dans un cinéma. — Voici Jérome Lacomme, sous-chef dans un bureau des Chemins de fer du Nord. En vingt ans de service, il a appris à dessiner dans un seul paraphe toute la figure d'un cochon. — Voici la petite Émilie Chavrolles, nièce du précédent, qui a des idées de sainteté et une imagination pleine de rêves. Mais mettons un peu d'ordre dans ce défilé.

Deux sœurs, Thérèse et Claire, filles d'un homme de théâtre, qui a connu la misère après la fortune, ont ouvert dans un quartier du nord de Paris, un magasin de travestis. Thérèse, qui est madame Lacomme, est très belle, avec un dédain marqué pour son mari. — Claire, une blonde aussi légère que ses cheveux, après avoir épousé l'insupportable Chavrolles, est veuve. Thérèse a un fils, Serge, qui invente des mécaniques. Claire a une fille, cette Émilie passionnée, qui tout en aspirant ardemment à une haute vertu, aime son cousin. — Léo, le musicien, donne des leçons de musique aux deux enfants.

Tous ces gens sont emportés par le mouvement de leur cœur, comme des figures de papier dans un souffle de vent. C'est justement ce qui fait la vie intense du livre. Thérèse, qui s'ennuie, adore Léo, lui écrit des lettres qu'elle ne signe pas, et lui forge une Inconnue dont il s'éprend à son tour. — Le mari de Thérèse, le ridicule Lacomme, adore sa femme; mais elle le maintient à distance, sous les formes de la plus

1. N. R. F.

affectueuse plaisanterie, en le traitant comme un clown, et en l'appelant Master Chou; et le pauvre clown, pour soutenir le jeu, répond en effet en bouffonnant.

Claire va d'amour en amour. Un beau jour, elle tombe dans les bras de Léo, et elle se met à l'aimer pour de bon. Ainsi elle est sans le savoir la rivale de sa sœur. Léo s'imagine trouver en elle l'Inconnue des lettres : détrompé, son caractère fantasque l'emporte. Au fond, il n'est à l'aise qu'auprès d'une misérable servante de brasserie, qu'il suit dans sa pauvre chambre; là il l'oublie, et tout pénétré de la misère du faubourg, il compose...

Ces êtres attirés hors de l'espèce commune, attirés par leur destin, aventurés dans ces décors étranges et misérables, vivent d'une vie un peu fantomatique, mais intense. Si intense même qu'ils échappent tout à coup à l'auteur. On a le sentiment que M. Reyer a perdu le gouvernement de son œuvre, et le livre commence à flotter, à zigzaguer, à avancer par rafales. Dans ces bourrasques, nous perdons de vue une partie de l'équipage. Puis quelques naufragés reparaissent. Les événements ont beau se précipiter, le roman désemparé est toujours au même point. L'auteur déchaîne des malheurs redoublés, et tout sombre enfin dans la folie et dans la mort.

On rendrait un bien mauvais service à l'auteur en lui laissant croire que la seconde partie de son livre est gouvernée. Mais tout le début est excellent, et il y a encore à la fin des scènes très pathétiques. Il est évidemment né écrivain.

***

M. Troyat a écrit un livre très aimable, *Grandeur nature*[1], qui se lit avec le plus grand plaisir. Mais comment l'auteur ne s'est-il pas méfié, quand il a vu que son histoire se déroulait toute seule, sans obstacles, sans accrochage; que les scènes se suivaient le plus naturellement du monde, et que les événements tombaient à point nommé; que tout était amusant et même émouvant; que les caractères tenaient à merveille, agissaient comme ils le devaient, et déclenchaient sans effort les péripéties?

1. Plon.

L'histoire est celle d'un pauvre acteur qui a peut-être du talent, qui joue dans les petits théâtres, qui sollicite les agences. Mais sa femme l'adore, et, dans toutes ces difficultés, Vautier est heureux. Un jour il conduit son fils, le petit Christian, au metteur en scène Despagnet. Et voilà que l'enfant, engagé pour tourner le *Jack* de Daudet, devient tout à coup célèbre. Mélancolie du père besogneux devant le gamin illustre. La femme de Vautier ne pense plus qu'à son fils. Ce thème de la mélancolie est très habilement varié. Enfin un second film est un échec pour Christian. Et cet échec rend aux choses leur premier cours.

Quand M. Troyat aura une expérience plus prolongée de son art, il se défiera en voyant son livre glisser si heureusement. Il apprendra qu'on ne se rend pas maître d'un sujet sans qu'il résiste, et que dans ce combat, le pauvre roman reçoit quelques horions qui le cabossent un peu. Les beaux livres sont comme des bateaux qui rentrent au port après une tempête, avec des voiles emportées et des vergues rompues. — Il n'y a aucune cicatrice de ce genre sur les pages aisées, si proprement, si finement écrites de *Grandeur nature*. Mais le livre est charmant d'un bout à l'autre, et ces croquis de coulisses et de studio sont très agréables[1].

HENRY BIDOU

1. A l'heure où nous corrigeons ces épreuves, les prix sont décernés : le prix Goncourt à M. van der Meersch, le prix Femina à madame Louise Hervieu, le prix Interallié à M. René Laporte, le prix Théophraste Renaudot à M. Aragon. Nous reviendrons sur ces prix dans notre prochaine chronique.

LE THÉÂTRE

M. Paul Raynal : *Napoléon Unique* (Porte-Saint-Martin). — M. Denys Amiel : *Ma liberté* (Théâtre Saint-Georges. — M. Armand Salacrou : *Un homme comme les autres* (Théâtre de l'Œuvre).

Il ne faut pas chercher dans les derniers ouvrages de M. Paul Raynal la combinaison d'éléments qui composent une action dramatique suivie, ni rigoureux enchaînement de scènes, ni cette articulation du dialogue grâce à quoi des communications s'établissent entre personnages par un jeu plus ou moins serré de répliques alternées. Les démons intérieurs de M. Raynal, qui sont rhétoriqueurs en diable, de plus en plus l'incitent à priver ses héros de tout contact entre eux, à les isoler chacun dans un monde distinct, qui est le monde oratoire. L'orateur parle pour se soulager lui-même d'abord pour se délivrer d'un trop-plein; ensuite et subsidiairement pour convaincre. Si quelqu'un l'interrompt, il n'aime pas beaucoup cela, et s'il a le don de la riposte, il clouera le bec aussitôt à l'interrupteur, afin de rentrer dans son rêve, de revenir voluptueusement à son *flatus vocis*, à cette étrange force expansive, qui fait sortir de lui, presque sans lui, des mots et des cadences, parfois aussi des images, plus rarement des idées. Mais, alors même qu'il cherche à convaincre ou à réfuter, ce qui est encore convaincre (sinon celui qu'on accable, du moins la galerie), l'orateur demeure séparé de ses auditeurs.

Il n'y a pas dialogue, donc il n'y a pas échange, entre eux et lui. Et si deux orateurs sont en présence, ils conviendront (pas toujours) de parler l'un après l'autre. Ce sera la règle des débats, que chacun obtienne de l'auditoire sa part d'attention, vraie ou feinte. Mais ne pensez pas que, lorsque l'un des deux orateurs parle, l'autre l'écoute, il attend seulement que son tour de parler soit venu. Ainsi font généralement les personnages de M. Paul Raynal. Ainsi font, dans nombre de scènes, ceux de *Napoléon Unique*.

Cependant, par une rencontre extraordinaire dont il faut louer l'auteur, par un accord exceptionnel entre le penchant naturel de M. Raynal et la situation qu'il avait choisi de traiter, il s'est trouvé que, au premier acte de la pièce, dans une scène admirable, il y eût convenance parfaite des personnages et des circonstances avec le discours. Il s'agit de la longue scène entre Napoléon et Fouché. A ce moment, l'on a pu croire que l'on accédait à une grande chose. On était brusquement arraché aux médiocrités ordinaires du théâtre contemporain. On était transporté sur un sommet. Quel horizon! quel espoir! Que si M. Raynal se fût maintenu à cette altitude, la littérature dramatique eût compté un chef-d'œuvre de plus. La déception n'en fut que plus vive aux actes suivants. On tombait de trop haut. D'où mauvaise humeur chez beaucoup, cet inévitable mouvement de l'âme que ne laisse pas de provoquer tout refus qui vient après une promesse. Il était fatal que le succès de la soirée en pâtit gravement. Ce dépit une fois calmé, l'on se plaît à reconnaître que le dramaturge qui nous a donné ces vingt minutes si rares a sa place en dehors du commun. Il reste que le merveilleux accord qui fait la valeur de cette scène, l'auteur peut le retrouver dans une autre occasion et qu'il pourrait arriver que l'équilibre alors persistât pendant toute la durée d'un spectacle. Cette possibilité, à elle seule, est immense, puisque, le jour où elle se réaliserait, M. Paul Raynal serait vraiment ce qu'on dit qu'il croit être.

Il importe maintenant de préciser en quoi, dans cette scène de Napoléon et de Fouché, l'exceptionnelle et parfaite convenance des personnages et des circonstances avec le discours est obtenue. Dans l'histoire de Napoléon, c'est le drame du divorce que M. Raynal a porté à la scène, ou plutôt la crise

finale de ce drame, la tragédie des dernières hésitations qui précédèrent la décision de l'Empereur. L'action est ramassée en un seul jour de cette fin d'année 1809 qui est l'époque de l'événement. Moment et sujet sont très heureusement choisis. Le moment est situé un peu au-dessous de l'apogée, c'est-à-dire encore dans le plein rayonnement de l'astre, mais à une heure où le déclin, aux yeux de quelques hommes perspicaces (Fouché, Talleyrand), a déjà commencé. Le sujet est à l'intersection de deux plans : le plan politique et le plan sentimental. Le souverain et l'homme, l'Histoire et la vie intime, les préoccupations dynastiques et les scrupules du cœur sont engagés dans le débat. On ne pouvait trouver une plus riche matière.

Donc, Fouché se présente un matin aux Tuileries, où l'Empereur l'a fait appeler. Le duc d'Otrante est d'avis que la répudiation de l'Impératrice et le remariage de l'Empereur sont devenus une nécessité, Joséphine n'ayant pas donné à Napoléon d'héritier direct. Ce sont ces raisons qu'il expose, et cet exposé est un discours, mais le discours, cette fois-ci, est en situation. Chose plus rare encore, il est écouté, avec impatience sans doute, mais enfin écouté par le second orateur, qui n'est autre que Napoléon lui-même. Et quand Napoléon, à son tour, s'élancera la tête la première dans le torrent de sa propre éloquence, Fouché, qui n'est qu'un subalterne, sera dans la vérité de son personnage en se taisant. Bien plus, le débordement d'injures qui sort de la bouche de l'Empereur en phrases hachées et rapides s'accorde avec ce que nous savons de ses habitudes dans la fureur. Ici l'explosion oratoire, le flux de paroles, l'intempérance et les fulgurations du langage, la rhétorique même, tout est dans le caractère du héros. C'est pourquoi la scène, ayant pour assises la vraisemblance et la réalité, peut s'élever si haut sans chanceler sur sa base. Dans cette espèce de duel entre le maître et le serviteur, entre ce Jupiter environné d'éclairs et ce valet de l'Olympe, supérieurement intelligent et non moins supérieurement fourbe, profond, rusé, cauteleux, les deux figures sont également magnifiques. D'autre part, il demeure plausible, naturel, que dis-je, il est commandé par les conjonctures du moment, que le passé, le présent et l'avenir soient évoqués tour à tour : ces souvenirs, ces confrontations, ces prévisions, tout cela que le

flot injurieux roule pêle-mêle, c'est l'objet même du propos. Ce qui ailleurs paraîtrait digression est ici le nœud du procès. Dans ce rappel tourbillonnaire d'une époque où les destinées ont pris un cours fabuleux, tantôt précipitées du pinacle en des abîmes de ruine et de mort, tantôt tirées du néant et projetées à des hauteurs fantastiques, l'image de Bonaparte revêt une couleur certes plus légendaire que réelle, mais là encore, le discours reste dans la note juste, car cette couleur, de toutes, est la plus vraie; c'est elle qui demeurera, quand ce petit homme colère, de ses palais et de ses champs de bataille, aura passé dans l'Immortalité. Aussi bien, lorsque Talleyrand est entré, lorsque l'Empereur les oublie, lui et Fouché, pour converser avec les ombres de ses égaux, qui ont noms César, Alexandre, Mahomet, ne sommes-nous aucunement surpris. Il se peut qu'à cet instant le personnage s'évade hors de la vraisemblance, hors de l'étiquette, hors de l'ordre habituel aux audiences des Tuileries, il se peut que nous voguions, pour le coup, en plein lyrisme, dans le vieil et glorieux climat de la tirade poétique, mais nous admettons ce coup d'aile, nous l'admirons, nous lui savons gré de nous ravir au-dessus des mesquineries et des banalités de la stricte observation quotidienne, parce qu'il vient après tout le reste, qui était fondé en raison, fondé psychologiquement, parce que cette minute extravagante enfin n'est pas fausse, parce qu'elle est l'aboutissement imaginaire mais logique d'une superbe situation de théâtre.

Après la sortie de l'Empereur, il était inévitable que la température baissât brusquement. La scène suivante est comme la conclusion et la morale de l'éclat qui précède; elle est faite tout entière des réflexions que le spectacle auquel ils viennent d'assister suggère aux deux ministres. Cela aussi est naturel. Vraie encore la position des deux compères par rapport au chef impérieux. Confondus dans le mépris du maître, ils se trouvent par cela même rapprochés. La communauté des humiliations subies crée entre eux une familiarité horrible, que chacun voudrait mettre à profit, pour tâcher de pénétrer, par cette fissure d'un instant qui va bientôt se fermer, dans les intentions de son collègue; mais tous deux, l'ancien Oratorien et l'ancien évêque, sont sur leurs gardes, jusqu'en ce

semblant d'abandon; après quelques feintes réciproques dans les lignes basses, ils renoncent l'un et l'autre à ce jeu; au reste, à quoi bon? ils se connaissent. Sincère enfin l'admiration de ces deux subtils pour une grandeur qui les dépasse. Ils notent les faiblesses de l'homme, ils mesurent ses fautes, ils prévoient sa chute, mais ils savent l'infinie distance qui les sépare de lui. De l'intelligence, certes, ils en ont autant qu'on en peut avoir, mais c'est justement pourquoi ils se placent d'eux-mêmes à leur rang, avec une sorte de hauteur dans la modestie, car ils ne reconnaissent qu'au génie le droit de se dire au-dessus d'eux. Tout cela est très beau. On respire l'air des cimes dans ce premier acte.

Ensuite vient la descente. Rapide, déjà, au second acte, avec quelques tentatives de redressement; verticale, au troisième.

— Vous avez commencé, me dira-t-on, par reprocher à M. Raynal un excès d'éloquence qui enlève toute articulation au dialogue et transforme le drame en une suite de discours. Or, reconnaissez que le second acte semble échapper à ce défaut. — Je le reconnais. Le second acte est d'un ton plus familier, surtout dans la première partie, tant que dure la visite de Joséphine à Madame Mère. Mais, alors, peut-être le ton familier n'est-il pas ce qui convient le mieux au talent de M. Raynal, aujourd'hui. Peut-être est-ce bien l'éloquence qui lui sied. A condition toutefois que la situation et la qualité des personnages la comportent, car, lorsque son éloquence n'est plus en situation, elle est insoutenable. Il s'ensuit que le second acte est simplement faible, mais que le troisième est très mauvais.

Le rôle de Madame Mère abonde en effets faciles. Je m'étonne que l'auteur, qui ne se gêne guère, comme on l'a vu, pour prendre avec l'Histoire les libertés nécessaires au ton de l'épopée, se soit attaché ici à modeler un personnage fidèle — extérieurement, du moins — à la vérité historique, je veux dire aux racontars des mémorialistes, un personnage recomposé selon les mots de lui qui sont connus de tous. Si ce n'est là l'authentique Létizia, c'est, du moins, l'image traditionnelle qu'on s'en fait; c'en est l'image d'Épinal. On conviendra que c'est un thème commode que celui d'une mère qui, dans la

personne de son fils devenu le maître du monde, ne cesse de voir le petit garçon qu'il était autrefois. Cela prête à variations attendrissantes. De même la prodigieuse élévation de Napoléon, l'antithèse entre la modestie de ses origines et la majesté impériale offrent à la naïveté de la bonne dame d'Ajaccio mille prétextes à cocasseries dénuées d'imprévu.

Le personnage de Joséphine n'est pas moins conventionnel. J'y ai vainement cherché un accent juste, une de ces notes profondes comme il doit s'en glisser dans les coquetteries de la femme la plus futile, lorsque son sort est en jeu. Au surplus, l'objet de la pièce, qui est la question du divorce, finit par disparaître sous la luxuriance du langage. L'auteur avait imaginé dans son scénario un mensonge de l'Impératrice. Joséphine, pour se disculper d'avoir reçu dans ses appartements, en compagnie d'une marchande de modes, un individu soupçonné par la police de vouloir attenter à la vie de l'Empereur, avait dit à Napoléon que cet homme lui avait été recommandé par Madame Mère. Quand le mensonge est découvert, la vieille Corse est indignée. Au lieu d'intercéder auprès de Napoléon en faveur de sa belle-fille, comme elle l'a promis un instant auparavant à celle-ci, elle exhorte son fils à répudier cette femme légère et dangereuse. Mais l'analyse prête à ce léger ressort (ou à cette petite ficelle) un relief qu'on ne lui voit point dans l'ouvrage. C'est que, lorsque M. Raynal a écrit sa pièce, les développements ont recouvert le bâti primitif; l'éloquence, le verbalisme ont tout envahi. Trop de références à l'histoire aussi. Défaut commun à la plupart des pièces historiques : les personnages y connaissent si bien les annales de leur temps, qu'ils doivent se surveiller pour ne pas mêler à leurs souvenirs des anticipations dont il apparaîtrait que la source n'est plus dans leur mémoire mais dans les manuels consultés par l'auteur.

Du troisième et dernier acte, je dirai seulement que les discours qui l'emplissent y sont aussi déplacés que possible. Dans la bouche de Joséphine particulièrement, ce ton déclamatoire (car la phrase sonne creux, dès quelle n'est plus nourrie de sens) est faux à crier. La situation, la « scène à faire », était, pourtant, magnifique. Cette suprême tentative de la femme vieillie qui voit son pouvoir lui échapper, offrait au

dramaturge des possibilités immenses de pathétique. Mais c'est le psychologue ici qui eût dû intervenir, alors que c'est le rhéteur qui l'a emporté jusqu'à perdre toute mesure. Il reste donc un plaidoyer qui ne touche guère, car il n'y vibre rien de féminin, rien d'humain.

M. Henri Rollan a composé de Napoléon une image qui restera dans nos mémoires. Le rôle, par la seule abondance du texte, aurait pu être écrasant. L'artiste l'a porté d'un bout à l'autre sans fléchir, avec une vigueur, une fougue, un mordant extraordinaires. On a eu grand plaisir à revoir madame Véra Sergine, qui était restée éloignée du Théâtre depuis un certain temps. Nos applaudissements lui ont dit combien nous l'admirons. Elle avait consenti à se vieillir pour interpréter ce personnage de Madame Mère. Elle le fit avec une sensibilité, une justesse qui voilaient la banalité du rôle et sauvèrent le second acte. M. Jacques Copeau jouait Fouché. C'est la première fois que je trouve à ce grand metteur en scène des qualités remarquables de comédien. Auparavant, lorsqu'il interprétait un rôle, il m'était apparu surtout comme un excellent « lecteur ». Le jeu lui manquait. Il a comblé cette lacune dans le rôle de Fouché. Par l'attitude du corps, l'expression du visage, la variété de l'intonation, il a traduit tous les aspects inquiétants du personnage et — chose plus difficile encore peut-être, — réservé le mystère de l'homme. Outre que madame Annie Ducaux était beaucoup trop jeune pour jouer Joséphine, le rôle, qui est constamment en dehors de toute vérité, ne lui laissait aucune chance de faire valoir ses dons. M. Jean Perier m'a paru bien pâle dans Talleyrand.

C'est M. Copeau qui avait mis la pièce en scène. Dans la simplicité expressive du décor, dans les mouvements, dans les voix, partout nous avons retrouvé la marque de ses précieuses indications.

J'ai des réserves à formuler à propos des costumes de l'Empereur au premier et au deuxième acte. On m'assure que c'est l'auteur qui en est responsable. Il aurait voulu éviter aux deux premiers actes le costume traditionnel (habit vert des chasseurs de la garde, gilet blanc, etc.), tout ce qui rappelle l'imagerie d'Épinal. La robe de chambre du premier acte n'en est pas moins d'une coupe fort laide; elle est beau-

coup trop ample, et sa couleur crème est sans accent dans les tons pâles du décor. A la rigueur, on peut encore voir là un contraste voulu entre la majesté du personnage et le négligé du costume. Passons. Mais le costume civil du second acte est, lui, franchement ridicule. Non en lui-même, entendez-moi bien. C'est Napoléon qui est grotesque sous cet accoutrement, et ce tromblon à la main. S'il eût coiffé le chapeau, toute la salle eût éclaté de rire. Je veux bien admettre que l'Empereur a mis quelquefois cette redingote bordée de fourrure. Je ne discute pas l'exactitude du document. Mais tromblon et redingote sont, si j'ose dire, une exception dans une pareille vie. Ils sont, chose plus grave, contraires à l'esprit de la pièce. N'est-ce pas en effet le Napoléon légendaire, voire mythique, dont M. Raynal a voulu évoquer l'image? Or, voici qu'il ravale le demi-dieu au pittoresque des gravures de modes, jusqu'à en faire un objet de vitrine pour marchand d'estampes et de curiosités. Cela est si vrai que, lorsque, au début du troisième acte, Napoléon est apparu (enfin!) dans son petit habit vert, les applaudissements ont crépité. Qu'applaudissait-on? Certes pas la pièce à ce moment-là, mais le costume, n'en doutez pas, l'image d'Épinal, précisément. Peut-être l'auteur soutiendra-t-il qu'il avait prévu cet effet, qu'il l'a ménagé. Alors l'effet vient trop tard.

***

La psychologie de la jeunesse d'aujourd'hui et plus particulièrement de la jeune fille, son attitude devant l'amour, ont retenu depuis quelque temps l'attention de M. Denys Amiel. Dans *la Femme en fleur*, il opposait deux conceptions de l'amour, deux langages différents de la passion chez une mère et une fille, et cette opposition marquait un vif contraste entre deux époques. Dans *Ma Liberté*, ce n'est plus d'antagonisme qu'il s'agit, mais d'harmonie : seulement l'héroïne, cette fois, est orpheline de mère, et c'est avec son père qu'elle s'accorde si merveilleusement. Il est vrai qu'entre une mère restée jeune et sa fille, des rivalités peuvent surgir, qui n'auront aucune occasion de naître entre une fille et un père. Dans le second cas, la jeunesse persistante de l'ascendant favorise la

bonne entente au lieu de susciter les conflits. C'est que la question du sexe ne laisse pas de jouer un rôle dans les rapports entre parents et enfants. On sait l'importance que Freud, dans sa doctrine, accorde à ce « complexe ».

Au lever du rideau, M. Amiel s'est diverti à jouer un instant de la confusion que les familiarités du langage peuvent créer dans notre esprit lorsque les interlocuteurs sont un homme mûr et une toute jeune femme et que les rapports qui existent entre eux ne nous sont pas encore connus. La scène se passe dans un cabinet particulier, et l'homme dit à la femme : « Alors, tu me plaques. » Nous croyons assister à une scène entre un amant d'un certain âge et sa maîtresse. Or, c'est un père qui parle sur ce ton à sa fille. Mais, sauf à ce court moment, où l'auteur nous tend un piège pour jouir ensuite de notre surprise, les relations d'Alice avec son père ne laissent place à aucune équivoque. Une tendre affection réciproque, une communauté de goûts et d'humeur sont les seuls liens qui les unissent. Tout au plus pourrait-on penser que, derrière la zone claire de leur intimité, il y a une zone d'ombre, une zone cachée qu'eux-mêmes ne soupçonnent pas. Les prophètes de la sexualité ne nous ont-ils pas appris que le plan des sentiments de famille comporte une partie obscure, qui se confond à notre insu avec le plan sensuel? Bref, encore qu'ils se révolteraient à cette seule pensée, ce père et cette fille vivraient en état d'inceste larvé. En ce cas, les freudiens les plus orthodoxes eux-mêmes devront convenir que la tendance incestueuse est, chez Alice et son père, tout ce qu'il y a de plus larvée. Quand l'instinct refoulé se rebiffe, les troubles nerveux apparaissent. Or, ni le père ni la fille ne présentent ici le moindre symptôme névropathique; ils sont tous deux sains, normaux, équilibrés. Il est possible qu'ils refoulent, comme tout le monde, mais ils refoulent bien, comme ils digèrent bien.

Cela dit, la familiarité du langage entre parents et enfants est un autre chapitre qui mériterait d'être examiné à part. Il est indéniable que cette familiarité a fait des progrès, que d'aucuns jugent effrayants, et qui peuvent avoir quelques inconvénients aux yeux du moraliste; mais les contraintes de l'extrême respect ont eu aussi, souvent, des conséquences déplorables; elles ont entraîné bien des malheurs, causé ou couvert

plus d'un crime. Donc la familiarité entre parents et enfants est, par certains côtés, une libération.

Qu'un ouvrage dramatique, par la situation mise à la scène et le ton du dialogue, provoque dans l'esprit du spectateur une foule de réflexions sur les problèmes qui touchent à l'histoire des mœurs, c'est le signe que l'auteur est attentif aux images de l'heure présente et qu'il a souci que son théâtre en soit le miroir fidèle. M. Denys Amiel est de ceux — et ils ne sont plus très nombreux — auxquels l'on devra plus tard se reporter pour connaître ce timbre particulier qui est comme le son de voix d'une époque. Sa probité se refuse aux transpositions, qui faussent les perspectives, son scrupule l'attache à l'observation du réel, et toute son ambition, c'est d'employer la sûreté qu'il possède en son art à peindre, non point des rêves, non point les reflets des mondes imaginaires, mais les reflets exacts, objectifs, et d'ailleurs aussi fugaces que les rêves, de notre société mourante — ou en mal de changement.

Tout le monde aujourd'hui connaît le sujet de la pièce : comment, Alice s'étant mariée, le père a épousé sa maîtresse; comment les deux ménages habitent ensemble; comment, un soir, le mari d'Alice la trompe avec sa belle-mère; comment les coupables sont surpris par le retour inopiné d'Alice et de son père; comment un double divorce s'ensuit. Au dernier acte, qui se passe aux sports d'hiver, le père et la fille ont repris leur intimité d'autrefois. Mais Alice ne s'en contente plus. Elle invite un jeune homme entrevu dans l'hôtel à venir la retrouver dans sa chambre, et dans cette rencontre imprudente, qui aurait pu n'aboutir qu'à une passade vulgaire, c'est toute sa vie qu'Alice engage, c'est « sa liberté » qu'elle aliène avec bonheur. On dira qu'Alice manque ici de tenue. Eh oui! Mœurs du temps. Notez, toutefois, qu'il arrive à certains êtres d'accomplir des démarches inconsidérées parce que le sentiment intime qu'ils ont de leur droiture leur cache ce qu'il peut y avoir d'équivoque dans leur conduite.

La pièce est très bien jouée par mademoiselle Janine Crispin (Alice), M. Marcel André (le père) et M. Bercher (l'heureux jeune homme qui n'a qu'à paraître pour être aimé).

***

Il y a dans *Un homme comme les autres*, de M. Armand Salacrou, deux pièces, peut-être même trois, en une seule, et ce n'est pas un mérite, cela prouve que la composition n'est pas le fort de M. Salacrou. Mais j'aime autant dire tout de suite que, depuis *l'Inconnue d'Arras*, j'ai renoncé à reprocher à M. Salacrou de manquer de certaines qualités, tant celles qu'il possède ont de prix à mes yeux, tant j'aurais peur que, en cherchant à acquérir ce qu'il n'a pas et qui ressortit au métier, il ne perde tant soit peu de ce qu'il a, qui est chose plus profonde, chose de l'âme, trésor intérieur. N'oublions jamais que la critique peut détruire autant qu'elle peut instruire. Certes, elle doit être libre et ne se pas gêner, mais à condition que les auteurs, s'ils ont le feu sacré, n'hésitent pas à se conformer envers elle à la bonne vieille maxime : « Il faut en prendre et en laisser. » Donc, il y a, d'abord, dans *Un homme comme les autres*, une pièce qui peut être considérée comme une peinture dramatique de la sensibilité masculine. D'après M. Salacrou, chez les mâles appartenant à l'espèce humaine, la sensibilité et la sensualité formeraient généralement deux mondes distincts; les hommes auraient deux différentes manières d'aimer, rarement réunies sur un seul objet; celle du cœur et celle des sens. Ainsi Raoul aime tendrement sa femme, mais il ne cesse de la tromper et, dans ces amours de rencontre, il ne regarde pas à la qualité, tout lui est bon : bourgeoises de la ville, danseuses du casino, filles du port, jusqu'aux petites bonnes en service chez lui. Cependant les circonstances veulent qu'un soir il commette l'imprudence d'avouer ces désordres à sa femme, la pure et douce Yveline. D'épouvante et d'horreur, Yveline s'enfuit, et quand elle rentre au matin, son mari, que ce départ a désespéré, apprend qu'elle s'est donnée dans la nuit à un passant, moins par vengeance que par désir de connaître le vertige auquel Raoul a cédé en tant d'occasions. Mais avant de se terminer dans une atmosphère d'indulgence et de pardon, cette première pièce est traversée, bousculée, voire à certains moments complètement remplacée par une autre, qui est bizarre, invraisemblable, burlesque, vaudevillesque, mais qui, pourtant, est

la meilleure des deux — non pas, certes, sous le rapport de l'équilibre, car c'est ici que le génie de Salacrou fermente, pétille et fuse dans toutes les directions, mais les riches couleurs, le comique dru, les traits profonds abondent dans ce tumulte. Yveline a un frère, Denis, qui est un mauvais sujet. Ce garnement a tenté, deux ans auparavant, d'étrangler une vieille femme, madame Berthe, à laquelle il soutirait de l'argent, qu'il repassait ensuite à une jeune maîtresse. A sa sortie de prison, il est venu loger chez son beau-frère. Ded, la petite amie, condamnée pour complicité, et qui vient d'être elle-même libérée, ne tardera pas sans doute à le relancer. En effet, on l'annonce, mais, coup de théâtre! c'est la vieille qui entre, la vieille folle, qui adore son assassin et le réclame à grands cris. Elle est bientôt rejointe par Ded, ce joli poison, qu'elle-même a attachée à sa personne pour s'en servir comme d'un appât et décider son vaurien tant aimé à la suivre. On nage en plein dans la farce. Au ton posé de la comédie dramatique succède et va s'entremêler le train endiablé de la bouffonnerie. Mais, au milieu de ces pétarades luisent de grands éclairs tragiques. Des mots partent, qui font mal. Madame Berthe hurle comme une vieille chienne. Et que dit son hurlement? la soif de bonheur qui dévore les mortels.

Madame Lory (madame Berthe) est magnifique de force, de truculence, de pathétique. Mademoiselle Suzet Maïs (Ded), originale en toutes ses créations, nous cravache de son fin comique cinglant. Madame Marie-Hélène Dasté (Yveline) montre une grâce souffrante dans le rôle de l'épouse trahie. MM. Barrault (Denis), Dumesnil (Raoul) sont excellents. Mademoiselle Gilberte Geniat, qui débutait dans un personnage de petite bonne, y fit preuve de dons charmants qui furent très applaudis.

FRANÇOIS PORCHÉ

RUBENS ET SON TEMPS

Ce n'est pas une exposition de l'œuvre de Rubens; celle-ci aurait demandé un bien autre développement et la venue à Paris de beaucoup d'ouvrages représentatifs que les Musées et les collections de l'étranger ne sont pas trop disposés à faire voyager, surtout en l'état actuel du monde. D'ailleurs une pareille exposition aurait demandé plus de place que n'en offre l'Orangerie si, même en laissant de côté les plus vastes compositions, elle avait dû être le résumé d'une des plus riches carrières que peintre ait jamais faite. Riche et longue : car l'éclat des tableaux de la fin de la vie de Rubens, la présence dans beaucoup d'entre eux de sa fraîche jeune femme nous feraient facilement oublier qu'il n'est pas de ceux qui, comme Watteau, Mozart ou van Dyck, son élève, ont disparu avant de vieillir. Son beau portrait par lui-même que le musée de Vienne a prêté, dans lequel ni cheveux, ni barbe, ni moustache ne montrent un fil d'argent (on se demande s'il ne se teignait pas), n'est pas celui d'un quadragénaire fatigué par la vie, c'est presque le portrait d'un vieillard : il a été peint à la veille de sa mort et Rubens est mort à soixante-trois ans.

Il ne faut donc pas chercher à l'Orangerie une image complète de Rubens. Nous verrons par quels jalons on a pu marquer les étapes de sa vie. Indiquons d'abord en quoi consiste l'Exposition.

***

A vrai dire le dessein n'en est pas absolument net, et le catalogue ne se charge pas de nous renseigner : ses trois pré-

faces — toutes trois excellentes — nous parlent uniquement de Rubens; seule une lettre introductrice nous apprend qu'on a voulu donner une suite à l'Exposition *De van Eyck à Brueghel*, qui remporta l'an dernier un si grand succès. Mais il manque un lien entre les deux; nous en étions restés à Metsys, mort en 1530 et à van Orley, mort en 1542. Nous n'avons ici aucun des prédécesseurs immédiats de Rubens, tous plus ou moins romanisants, ni Michel Coxie, ni Florin, ni Martin de Vos, ni Ambroise Francken — pour n'en citer que quelques-uns, — non plus que les maîtres mêmes de Rubens, van Noort et Vœnius. Ne nous en plaignons pas, car ce ne sont pas de très grands peintres et acceptons avec plaisir ce qu'on nous propose. Remarquons seulement qu'on a entrepris à la fois deux choses qui ne se lient pas très bien : d'une part une vue sommaire sur l'œuvre de Rubens, escorté de Jordaens, de van Dyck et de Corneille de Vos; de l'autre une esquisse de l'histoire de la peinture de genre, de paysage et de nature morte dans les Pays-Bas méridionaux au XVIIe siècle. Histoire fort intéressante, mais qui relève plutôt de l'érudition, tandis que la première partie du programme ne vise qu'à nous mettre sous les yeux quelques œuvres de qualité[1].

Nous examinerons les deux parties de l'Exposition séparément, commençant par ce qui n'est pas Rubens et ses élèves. Poussée à fond, l'étude de paysage serait fort intéressante. Il a toujours tenu sa place dans l'art néerlandais : dès le XVe siècle il apportait un parfum de nature dans les tableaux de piété. Au début du XVIe siècle, des paysagistes de grand talent travaillaient aux cartons de tapisserie : les sites de la forêt de Soignes dans lesquels se passent les *Chasses de Maximilien* (antérieures à 1530, donc aux débuts de Brueghel), sont d'un artiste de premier rang. Des auteurs du XVIIe siècle nous assurent qu'ils sont d'un peintre nommé Tous. Qui connaît aujourd'hui ses œuvres, même son nom? Et cependant c'est

1. Le catalogue, rédigé par M. Ch. Sterling, est extrêmement complet; par l'étendue et le caractère des notices, par l'abondance de la bibliographie, c'est presque une histoire de la peinture flamande au XVIIe siècle, en abrégé. Il est précédé d'une préface de Paul Jamot, d'une introduction de René Huyghe et d'un avant-propos du comte Kerchove de Denterghem, qui tous trois sont à lire, car ils se complètent pour former un beau portrait de Rubens.

dans ce milieu d'artistes qui entouraient les célèbres ateliers de tissage bruxellois que naît le paysage septentrional. Pierre Cœcke fut un des principaux auteurs de cartons de tapisserie : Brueghel fut son élève. Son fils fut le maître de Gilles de Coninxloo; les ouvrages de celui-ci ont certainement été connus de Rubens, — il n'est que de voir le *Sous-bois* prêté par Strasbourg; — mais, de plus, Coninxloo, chassé d'Anvers comme plusieurs de ses confrères par la persécution religieuse, est allé finir sa vie en Hollande, où il eut pour élève Esaïas van de Velde, de qui sort van Goyen; et van Goyen mène directement aux Ruysdaël. D'un autre côté, un peintre comme Josse de Momper, mort en 1535, fait le passage entre Brueghel le vieux et Rubens (on peut s'en assurer par *l'Hiver* de Dresde); il unit aussi le Brueghel des vues alpestres à ce bizarre poète d'Hercule Seghers — qu'on regarde sa vue d'une vallée aux fantastiques lointains bleu clair et lilas; or Seghers est à l'origine des paysages composés de Rembrandt.

Ces quelques brèves indications suffisent à suggérer l'intérêt des problèmes ici posés. Je devrais parler de Bril, homme fort important, mais, en réalité sa place n'est pas ici, car son vrai rôle est en Italie où il a contribué, à travers Tassi, à former l'art de Claude Lorrain.

Je n'insisterai pas sur les natures mortes, ce qui entraînerait trop loin. Comment ne pas dire, toutefois, que les fleurs de Jean Brueghel, fils du grand Brueghel, ont un merveilleux éclat? C'est, du reste, un peintre très divers, bon paysagiste et dessinateur excellent : ses études d'animaux de Vienne sont aussi justes que spirituelles; Gillot n'a pas fait mieux.

***

La peinture de genre — à laquelle Rubens a touché au moins une fois avec l'*Enfant prodigue* — a ici pour principaux représentants Brouwer et Téniers. Négligeant Coques et Craesbeck, je dirai un mot de leurs ouvrages et aussi de ceux de Sieberechts, un isolé fort curieux.

Ce singulier Brouwer, mort à trente-deux ans après une vie agitée est, en dépit de la petite dimension de ses tableaux, un des plus grands de ces artistes qui tiennent à la fois à la Flandre et à la Hollande. Né et mort à Anvers, il a travaillé

à Amsterdam et chez Frans Hals à Harlem. Il ne faut pas le mettre sur le même plan que les « peintres de taverne » : ses paysans attablés à boire et à fumer ou qui se battent sauvagement ont une puissance de dessin qui fait parfois penser à Daumier, un coloris en sourdine admirable. Et, après son retour de Hollande, il traite le paysage avec la liberté d'un maître : ceux qu'on nous montre, venus du Louvre, de Bruxelles et de Berlin dégagent une poésie étrange, ici paisible, là lyrique, ailleurs d'une tragique grandeur.

Téniers n'est pas son égal. Il est du moins représenté ici par quelques œuvres remarquables, qui sont de sa dernière manière. Le panneau de Berlin où il s'est représenté faisant de la musique avec sa femme et son fils, sur la terrasse d'une maison de campagne, est aéré et d'un sentiment charmant. Mais je mets encore au-dessus trois tableaux pour lesquels je donnerais beaucoup de ses repas de paysans : une nature morte assez grande, composée de livres et d'une mappemonde, peinte entièrement dans les gris et les beiges, où les rapports de tons voisins sont exprimés avec la plus délicate sensibilité (Musée de Bruxelles); un paysage argenté où passent un homme et des chiens, sous un ciel d'un bleu gris où flottent des nuages gris et blancs (Musée d'Anvers); une cour de maison, enfin, de la collection Goudstikker, légèrement exécutée sur une préparation rousse qui transparaît et fait contraste avec le ciel baigné de lune : un jeune homme monté sur une échelle parle à une jeune femme qu'on aperçoit dans la lumière par une fenêtre ouverte; tout cela est indiqué sans insistance avec une légèreté ravissante.

Pour Sieberechts, quand on a vu un de ses tableaux à sujet flamand (il avait commencé par « italianiser » à la Berchem) on les connaît tous. Ceux de l'Orangerie (Musée d'Anvers, collection Schloss) sont excellents : des formes précises, une dureté un peu métallique; un gué, des arbres au feuillage net couleur vert-de-gris, un cheval blanc, des vaches, des paysans dans le vêtement desquels il met un ou deux rouges vifs; une atmosphère vraie où circule une lumière un peu froide; aucun apprêt, quelque chose de simple et d'un peu naïf, qui garde sa vertu en dépit des répétitions et qui touche assez directement.

***

Venons-en maintenant à Rubens, dont le lien avec ce qui précède n'est véritablement qu'occasionnel. C'est à lui qu'iront d'abord les visiteurs, car il s'impose irrésistiblement.

Chacun sait qu'il est un des plus grands inventeurs de la peinture, un de ces hommes de génie qui renouvellent complètement les moyens d'expressions de leur art. Ce n'est pas qu'il plaise à tous. Beaucoup lui reprochent son goût des formes trop amples, ses chairs trop plantureuses, ses gestes trop éloquents. On admire cette plénitude, cette abondance; les yeux sont satisfaits par la couleur, l'intelligence par la composition, mais beaucoup moins le cœur. « Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer », dit le poète, songeant à ses tableaux profanes. « Art jésuite », disent les gens qui se piquent de sentiment religieux, en pensant à ses tableaux de piété.

Ni l'une ni l'autre critique ne sont tout à fait justes. De ce que le sentiment religieux des hommes du XVIIe siècle ne s'exprime pas comme celui des hommes du XVe, il n'en résulte point qu'il ne soit pas réel. Et il me semble qu'à la fin de sa vie, les œuvres profanes de Rubens venues du plus profond de lui-même, atteignent jusqu'à l'âme.

Quoiqu'il ne soit forcément représenté ici que d'une façon très incomplète, si l'on veut rappeler ses souvenirs, ajouter par la pensée à ce qu'on voit ce qu'on a vu et qu'on n'a pas oublié — car Rubens ne s'efface pas facilement de la mémoire — on peut distinguer assez clairement la ligne qu'il a suivie. En dépit des difficultés de l'heure, la Direction des musées nationaux, aidée des conservateurs de la Peinture, aidée aussi par M. Lambotte, directeur honoraire des Beaux-Arts de Belgique, dont l'autorité persuasive a levé bien des obstacles, elle a obtenu le concours de beaucoup de musées français ou étrangers, et de collections particulières, notamment celle du roi d'Angleterre. C'est un assez beau résultat.

Né en exil, en 1577, d'une famille bourgeoise d'Anvers, il est rentré de bonne heure dans sa ville. Instruit en toutes choses, parlant plusieurs langues, connaissant à fond le latin, à vingt et un ans, il est membre de la Guilde, après avoir passé

chez trois maîtres; Vœnius, le dernier était un homme cultivé, peintre de la Cour, nourri d'art italien. En 1600, Rubens part pour l'Italie où il voit Venise, Parme, Florence, Rome et demeure attaché plusieurs années au service du duc de Mantoue qui l'emploie même comme ambassadeur officieux (on voit qu'il inspirait confiance). En 1608, il est de retour à Anvers. Il a complété son éducation de façon singulièrement heureuse, a étudié les maîtres les plus célèbres, anciens et modernes, et se trouve à trente ans en possession d'une parfaite maîtrise[1].

Il est presque ausitôt nommé peintre des Archiducs, et se marie. Les commandes affluent. Bientôt il peint deux de ses œuvres les plus fameuses l'*Élévation de la Croix* et la *Descente de Croix*, conservées dans la cathédrale d'Anvers; elles sont d'un art achevé. Grandeur de la composition, valeur expressive de la couleur, parfaite assurance, sentiment dramatique. Son succès grandit. Il se bâtit une maison fort belle qu'il orne peu à peu d'antiques et de tableaux : Titien, Tintoret, Véronèse, mais ausi Brueghel et Brouwer. Sa vie est exactement réglée. Aucune dissipation. Il travaille tout le jour; avant le dîner, il monte à cheval; les soirées sont pour la lecture, la correspondance, les réceptions d'amis. On loue « sa conversation aisée, son esprit vif et pénétrant, son abord engageant, son humeur commode ». Au demeurant, de belle prestance. Un homme sain, fort, intelligent, parfaitement équilibré.

Il a tellement de choses à faire qu'il a organisé un atelier qu'un contemporain nous décrit : « Une grande salle qui recevait le jour par le plafond, où étaient réunis beaucoup de jeunes peintres qui travaillaient tous à différents tableaux dont M. Rubens avait fait le dessin à la craie, indiquant çà et là les tons avec de la couleur. Les jeunes gens devaient peindre les tableaux que M. Rubens achevait ensuite lui-même. » Rubens ne dissimulait d'ailleurs aucunement la part de ses élèves; il annonçait à ses clients que le tableau était « original entièrement de sa main » ou que tel ou tel de ses collabora-

1. On trouve jusqu'à la fin dans son œuvre des souvenirs d'Italie; il y a dans le *Miracle de saint Benoît*, qu'a copié Delacroix, des figures inspirées des Chambres de Raphaël, et dans un de ses derniers tableaux, celui de Saint Jacques, il y a une réminiscence évidente du Saint Jérôme de Corrège

teurs y avait travaillé pour les figures, les natures mortes ou le paysage; parfois il les nommait, van Dyck notamment et Snyders. Cette manière de procéder, qui étonne souvent aujourd'hui, présente plus d'avantages que d'inconvénient. Ainsi que l'a fait très justement remarquer M. Hourticq, « entre la conception immédiatement exprimée par l'esquisse et le travail des derniers coups de pinceau, il y a place pour une besogne purement matérielle qui ne peut qu'éteindre l'inspiration sous la lassitude physique... Au moment où Rubens jette sur la toile les touches caractéristiques, ses yeux ont encore toute leur fraîcheur d'impression, sa main tout son entrain et son adresse. Ainsi sa peinture n'est jamais pesante et malgré ses dimensions elle conserve sa même aisance et sa même exquise fleur de jeunesse ».

D'ailleurs il n'emploie ses collaborateurs que pour les grandes compositions, les petites sont en général entièrement de sa main.

C'est à ce moment de sa vie, où il s'est mis au premier rang des peintres de son pays, que nous le voyons apparaître à l'Exposition. Trois esquisses — *Pietà* de Berlin, *Saint Pierre et saint Paul* de la collection Philippson, *Fuite en Égypte* de la collection Gulbenkian — et une petite *Suzanne* du Musée de Stockholm nous montrent, ici cette chair de femme tendre, souple, frémissante, qui fleurit dans tous les nus de Rubens, là un tragique, une grandeur, une espèce de lyrisme pathétique que nul n'a porté au même degré que lui.

Dans la *Descente de Croix* de Valenciennes, nous voyons comment il traite un vaste tableau d'autel. Le motif est différent de celui d'Anvers; Rubens n'est pas l'homme des redites. L'agencement des lignes autour du corps vertical du Christ, dont les bras encore écartés sont accompagnés du mouvement de l'homme qui arrache les clous de la croix, est neuf et hardi; la couleur générale, dominée par le corps exsangue de Jésus et qu'assourdit un grand rouge, va du vert pâle au vert sombre en passant par des tons bruns et violacés. Un pathétique réel se dégage de la scène; je ne crois pas qu'on oublie le regard du personnage dans la pénombre de qui le haut seul du visage reçoit une lumière roussâtre.

Le grand tripytque exécuté pour l'abbaye de Saint-Amand

et conservé à Valenciennes, dont la partie centrale figure la *Lapidation de saint Étienne*, est plus théâtral. Mais quel art dans la répartition des trois ou quatre rouges différents qui circulent d'un panneau à l'autre, dans l'infaillible sûreté avec laquelle les formes sont équilibrées pour occuper au mieux l'espace à couvrir! C'est le type du tableau d'autel fait pour être vu à grande distance et qui, aperçu de l'entrée de la nef, saisit dès avant qu'on en ait perçu les détails. Si j'insiste c'est que cet art éloquent n'est pas celui que je préfère; je n'en admire que plus impartialement la réussite. On demandait aux peintres religieux du XVIIe siècle de remplir un programme aussi exact qu'à ceux du XVe, aucun des lecteurs de M. Mâle ne l'ignore plus. Nul mieux que Rubens n'a satisfait aux désirs du clergé de la Contre-Réforme, qui veut frapper fortement la sensibilité par la vue des souffrances et l'exalter par celle des visions divines. En bas, un martyre, souvent horrible; en haut, le ciel entr'ouvert ou surgissent le Christ ou la Vierge; où volent des anges porteurs de couronnes et de palmes. Auprès d'un martyr de Rubens, tous ceux d'Italie semblent froids.

Cela ne veut pas dire que le peintre s'emporte. Bien au contraire; son art, comme son âme, est en parfait équilibre. Ainsi que l'a très bien noté Fromentin, « il se contient autant qu'il s'abandonne ». Quand on y regarde de près, on voit que les moyens sont simples et régis par une claire intelligence. Pas d'encombrement inutile, une exécution tranquille, sûre d'elle-même, des couleurs en petit nombre mais d'une résonance assez forte pour éveiller en nous tous les harmoniques.

Une adaptation exacte, aussi, au but poursuivi. Voici, non loin du *Saint Étienne*, le célèbre *Christ à la paille* d'Anvers, un peu plus tardif. Il est peint pour une chapelle funéraire. Composition plus restreinte, mouvements plus retenus, pathétique plus humain. Ce qu'on voit d'abord, c'est le corps du Christ presque aussi blanc que le linceul qui couvre ses genoux; il forme une grande tache livide; le sang ruisselle le long du torse et des bras, sur le front, coule en mince filet d'une narine ouverte, sous les yeux révulsés. Les figures qui l'entourent encadrent ce grand blanc, avivé de rouge vif, d'un demi-cercle où un autre rouge, trois fois répété, fait la

liaison entre les volets et le centre. Un réalisme à l'espagnole, qui pourrait être affreux, est transposé en émotion parce que le peintre est ému et qu'il se domine.

Car je ne doute pas que Rubens ne soit ému. La piété des artistes du XVIIe siècle est toujours suspecte à nos contemporains, qui n'en veulent point admettre d'autre que celle des primitifs. Ils ont bien tort. Un Rubens, un Bernin, ressentent vivement ce qu'ils décrivent, mais ils se sentent comme des hommes dont la formation religieuse doit plus aux *Exercices spirituels*, qui font appel à l'imagination visuelle, qu'à l'*Imitation* qui s'en méfie.

***

Pendant quelques années, l'art de Rubens s'applique à toutes choses, portraits, paysages, scènes mythologiques, scènes religieuses, sans que sa manière change foncièrement. Nous avons ici un beau tableau de genre, l'*Enfant prodigue* d'Anvers : le sujet n'est qu'un prétexte pour peindre un intérieur d'étable avec éclairage de jour et éclairage à la chandelle, des animaux, des natures mortes, un paysage; cette réunion de choses diverses a pourtant de l'unité, et la facture libre, expressive procure à chaque instant un plaisir inattendu. La *Ferme de Laeken* (au roi d'Angleterre), fort belle aussi, montre encore une certaine minutie, mais annonce déjà le paysagiste que sera Rubens dix ans plus tard.

J'ai parlé tout à l'heure de l'habileté du peintre à remplir au mieux les espaces qu'on lui donne à décorer : on n'en saurait trouver meilleur exemple que les esquisses des plafonds qui lui furent commandés en 1620 pour l'église des Jésuites (détruite depuis) : le *Sacrifice d'Abraham*, en particulier, est une merveille d'arrangement; et quelle ravissante peinture! Je ne vois ici de plus belle esquisse que celle du *Martyre de sainte Ursule* (Musée de Bruxelles) : les compagnes massacrées de la Sainte, étendues à terre, les bras allongés au-dessus de leurs têtes, font une grande nappe d'un blanc crémeux, ici et là strié de rouge, au-dessus de laquelle un jaune, un orangé, un peu de bleu et quelques noirs composent une harmonie pâle, qui enveloppe toute la scène d'une inexprimable poésie.

***

En 1626, Rubens perdit sa femme Isabelle Brant. Son chagrin est grand. Il veut voyager pour aider à « l'oubli qu'amène le temps... Mais, ajoute-t-il, répétant presque les mots de l'Imitation, j'aurai beau voyager, c'est moi-même que j'emporterai partout avec moi... ». Il voyagea, et il oublia. La gouvernante des Pays-Bas le chargea d'une mission diplomatique destinée à rapprocher l'Angleterre de l'Espagne, qui le mena à Paris, à Madrid, à Londres. Le succès de l'homme et du peintre fut complet partout où il passa; on dit habituellement que le succès du diplomate fut moindre; cependant le comte de Kerchove de Denterghem, ambassadeur de Belgique à Paris, qui a consacré au début du catalogue une spirituelle étude à « Rubens diplomate », nous affirme au contraire qu'il réussit parfaitement. Nul doute qu'il ait raison. D'autant que Charles Ier anoblit Rubens, Philippe IV également et que l'Infante voulut employer de nouveau ses services. Si ces voyages avaient lassé Rubens, il en rapportait honneurs, argent, commandes et, par surcroît, l'oubli qu'il avait désiré. A peine de retour, à cinquante-trois ans, il épousa cette blonde Hélène Fourment qui en avait dix-sept et qu'il nous a montrée, au cours des dix dernières années de sa carrière, sous tous les aspects, — même nue, un très indiscret manteau de fourrure passé sur une épaule, dans un tableau de Vienne qu'on eût aimé voir ici. Consolons-nous en contemplant, une fois de plus, le portrait du Louvre, délicieuse esquisse, toute fraîcheur et jeunesse, qui nous la fait voir quelques années plus tard avec ses gracieux enfants.

Rubens aima sa jeune femme passionnément, mais profondément. Une sorte de tendresse qui lui était étrangère pénètre son œuvre. Il ne cesse pas d'être sensuel, mais cette sensualité s'épure. Même ses tableaux religieux changent de caractère : je ne sais quoi de lyrique les transpose sur un autre plan. La *Montée au Calvaire* de Bruxelles n'a-t-elle pas l'air d'un cortège féerique? Ne faut-il pas quelque attention pour distinguer dans le *Martyre de saint Lievin*, dont l'esquisse est à l'Orangerie, un évêque sauvagement torturé, une langue arrachée qu'on jette à des chiens? Ce qu'on aperçoit d'abord c'est

un bouquet de couleurs fondues dans une blondeur argentée. Quand il ne s'agit pas de sa femme ou de ses enfants, on dirait que maintenant le sujet traité intéresse moins Rubens qu'on ne sait quel rêve de beauté entrevue et lointaine. Je songe à ces « jardins d'amour » où tout Watteau se trouve déjà inclus. A défaut, voici du moins le ravissant petit panneau de Vienne : des jeunes gens en habit rose et lilas poursuivent des jeunes femmes sous les feuillages légers d'un parc entourant un château couleur de rose, miré dans une eau tranquille. Amour encore, mais teinté de cette mélancolie qui naît peut-être de l'approche de la mort.

Le grand peintre se sentait vieillir. Il demeurait volontiers dans son château de Steen et goûtait mieux la beauté de la nature. Les paysages, devenus plus nombreux, prennent une ampleur, une poésie nouvelles. Il n'y a pas ici l'équivalent de ces grandes vues de la campagne flamande, telles que l'*Automne* de Londres, où l'âme de l'artiste paraît se fondre dans la vie universelle et que nul n'a égalées. Le *Paysage à la charrette* de la collection Kœnigs, doré par le soleil qui se couche derrière un bouquet d'arbres qu'envahit déjà l'ombre, nous en apporte tout au moins un écho.

Un mot revient sans cesse à l'esprit devant les dernières œuvres de Rubens : poésie. Le sentiment de la réalité s'est comme spiritualisé. Cela est visible même dans une scène par certains traits aussi brutale que la *Kermesse* du Louvre. On boit, on crie, on s'embrasse à pleine bouche, le mouvement de la danse se déchaîne, mais l'immense tourbillon de corps enlacés est transfiguré par le jeu des couleurs, rouges clairs, ors, roses et noirs les plus exquis; et il s'en va s'amincissant vers la campagne verte et vide. « Le tumulte décroît, écrit René Huyghe, submergé par la fraîcheur de l'air plus limpide et plus calme. Il n'y a plus que le soir et la paix des champs... »

Une transformation du même ordre se découvre dans les tableaux de nus. Les formes, encore pleines, sont moins lourdes; sur la chair plus nacrée se posent des ombres transparentes qu'animent seules ici et là des touches de vermillon. Les draperies prennent une sourde richesse. Qu'on regarde d'abord l'*Angélique* du Musée de Vienne (d'avant 1630), cette coulée de chair où le sang affleure, que la lumière et le regard

touchent avec une égale sensualité, et qu'on la compare à la *Diane au bain* de la collection Kœnigs, qui date certainement du même temps que les magnifiques nus de Madrid. Tout s'est poétisé. L'élégance des corps féminins, le contraste de leur pâleur ambrée avec le feuillage sombre, le cramoisi, l'or et le noir des étoffes fait songer en même temps à Titien et à Watteau. Cette toile est comme un passage de l'un à l'autre. La *Diane* rappelle celle de l'*Actéon* du grand Vénitien, et quoi de plus proche de Watteau que la nuque blonde de la jeune femme coiffée de perles, avec son oreille avivée d'un trait rouge?

***

Le titre de l'Exposition nous inviterait à chercher quelle a été de son temps l'influence du maître. Nous sommes assez embarrassés de le faire à l'Orangerie car, si l'on excepte du paysage (où Jacques d'Artois apporte un extraordinaire éclat avec sa toile du Musée de Berlin), la suite de Rubens n'est guère représentée que par Jordaens, Snyders, Corneille de Vos et van Dyck. Il n'y a pas à le regretter : dans la grande décoration, tous ont été forcés de se mettre à son école; un de ses élèves s'en plaignait à Sandrart au milieu du siècle, le public ne voulait rien qui ne lui ressemblât.

Bornons-nous à jeter les yeux sur ce qui nous est montré. Snyders a constamment collaboré avec Rubens pour les natures mortes et les animaux : il apprit de lui une facture souple et forte ainsi que l'art de composer; on ne trouve rien avant lui qui ressemble à ses chasses ou à ces entassements de fruits, de légumes et de gibier (comme le *Garde-manger* de Bruxelles), d'une beauté d'arrangement d'une somptuosité de couleur et d'une valeur décorative dont Oudry, Desportes et même Chardin sauront faire leur profit.

Jordaens, élève de van Noort comme Rubens et plus jeune que lui, a résisté mieux qu'un autre à son emprise. *Le Satyre* et *le Paysan* de Cassel est d'une architecture un peu massive, mais solide et sans trous; une certaine influence de Caravage, éprouvée indirectement puisqu'il n'a pas fait le voyage d'Italie; rien de la légèreté de main de Rubens; mais n'est-ce pas de lui, cependant, que vient cet aspect

monumental? Son imagination est un peu courte, car il répète à satiété son *Satyre* et plus tard ses *Fêtes des rois*, avec de faibles variantes. Et il encombre trop ses toiles. Néanmoins c'est un vrai peintre. La *Fécondité* de Bruxelles est un ouvrage accompli : ce sont des motifs magnifiques que l'énorme amas de fruits et de légumes supporté par un faune accroupi et le nu de cette grande nymphe vue de dos, autour de laquelle s'ordonne tout le tableau.

De Corneille de Vos, deux portraits. Celui de sa propre famille (1621, Musée de Bruxelles) mérite sa célébrité; mais de Vos, quoique original, y est encore soutenu par les leçons de Rubens. Quand, vingt-cinq ans plus tard, il peint *la Mère et ses filles*, de New-York, tout souvenir de l'illustre modèle s'est effacé : l'œuvre me paraît banale et fade.

Le plus grand des élèves de Rubens est sans conteste van Dyck. Ce jeune homme si précoce qui, à seize ans, peignait comme un maître, a fait une carrière brillante et courte. Beau, séduisant et riche, il avait tout pour réussir, et il réussit. Auprès de Rubens d'abord, en Italie et finalement en Angleterre, où il mourut à quarante-deux ans, d'un mal mystérieux.

Son œuvre de jeunesse s'est fort accrue ces temps derniers. Il aurait commencé par des peintures réalistes, assez voisines de Jordaens, puis aurait été conquis par Rubens. M. Lambotte a définitivement prouvé que les portraits du seigneur de Cordes et de sa femme (qui est ici) achetés comme Rubens par le Musée de Bruxelles sont de van Dyck. Il a retrouvé, en effet, en Pologne, des copies du XVIIIe siècle, sur lesquelles une inscription indique le nom de l'auteur et la date (1618) et qui montrent qu'on a coupé des images peintes jusqu'aux genoux, supprimant ainsi les mains trop révélatrices, afin de faire passer les tableaux sous le nom plus avantageux de Rubens. Mais il y a plus : on nous assure que les *Études de nègre* de Bruxelles, si libres et si hardies, sont de sa main et qu'il a peint presque d'un bout à l'autre la belle *Bacchanale* de Berlin; le nègre, il est vrai, s'y trouve; mais il se trouve aussi dans le *Silène ivre* de Munich; celui-ci est-il également de van Dyck? Il serait bien intéressant de photographier les détails de ces tableaux en lumière frisante, selon la méthode inaugurée au laboratoire du Louvre par le docteur Perez :

on verrait, je crois, à la façon dont sont posés les empâtements, s'ils sont du maître ou de l'élève.

Si singulier que cela paraisse, on connaît mal le détail de la vie de van Dyck : ce que nous rapportent les anciens biographes passe aujourd'hui pour légende. Nous savons cependant qu'après 1621 il était en Italie, qu'il s'arrêta à Venise, à Mantoue, à Turin, surtout à Gênes. Il n'y a à l'Orangerie aucun tableau religieux de lui ni de la période flamande, ni de celle où il a été si fortement influencé par les Vénitiens. Aucun non plus de ces aristocratiques portraits génois où il a donné les parfaits modèles du portrait d'apparat, sans sacrifier la vérité à la convention. Du moins le *Jeune Capitaine* de Vienne est là pour nous rappeler ce qu'il fit en Italie. Fierté de l'allure, sens de la physionomie, qualité de la matière, plus dense que celle de Rubens, tout ici est original. Ce que van Dyck a pu apprendre des uns ou des autres, il se l'est complètement assimilé; il est lui-même.

Mais c'est en Angleterre, où il vécut ses dix dernières années, qu'il a donné toute sa mesure. Il y a à l'Exposition plusieurs ouvrages de cette époque, dont aucun n'est indifférent. L'un est de premier ordre, le portrait de l'*Abbé Scaglia*, avec ses mains trop fines; deux autres sont des chefs-d'œuvre : *James Stuart, duc de Lennox*, du Metropolitan Museum de New-York, et le *Charles Ier* du Louvre. James Stuart est debout en un costume de satin noir, au pourpoint tailladé de blanc, le ruban bleu pâle de la Jarretière au col, l'étoile argentée de l'Ordre brodée sur le manteau; les cheveux d'un blond roux retombent sur le col de dentelle; les bas sont blancs, les souliers, à larges rosettes, noirs; une main est posée sur la hanche, l'autre caresse un grand lévrier fauve qui frotte sa tête contre son maître. Le fond est assez sombre. Il y a là quelque chose de la hautaine élégance de Vélasquez, avec cette sorte de grâce qu'ont les jeunes Anglais et que les Espagnols n'ont pas. Rien de plus sobre, de plus noble.

Le *Charles Ier* est connu de tout le monde. Mais on le voit bien mieux à l'Orangerie que dans la lumière grise et morne de la salle où il est enfermé au Louvre. Quelle nouveauté dans la mise en page! Le roi est à gauche dans la toile, avec derrière lui un jeune page, dont le profil se détache de façon

exquise sur le ciel, et un écuyer qui tient la bride du cheval. Quel accord de couleurs! Le noir du chapeau, le teint clair du visage, le satin blanc de la veste, les rubans bleus, les gants et les bottes beiges, l'or du baudrier, le rouge éteint de la culotte qui se raccorde avec un rose et un rouge chaudron, le gris du cheval, la selle jaune et ces grandes feuilles vertes au premier plan — traitées avec autant de soin que le reste —, ces arbres sombres. Quelle vérité dans l'attitude, dans la physionomie! Il semble que d'un seul regard on ait tout appris du modèle. Il y a sans doute d'aussi beaux portraits — je pense à Raphaël, à Titien, à Tintoret — des portraits plus intimes, — je songe à Rembrandt, à Goya, — mais de portrait qui soit à la fois un portrait de cour et une image de l'âme même, je n'en vois nulle part qui soutienne la comparaison. Van Dyck a fait là ce que Rubens n'aurait pu faire. Si l'on excepte ceux d'Hélène Fourment — où le cœur l'éclaire — les portraits de Rubens ne sont pas le meilleur de son œuvre. L'étendue de sa curiosité, l'abondance de son imagination, même son activité physique l'éloignaient de l'étude attentive d'un visage humain. Il faut plus de concentration, de repliement sur soi-même pour pénétrer l'âme d'autrui. L'esprit inquiet de van Dyck, sa sensibilité, son intuition presque féminines l'ont bien servi. Même s'il flatte un peu ses modèles, il les voit comme ils sont et nous met dans la confidence.

Point n'est besoin de souligner ce que lui doit notre XVIIIe siècle, ni de rappeler que Gainsborough est un enfant de son génie pour mesurer sa valeur : il apparaît, sans qu'on évoque sa postérité, comme un des plus grands portraitistes qui aient jamais été.

***

On s'est demandé : « Qu'aurait été van Dyck sans Rubens? » Un grand peintre assurément; mais il aurait peint autrement. Car Rubens a tellement enrichi le langage de la peinture que tous ceux qui l'ont approché lui doivent infiniment.

Il est une des preuves les plus frappantes que l'histoire de l'art n'est pas un chapitre de l'histoire de la civilisation. Comme tous les grands novateurs en art, il est un accident que

le cours des choses n'impliquait pas. Évidemment tout homme est de son temps et le reflète plus ou moins dans ses ouvrages; ce qui importe cependant n'est pas ce par quoi il lui ressemble, mais ce par quoi il en diffère. Et, précisément parce qu'il en diffère, son action la plus fructueuse ne se produit pas immédiatement. Un heureux hasard a fait qu'un van Dyck a pu tirer des exemples de Rubens un art en réalité fort éloigné du sien. Mais de quel intérêt est pour nous le fait que Crayer ou un autre aient peint des tableaux d'autel où la marque du maître est partout visible? que Wilden et van Uden aient exécuté des paysages où demeure beaucoup de lui? Les fils spirituels de Rubens qui importent — van Dyck mis à part — sont Watteau, Fragonard, Constable ou Delacroix. Et quand on a, comme à l'Orangerie, l'occasion de reprendre contact avec lui, on sent bien que — s'il est donné à notre civilisation de ne pas périr, — d'autres peintres, dans l'avenir, viendront puiser encore à cette source inépuisable.

PAUL ALFASSA

PARIS-LONDRES

PARIS

VICKI BAUM, LA ROMANCIÈRE ERRANTE. — *Grand Hôtel*, ce roman qui racontait en s'inspirant de la Pavlova, l'existence d'une danseuse à travers les palaces internationaux et les misères de la vie errante et du théâtre, fit rapidement connaître à Paris le nom de Vicki Baum, il y a peut-être dix ans déjà.

Puis vint *Lac aux Dames* qui peignait des âmes plus ou moins pures dans le cadre d'une soéiété, assez internationale encore, sur les rives d'un lac suisse.

Le fond du tableau, chez Vicki Baum, c'est presque, — on peut assurer que c'est toujours, — l'existence internationale, même dans l'histoire émouvante d'un nain de cirque, *Ule*, son roman préféré.

— Celui que je préfère, moi-même, — dis-je.

— Eh! bien c'est celui qui s'est le moins vendu!

La réplique de Vicki Baum est moins directe que je ne viens de l'écrire car elle comprend le français à merveille, mais elle hésite parfois, en le parlant, dans la crainte, qui l'honore, de l'estropier.

Je lui demande, assez vite, tout à trac, pour tisser le plus promptement possible d'elle à moi, les premiers fils de nos relations futures :

— Lequel de nos auteurs préférez-vous?

Elle me réplique avec une sorte de petite frayeur comique charmante et un éclair d'esprit bien fin dans les prunelles :

— Parmi les morts, n'est-ce pas?

Nous allions rire, mais nous jugeons que c'est inutile pour nous deux et je réponds du tac au tac.

— Bien entendu!

A quoi elle réplique, sans hésiter :

— Stendhal.

Me voici un peu surpris, mais agréablement :

— J'aurais cru Balzac, — lui dis-je, pour amener des réactions.

J'en obtiens une, à l'instant :

— Je l'admire, mais ses personnages sont trop préoccupés par l'argent. Je ne les comprends pas.

Ah! Ah! Me voici cloué pour la seconde fois.

J'aurais cru cette Américaine d'adoption, cette cosmopolite, cette Viennoise qui débuta dans l'activité sociale comme secrétaire d'un éditeur, plus soucieuse des questions d'intérêt.

— A l'époque où Balzac écrivait ses romans, se formait une bourgeoisie soucieuse d'acquérir... ce qu'on lui reprend aujourd'hui...

Mais ces considérations, vieilles de près d'un siècle, n'intéressent pas madame Vicki Baum, je le devine.

Parlons de Stendhal.

— Vous avez lu la *Correspondance*?... Le *Journal*...

— J'aime tout Stendhal... Et elle ajoute : — Aussi Flaubert.

Les premiers fils de la toile sont tendus. Il ne nous reste plus qu'à tisser sur cette trame selon nos inspirations.

Nous sommes assis l'un près de l'autre sur des sièges de style Empire — c'est-à-dire peu confortables, — dans le salon d'un hôtel de l'avenue Montaigne, en réalité peu fréquenté et qui ne fait point *palace*.

Madame Vicki Baum y est descendue, afin de dépister les reporters, sur la recommandation d'une danseuse qui se trouvait sur le même bateau, à son retour de Bali. Aujourd'hui encore, la Viennoise errante est donc secrètement à Paris. Mais un thé est donné demain, en son honneur, par la Compagnie de cinéma qui vient de produire *Hélène*, à l'écran, avec l'émouvante Madeleine Renaud. Tout à l'heure, nous la conduirons chez une couturière avec laquelle elle a rendez-vous.

Celle qui lui a confectionné l'espèce de veste noire, à revers de soie et le devant et le col de petits plissés de tulle blanc qu'elle porte et qui est si raisonnable qu'on le dirait cousu par les bonnes sœurs, n'est certainement point de Paris... Mais quand on arrive de l'île de Bali!

Il est très *snob* d'avoir séjourné dans cette possession néerlandaise en Asie, ne serait-ce que dix heures. Peut-être l'était-ce davantage encore, il y a deux ans?

Mais le livre qu'elle vient d'y écrire pendant son séjour ne traite, assure-t-elle, ce qui paraît bien invraisemblable, que des mœurs et des amours des indigènes balinois.

Vicki Baum rejoint dans peu de jours Hollywood. C'est là qu'elle établit son foyer, si l'on peut se figurer cet écrivain si peu stable possédant un foyer! Il est vrai que le caractère de Vicki Baum nous tranquillise sur Hollywood. Posséder sa maison de famille dans la capitale du cinéma, je pense que ce doit être l'équivalent de se faire ermite place de l'Opéra.

— J'ai une maison..., avec trente chambres!

Mais elle semble, trop modestement, ne se faire que peu d'illusions sur la valeur de ses succès ou de ses dons de scénariste :

— Ma compagnie me garde mon traité, dans la crainte qu'une autre ne me prenne!

Puis Vicki Baum parle d'un de ses fils qui a dix-neuf ans, monte à cheval et que les femmes de Bali ont traité de dieu lorsque l'auteur de *Lac aux Dames* leur a montré la photographie qui ne la quitte guère de ce brillant jeune homme faisant de l'équitation.

— Pour monter ainsi sur un cheval, ce doit être un dieu! — susurrèrent, dans des roucoulements émus, ces créatures demeurées édéniques.

Mais l'autorité néerlandaise s'émouvait en secret, du séjour de la romancière. Contrairement aux touristes, ces gâcheurs du voyage, qui ne font, comme toujours, que traverser l'île par meutes et se rembarquent promptement, la romancière s'incrustait, interrogeait, prenant des notes. Il fut convenu qu'elle ne pouvait être qu'espion à la solde des Japonais!

... Vicki Baum a l'épiderme blanc des Viennoises. Comme nos contemporaines, elle s'embellit en avançant dans la vie.

Ce n'est pas vainement que l'on s'est fixée à Hollywood! Une femme y acquiert des « recettes » capitales, fût-elle romancier, au contact de femmes n'ayant pour ambition et pour but que de garder leur jeunesse, perfectionner leurs qualités physiques et créer, même, les apparences de la beauté lorsqu'elle n'est pas particulièrement établie.

Certaines existences nous semblent plus directement menées que d'autres, avec le concours certain de la Providence. A ses débuts dans la vie, après guerre, pendant les grandes années de misère qui suivirent la défaite des Austro-Allemands, elle employait ses soirées, — après ses journées de secrétaire chez l'éditeur, — à jouer de la harpe dans un orchestre que conduisait son mari. Bel exemple d'énergie et de qualités diverses coordonnées par la volonté de vivre. De Vienne, elle va jouer dans un orchestre à Berlin. A ses instants de répit elle commence d'écrire... Mais, avant les expulsions hitlériennes, Vicki Baum avait déjà gagné l'Amérique.

Nous éprouvons toujours plus de curiosité, d'attrait, pour ces existences qui partent en flèche, qui se jouent, sans y paraître, des obstacles sur lesquels la plupart de nos semblables vont s'écraser.

Le salon de l'hôtel où nous sommes réunis pourrait servir de décor à un vaudeville où à un drame policier, il est la banalité même, dans des volontés de style Premier Empire, du faubourg Saint-Antoine. Mais il n'est plus de banalités ou de faux ornements qui puissent toucher cette romancière ayant pris pour personnages et décors de ses livres, tour à tour les mondes les plus mêlés, les moins stables, des deux hémisphères.

Ainsi avons-nous, dans des récits assez confus, vécu avec elle des scènes que le burlesque colore fréquemment, mais dont le naturalisme est suffisamment étudié, qui sont marquées de traits assez fermes pour que, si l'ornement est parfois exagéré et voué à se ruiner promptement, il doive subsister cependant un fond humain, illuminé de vives lueurs.

... Mais je ne veux pas que sa couturière attende Vicki Baum. Elle me jure de revenir s'installer à Paris l'an prochain.

— Nous aurons un livre?...

Elle sourit et puis, sans lien apparent et sans que ce soit pour me surprendre, elle me dit :

— Savez-vous que je trouve Paris beaucoup plus agréable et animé qu'à mes derniers passages?

Et voilà que je redoute à présent le livre auquel nous n'échapperons pas, — tandis que je passe devant la dame logée dans le comptoir circulaire du vestibule de l'hôtel, pour aller mettre en auto, la femme errante, celle qui aime les boîtes de nuit, l'« observatrice » attirée par les filles qui crèvent les cerceaux de papier et les hommes qui après avoir été plus que misérables, deviennent plus misérables encore, enrichis...

***

Louise Hervieu, peintre et candidat au Prix Femina. — *Hôtel de la Grille.* Ces mots se lisent, en effet, sur une vieille façade, derrière une grille de jardin, — mais de jardin, point!

Peut-être en fut-il un, jadis?

Le trottoir de la rue Jacob contraignit à des « alignements ». De quel côté de la grille, qui fut rapprochée, sans doute, de la maison, se trouvait le jardin? Désormais inutile, peut-être n'en est-elle que plus charmante. Elle ne défend point : elle orne. Sur le socle qui la porte, les propriétaires ont placé des pots de terre, dans lesquels poussent des aspidistras. Du lierre vient mettre une draperie poussiéreuse et sombre, rappeler la nature, près d'une plaque d'émail bleu qui arbore le numéro 27.

L'escalier empêche presque d'ouvrir la porte vitrée : le couloir n'est, au premier étage, que le prolongement de l'escalier. Vicki Baum a décrit des hôtels de cet ordre, mais ils n'étaient pas français : par une fenêtre entr'ouverte ne pénétrait point l'air de notre Paris, ce souffle auquel le voisinage de la Seine prête une saveur liquide et le nombre de cheminées une teinte d'un gris indéfinissable. Il ne fait point tiède, bien sûr, en ces derniers jours de novembre, mais nous errons sans être transis de froid.

A l'extrémité du couloir étroit, une chambre, nous pourrions dire d'*étudiant*. Au fond, la fenêtre, à droite, le bureau, sur lequel de jeunes contemporains de Mérimée ont écrit à leur

mère, dans leur province éloignée. A gauche, un canapé à dossier trilobé, du temps de Louise Collet, poussé vers la fenêtre, pour faire place à une large malle, sur laquelle on a disposé deux coussins afin de procurer aux visiteurs, les commodités de la conversation.

Au centre du bureau, une seule lampe électrique, dont le réflecteur de nickel éclaire une couverture de livre blanc, avec ce titre en lettres rouges : SANGS.

Point d'autres clartés. Elles sont inutiles.

Comme on y voit aisément dans la pénombre, lorsqu'on sait à qui l'on parle et quoi dire!

Dans la période des dix dernières années de sa vie, les personnages de Rembrandt nous sont plus familiers, à demi masqués d'une ombre, dans laquelle brûlent les prunelles, que ceux auxquels les peintres contemporains trop pressés ne refusent plus aucune lumière et qui offrent dans une chair aux luisants de porcelaine, des yeux aux lueurs phosphorescentes.

J'ai devant moi un personnage rembranesque, éclairé par le seul reflet de la lumière du projecteur braqué sur ce livre; une femme, vêtue de sombre, aux épais cheveux, une couverture grise sur les jambes et qui exhale une voix chargée de frémissements pareils à des gazouillements d'oiseaux.

Peu de chambres paraîtraient d'un luxe chargé d'autant de mystère et de somptuosité, au bout de cinq minutes de conversation. Près du livre, un appareil de téléphone et, près du bureau, deux chrysanthèmes épanouis, d'un pâle jaune qui ne prétend point nuire à ces ombres. Derrière moi, face à la fenêtre, dans une sorte d'alcôve, le lit.

Les façons d'être, modestes, timides, exquises, de mademoiselle Louise Hervieu dissimulent un âpre et lucide génie, une imagination luxuriante, des dons d'observation d'autant plus prodigieux que cette demi-aveugle ne les enregistre qu'à peine par les prunelles, mais par le faisceau de tous les sens rassemblés, selon des lois qui veulent que la nature brise tout obstacle ou se passe de ce qui vient à manquer.

Ses dons de dessinateur lui ont créé depuis plus de vingt ans, mieux qu'une brillante renommée, une réputation exceptionnelle parmi les artistes et les connaisseurs. Cette Normande maladive, puis malade, puis frappée aux yeux, qui fut pro-

fesseur de dessin dans les Écoles de la Ville exposa des fusains, qui révélèrent un tempérament exceptionnel. Rien de l'Allongé qui traçait pour être reproduites par les enfants, des églises de village et des routes bordées de peupliers!

Louise Hervieu *peignait* l'atmosphère des choses, des humbles objets qu'elle avait devant les yeux, un miroir, un vase où se fanent quelques roses, ou des coquillages, des fruits, quelque oiseau, ou, simplement, une de ces plumes d'autruche qui ornèrent si longtemps les éventails et les chapeaux des femmes.

Une exposition de ses dessins rassemblés, précisément cette quinzaine au Petit Palais, révèle ce grand talent à ceux qui l'ignoraient encore. Mais elle excella bientôt dans des scènes qui mêlaient en quelque sorte le réalisme au surnaturel. Des créatures peu vêtues ou complètement dévêtues, vivaient leurs rêves dans des chambres dont les divans semblaient avoir encore gardé l'empreinte du corps de Baudelaire. Cette suite de dessins aurait pu prendre pour titre celui de l'œuvre poétique du traducteur d'Edgard Poë, ou, mieux encore, de *Chambre du Mal*. Il flotte des vapeurs opiacées autour de ces créatures aux nus frileux, ou arrogants parce qu'insensibles. Elles portent des lingeries éblouissantes et souvent même encombrantes, des robes qui témoignent d'un coupable excès d'imagination. Elles rêvent, appuyées à des armoires, luisantes du reflet des lampes; les mousselines des rideaux laissent transparaître sur leurs épaules accablées des fins de jour mélancoliques.

— Miroirs de Venise, bahuts hollandais, palmiers dans des cache-pots, divans « profonds comme des tombeaux », — ces intérieurs, encombrés, désordonnés et précieux, ne sauraient rien offrir qui rappelle l'esthétique des décorateurs et des tapissiers contemporains. Mais ils font entendre au rêveur d'inhabituelles symphonies.

***

Et il apparaît si constamment vrai que l'on transporte son atmosphère avec soi, que je retrouve dans la pénombre de cette chambre d'hôtel, dans laquelle luttent sourdement

l'obscurité et la lumière, l'orchestration des ténèbres baudelairiennes, avec le flot de cette lumière sur le livre blanc, au cœur duquel brillent les rouges majuscules du mot : SANGS, tandis que nous demeurons dans une presque obscurité.

Ce brouillard, la conversation de Louise Hervieu l'emplit, comme certaines nuits d'été, qui seraient mornes, se rehaussent du chant d'invisibles oiseaux. Des clameurs l'habitent. Comme, souvent, les êtres cloués à leur pilori, elle exhale sans trêve un frémissant amour de l'humanité. Le calvaire que fut son existence d'*hérédo* (pour employer le mot de Léon Daudet), elle souhaiterait ardemment qu'il servît à préserver ceux que leurs parents destinent aux mêmes souffrances, en les procréant.

Et c'est pourquoi, la cime de la vie déjà franchie, à l'instant de descendre le versant qui s'oriente vers le soleil couchant, ce peintre qui n'y voit plus guère s'est mis à écrire. Ce premier ouvrage, *Sangs*, a tout le harnois brillant et sobre du chef-d'œuvre. Des admirateurs anciens ou spontanés, des amies dévouées, comme mademoiselle Judith Cladel, qui arrive pendant ma visite, comme Lucie Delarue-Mardrus, ont songé au *Prix Femina*. De grandes autorités, dans ce groupe de femmes, que préside — et c'est bien le mot, avec le prestige que peut donner à un jury littéraire une existence qui embrasserait bientôt l'étendue d'un siècle et qui ne fut bercée, ne s'est déroulée, réalisée, accomplie que par l'amour des lettres, — je veux dire madame Alphonse Daudet, — de grandes autorités se sont ralliées à cette première initiative.

Mais le *Prix Femina Vie Heureuse*, doit-il encourager une profession *à ses débuts* ou couronner une carrière qui s'est accomplie? Le meilleur semblerait de ne point établir de règlement trop strict qui risque de laisser passer un livre de la moralité, de la qualité, de l'ampleur de SANGS, — qui est presque, après tout, un début dans les Lettres, Louise Hervieu n'ayant que peu publié, sur le Dessin et le Cirque.

L'Ame du Cirque parut en 1924, à la librairie de France et vingt artistes tinrent à honneur de l'illustrer, de Jacques-Émile Blanche à Picasso, de Bonnard à Maurice Denis, de Luc-Albert Moreau à Segonzac, de Bourdelle à Jean Cocteau, etc...

Mais il faut laisser dans sa cellule cette Sainte Catherine de Sienne de la rue Jacob. La Normande qui a écrit *Sangs* peut attendre les visites, elles viendront.

Nous pourrions redouter qu'elles ne deviennent trop nombreuses, si une double personnalité, — la Louise peintre et la Louise qui écrit, — si différentes, si surprenantes, ne nous rassuraient. L'implacable exactitude des détails qu'elle fixe de la pointe de son fusain, la sobriété avec laquelle elle décrit les humains, se rejoignent dans le mystère et les grandes ombres hantées — et rares — qui sont passées du peintre à l'écrivain — la gardent.

LONDRES

LONDRES 30 *novembre*. — Jamais Londres ne me parut si animé qu'à cette sortie matinale du *ferry-boat*, qui supprime l'impression de traversée et nous cause la surprise de descendre à *Victoria station* d'un sleeping.

Les magasins sont bondés, les vitrines pleines — pleines d'ailleurs de ce que l'on voit partout, car les fournisseurs les plus à la mode dans Piccadilly, celui qui fait face à la *Royal Academy*, par exemple, excellent surtout dans un choix excellent de productions tchéco-slovaques.

Les portraits à grandes marges du roi Édouard VIII, en costume d'apparat, la culotte courte, un ample manteau bleu drapé sur les épaules et retombant en plis savants sur une marche placée là à souhait, occupent la place d'honneur parmi les cravates, les chaussettes, les fleurs, les chocolats et les maroquineries. Il est l'illustration de ces étalages de Christmas qu'on inaugure. Il a l'air d'avoir vingt-cinq ans; il est magnifiquement élégant, anglais et royal.

Cette gravure est destinée à rappeler le prochain couronnement, à le faire prévoir, à en renouveler à tout instant l'espérance. Elle évoque les jacinthes dans les vases transparents que remplissent les racines pâles, les tulipes dont l'oignon émerge à demi du pot et les branches précoces du prunus rose qui suggèrent aux femmes, chez les fleuristes, le printemps,

alors qu'une bourrasque vient de couvrir encore les trottoirs d'une neige éphémère.

Coronation... Coronation.

L'an dernier, Londres ne vivait que pour le *Jubilé*, après s'être roulé dans le *bleu Marina* du mariage Kent, le novembre précédent. Aujourd'hui, que dis-je *aujourd'hui* : pour six mois, Londres se délecte, se ruine, s'enrichit, se repeint, se reconstruit, se lave, s'étire, s'étend, se costume, se travestit, en l'honneur de cette journée, qui pourrait s'écouler sous la pluie battante, ne laisser paraître que des ombres de princes, de pairesses, de personnages chamarrés à travers des vitres embuées de carrosses surannés. Mais, l'Anglais, pratique, s'assure à des compagnies qui haussent le taux, d'ailleurs, chaque jour.

Des appartements et des chambres se louent pour une semaine, qui ne seront habités que pendant quelques heures, — aux fenêtres.

Pour voir quoi? Personne ne consentirait à s'interroger sur ce point, l'épidémie s'est répandue sur un peuple qui trouve à rassasier son imagination dans cette fièvre officielle et qui s'y enrichira — tout de même.

Je vais déjeuner, invité dans un club. Je n'y retrouve plus exactement la vénérable atmosphère que j'y respirais : *coronation*! Le vestibule a été repeint, la galerie de même. Dans la rue, des maisons font une tache claire au milieu des autres comme une dent de porcelaine de dentiste de quartier, dans une vieille bouche : *coronation*!

Que sera-ce, lorsque commenceront à verdir les platanes de *Berkeley square* et ceux des parcs, et d'autres, tant d'autres squares?

Et c'est autour de la personne du prince, d'un roi, qu'on voit par ailleurs, tête nue, vêtu d'un imperméable, traverser la rue en compagnie d'une amie, comme l'un de ces hommes d'affaires qui partiront demain pour le *week end*, chargés de leur valise et de leurs clubs de golf, — que ces immenses préparatifs se font, que l'on voit sur les rayons des joailliers des couronnes de pair qui évoquent Henry VIII et où le velours cramoisi bouffe et jaillit des ornements dorés, qui se rejoignent sous le symbole qui distingue le baronnet du comte ou

le marquis de l'*Earl*, comme au temps des George — et plus loin encore.

Et sur sa gravure en couleurs, à grande marge, le roi-célibataire, celui que les familiers entre eux continuent encore de désigner sous le nom de *prince*, comme pour conserver plus sûrement leurs tendresses passées à cet adolescent qui devint homme sur les champs de batailles, que les anciens combattants, les sportifs, les marins et les mineurs, n'oublions point les vieilles demoiselles, ne cessent de chérir, comme l'image de leur jeunesse.

***

Inauguration de l' « Exposition Winterhalter », a la galerie Knoedler, dans « Old Bond Street ». — Jour de décembre gris, sans brume. Et la foule sur les trottoirs. Et l'encombrement sur la chaussée. Les vitrines d'orfèvres n'ont jamais été si cuirassées d'argenteries anciennes. Est-ce un signe favorable, lorsque la bourgeoisie et l'aristocratie se défont de leur argenterie et que l'on peut voir, par exemple, la *masse* de vermeil du duc de Norfolk, dans une vitrine de *Bond Street*?

Ce ne sont que plats immenses, huiliers, légumiers, services à thé un peu trop ornés, alourdis, déjà, du temps du roi George IV.

Pendant le règne de ce souverain, la vie de société semble bien avoir été la plus confortable et animée qui fût. Longtemps prince de Galles, ami du plaisir, des femmes brillantes, — de la belle Mrs Robinson, à la veuve de Fitz-Herbert, qu'il épousa secrètement, avant de consentir à prendre pour femme Caroline de Brunswick, — les choses ne s'arrangèrent jamais qu'à travers mille difficultés pour ce prince élégant.

Sir Thomas Lawrence l'a représenté vingt fois, vêtu avec un goût et un *excès de goût* extrêmes. Il finit par s'enfermer dans ses châteaux et ses constructions, sans vouloir entendre parler de gouvernement.

Il avait alors atteint, il est vrai, l'âge respectable de plus de soixante-cinq ans, puisqu'il mourut à soixante et huit.

Pour cette inauguration privée, qui précède d'un jour

l'ouverture officielle, l'*Exposition Winterhalter* rassemble une assistance fort élégante, non par le « voyant » des toilettes, mais la qualité des visiteuses, qui font leur habituel brouhaha. Duchesses, ambassadrices, *ladies* importantes, toutes sont venues, moins semble-t-il pour regarder les œuvres de ce peintre qui semble le grand-père de Laszlo, s'étant trop complaisamment cherché des ancêtres chez van Dyck et Joshua Reynolds. Lorsque Winterhalter (qui ne saurait être pris pour un grand peintre) n'est pas excellent, il est exécrable, en effet.

L'un des attraits de cet ensemble est le grand portrait de l'Impératrice d'Autriche, cette taciturne errante, qui mourut assassinée en promenade, à Montreux, le cœur percé par le poignard de Lucceni et qui croyant n'avoir été que bousculée par un goujat en montant sur l'un des bateaux qui font le service autour du lac Léman, continue de faire quelques pas, avant d'exhaler un soupir, le dernier.

Le portrait est de la jeunesse de cette cousine, de cette amie tendre de Louis II de Bavière. Elle n'a pas encore fait vœu de silence, elle est l'idole, le rayon de soleil de Schœnbrunn. Elle est vêtue d'une robe de soir de mousseline blanche, une écharpe est tombée des épaules sur l'ample jupe (1865). Elle se retourne pour daigner un instant regarder ce monde, qu'elle va s'acharner pendant plus de quarante ans à fuir, désespérément.

Sa chevelure sombre lui fait un diadème, les nattes épaisses lui couvrent la nuque; il semble qu'elle porte une tiare, obscure, pesante et fatale, dans laquelle elle a disséminé des étoiles de diamants. Douceur infinie du regard merveilleux, tristesse des lèvres qui ne voudront plus sourire, cygne traversant les mares obscures (que rougit le sang des Habsbourg et des Windischgratz) jusqu'à Mayerling, où son fils, Rodolphe, ajoute encore à tant de sang le ruisselet qui coule de sa tempe, auprès du corps de la petite Vetsera... jusqu'au Bazar de la Charité où la sœur d'Elisabeth, la duchesse d'Alençon, meurt brûlée vive.

Alentour, sur la cimaise, des princes, encore : l'Impératrice Eugénie, en robe d'un soir de bal costumé où elle se plut à évoquer la reine Marie-Antoinette. La toile est mauvaise.

Le modèle n'a point posé. L'Impératrice d'Autriche, Elisabeth, l'Impératrice des Français, Eugénie... Je retrouve les images fugitives que m'avaient suggérées quelques instants plus tôt les brillantes argenteries, dans les vitrines de *Bond Street*. Les Anglais, n'ont guère de climat, mais des successions de temps, souvent sombres. Ces argenteries datent de George IV, qui épousa secrètement la veuve de Fitz-Herbert et nous ramènent aux jours présents.

Mais les toiles exposées, avec leurs beautés défuntes, dans leurs atours d'antan, leur *babies* qu'on a connus, comme le roi des Belges Léopold, ornés d'une barbe blanche! — et les mauvais nus, si malheureusement groupés dans la disposition même du *Décaméron*, jadis commandé à Winterhalter pour Compiègne... Et la famille du roi des Français et de la reine Marie-Amélie, en visite à Windsor, chez la reine Victoria, n'intéressent qu'à demi les visiteurs.

Les préoccupations sont ailleurs! Le brouhaha d'arrivée se mue promptement en chuchotements et conciliabules. Duchesses, ambassadrices, ladies importantes, échangent des impressions qui rendent des rides à leur visage fardé, entre les petits chapeaux, noirs, mais parfois comiques, et les fourrures.

— Viendra-t-*elle*?

Sa Majesté le Roi a prêté plusieurs toiles provenant de Buckingham Palace et de Windosr.

— Est-ce *elle* qui vient de descendre de cette Rolls, entre deux dames? Non, c'est la duchesse de Ruthland.

— *Elle*?

— Nous sommes le 2 décembre. C'est un mauvais jour!

La protestation des archevêques de Canterbury, d'York, de Londres et de Mgr Blunt, évêque de Bradford vient de donner soudain une importance nouvelle aux rumeurs que certaine presse de province, notamment le *Manchester Guardian* avait enregistrées ce matin concernant les intentions du roi d'épouser Mrs Simpson.

— Que Sa Majesté épouse une jeune fille qui ne soit pas de sang royal, — me dit une amie, — une jeune Anglaise, mais il aurait tout le peuple avec lui!

» Mais *Elle* est divorcée, — deux fois — et Américaine... Voyez-vous que le roi songe à épouser une *divorcée*, dont la séparation n'est prononcée que depuis trois semaines, alors que la *Loi* exige six mois, avant que le jugement ne soit rendu valable, cela est impossible!... Et puis le dernier divorce ne prendrait-il pas tous les airs d'une manœuvre de complaisance?

— Le roi ne saurait être amené quelque jour dans un lieu public où le hasard le contraindrait à ce que fussent déjà réunis, précisément, les deux premiers maris de sa femme?

— ... Je suis de votre avis, cet autre portrait de l'impératrice Élisabeth, qui n'a pour parure que ses lourds cheveux, ramenés autour du cou et noués sur la poitrine comme une écharpe, est une œuvre remarquable. L'Impératrice devait la garder jalousement pour soi-même.

— Vous savez qu'elle se faisait longuement peigner, chaque jour, sur une chaise posée sur un drap blanc, afin de compter les cheveux tombés!

— Dieu sait en quelles petites pièces d'intimité ce portrait fut relégué, avant de nous être ainsi offert..., comme s'il n'était que l'image d'une personne qui ne fût pas une *royaltie*, mais quelque professionnal beauty, assez aventureuse même... »

Mon interlocutrice s'est tue. Mais les commissures de ses lèvres montent dans ses joues avec une expression faunesque. Sans doute songe-t-elle à quelque personne..., à laquelle tout le monde ici, pense, en ce moment.

Et elle reprend, sans que je sache s'il s'agit d'Élisabeth de Bavière ou de Mrs Simpson : — Curieuse destinée!

Mais, après un silence :

— Ce que personne ne sait encore, — ajoute-t-elle, à l'improviste, — peut-être pas Mrs Simpson, elle-même, c'est que le premier geste du duc d'York devenu roi d'Angleterre pourrait être d'interdire ce mariage à son frère aîné, l'ex-roi!

— Comme chef de famille et comme roi?

— Alors?...

— Évidemment...

***

Le roman que personne n'eût osé écrire. — Nous avons été goûter dans un de ces *Lyon's* monstres à trois étages et un sous-sol, avec orchestres différents à chaque palier, à proximité de *Leicester Square*, où l'on démolit... l'*Alhambra*, music-hall victorien.

Les journaux dépliés nous dérobent les petites tables et les gens. Parmi ceux qui n'en sont encore qu'au thé, certains dînent déjà — à l'anglaise! — afin de se rendre au cinéma de sept heures. Mes compagnons avouent n'avoir jamais vu tant de visages penchés sur les feuilles du soir, tandis que l'orchestre continue de répandre ses airs de danse, car nous n'avons trouvé de place qu'au troisième étage où la musique est spécialement de *fox-trot* ou de *one step*, sans que personne danse, d'ailleurs.

— Ici, tous les hommes sont capitaines de quelque chose, à la tête d'une équipe quelconque, rugby, aviron, billard, etc... ces jeunes gens sont presque tous « quelqu'un », parmi des milliers d'autres, groupés autour d'eux.

Employés de banque, de bureau, d'administration, de commerce ont posé par terre près de leur chaise leur mallette plate, de cuir beige :

— Il est difficile de les intéresser à autre chose qu'à ce qui les *intéressera* toute la vie... Voyez comme ils déplient ces feuilles sur lesquelles Mrs Simpson est représentée avec des coiffures invraisemblables et d'autres d'une simplicité presque anthropométrique. Le roi Édouard est leur roi. Ils ne sont pas, comme les évêques et les vieilles demoiselles, par une sorte de superstition qui remonte bien avant la mort du roi George V, hypnotisés par le ménage tout à fait simple et assez sympathique du duc d'York et surtout par la petite princesse Elisabeth, considérée, depuis sa naissance comme prédestinée au trône...

» L'Angleterre connut son apogée sous des règnes féminins. Le nom d'Elisabeth aide à propager le culte de cette petite fille. — Mais les travailleurs, les employés, eux, sont pour le roi, sans plus... Le roi à qui les évêques et les vieilles demoiselles reprochent de n'avoir assisté qu'une fois à la messe dominicale depuis son avènement.

— Encore était-ce en Écosse et l'on peut dire accidentellement!

— Ce manque d'égards pour une religion dont le souverain est le chef, impressionnait ce parti puissant. La publicité menée autour de l'aventure et du divorce Simpson ont fait le reste.

— Évidemment, le chef d'une religion ignorant les offices divins se conçoit mal.

— Par exemple, le Pape ne disant pas sa messe quotidienne...

A la table voisine, des jeunes gens *en* parlent précisément. Nous nous rendrions difficilement compte en France de leur amour pour le roi.

Que Mrs Simpson soit duchesse de Cornwall, épouse morganatique du roi, cette solution les satisferait sans doute. Ils ne se préoccupent point des deux divorces. Mais ce ne sont que des sportifs quelconques, des employés qu'il est très difficile d'intéresser à autre chose qu'à « ce qui les intéressera toute la vie ».

— D'ici quelques jours, seraient-ils loyaux et attachés au nouveau roi?

— C'est probable.

— Mais quel souvenir va laisser dans ces imaginations et ces cœurs, ce souverain qui, pour rester le jeune homme pour qui battait le cœur de l'Angleterre, fit reprendre et corriger les timbres sur lesquels il était représenté de profil et dont la juvénilité lui semblait discutable.

— Et qui soignait si attentivement, pour la dernière séance d'ouverture du Parlement, la frisure et le reflet blond de ses cheveux, afin que tout s'immobilisât de cette jeunesse dont il fait une de ses armes.

— Mais, jeune et charmant, c'est entendu, — et humanitaire, socialiste, décidé à abattre certaines barrières subsistant encore devant les améliorations qu'il souhaitait d'établir désormais, ami des chômeurs et des mineurs, il devenait l'on pourrait dire une menace pour les conservateurs. L'audace de prétendre s'unir à Mrs Simpson, a rompu leurs dernières hésitations. Le mariage avec une Américaine deux fois divorcée n'est plus pour ainsi dire qu'un prétexte.

— Et voyez à quel point on jugeait prudent d'agir vite, car les petits industriels et les commerçants ayant engagé des sommes considérables dans les préparatifs du couronnement vont se ruiner. Songez au nombre de mouchoirs, de foulards, d'oripeaux à l'effigie d'Édouard VIII, aux statues, statuettes, en bronze, en plâtre, en papier mâché, aux bijoux à *six pence*, fabriqués par tonnes, aux insignes dont son portrait faisait l'ornement.

— Des volumes, des tracts, des placards, étaient commandés.

— Que va-t-on faire de cette marchandise, désormais sans valeur, mais pour laquelle des capitaux si importants furent immobilisés?

— Le « redressement » de l'Angleterre est une nouvelle preuve de sa force. Elle pense se donner, dans la personne du duc d'York, un nouveau George V.

— Celui-là n'a point de fils, mais des filles.

— Oui... Elisabeth, *for ever*!

— Mais vous, qui vous taisez... A quoi donc pensez-vous?

— Au... ménage de celui qui sera peut-être bientôt *l'ex-roi Édouard VIII*..., dans un an!... Je cherche où il pourra bien vivre et avec quels familiers...

Mais, n'est-il pas permis de se demander, aussi (dans l'hypothèse où cette abdication se réaliserait, ce qui n'est pas encore certain), ce que penseraient l'un de l'autre, un jour, cette femme et cet homme... face à face?

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIII*e*).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Malgré quelques hésitations qui ont causé un moment certaines préoccupations dans les premiers jours du mois de décembre mais qui, heureusement, n'ont été que superficielles, la Bourse de Paris a pu maintenir jusqu'ici une évolution favorable.

En se chevauchant presque sans arrêt, les événements qui se succèdent, et qui risquent de compromettre le difficile maintien de la paix intérieure ou extérieure, tiennent l'opinion publique en constante alerte. En d'autres temps, qui ne sont pas encore bien lointains, ils eussent sans aucun doute déterminé une fuite des capitaux devant le danger et cette fuite se serait traduite, très probablement, par un nouvel et profond effondrement de notre marché financier.

Il peut, à première vue, paraître paradoxal qu'il en aille tout autrement aujourd'hui.

Deux considérations de poids permettent pourtant de l'expliquer.

D'abord la reprise économique générale, qui a commencé à se manifester l'an dernier dans les pays gros producteurs de matières premières et qui est allée en se développant de place en place a déterminé un réveil des affaires dont nous aurions, nous-mêmes, bénéficié très largement sans les perturbations apportées dans notre économie par des improvisations législatives révolutionnaires. Mais il arrive que l'horrible guerre civile espagnole et les craintes de conflits internationaux qu'elle entraîne, contribuent à favoriser la hausse de la plupart des matières premières en corrélation avec le développement intensif et accéléré des armements. Ainsi, presque malgré nous, nous nous trouvons entraînés dans cette ruée et nos capitaux disponibles s'orientent vers les

investissements considérés comme pouvant bénéficier éventuellement de ces circonstances.

Ces capitaux y sont d'autant plus disposés que pèse encore sur eux le souvenir cuisant de la dévaluation. Bien peu d'entre eux, surtout parmi ceux de la petite et moyenne épargne qui s'étaient accumulés ces dernières années dans une stérile thésaurisation, avaient compris les risques qu'ils pouvaient encourir. Profondément déçus et décontenancés par la baisse considérable des cours des valeurs depuis le début de la crise vers 1930, ils s'obstinaient à ne pas comprendre, pour la plupart, que certaines de ces valeurs, convenablement choisies, pouvaient constituer un refuge plus souple et même plus solide que la simpliste accumulation de billets. La dévaluation le leur a brutalement révélé.

C'est ainsi que, depuis le mois d'octobre, de nombreux capitaux d'épargne sont revenus s'employer sur le marché boursier qu'ils désertaient si obstinément auparavant. Ils n'y reviennent point avec un sentiment de confiance, mais plutôt, comme le dit excellemment l'un de mes confrères, dans un mouvement d'espérance.

Quoi qu'il en soit, ils ont parfaitement épaulé sans défaillance depuis deux mois les manœuvres toujours mouvementées qu'entreprend la spéculation professionnelle au gré des événements. On a pu le constater très nettement durant les séances qui ont immédiatement entouré la liquidation de novembre, alors que les opérateurs à crédit allégeaient leurs positions et que le « comptant », s'il ralentissait ses achats, ne procédait guère à des ventes, malgré les préoccupations que pouvaient susciter les événements.

En somme, il est ainsi permis d'envisager sous un angle favorable les dispositions générales du marché parisien. Il importe toujours, toutefois, pour les capitaux de placement, de ne pas négliger de tenir compte des discriminations qui restent indispensables, même parmi les valeurs que la vogue et les circonstances peuvent mettre en vedette.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boul. St-Michel, PARIS

" Âmes et Visages "

Sous la direction de LOUIS GILLET, de l'Académie Française

Vient de paraître :

FERDINAND MAINZER

L'HÉRITAGE DE CÉSAR

LA CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

Traduit de l'Allemand
par ANDHRÉE VAILLANT et ADOLPHE THIERSCH

CÉSAR tombe, en 44 avant Jésus-Christ, sous les coups d'un groupe de conjurés. Dix-sept ans plus tard, en 27, son propre neveu, Octave, établit à son profit la Monarchie. Entre ces deux dates, s'inscrit une des plus sombres périodes de l'histoire romaine. De cette période, si riche d'action et aussi d'enseignement, M. Mainzer, déjà connu du public français par sa biographie de Clodia, la fameuse Lesbie de Catulle, fait un tableau saisissant de vie et de vérité, où se détachent vigoureusement plusieurs des personnages les plus illustres de Rome. Un don rare d'intuition et d'évocation, servi par une information aussi étendue que rigoureuse, un sens politique particulièrement fin, la parfaite intelligence des hommes et des événements : autant de qualités qui assureront à ce bel ouvrage, écrit d'un style alerte et excellemment traduit, un éclatant succès, non seulement auprès des fervents de l'antiquité, mais auprès de tous ceux qui aiment à voir revivre les grands acteurs et les grandes périodes de l'Histoire.

Un volume in-16 (14,5×20) 248 pages, sur papier d'alfa, broché. .. .. **20 fr.**

Précédemment parus :

GONZAGUE TRUC

MADAME DE MONTESPAN

B. BOUTHOUL

LE GRAND MAÎTRE DES ASSASSINS

Chaque volume in-16 (14,5×20) sur papier d'alfa, broché. .. .. **18 fr.**

Aux sources du drame qui se joue en Espagne :

RENÉ BOUVIER

L'ESPAGNE DE QUEVEDO

Voyages au Monde Caduc avec le Chevalier des Tenailles

Un volume in-4° couronne, nombreuses illustrations, tirage limité à 1 500 exemplaires numérotés .. .. 45 fr.

Librairie E. DROZ

25, rue de Tournon — PARIS

Une évocation vivante du passé.... Une leçon pour l'avenir

L'ARGUS de la PRESSE

"VOIT TOUT"

Fondé en 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

Lit et dépouille par jour

20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*

Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : **L'Argus de l'Officiel**

contenant tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futur

ANDRÉ GIDE

vient de publier

nrf

Retour de l'

U. R. S. S.

Un volume : **6** frs

Geneviève

Un volume : **10** frs

Rappel

Nouvelles Pages de Journal

Un volume : **12** frs

CHEZ PLON

CORRESPONDANCE
GÉNÉRALE
DE MARCEL PROUST
Publiée par SUZY MANTE-PROUST ET PAUL BRACH
TOME VI
LETTRES A MADAME ET MONSIEUR ÉMILE STRAUS
15 fr.

EDMOND JALOUX
de l'Académie française
LES ROUTES DU BEL UNIVERS
Il faut savoir trouver sa route et avoir la force de s'y maintenir.
NOUVELLES .. .. **15 fr.**

SUZANNE F. CORDELIER
LA VIE BRÈVE DE LA
ARGENTINA
... Pour tous ceux qui l'ont aimé.
In-16, illustré de 21 photographies. .. .. **12 fr.**

COLLECTION " IRIS "
SPLENDEUR DES PAPILLONS
Texte de COLETTE
TRAVAUX ET FÊTES AU MOYEN AGE
LES DOUZE MOIS DE L'ANNÉE
Texte de Paul JAMOT, de l'Institut
Chaque album 20 × 28, avec nombreuses planches en 12 couleurs. **20 fr.**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

ÉTRENNES

Albums « POUR NOS ENFANTS »

COLETTE YVER

HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Illustrations de MIRANDE

OCTAVE AUBRY

LE ROI DE ROME

Illustrations de CARLÈGLE

ANDRÉ DEMAISON

BÊTES SUR LA TERRE ET DANS LE CIEL

Illustrations de MARIETTE LYDIS

Déjà parus dans cette collection :

Le Cardinal A. BAUDRILLART
de l'Académie française
La Grande et Belle Histoire de la Première Croisade
Illustrations de D. Ch. FOUQUERAY

ÉMILE MAGNE
Au temps du Grand Roi
Illustrations de CARLÈGLE

ANDRÉ LICHTENBERGER
Angomar et Priscilla
Illustrations de MARIETTE LYDIS

Thérèse LENOTRE et G. LENOTRE
de l'Académie française
Un voyage à Paris sous Louis XVI
Illustrations de CARLÈGLE

PIERRE MILLE
Line en Nouvelle-Calédonie
Illustrations d'EDY LEGRAND

JACQUES BAINVILLE
de l'Académie française
Les Étonnements de Michou
Illustrations d'ALAIN SAINT-OGAN

Beaux Albums imprimés en couleurs sur beau papier vélin, format 20 × 26. Cartonnés dos toile. Couverture en couleurs.
Prix : **15 francs**

Un magnifique Album hors série :

MADELEINE LEY

LA NUIT DE LA SAINT-SYLVAIN

Illustré de 48 lithographies en couleurs d'EDY LEGRAND
L'album cartonné : **30** francs

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		120 »	61 »	31.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		126 »	64 »	33 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	150 »	76 »	39 »
	Plein tarif	180 »	91 »	46.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Cie; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Cie, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romanesca S. A.; *Budapest* : Csorepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Cie, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Iran* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cia; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Cie, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157, Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Cie; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Cie; *Turin* : Fratelli Bocca, S. Lattès et Cie ; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.